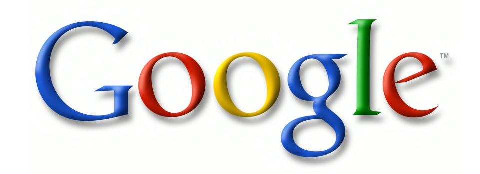
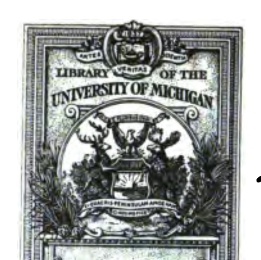



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE.

TOME III.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME TROISIÈME.

CONTENANT

L'Héritière.
Le Diplomate.
La Marraine.
La Manie des Places.
Avant, Pendant et Après.
Un Mariage d'Inclination.
Louise ou la Réparation.
La Seconde Année.
Une Faute.
La Famille de Riquebourg.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1845.

L'HÉRITIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 décembre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

M. DE GOURVILLE.
GUSTAVE, son neveu.
MADAME DE MELVAL (AGATHE), jeune veuve.

Le théâtre représente un salon. Dans le fond, une croisée. A la droite du spectateur, une grande porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; plus loin, la porte d'une chambre qui est censée celle de Gustave. A gauche, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant à l'extérieur; sur le premier plan, du même côté, un petit cabinet. Un piano est au fond du théâtre, auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE, seul.

Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant, comme on se lève de bonne heure à la campagne! Il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir. Certainement c'est un grand malheur d'être riche; mais un plus grand encore, c'est d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont nous procurer l'indépendance et la liberté, je le croyais aussi; eh bien! pas du tout: on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances, qui nous arrivent toujours par privilége. Une dame a-t-elle à faire des courses, des emplettes: ah! je m'adresserai à M. de Gourville.

Air : A soixante ans.

Bien obligé... grâces à leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
  Car pour mieux se mettre à la mode,
  Ces dames n'ont jamais d'argent.
Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,
On a pour soi les dédommagements;

Or, un garçon qui passe cinquante ans
Est bien encor le trésorier des belles,
Mais il n'a plus, hélas ! d'appointements.

Ce ne serait rien encore ; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine ; eh bien ! tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement, tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion, on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise et qu'on veut conserver. Comment faire? Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le commandeur, qui me la destinait... Bah ! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession, ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante ! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu ! mon neveu, qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

Air de Préville et Taconet.

Si je lui laisse une riche héritière,
Qui m'appartient et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point :
Je puis alors songer au mariage,
Je puis avoir plus d'un enfant,
Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage
Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté, c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus, et qui ne se doutent de rien ; mais mon neveu aime toutes les femmes ; ainsi il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et, quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi, et fera tout ce que je voudrai. Justement la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE.

Bonjour, mon aimable pupille ; car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE.

Je connais vos bontés pour moi, monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE.

Jusqu'à présent cependant il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans, aux vacances, il me fait l'honneur de venir chasser.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Aux vacances peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir.
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé.

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE.

Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE.

Oui; car quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE.

Rien n'est plus vrai; il me l'a écrit il y a quinze jours; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire.

GOURVILLE.

Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente, et en même temps il vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE.

C'est vrai.

GOURVILLE.

Eh bien! que dites-vous de cette idée?

AGATHE.

Mais, monsieur, je ne sais comment vous répondre.

GOURVILLE, à part.

Ah, mon Dieu! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire? (Haut.) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE.

Oh! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment, car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE.

Pas même moi?

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE, riant.

L'aveu est naïf.

AGATHE.

Du moins il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne; et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE.

Que vous me refusez?

AGATHE.

Non, monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le commandeur, si toutefois ce sont aussi les vôtres.

GOURVILLE.

Quoi, madame!...

AGATHE.

Je suis seule au monde, sans parents, sans amis; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, et me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurai peut-être la faiblesse de l'aimer. S'il est de votre âge, monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui; il sera le mien : et de mon côté, mes soins, ma tendresse, me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan; qu'en dites-vous?

GOURVILLE.

Je dis, madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous méritiez d'être millionnaire. (A part.) Dieu! quel dommage! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (Haut.) Vous n'aimez donc pas les jeunes gens?

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE.

Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage, de Gustave, mon neveu?

AGATHE.

Mais, monsieur...

GOURVILLE.

Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE.

Sans doute; mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE.

Vous trouvez...?

AGATHE.

Je ne puis trop m'expliquer.

Air : Ainsi que vous, mademoiselle.

Son esprit plaît; mais il sait trop d'avance
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter;
Pour sa gaieté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer :
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer;
Enfin, monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE, à part.

Ah, diable! mauvais début.

AGATHE.

Après cela, c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE.

Non, non, c'est la sienne; et je ne sais comment vous faire un aveu. (A part.) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (Haut.) Apprenez donc, madame (mais surtout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien), apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE.

Moi! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE.

L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous

épouser ; si je peux, de gaieté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable, qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou,

AGATHE.

Je n'en reviens pas ! lui ! M. Gustave. Depuis trois jours qu'il est ici, à peine si je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE.

C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier, dans le salon...

AGATHE.

Il n'y est apparu qu'un instant, et a été se coucher.

GOURVILLE.

Oui, parce qu'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE.

Nous étions seuls.

GOURVILLE.

Eh bien ?

AGATHE.

Air de la Robe et les Bottes.

Eh bien ! il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine.

GOURVILLE.

Votre aspect est très-imposant.

AGATHE.

Enfin, monsieur, dans la bergère
Il s'endormit.

GOURVILLE.

En vérité ?...
Ah ! c'est qu'il vous croit moins sévère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs, vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE.

J'en suis certaine.

GOURVILLE.

Il faisait semblant ; mais enfin la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus. Il est triste, mélancolique.

AGATHE.

Je l'aurais cru au contraire d'un caractère fort gai.

GOURVILLE.

Oui, par moments, par intervalles; mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE.

Il serait vrai?

GOURVILLE.

Et ce n'est pas étonnant : il n'a plus le cœur à rien, il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, en dehors.

Eh bien! le maître d'hôtel, le sommelier; personne n'est à son poste?

AGATHE.

Eh, mon Dieu! c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; GUSTAVE.

GUSTAVE.

Bonjour, madame, bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner, car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE.

Nous avions fait hier, avec monsieur votre oncle, la partie d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE.

Oui, un déjeuner dînatoire, sur les deux heures.

GUSTAVE.

A deux heures! je n'irai jamais jusque-là. (A Gourville, qui lui fait des signes.) Vous avez beau hausser les épaules; vous, mon cher oncle, cela vous est égal; vous avez un sommeil parisien : vous vous levez à midi, et qui dort déjeune; mais moi, qui ai devancé l'aurore...

AGATHE.

Quoi, monsieur!...

GUSTAVE.

Oui, madame, à quatre heures du matin je courais les champs.

GOURVILLE.

Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE.

Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable, et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie, en cognant à mes carreaux : « Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à « dormir. » Le moyen de résister à une pareille attention ? J'étais furieux ; car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil et un plus joli rêve.

AGATHE.

Vous rêviez ?

GUSTAVE.

Oui, madame.

GOURVILLE, à part.

A la bonne heure, au moins.

GUSTAVE.

Air des Filles à marier.

Je me voyais sur le champ de bataille,
Autour de moi le combat s'engageait;
Un grand hussard, et d'estoc et de taille,
Avec audace me chargeait.
Mon sang coulait : la fureur me dévore,
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque en flanc le farouche guerrier;
J'allais frapper... et s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier.

Oui : il est venu m'enlever une victoire certaine. De rage, je suis sauté sur mon fusil de chasse, qui était sous ma main.

AGATHE.

Ah, mon Dieu !

GUSTAVE.

Et à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire. (Il met sa carnassière sur la table, et en tire le gibier.)

AGATHE, bas, à Gourville.

Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable ; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE.

Vous avez tort, c'est une gaieté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, montrant sa chasse.

Holà ! eh ! quelqu'un. (Un domestique paraît.) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits ; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Voyez ses favoris épais,
Sous lesquels se cachent ses lèvres ;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres !
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifierai sans cesse ;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais fût-il encore plus dur, si votre-maître d'hôtel veut me le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus. (Remettant le gibier au domestique, qui l'emporte.) Car, vrai, je succombe ; et vous, madame, qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher.

AGATHE.

Non, sans doute, et je vais donner des ordres...

GUSTAVE.

Ah ! vous me rendez la vie. (Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.)

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, à part.

L'imbécile ! il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE.

C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait ! avec une sauce comme celle-là, on mangerait son oncle. J'espère que vous me tiendrez compagnie ?

GOURVILLE.

Ah çà ! morbleu ! je ne te conçois pas ce matin, tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE.

Eh, parbleu ! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur ?

GOURVILLE.

Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis quelle conduite tiens-tu avec madame de Melval ? une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille : tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE.

Tout à l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE.

Parbleu ! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE.

Eh ! si l'on n'était pas éloquent dans ces moments-là, quand le serait-on ? (Portant la main à son estomac.) Vous ne sentez pas comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE.

Encore ? ah çà ! voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable ? Parlons un peu sérieusement ; ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement ?

GUSTAVE.

A quoi bon ? n'êtes-vous pas là ? Je suis votre seul parent ; vous avez quarante mille livres de rente ; (voyant Gourville, qui fait un geste) je ne vous les demande pas, je n'en veux pas, gardez-les le plus longtemps que vous pourrez. Seulement, s'il se présente quelque bonne affaire, quelque entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE.

Un instant ! comme tu y vas, cent mille francs !

GUSTAVE.

Ça vous gêne-t-il ? Ne me les donnez pas, je n'y tiens point ; je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier ?

GUSTAVE.

Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès. (Haut.) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE.

Parbleu! si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*, il est bien sûr...

GOURVILLE.

Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui te la comparer. Mais, tiens, si, par exemple, elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE.

Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE.

Parbleu! tu es bien difficile; et pourquoi?

GUSTAVE.

Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE.

Encore!

GUSTAVE.

Air : Ainsi que vous, mademoiselle.

J'en conviens, elle est fort jolie,
Et d'un caractère très-bon,
Très-forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston;
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus... mais à n'en pas finir :
Enfin, mon oncle, une femme excellente,
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, à part.

A merveille! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (Haut.) Ah! tu ne l'aimes pas?

GUSTAVE.

Non, mon oncle.

GOURVILLE.

Eh bien! tu as grand tort, parce que si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE.

Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas vrai? eh bien! tant pis : je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment. C'est toujours la même chose.

Air de ma tante Aurore.

On n'a plus ni plaisir, ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus,
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi;*
On est heureux le *vendredi;*
On se quitte le *samedi;*
Et *dimanche* tout est fini,
Pour recommencer le *lundi*.

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi? c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, à part.

Dieu! j'allais tout gâter, changeons de batteries. (Haut.) Eh bien! mon ami, tu vas te trouver ici à merveille; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

GOURVILLE.

Elle m'en faisait l'aveu tout à l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE.

Vraiment!

GOURVILLE.

Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton bon ton. Et comme elle avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques-unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE.

Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas de mal. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE.

Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondait bien que pour elle...

GUSTAVE.

Ah! elle a dit cela?

GOURVILLE.

Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que je lui ai soutenu que, malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même...

GUSTAVE.

Oui, morbleu!

GOURVILLE.

Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages. Eh bien! pas du tout! Tu vas justement par ta conduite et tes discours lui donner encore gain de cause. Aussi tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés. Voilà d'où venait ma colère; parce qu'enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime.

GOURVILLE, d'un air de doute.

Oh, demain! Tu me permettras de te dire...

GUSTAVE.

Eh bien! vous verrez.

GOURVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà! tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE.

Parbleu! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE.

Surtout, prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE.

Parbleu! n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE.

Non, mon ami, non, je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (A part.) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qui me plaira.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Allons, mon cher, il y va de ta gloire,
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur;
Je fais ici des vœux pour ta victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(Gourville sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, seul.

Ah! elle me défie! elle se moque de moi! Une petite provinciale, qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence; car, jusqu'à présent, je n'ai seulement pas fait attention à elle, et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée; car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu! nous verrons. Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle, et tout à l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

Air des Amazones.

C'est une faute, on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu;

En amour, il faut auprès d'elles,
Souvent placer à fonds perdu :
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant, pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen. Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (Le mangeant avidement.) Allons, allons, résignons-nous, en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ailleurs, j'avais besoin de cela. (Parlant la bouche pleine.) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, en dehors.

C'est bien, c'est bien.

GUSTAVE.

La voici; attention. (Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'essuie la bouche avec la main, s'assied vivement près de la table, et prend un livre qui lui tombe sous la main.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Enfin, monsieur, vos vœux sont exaucés, et vous trouverez dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE.

Ah! c'est vous, madame; mille pardons. Vous aviez la bonté de m'annoncer...

AGATHE.

Une chose bien intéressante pour vous, le déjeuner.

GUSTAVE.

Eh, mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus. La lecture de ce roman...

AGATHE.

Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine*.

GUSTAVE, à part, et jetant les yeux sur le livre.

Dieu! je ne l'avais pas regardé! (Haut.) Eh mais! s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses

du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, souriant.

J'aime assez cette idée; mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE.

A moi, madame? et pourquoi donc?

AGATHE.

Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE.

N'a pas le temps de penser, n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi depuis trois jours vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE.

Moi, monsieur!...

GUSTAVE.

Je ne vous en fais pas de reproches, c'était par indulgence, par bonté d'âme : vous ne me supposez pas en état de vous comprendre.

AGATHE.

Me préserve le ciel d'avoir jamais de pareilles idées; pour vous le prouver, monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, ouvrant le livre et le lui montrant.

Vous le voyez, c'était *Phèdre*, et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être le vôtre, madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, à part.

Eh mais! quel changement dans ses manières! Gourville aurait-il raison? (Haut.) Quoi, monsieur! vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE.

Oui, madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très-contents d'eux-mêmes : du tout,

ils ne le sont pas ; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent.

Air : Que d'établissements nouveaux.

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance ;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses, pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est prise beaucoup plus mal, et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (La regardant.) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, un peu émue.

Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à peu près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE.

Quoi, madame ! n'ai-je donc pu me faire comprendre ? et seriez vous assez cruelle...

AGATHE, cherchant à sourire.

Cruelle ! oui, vous avez raison, je le serais en effet, si je prolongeais cet entretien. Vous oubliez que depuis ce matin vous n'avez rien pris, et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE.

Eh, madame ! de grâce, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir ; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence ; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déjà.

AGATHE, à part.

Que dit-il ? (Haut.) Moi, monsieur ? D'où viennent ces reproches ? qu'ai-je donc fait ? de quel crime suis-je coupable ?

GUSTAVE.

Quel crime ? Ah ! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me

comprendre, vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE.

Moi, coquette! Qui a pu vous donner une pareille idée? On vous abuse, monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper, (hésitant un peu) sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout à l'heure...

GUSTAVE.

Quoi! vous pouvez penser...?

AGATHE, le regardant.

Non, je ne vous en crois pas capable. Je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (En riant.) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE.

Et si vous-même vous vous abusiez! (Avec expression.) Si cet amour était véritable?

AGATHE, émue et changeant de ton.

S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais : Cette femme que vous croyez légère et frivole est susceptible, au contraire, des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude; les vôtres, monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le mien seraient la suite d'un pareil attachement, et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, monsieur, si nous en étions là... Mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez.

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul, la regardant.

Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. — Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si

je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse ! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile ; et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée ; car sa gaieté, son enjouement, provenaient moins du désir de me railler que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Eh bien, mon ami, quelle nouvelle ? comment cela va-t-il ?

GUSTAVE.

Très-bien, mon oncle ; et vous aviez raison : elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette ! Coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE.

N'est-ce pas que j'ai bien fait ? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer ?

GUSVAVE.

Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance ; mais c'est plus difficile que je ne croyais, parce que vous comprenez bien qu'une femme qui est tout à fait insensible...

GOURVILLE.

Prends garde, prends garde ! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout à l'heure au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protége, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE.

Eh bien, qu'a-t-elle répondu ?

GOURVILLE.

Eh mais ! elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE.

Et vous croyez qu'elle accepterait ?

GOURVILLE.

Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne, car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE.

Eh bien! empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE.

Elle le refusera, mon oncle, elle le refusera, j'en suis sûr; et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parce que ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE.

Tu as peut-être raison, et, si tu veux, nous irons promener ensemble.

GUSTAVE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux. (Lafleur entre, tenant un paquet de lettres.) Mais, tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres; je ne veux pas vous empêcher de les lire. (Gustave prend les lettres des mains de Lafleur, et les donne à son oncle.)

GOURVILLE.

C'est bien. (A Lafleur.) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR.

Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, le renvoyant.

C'est bien. Adieu, mon oncle; je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE.

Je te le conseille; et surtout ne fais pas de mauvais rêves. (Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à droite, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la gauche, du côté du jardin.)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, seul, regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.

A merveille! si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah! l'on se cache déjà de moi; c'est bon signe, et mon cher neveu est déjà pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe; elle était émue,

agitée, et deux ou trois fois je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît; mais je n'ai pas voulu en parler à Gustave. Diable! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il lui faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien! était-ce donc si difficile! voilà deux personnes qui se détestaient; et déjà, grâce à moi, sans qu'elles s'en doutent... Allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est? des lettres de Paris; une autre de Bagnères. Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'on devait m'envoyer, c'est le testament du commandeur. (Lisant les derniers mots.) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons un peu les principales dispositions. Dieu! quel préambule! cela ne m'étonne pas, il a toujours été si bizarre, si original! (Il lit.) « De toutes les maladies qui « menacent l'existence d'un vieux garçon, la plus terrible et la « plus tenace de toutes, ce sont les collatéraux; avec eux, on ne « peut vivre ni mourir en paix. Aussi, j'ai été, nuit et jour, tel- « lement tourmenté par la présence assidue de mes excellents pa- « rents, cousins, petits-cousins, arrière-cousins, que j'institue « pour légataire universelle la seule personne qui ne m'ait « jamais fait la cour, et qui ne m'ait jamais rien demandé, la seule « enfin qui, dans ce moment, ne soit pas auprès de moi; je veux « dire Agathe de Melval. » (S'interrompant.) Dieu! madame de Melval légataire universelle... elle qui devait à peine espérer une dizaine de mille francs, se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rente! une jeune femme d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angéliques. Dieu! qu'est-ce que j'ai fait? (Reprenant vivement le testament.) Achevons. (Il lit.) « Je désire, mais « sans lui en imposer la condition, qu'Agathe choisisse pour époux « mon ami Gourville, que je nomme mon exécuteur testamentaire, « et que j'exhorte bien sincèrement à avoir des enfants, si c'est « possible, ne fût-ce que pour déshériter ses collatéraux. » Ah! maudit testament! si je l'avais connu. Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même, ce matin, semblait y consentir! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées. Allons, allons, rassurons-nous: heu-

reusement il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées; et puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ah, mon oncle ! vous voilà ! que je suis content de vous retrouver encore ici.

GOURVILLE.

Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE.

D'excellentes; et tout va à merveille.

GOURVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu !

GUSTAVE.

Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui dans ce moment, par bonheur, a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je lui parlais à demi-voix, et de très-près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien; il établit une espèce d'intimité et de mystère; c'est presque un tête-à-tête.

GOURVILLE, à part.

Dieu ! est-il mauvais sujet !

GUSTAVE.

En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement le plus joli bras du monde.

GOURVILLE.

Comment, monsieur, vous avez osé...?

GUSTAVE.

Oh ! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré; enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi, car elle était émue; et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras gauche :

Air du Fleuve de la vie.

De mes discours avec adresse
Observant l'effet séducteur,
A chaque mot, avec ivresse,
(Montrant son bras.)
Je sentais là battre son cœur.
Ce trouble, cette douce extase
Voulaient, par un silence heureux,
Dire : « *Je vous aime...* » et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE.

Comment ! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE.

En propres termes; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE.

Un rendez-vous !

GUSTAVE.

Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que j'allais entrer au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE.

Pour cela, tu me permettras d'en douter. (A part, regardant dans le le jardin.) Dieu ! je l'aperçois.

GUSTAVE, avec joie.

Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous? Ah! que je suis heureux !

GOURVILLE.

Un instant; elle se promène tranquillement sur cette terrasse.

GUSTAVE.

Mais sans doute; elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de promenade, et avant d'entrer dans son appartement, elle passera, *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*. Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, à part.

Je ne l'aurais jamais cru si savant. (Haut.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu...

GUSTAVE, un peu embarrassé.

Oui, mon oncle, oui, sans doute; c'est bien là mon intention; d'ailleurs, nous en sommes convenus.

GOURVILLE.

C'est bien. Nous allons nous divertir. (S'asseyant.) Et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE.

Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE.

Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle t'a défié!

GUSTAVE.

C'est pour cela que devant vous elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE.

Eh bien! à la bonne heure.

(Montrant le cabinet à gauche.)

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

D'ici je pourrai vous entendre,
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre,
Et feindre les grands sentiments.

(A son oncle, qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.)

Soyez patient, je vous prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, à part, le regardant.

Je crois qu'il commence déjà.

La voici. (Il referme la porte.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Quoi, monsieur! vous êtes encore au salon? Vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et, n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE.

Non, je n'avais pas encore commencé. (A part.) Dieu! que c'est gênant que mon oncle soit là!

AGATHE.

Eh bien! voulez-vous que nous essayions ensemble ce dernier duo d'Auber?

GUSTAVE.

Si vous l'exigez, madame, je suis à vos ordres; mais j'ai tant de choses à vous dire!

AGATHE.

A moi?

(Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, où il entend la conversation.)

GUSTAVE.

Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE.

Je croyais que vous m'aviez promis tout à l'heure de garder sur ce chapitre-là le silence le plus absolu.

GUSTAVE.

Je vous le demande, est-ce possible? Oui, madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices. Vous prétendez que j'aime le monde; je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose.

AGATHE.

Et c'est?

GUSTAVE.

De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE.

En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE.

En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE.

J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE.

Et vous l'enverrez?

AGATHE, souriant.

Peut-être; tenez, elle est là-haut, dans mon appartement, sur

mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux!

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XII.

AGATHE, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part.

Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, avec joie.

Ah! vous voilà, monsieur; si vous saviez... votre neveu...

GOURVILLE.

Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parce que j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE.

O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE.

Lui-même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE.

Ah! le perfide!

GOURVILLE.

Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE.

Je vous le jure; mais que ne parliez-vous plus tôt? (A part.) N'importe, du moins il ne jouira pas de son triomphe.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; GUSTAVE.

GUSTAVE, tenant la lettre dans sa main.

Voici cette lettre; elle est adressée à M. Saint-Elme, avocat.

AGATHE, froidement.

Oui, monsieur.

GUSTAVE.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, de même.

J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, riant.

Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?

AGATHE.

Oui, monsieur; et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse.

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, qui est resté stupéfait et la lettre à la main.

Comment! il se pourrait? Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE.

Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle qui se moque de toi. Mais c'est ta faute; je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE.

Je n'en puis revenir encore! Qui, moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE.

Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher. Bien attaqué, bien défendu.

Air du Pot de fleurs.

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre?
Toi qui déjà fus vainqueur tant de fois,
De tes hauts faits le siècle tient registre,
Et le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déjà tellement complet,
Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs je te promets le secret.

GUSTAVE.

Et que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'acca-

bler? elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité : oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE.

Que m'apprends-tu là? Quoi! cet amour que tu avais voulu feindre...

GUSTAVE.

Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE.

Et moi qui t'admirais.

GUSTAVE.

Plaignez-moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE.

Puisqu'elle ne t'aime pas.

GUSTAVE.

C'est égal.

GOURVILLE.

Puisqu'elle en aime un autre.

GUSTAVE.

C'est égal, mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE.

Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est-ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris; te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle; oui, mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable. Tenez, faites de moi ce que vous voudrez; je me laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de prendre un parti.

GOURVILLE.

A la bonne heure. Eh bien! il faut retourner à Paris.

GUSTAVE.

Comment! m'éloigner d'elle?

GOURVILLE.

Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE.

Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE.

Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE.

Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE.

Ce ne sera pas long. Holà! quelqu'un!

(Lafleur entre.)

Lafleur, entre vite dans cet appartement (il désigne la porte d'une chambre à droite), et fais en cinq minutes les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut.

(Lafleur entre dans la chambre de Gustave.)

GUSTAVE.

Mais une voiture?

GOURVILLE.

N'ai-je pas ici ma berline? je te la prêterai; n'ai-je pas mes gens? ils sont à ton service; crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... Je ne te dis que cela, tu dois me connaître.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, mon excellent oncle; c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents. (S'asseyant près de la table, et écrivant.)

GOURVILLE.

Eh bien! que fais-tu donc?

GUSTAVE.

Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE.

Qu'est-ce que tu peux lui dire?

GUSTAVE.

Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE.

Et à quoi bon? pour essuyer de nouveaux refus? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur; je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, se relevant.

Il se pourrait?

GOURVILLE.

C'était ma seule idée, mon seul but; mais tous mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire

ici; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (Lafleur sort de la chambre de Gustave; il porte quelques paquets.) Eh bien! et le chapeau, et les gants de mon neveu?

LAFLEUR.

C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, les prenant.

Donnez, donnez, je m'en charge; je vais les faire placer sur la voiture, en même temps j'envoie chercher les chevaux; la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route, car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, pour plus de sûreté. (Il sort.)

SCÈNE XV.

GUSTAVE, puis LAFLEUR.

GUSTAVE.

Quel homme! il ne me donne seulement pas le temps de me reconnaître... Ah! quelle idée! si pendant qu'il est descendu je pouvais entrevoir madame de Melval. (A Lafleur, qui lui présente ses gants et son chapeau.) Tiens, mon garçon, voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse, et rapporte-moi la réponse.

(Lafleur sort.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, seul.

Je lui demande cinq minutes d'entretien, pourra-t-elle me refuser? Mais si elle tarde, c'est fait de moi. (Regardant par la croisée du fond.) Voilà déjà mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grands dieux! déjà les chevaux... Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier; il est partout, il se multiplie... Le voilà qui m'appelle. (Criant par la fenêtre.) Voilà! voilà! je suis à vous. Et ce Lafleur qui ne revient pas. Ah! quel bonheur! c'est lui.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE.

Eh bien! la réponse?

LAFLEUR, lui montrant la lettre déchirée.

Voilà, monsieur; on l'a déchirée sans la décacheter; et madame

a dit devant moi à sa femme de chambre : « Fermez la porte de « mon appartement ; je ne veux voir personne, et je ne descendrai « au salon que quand il sera parti. »

GUSTAVE.

C'en est donc fait ! aucun moyen de parvenir jusqu'à elle. Elle ne se montrera que quand elle sera bien sûre de mon départ, que quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu ! quel projet ! s'il pouvait réussir... (Regardant par la fenêtre.) Tout est prêt... Le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience, mon oncle est déjà monté dans la voiture... (A Lafleur.) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, et qu'il revienne de même.

LAFLEUR.

Comment, monsieur ?

GUSTAVE.

Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR.

Mais encore...

GUSTAVE.

Eh ! va donc, c'est une gageure.

LAFLEUR.

Ah ! c'est une gageure... Oh ! alors...

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille ! le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent ; le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement. Dieu soit loué ! je respire ; c'est elle ! ne nous montrons pas.

(Il se cache.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, caché; AGATHE.

AGATHE, entrant, et regardant par la croisée.

Grâce au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici... le perfide! Oser encore m'écrire! et que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité. (Regardant autour d'elle.) Sa présence en ces lieux me faisait mal, il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (Mettant la main sur son cœur.) Ah! c'est là que sont mes tourments! J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait mon devoir, mais je suis trop malheureuse. Pourquoi maintenant retenir mes larmes? ah! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.

Dieu! qu'ai-je entendu?

AGATHE, se retournant et l'apercevant.

Encore ici! Quelle est cette trahison? Monsieur, voulez-vous me perdre?

GUSTAVE.

Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grâce. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours, et maintenant que ma tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE.

Laissez-moi; espérez-vous me tromper encore?

GUSTAVE.

Moi! jamais! Je vous dois la vérité.

Air de Céline.

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur:
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire,
Oui, je voulais un triomphe complet,
Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE.

Ah! dois-je vous croire?

GUSTAVE.

Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon âme; et pour

vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE.

Qui? vous, mon mari! Vous ignorez donc, monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine : et vous... seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances.

GUSTAVE.

Ah! que je suis heureux! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je peux vous donner.

AGATHE.

Mais votre oncle daignera-t-il y consentir?

GUSTAVE.

Sans hésiter; il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parce qu'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE.

Lui, au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parce qu'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE.

Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE.

Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE.

Ce cher oncle! quelle sera sa joie!

AGATHE.

Mais où donc est-il?

(On entend un grand bruit de voiture.)

GUSTAVE.

Tenez, le voilà qui revient en berline. (Allant à la fenêtre, et criant.) Mon oncle, mon oncle, montez vite! (A Agathe.) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher de ces lieux; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour le faire sortir, lui, de la maison, et vous, de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; GOURVILLE.

GOURVILLE.

Corbleu! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie? Deux

lieues en un quart d'heure! et j'avais beau crier : Arrête! arrête! postillon!...

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Sans m'écouter il courait ventre à terre,
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner...

GOURVILLE.

Comment! c'est toi qui m'as fait promener?

GUSTAVE.

Pour m'obéir il était à son poste.
(Montrant Agathe.)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main :
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE.

Oui, monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE.

Partagez notre ivresse.

AGATHE.

Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE.

Nous nous sommes tout avoué.

AGATHE.

Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE.

Elle n'aime que moi.

GOURVILLE.

Comment! il se pourrait? Voyez pourtant ce que c'est que de s'entendre!

AGATHE.

Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE.

Ni vos excellentes intentions.

AGATHE.

C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE.

Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE.

Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-

ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE.

Oh! le meilleur des parents!

GOURVILLE.

Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne.

GUSTAVE.

Non, mon oncle, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune.

GOURVILLE, à Agathe.

Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu, si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de mon ami le commandeur. (A Agathe, lui donnant le testament.) Tenez : légataire universelle, et cent mille livres de rentes.

AGATHE.

O ciel! que dites-vous?

GOURVILLE, frappant sur l'épaule de son neveu.

Oui, mon garçon, cent mille livres de rentes.

GUSTAVE, froidement.

Ah! tant mieux.

GOURVILLE.

Air de Turenne.

De ma surprise, plus j'y pense,
Je ne puis revenir encor,
Avec ce calme et cette indifférence
Tu reçois un pareil trésor.

GUSTAVE, avec tendresse, prenant la main d'Agathe.

C'est que déjà j'étais propriétaire
D'un bien qui rend les autres superflus :
Et qu'importe un trésor de plus,
Lorsque l'on est millionnaire?

AGATHE, qui a lu le testament.

Grand Dieu! d'après ce testament, votre oncle avait des droits sur ma main, et il y a renoncé en votre faveur.

GUSTAVE.

Comment! me céder une pareille femme et une pareille fortune!

GUSTAVE et AGATHE.

Ah ! le bon oncle, l'excellent oncle !

GOURVILLE.

Oui, mon ami, voilà comme je suis.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Heudier.

AGATHE.

Ce testament, lorsque j'y pense,
Pourra faire plus d'un jaloux ;
Je lui devrai notre opulence,
Mais mon bonheur dépend de vous :
Prenez garde, car en ménage,
J'entends dire que bien souvent,
Par un contrat de mariage,
L'amour a fait son testament.

GOURVILLE.

J'ignore si du mariage
Je formerai les nœuds charmants ;
(A son neveu.)
Quoi qu'il en soit, mon héritage
Ne peut manquer à vos enfants.
Pour les actes devant notaire,
Je m'en tire assez galamment ;
Mais pour ceux qu'on passe à Cythère,
J'ai déjà fait mon testament.

GUSTAVE.

Vaincu par l'esprit et la grâce,
Près de vous le bonheur m'attend ;
Adieu l'inconstance et la chasse ;
Jadis c'était bien différent ;
En campagne ou bien en conquête,
Dès qu'on me voyait... sur-le-champ
Les rivaux faisaient leur retraite,
Et les perdreaux leur testament.

AGATHE, au public.

L'auteur m'a dit avec tristesse
(De frayeur se sentant mourir) :
Je donne et lègue cette pièce
Au public, s'il veut l'applaudir.
Cette clause est très-nécessaire,
L'acte serait nul autrement ;
Ah ! messieurs, prouvez qu'au parterre
Vous acceptez le testament.

LE DIPLOMATE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 octobre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

LE GRAND-DUC.
LE PRINCE RODOLPHE, son neveu.
LA MARQUISE DE SURVILLE.
LE COMTE DE MORENO, envoyé d'Espagne.
ISABELLE, sa fille.
LE BARON DE SALDORF, envoyé de Saxe.
CHAVIGNI, envoyé de France.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe.
HERMAN, domestique de madame de Surville.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne fort élégant; au fond, des jardins. A droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE RODOLPHE ET LA MARQUISE DE SURVILLE, sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

LA MARQUISE.

Partez, mon ami, il y a déjà longtemps qu'il est jour.

RODOLPHE.

Un instant; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà! C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE.

Que c'est mal à vous de parler ainsi!... J'ai déjà tant de peine à avoir du courage. Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE.

Chère Élise!...

LA MARQUISE.

Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie. On sera inquiet au palais. (Baissant les yeux.) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait votre altesse!...

RODOLPHE.

Ah! que j'aime ce respect! Mais rassure-toi; mon altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune, auprès de ma femme?

LA MARQUISE.

On n'est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, surtout quand on a, comme vous, monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésalliances; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône; vous auriez beau lui répéter que, depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez... ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, monsieur, si cela serait juste?

RODOLPHE.

Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

Air de ma Céline amant modeste.

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux régnerais;
Et je ne suis déjà moi-même
Que le premier de tes sujets.

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours.

RODOLPHE.

Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai que dans ce moment j'ai quelque espoir.

RODOLPHE.

Il serait vrai !... Dites-moi vite.

LA MARQUISE.

Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE.

On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc ; ainsi j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE.

Et c'est au moment de partir que vous y pensez ?

RODOLPHE.

A qui la faute ? Parlez vite.

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE.

Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE.

Et que vous m'y faisiez la cour, j'étais dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien, monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié : dans ce moment elle agit en notre faveur.

RODOLPHE.

Il se pourrait !

LA MARQUISE.

Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage, et de l'amener, par tous les moyens possibles, à y donner son consentement.

RODOLPHE.

Ah ! c'est mon seul espoir... Et jamais protection ne sera arri-

vée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?... Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée?

RODOLPHE.

Quoi! vous auriez vu?

LA MARQUISE.

Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE.

Ni moi non plus; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez... Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

RODOLPHE.

Silence, on vient...

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; c'est un de nos gens, c'est Herman, qui nous est dévoué.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; HERMAN.

HERMAN.

Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, lui donnant la lettre.

Voyez vous-même...

RODOLPHE, lisant.

« Un ancien ami, qui arrive de France, demande à madame la « marquise de Surville la permission de lui offrir ses respects. Il « a des nouvelles à lui donner de Paris et des amis qu'elle y a lais- « sés; mais il n'ose se présenter ce matin à la campagne sans sa « permission.

« *Signé,* le chevalier DE CHAVIGNI. »

LA MARQUISE.

Le chevalier de Chavigni!... Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons. (A Herman.) Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN.

Oui, madame...

RODOLPHE.

Herman, un instant.

HERMAN.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une affaire importante que vous ignorez...

LA MARQUISE.

Au palais? quelle idée!... Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées...

RODOLPHE.

Oui, vous avez raison... il serait imprudent... J'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE.

Cela dépendra de vous.

RODOLPHE.

Comment cela?

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Ces deux portraits dont nous parlions tout à l'heure...

RODOLPHE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien! vous pourrez venir.... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, vivement.

Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vraiment!... Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez son altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN.

Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE.

Déjà, et qui donc?

HERMAN.

Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE.

L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE.

Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE.

Hier soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE.

Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE.

Ne craignez rien... Herman, faites-le entrer.... Moi, pendant ce temps, je traverserai le parc... Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE.

A ce soir.

RODOLPHE.

Et plus tôt, si je le puis.

(Il sort par le fond du théâtre.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE; HERMAN, annonçant.

HERMAN.

Le comte de Moreno et dona Isabelle.

(Il sort. Le comte de Moreno et dona Isabelle entrent par la porte à gauche.)

LA MARQUISE.

Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays!

LE COMTE.

Oui, madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille, qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai l'honneur de vous présenter. J'ai voulu que notre première visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE.

C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE.

Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE.

Oh non!... Vous étiez trop inquiet; à chaque instant, vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt?

LE COMTE.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah, mon Dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE.

Moi, en aucune façon.

ISABELLE.

Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant plus que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous le promettre. Dans cette résidence, on est très-sérieux, il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE.

Il y en aura; du moins je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal : et une robe de bal, vous savez ce que signifie... Moi, d'abord, j'ai compris de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE.

Moi!

ISABELLE.

Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames-d'honneur au mariage de notre reine.

LA MARQUISE.

O ciel!

ISABELLE.

C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là.

LE COMTE, vivement.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah, mon Dieu! est-ce que j'ai encore eu tort de dire cela? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, affectant de sourire.

Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous, un ancien ami! je ne vous reconnais pas là; car enfin, comme Française, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE.

Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE.

Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suite dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent! Moi, d'abord, si vous me parlez autre chose que modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE.

C'est comme moi, aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE.

Il me semble que je n'ai pas si grand tort. Aujourd'hui cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!... (Haut.) Et il paraît qu'il y a des obstacles?

LE COMTE.

De très-grands.

LA MARQUISE, à part.

Je respire.

LE COMTE.

J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, à part.

Un ennemi de plus. Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE.

Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE.

Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'État.

Air : Que d'établissements nouveaux.

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur;
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois,
Et, dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que depuis mon arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec le grand-duc, qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE.

Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas. On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE.

Maintenant, ce que je vous demande, madame, c'est de parler dans notre sens, non-seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veut réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, surtout les femmes d'esprit; car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE.

Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE.

Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, gar-

der ma fille auprès de vous ; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance. (La marquise passe du côté d'Isabelle.)

ISABELLE.

Ah, madame ! que vous êtes bonne ! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions ; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE.

Moi, quelle idée ! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de madame, parce qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sous nos pas...

ISABELLE.

C'est peut-être par hasard !

LE COMTE.

Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'état ; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père, et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate ? Il a étudié pendant deux ans, à Paris, aux affaires étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien ; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation ; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préférerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je ne suis pas assez discrète pour cela. Quand il faut tous les matins demander à son mari la physionomie qu'on doit avoir dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuel : la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux !

LE COMTE.

Pas toujours : n'est-il pas vrai, madame ? Mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter ; l'im-

portant, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaitre ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais monsieur de Chavigni.

LA MARQUISE.

Comment! monsieur de Chavigni, un Français?

ISABELLE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

C'est lui que vous craignez?

LE COMTE.

Je ne le crains plus, madame; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HERMAN, entrant par la porte à gauche.

HERMAN, annonçant.

Monsieur de Chavigni.

ISABELLE.

Ah, mon Dieu!

LE COMTE.

Comment se trouve-t-il en ces lieux? qui l'y amène?

LA MARQUISE, un peu troublée.

En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (A part.) Quel contre-temps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE.

Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, à part.

Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien, ce n'est pas si maladroit.

(Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; CHAVIGNI.

CHAVIGNI, entrant et saluant la marquise.

Que je suis heureux, madame, de pouvoir vous présenter mes hommages!

Air de Marianne.

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir sur ce lointain rivage,
Une Française! quel bonheur!
Fidèle aux lieux où je naquis,
Je regrettais partout ces bords chéris.
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère,
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis : « A tous les cœurs bien nés
« Que la patrie est chère! »

(Les personnages sont placés en scène de la manière suivante : Isabelle, le comte de Moreno; Chavigni, la marquise.)

(Apercevant M. de Moreno et sa fille.)

Eh, mon Dieu! monsieur le comte de Moreno! (Saluant.) Dona Isabelle, c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE.

Et surtout bien imprévues, n'est-il pas vrai? Vous ne vous attendiez pas à nous voir ici?

CHAVIGNI.

D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemark; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très-importantes qui me retiendront quelque temps dans cette résidence.

LE COMTE.

Vous, des affaires?

CHAVIGNI.

Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, à part.

Imprudent!...

CHAVIGNI.

Cela étonne votre excellence, j'en étais sûr; vous avez de moi une si bonne opinion! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques. Eh bien! on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE.

Ah, mon Dieu!... c'est tout ce que je craignais... Vous voilà ambassadeur?

CHAVIGNI.

A peu près. (A Moreno.) Il faut que je vous conte cela; vous me conseillerez.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous? faire jouer à monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne!

CHAVIGNI.

Vraiment, vous êtes aussi envoyé extraordinaire? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations. On voudrait y paraître en costumes de ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles? les grands sont si souvent trompés! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même, sur les lieux; et connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, à part.

Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaiement.

CHAVIGNI.

Jusqu'à présent, mon ambassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de poste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Certainement... Et c'est pour un costume de bal que vous fai-

siez une telle diligence ? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues ?

CHAVIGNI.

Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume, savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être ? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (regardant Isabelle) car depuis longtemps j'ai ma sauvegarde.

(Il passe à la droite d'Isabelle.)

ISABELLE.

C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière !

LE COMTE.

Si singulière, en effet, que dans tout ce qu'il vient de nous dire (bas à la marquise), je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, de même et souriant.

Je pense comme vous; il y a quelque autre motif, (montrant Isabelle) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, à part et la regardant.

Qu'est-ce qu'ils ont donc ? ils n'ont pas l'air de me croire; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE.

Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc ?

CHAVIGNI.

Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, avec intention.

Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde; son père me la confie.

CHAVIGNI, avec joie.

Vraiment ! Cela n'empêchera pas les graves conférences que nous

devons avoir ensemble : au contraire, dona Isabelle en sera témoin.

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès;
Nous parlerons de certaine alliance
A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.
(A Isabelle.)
Dieu! quelle gloire en cette conjoncture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec le vôtre unir ma signature
Sur le même traité!

LA MARQUISE.

Du tout, monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (Avec intention.) J'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête-à-tête ne vous effraye pas.

CHAVIGNI, fièrement.

Madame, un diplomate ne craint rien.

(La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE.

Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI.

Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE.

C'est la première! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI.

Je vous ai pourtant dit ce qui en est; je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous, qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus

d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait la Fontaine pour aller à l'Académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et, par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, souriant.

Vraiment; écoutez, mon cher Chavigni : vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel.

CHAVIGNI.

Votre excellence est bien bonne; est-ce sa première vérité?

LE COMTE, souriant.

Non, c'est la seconde; nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là, car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser concevoir de fausses espérances; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI.

Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une immense; mais je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les demande pas.

LE COMTE.

Pouviez-vous croire, monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait? La preuve c'est qu'autrefois, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI.

Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y sau-

rais que faire; mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE.

Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI.

Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela il ne faut ni détour, ni finesse; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

Air des Scythes et des Amazones.

J'aime la guerre, et, morbleu! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,
La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat.
Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer;
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner.

LE COMTE.

C'est un mérite; mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie; nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement, par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime! C'est le triomphe et l'œuvre du génie!

CHAVIGNI.

Oui, en apparence; mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands événements? Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-

même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

Air : Comme il m'aimait.

C'est le hasard (*Bis.*)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César?
Qui d'un valet fait un richard?
Qui d'un héros fait les prouesses?
Et qui parfois fait des Lucrèces?
C'est le hasard.

LE COMTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là? C'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE RHINFELD, entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.

CHAVIGNI.

A qui est donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire d'État, et long comme un protocole.

RHINFELD.

Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI.

Que je ne vous dérange pas. (Il aperçoit un grand portefeuille placé sur un fauteuil, à gauche.) Voilà justement un portefeuille de dessins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin. (Pendant qu'il parcourt le portefeuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.)

RHINFELD.

Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, à voix basse.

Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du prince Rodolphe?

RHINFELD.

J'ai fait ce que j'ai pu. Votre excellence ne peut douter de mon

dévouement, de l'intérêt que je mets à cette affaire; mais son altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE.

Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de Saxe serait arrivé?

RHINFELD.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (A demi-voix.) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, de même.

Personne : excepté un étranger, que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE.

Silence! En êtes-vous bien sûr?

RHINFELD.

J'ai une lettre pour lui, une lettre que lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secret; et je vais de ce pas à son hôtel.

LE COMTE, le retenant et à voix basse.

C'est inutile! il est ici; le voilà!

(Il lui montre Chavigni.)

RHINFELD.

Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE.

Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD.

Ni moi non plus! et c'est le hasard le plus heureux. Votre excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE.

Vous savez quelles sont mes promesses, je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission et laissez-nous.

RHINFELD.

Oui, monseigneur. (Allant à Chavigni, qu'il salue.) c'est à M. de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI.

Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

RHINFELD.

Une lettre que son altesse le prince Rodolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI.

A moi? Vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, la lui donnant.

A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à son altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission.

(Il salue, et sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, tenant la lettre et la regardant.

Il est de fait que, si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, souriant.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Oui, d'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, de même.

Laissez donc.

CHAVIGNI.

Non, je vous le jure.

LE COMTE.

Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI.

Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE.

Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien!

CHAVIGNI.

Quelque invitation de bal.

LE COMTE, lisant.

« Je ne puis recevoir chez moi M. de Chavigni; mais je le prie

« de m'attendre à une heure dans le parc de Surville : la proximité « de la chasse me permettra de m'échapper, et de lui parler quel« ques instants. »

CHAVIGNI.

Par exemple ! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE.

C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question; car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI.

C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE.

A d'autres; ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI.

Eh bien ! que vous disais-je tout à l'heure ? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures; mais rassurez-vous...

Air : Un homme pour faire un tableau.

Vous auriez tort de vous troubler,
Car au plaisir seul je m'applique :
Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique.
Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux affaires étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelle, vous font voir de graves événements là où il n'y a rien.

LE COMTE.

Ah ! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lorsque cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc.

CHAVIGNI.

Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connait peut-être ma mission. Tout se sait à la cour, et il veut peut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE.

Encore ; c'en est trop...

CHAVIGNI.

J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre ; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, avec colère.

Monsieur ! c'est passer toutes les bornes... (Se reprenant.) Écoutez-moi, Chavigni ; je vous porte beaucoup d'affection, et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI.

Pouvez-vous en douter ?

LE COMTE.

Eh bien ! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue ? répondez.

CHAVIGNI.

Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE.

Et laquelle ?

CHAVIGNI.

C'est que je n'en sais rien ?

LE COMTE.

Vous n'en savez rien : cette réponse me dit tout ; et je comprends maintenant... Eh bien ! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, que j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus ; et, tenez ! tenez ! voyez plutôt : c'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI.

C'est, ma foi, vrai. Est-ce que décidément il aurait raison ? C'est possible, il s'y connait mieux que moi.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; RODOLPHE.

RODOLPHE, apercevant Chavigni.

C'est lui, c'est Chavigni. Dieu! l'envoyé d'Espagne! Comment est-il encore ici?...

LE COMTE.

Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer son altesse.

RODOLPHE.

C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins, que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils?

CHAVIGNI.

A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE.

Eh mais!... n'est-ce pas M. de Chavigni?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

LE COMTE.

Votre altesse le connait?

RODOLPHE.

Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que pendant son séjour ici il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, à part.

Et Chavigni, qui prétendait ne pas le connaître! (Haut.) Ce matin, mon prince, j'avais fait demander à votre altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE.

Il n'était pas nécessaire. Vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE.

Il serait possible!...

RODOLPHE.

Ce soir nous avons un bal, un concert; j'espère qu'on vous y

verra, ainsi que M. de Chavigni. (A Chavigni.) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, balbutiant.

C'est possible. (A part.) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE.

Mais enfin, vous aimez la musique?

CHAVIGNI.

Oh! beaucoup.

RODOLPHE.

Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord nous sommes pour la musique italienne; la cour est *rossiniste*, je vous en préviens...

CHAVIGNI, froidement.

J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, à part.

Est-il courtisan!

RODOLPHE, bas à Chavigni, montrant le comte.

Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI.

Oui, mon prince. (S'approchant de Moreno, et à voix basse.) Mon cher professeur...

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Vous disiez vrai, son altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner votre seigneurie;
J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire.

LE COMTE, avec dépit.

Je vous comprends; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. (A part.) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc.

(Il salue Rodolphe, et s'éloigne.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE.

Quel bonheur! il nous laisse! et pour cela vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme?

CHAVIGNI.

Votre altesse est trop bonne.

RODOLPHE.

Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France?

CHAVIGNI.

Ce matin même.

RODOLPHE.

Vous avez communiqué à madame de Surville les ordres dont vous êtes porteur?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Dieu soit loué! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez, passons chez la marquise. Où est-elle?

CHAVIGNI.

Avec dona Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE.

Tant pis, c'est fâcheux! Comme je crains que d'aujourd'hui je ne puisse rejoindre ni vous, ni la marquise, voici d'abord... (*S'arrêtant.*) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI.

Et pourquoi donc, monseigneur? Je vous prie de croire que je vous suis tout dévoué.

RODOLPHE.

Voici d'abord les deux portraits en question; de ce moment ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez que je...

RODOLPHE.

Je pense du moins qu'entre nous, entre jeunes gens, cela ne vous blesse en rien; sans cela...

CHAVIGNI.

Comment donc, mon prince?

RODOLPHE.

Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures; mais, dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; ISABELLE, sortant de l'appartement à droite.

ISABELLE.

Ah, mon Dieu ! que de monde ! Vous n'entendez pas ?...

CHAVIGNI.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE.

O ciel !

ISABELLE.

Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir son altesse.

RODOLPHE.

Qui peut l'amener en ces lieux ?

CHAVIGNI.

J'y suis maintenant ; c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE.

Grand Dieu ! est-ce que vous lui auriez appris... ?

CHAVIGNI.

Je n'ai pas dit un mot ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE.

A merveille. Vous avez bien fait ; mais c'est surtout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI.

Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, bas, à Chavigni.

Ah, monsieur ! quelle aimable femme que la marquise ! elle s'intéresse à nous, elle nous protége, elle promet de nous unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (S'éloignant de lui.) Voici mon père et son altesse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; LE GRAND-DUC, donnant la main à la marquise; LE COMTE DE MORENO, LE BARON DE SALDORF; suite de CHASSEURS et PIQUEURS.

(Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant : Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigni.)

CHOEUR.

Air du Pas des Chasseurs (Moïse).

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor.

LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs.

CHOEUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC.

Me pardonnez-vous, madame la marquise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste?

LA MARQUISE.

Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir son altesse.

LE GRAND-DUC.

C'est M. le comte de Moreno qui, en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, bas, à Rodolphe.

Qu'est-ce que je vous disais?

RODOLPHE.

En effet, ces jardins sont délicieux; et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant.

(La marquise passe auprès d'Isabelle.)

LE GRAND-DUC.

Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF.

A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

Heureusement pour nous.

LA MARQUISE.

Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé?

SALDORF.

A parler franchement, madame, je n'en sais rien... Une route superbe, et aussi large que possible... Il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français, et un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (Apercevant Chavigni.) Eh, parbleu! le voici!

FINALE.

(Second acte de la Neige : Oui, que la fête commence.)

TOUS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desseins, je pense.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

A merveille, c'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour, sans s'être présenté?

CHAVIGNI.

C'eût été, monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance!
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, à part.

Quoi! même à son altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.
(A Chavigni.)
Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons tous.

RODOLPHE, à Chavigni.

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir.

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir.

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE, LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir.

Ensemble.

LE PRINCE, LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE et SALDORF.

Qu'il tremble; j'espère
Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire? que faire?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici.

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

ISABELLE.

Je tremble, j'espère.
Quel est ce mystère?
Comment finira tout ceci?

CHOEUR.

Quel est ce mystère? (*Bis.*)
Comment finira tout ceci?

(Le grand-duc donne la main à la marquise; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon du palais. A droite, la salle de bal; à gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

ISABELLE.

Quelle belle galerie nous venons de traverser! C'est admirable pour un bal; n'est-il pas vrai, mon père?

LE COMTE, préoccupé.

Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE.

Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser? Il est vrai qu'en Allemagne ils ne connaissent que la valse, qui a bien aussi son mérite. Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon, où il n'y a personne?

LE COMTE, sans l'écouter.

Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier que ce Chavigni n'ait déjà fait des progrès dans l'esprit du grand-duc. Est-ce que je me serais trompé sur son compte? Il est de fait qu'il a plus de fond, plus de portée que je ne croyais. Il a surtout, ce que j'ai trouvé le plus difficile, une gaieté, une liberté d'esprit, qui lui permettent de cacher à tous les yeux les desseins qui l'occupent. Pendant la chasse il a su amuser le grand-duc par une foule de contes plaisants. Il a même fait deux couplets aux dépens du grand-veneur. J'espérais qu'il se fâcherait; mais il en a ri le premier.

ISABELLE.

Mon père, est-ce que nous ne rentrons pas dans la salle de bal?

LE COMTE.

A quoi bon? le prince n'y est pas encore.

ISABELLE.

C'est que je suis engagée pour la première valse.

LE COMTE.

Ah! tu es engagée!... avec qui?

ISABELLE.

Ah!... mon père! vous devinez bien.

LE COMTE.

Comment! ce serait Chavigni! Il ne doute de rien; il est d'une audace... Je vous défends, mademoiselle, de danser avec lui.

ISABELLE.

Il faudra donc alors me dégager; car j'avais accepté.

LE COMTE.

Vous dégager! non pas, cela aurait l'air d'une rupture.

ISABELLE.

Je pourrai donc accepter?

LE COMTE.

Pas encore; je ne suis pas décidé.

ISABELLE.

Mais, mon père, pouvez-vous voir de la politique dans une contredanse?

LE COMTE.

Pour un homme d'État, il y en a partout.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

En affaires, chacun s'observe;
On n'a garde de se trahir;
Mais dans un bal, plus de réserve,
Chacun ne pense qu'au plaisir.
Notre âme alors, sans défiance,
Laisse échapper tous ses secrets,
Et souvent une contredanse
Nous en apprend plus qu'un congrès.

Tout calculé, je te défends de valser avec lui.

ISABELLE.

O ciel!

LE COMTE.

Mais je te permets une contredanse... une seule.

ISABELLE.

Je comprends. C'est plus convenable.

LE COMTE.

Oui. Et puis, pendant une contredanse, on peut causer; et lui qui est si étourdi... Tais-toi, le voici.

SCÈNE II.

CHAVIGNI, LE COMTE, ISABELLE.

CHAVIGNI.

Ma foi, j'avais tort... Il y a du bon chez les Allemands. Le cuisinier de monseigneur est à coup sûr un grand homme.

LE COMTE.

C'est vous, Chavigni ; d'où venez-vous donc ?

CHAVIGNI.

De dîner avec son altesse le grand-duc.

LE COMTE, à part.

O ciel ! (Haut.) Et comment cela ?

CHAVIGNI.

Par hasard. Je m'étais permis tantôt quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et son altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, d'un air méfiant.

Ah ! c'était là le motif ?

CHAVIGNI.

Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante !...

LE COMTE.

Avec le prince ?

CHAVIGNI.

Non ; avec ces dames. Je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE.

Encore !...

CHAVIGNI.

Pour vous, c'est sans intérêt ; mais pour ces dames, c'est une affaire d'État. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE.

Tenez, Chavigni, je suis, comme tout autre, sujet à l'erreur ; mais quand j'ai eu des torts, j'aime à les reconnaître, et surtout à les réparer. Eh bien ! oui, je vous ai mal jugé ; je ne vous soupçonnais point les talents et l'habileté que vous avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à moi ; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

O ciel ! il se pourrait !

ISABELLE.

Ah ! que de bonté ! de générosité !... Et vous ne tombez pas à ses pieds !

CHAVIGNI.

Si vraiment, c'était bien mon idée ; mais c'est que...

LE COMTE.

Eh bien ! vous hésitez !

CHAVIGNI.

Non, sans doute ; mais un pareil bonheur... un coup si inattendu, et dans la situation où je suis... je désire au moins un instant de réflexion.

LE COMTE.

C'est trop juste.

CHAVIGNI, à part.

Que vais-je faire ? lui avouer... quoi ? que je ne sais rien, que je n'ai pas de secret, que je suis un sot ! Il est capable de ne pas me croire ; et s'il me croit, c'est encore pire ; je perds son estime et tout espoir à la main de sa fille. Non, ma foi, conservons au moins l'honneur, c'est toujours cela de sauvé.

ISABELLE.

Eh bien, monsieur ! répondez donc.

LE COMTE.

Êtes-vous décidé ?

CHAVIGNI.

Oui, monsieur le comte. Placé entre le devoir et l'amour, j'ai été sur le point de céder à ce dernier ; mais le talent que vous m'accordez, le mérite que vous avez cru reconnaître en moi, je perdrais tout, si je disais un mot, et c'est pour rester digne de vous que j'ai résolu de me taire.

ISABELLE.

O ciel ! que viens-je d'entendre ?

LE COMTE.

Refuser la main de ma fille, repousser mes bienfaits ! c'est indigne, c'est affreux. (A part.) C'est bien à lui... Je ne m'y attendais pas.

Air de la valse des Comédiens.

Mais qu'ai-je vu ? son altesse s'avance.
Auprès du prince, à mon poste je cours.
(A Chavigni.)
Entre nous deux, monsieur, plus d'alliance ;
Mais mon estime est à vous pour toujours !
(A part.)
Déjà chez lui tant d'aplomb et d'adresse ;

Il faut, morbleu! l'observer avec soin;
Pour parvenir, immoler sa tendresse :
Je me trompais, ce jeune homme ira loin.

Ensemble.

LE COMTE.

Dans ce salon son altesse s'avance, etc.

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le silence;
Il me sert mieux que les plus beaux discours.
De le fléchir je garde l'espérance,
Car son estime est à moi pour toujours.

ISABELLE.

Ah! c'est affreux! Peut-on, lorsque j'y pense,
A sa fortune immoler ses amours!
Oui, pour mon cœur il n'est plus d'espérance;
Je l'abandonne, hélas! et pour toujours.

(Le comte sort; Isabelle se dispose à le suivre, Chavigni la retient, et la ramène sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

ISABELLE, CHAVIGNI.

CHAVIGNI.

De grâce, un mot encore; ne me condamnez pas sans m'entendre.

ISABELLE.

Non, monsieur, laissez-moi. Je ne puis le croire encore; notre bonheur dépendait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main!

CHAVIGNI.

Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE.

Fi! monsieur, c'est indigne, de vouloir dissimuler même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même. Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fois qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

Air de l'Écu de six francs.

Quoi! vous m'accusez d'imposture!
Et quel serait mon intérêt?
Je vous l'atteste, je le jure,

Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la vérité,
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE.

Et pourquoi, monsieur, vous être mis dans une semblable position?

CHAVIGNI.

Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et, sans m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelques sottises... ce qui ne peut pas manquer d'arriver; car je marche au hasard, sans savoir où je vais... Et si je réussis, on ne doit pas m'en vouloir; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE.

Cependant, monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI.

Je le crois bien; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner. Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE.

Voyons vite.

CHAVIGNI.

Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE.

Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souverain. Et pourquoi vous les a-t-on remis?

CHAVIGNI.

Je vous ferai encore la même réponse, je l'ignore. Son altesse m'a seulement dit : Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs; parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble. Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même, qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE.

J'y vais à l'instant. Mais vous me promettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI.

Je vous le jure.

ISABELLE.

Que vous ne serez jamais un homme d'État, un homme de talent.

CHAVIGNI.

Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE.

A la bonne heure. Je vais trouver mon père, et puis je reviens car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI.

Je n'oublie jamais les choses essentielles.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, SALDORF.

CHAVIGNI.

Ah! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux lorsqu'une fois retiré des affaires... (Apercevant Saldorf, qui le salue. Ah, mon Dieu! en voici de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF.

J'ai l'honneur de saluer M. de Chavigni.

CHAVIGNI, lui rendant son salut.

Monsieur le baron... (A part.) Voyons-le venir.

SALDORF, à part.

Il garde le silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons.

(Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'asseoient, Saldorf à droite, Chavigni à gauche ; ils se regardent encore ; à la fin, le baron de Saldorf, impatienté, prend la parole.)

SALDORF.

Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage ?

CHAVIGNI.

C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF.

Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, à part.

Il est vrai qu'il s'est reposé en route.

SALDORF.

Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir monsieur le comte de Moreno.

CHAVIGNI.

Moi aussi.

SALDORF.

Il me l'a dit... Et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, rapprochant de lui son fauteuil.

Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, après un moment de silence.

M. de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI.

C'est ce qui vous fâche.

SALDORF.

Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir ; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI.

Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF.

Pourquoi donc ? Quelle est l'opinion du prince, et surtout la vôtre ? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI.

Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, à part.

Il cherche des détours.

CHAVIGNI.

Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la diviner.

SALDORF.

Je comprends.

CHAVIGNI.

J'en étais sûr.

SALDORF, à part.

Il est encore plus adroit que je ne croyais.

CHAVIGNI.

Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre Vous comprenez.

SALDORF, à part, en examinant le portrait.

O ciel! (Haut, se levant.) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI.

Oui, monsieur.

SALDORF.

A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus, je m'y attendais, je le désirais même; mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues!

CHAVIGNI.

Moi, monsieur?

SALDORF.

Air: Dieu tout-puissant, par qui le comestible.

Je cède enfin au dépit qui me gagne;
Oui, le grand-duc saura tout mot pour mot,
Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je voi,
A tous ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, à part.

Il aurait bien dû commencer par moi.

Ensemble.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne;
Quoi ! je ne puis y comprendre un seul mot :
Allez, monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut.

SCÈNE V.

CHAVIGNI, seul.

Cet homme, assurément, n'aime pas la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux... il paraîtrait que j'ai fait une gaucherie; et me voilà en hostilité ouverte avec la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intrigant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras serait de partir, et de les laisser s'expliquer entre eux. Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurais mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entreprise, cette entreprise que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec dona Isabelle.

Air : Amis, voici la riante semaine.

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,
Puissant hasard, ma sagesse et ma loi!
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire.
Eh mais! quel bruit! C'est l'orchestre, je croi.
J'entends d'ici le violon sonore;
C'est décidé, je ne dois pas partir,
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE, à la marquise en entrant.

Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (Apercevant Chavigni.) Ah, mon Dieu! c'est Chavigni! Comment, malheureux! vous êtes encore ici?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ignorez-vous les dangers qui nous menacent tous ?

CHAVIGNI.

C'est pour cela que je reste.

LA MARQUISE, courant à lui.

Ah, monsieur ! cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter...

CHAVIGNI.

A la vie et à la mort. (A part.) Ces pauvres gens ! Je me ferais tuer pour eux. Il parait que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE.

Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous.

CHAVIGNI.

Contre moi ?

RODOLPHE.

Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui... il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'État, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, à part.

Ah, mon Dieu !

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-il donc fait ?

CHAVIGNI.

C'est ce que je me demande.

RODOLPHE.

Si au moins vous m'eussiez prévenu : mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux. Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de gagner du temps, en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE.

C'était notre plan.

RODOLPHE.

C'était le plus sage. Eh bien ! il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, avec effroi.

O ciel ! il aurait osé... (Avec fermeté.) Eh bien ! il a eu raison.

CHAVIGNI, vivement.

Vous trouvez...

LA MARQUISE.

Oui, une telle résolution peut seule vous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE.

C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé... la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, à part.

Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE.

Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne...

LA MARQUISE.

Et à celui de Saxe... je comprends.

CHAVIGNI, à part.

Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE.

Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI.

Du tout, madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE.

En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI.

Et pourquoi pas?

LA MARQUISE.

O ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI.

Oui, madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, allant à Chavigni.

Eh bien! chargez-vous-en.

CHAVIGNI.

Moi?

RODOLPHE.

Oui. Il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus : vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI.

Quoi ! vous voulez...

RODOLPHE.

Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver.

CHAVIGNI.

C'est si naturel...

RODOLPHE.

Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, étonné.

Hein ! Comment ?

LA MARQUISE.

Taisez-vous ; on vient.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, à Chavigni.

Ah, monsieur ! je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses.

CHAVIGNI.

Ah, mon Dieu ! le bal est commencé... et notre contredanse...

ISABELLE.

Il s'agit bien de cela ! Je viens de voir mon père.

CHAVIGNI.

Il est furieux... je le sais.

ISABELLE.

Il devrait l'être, mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma fille, « m'a-t-il dit, Chavigni m'a trompé avec un art, avec une pro-« fondeur dont je ne l'aurais pas cru capable ; mais mon indigna-« tion ne m'empêche pas de lui rendre justice ; et je puis encore « lui pardonner ; je puis même le nommer mon gendre, pourvu « que la Saxe ne l'emporte pas. C'est tout ce que je demande. »

CHAVIGNI.

O ciel !

ISABELLE.

Vous voyez donc bien, monsieur, que vous me trompiez ; que

vous êtes mêlé dans tout cela ; que tout ici dépend de vous ; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? Croyez-vous, madame, que tout à l'heure encore à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de ce qui se passait ici?

RODOLPHE.

Une pareille discrétion... c'est admirable.

ISABELLE.

Ce n'est rien encore! Mon père lui a offert ma main, à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission : eh bien! madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, passant auprès de Chavigni.

Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE.

Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation. (A Isabelle.) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE.

Il est bien heureux, madame, que vous le protégiez ; sans cela... Mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas ; voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE.

Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE.

N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous, car qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI.

Eh, mon Dieu! si cela peut vous être agréable..... mais notre contredanse que nous oublions...

LA MARQUISE.

Une contredanse! Penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI.

Toujours...

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

J'aime le bal, le bruit et la musique!
Est-il un temps qui soit mieux employé?
Les noirs chagrins, les soins, la politique,
Tout dans un bal, est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance.
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main.

Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE GRAND-DUC.

(Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir ; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche ; Rodolphe et Isabelle à sa droite.)

LE GRAND-DUC.

Un instant ! Où allez-vous ?

CHAVIGNI.

Mille, pardons, monseigneur : c'est une affaire des plus importantes, une contredanse avec mademoiselle de Moreno.

LE GRAND-DUC.

Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments. (A Chavigni.) J'ai à vous parler, monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans la salle du bal, où on les désire. (A Rodolphe.) Vous, monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet, et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, bas, à Chavigni.

C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, de même.

Je n'ai d'espoir qu'en vous.

(Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(Le grand-duc se promène quelque temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'aparté suivant.)

CHAVIGNI, à part.

Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la li-

berté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout.

(Le grand-duc s'assied; Chavigni reste debout devant lui.)

LE GRAND-DUC.

Approchez, monsieur. Les choses en sont venues au point qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous; vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI.

Moi, monseigneur?

LE GRAND-DUC.

Oui, monsieur : l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et moi-même je suis très-mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu.

(Il se lève.)

Air d'Aristippe.

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, monseigneur, moi, je le laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC.

En fait d'esprit, je sais que vous en avez beaucoup; mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui-même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI.

Un choix... Oserai-je vous demander lequel?

LE GRAND-DUC.

Peu m'importe : il est le maître; je ne prétends pas le contraindre; mais je m'en prends à vous si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI.

Marié! O ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi donc ?

CHAVIGNI.

C'est qu'ici, à l'instant même, son altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC.

Comment ! il refuse ! J'en suis fâché pour vous, monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse : comme hier il y était décidé, je sais à qui attribuer ce changement de résolution. Oui, monsieur ; on ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un État, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre ; c'est vous que cela regarde ; et puisque vous avez tant de talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là. Mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié ; sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu ; je vous laisse.

(Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE X.

CHAVIGNI, puis LA MARQUISE.

CHAVIGNI.

Où diable me suis-je fourré ? et à qui en ont-ils avec leur double mariage ? Depuis que je crois comprendre quelque chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas ; et au fait, pourquoi ne veut-il pas ? cela serait tout de suite fini ; je m'en vais lui dire.

LA MARQUISE.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

CHAVIGNI.

De très-bonnes. Si son altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE.

Et comment?...

CHAVIGNI.

Écoutez bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc : « Je ne me soucie pas d'être en hostilité avec « deux puissances. Il leur faut aujourd'hui même une réponse « satisfaisante, ou qui, du moins, ne mécontente ni l'une ni « l'autre. »

LA MARQUISE.

Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI.

Attendez donc, ce n'est pas fini... C'est toujours le grand-duc qui parle. « Il faut donc qu'aujourd'hui même mon neveu soit ma« rié, n'importe avec qui; sinon, c'est vous qui êtes respon« sable. »

LA MARQUISE.

O ciel!... que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI.

Oui, madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus longtemps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est, comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des événements... N'est-il pas vrai?

CHAVIGNI.

Eh oui! madame.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI.

Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE.

Eh bien! attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI.

Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI.

C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, madame, allons, du courage.

LA MARQUISE.

Oui, j'en aurai ; je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants, nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi.

(Elle entre dans le cabinet du grand-duc.)

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, seul.

Voilà la frayeur qui me prend, à mon tour ; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi. Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire ; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné, qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands événements... Ah ! si M. de Moreno était ici ! lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout ; si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents ; mais si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là dedans ? Suis-je un sot ou un homme de génie ? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas ; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Saldorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

SCÈNE XII.

CHAVIGNI, LE BARON DE SALDORF.

SALDORF, entrant vivement et prenant Chavigni à part.

Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous : vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI.

Moi !

SALDORF, à demi-voix.

Oui, nos rivaux ne l'emportent pas ; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci ; et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI.

O ciel!... que dites-vous ? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF.

Du tout ; mais on vient ; du silence.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

LE COMTE, à Chavigni.

Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

Il serait possible ?

LE COMTE.

Supérieurement conduit ; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI.

J'entends ; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE.

Non pas, vous y aviez mis bon ordre ; (à demi-voix) mais au moins l'honneur est sauvé, la Saxe ne l'emporte pas ; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, bas.

Et d'abord il me l'avait bien promis.

LE COMTE.

Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés ; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but, car il y est parvenu : c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI.

Vraiment !

LE COMTE, souriant.

Eh bien ! direz-vous encore que dans nos combinaisons le génie et l'adresse sont inutiles ?

CHAVIGNI.

Non, monsieur le comte; je viens de voir par moi-même... (A part.) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE DE SURVILLE, RODOLPHE, LE COMTE DE MORENO, SALDORF.

RODOLPHE.

Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE.

Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC.

Vous savez alors que tout est pardonné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, monsieur... (A demi-voix.) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout à fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI.

Comment, monseigneur!

LE GRAND-DUC, à demi-voix.

Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (Haut.) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos talents, je serais trop heureux de les employer et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE.

Non, monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement; et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, passant auprès de Chavigni.

Moi, monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI.

A moi, monsieur!... et laquelle?

SALDORF.

J'écris des mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI.

Il s'adresse bien !

LE GRAND-DUC.

Il suffit ; rentrons dans la salle du bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir ; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et, de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'honneur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, s'inclinant.

Quoi, monseigneur ! vous voulez que demain... (A part.) Quel bonheur, je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait.

CHOEUR.

Air du dernier chœur de l'Arbitre.

Honneur à la diplomatie !
Il triomphe par son secours ;
Il aura, pour charmer sa vie,
La politique et les amours.

LA MARQUISE, au public.

Air du vaudeville des Frères de lait (musique de M. Heudier).

Messieurs, pour notre diplomate
Voici le moment dangereux ;
La circonstance est pour lui délicate :
Jusqu'à présent il fut toujours heureux ;
Le hasard seul a comblé tous ses vœux.
Si par hasard de plaire il a la gloire ;
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent.

LA MARRAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. LOCKROI ET CHABOT.

PERSONNAGES.

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.
ÉDOUARD, son filleul.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.
CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
CHAMPENOUX, fermier, et autre filleul de madame de Néris.

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon de campagne, porte au fond; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE; CHAMPENOUX, tenant un sac d'argent.

(M. de Jordy est assis auprès de la table, et cause avec Cécile, qui travaille; Champenoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sur son bras.)

DE JORDY.

Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin?

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Et qu'il t'a embrassée?

CÉCILE.

Je crois qu'oui.

DE JORDY.

Deux fois.

CÉCILE.

Je n'en sais rien, je n'ai pas compté; quand on est occupée à se défendre...

LA MARRAINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. LOCKROI ET CHABOT.

PERSONNAGES.

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.
ÉDOUARD, son filleul.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.
CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
CHAMPENOUX, fermier, et autre filleul de madame de Néris.

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon de campagne, porte au fond; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE; CHAMPENOUX, tenant un sac d'argent.

(M. de Jordy est assis auprès de la table, et cause avec Cécile, qui travaille; Champenoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sur son bras.)

DE JORDY.

Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin?

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Et qu'il t'a embrassée?

CÉCILE.

Je crois qu'oui.

DE JORDY.

Deux fois.

CÉCILE.

Je n'en sais rien, je n'ai pas compté; quand on est occupée à se défendre...

DE JORDY.

Voyez-vous le petit mauvais sujet! A peine dix-neuf ans, et embrasser déjà la sœur d'un avoué, et d'un avoué de Senlis! Si c'était dans la capitale, je ne dis pas : on en voit bien d'autres; mais nous aurons soin aujourd'hui même d'en prévenir sa marraine.

CÉCILE.

Et moi, si vous en parlez à madame de Néris, je ne vous dirai plus rien. Je ne veux pas qu'à cause de moi M. Édouard soit grondé, parce que, s'il m'a embrassée, c'est sans intention. Il ne sait jamais ce qu'il fait.

DE JORDY.

Tu crois?

CHAMPENOUX, s'avançant.

Dites donc, monsieur, je vous attends toujours.

DE JORDY.

Eh bien! est-ce que tu n'es pas fait pour cela! Je suis à toi.

CHAMPENOUX.

Voilà deux heures que vous me dites cela. Si je venais demander de l'argent, à la bonne heure; mais comme j'en apporte...

DE JORDY.

Je sais bien, ton dernier fermage. Je vais rédiger ta quittance. (Se mettant à écrire.) N'est-ce pas trois mille francs?

CHAMPENOUX.

Oui, monsieur. Pourquoi donc que madame ne reçoit pas elle-même, comme autrefois? c'était si tôt fait.

DE JORDY.

Parce que je suis son avoué.

Air Traitant l'amour sans pitié.

Aussitôt donc, en ce cas,
Qu'une affaire la réclame,
Je suis chargé par madame
D'en avoir tout l'embarras.

CHAMPENOUX.

Je commence à m'y r'connaître,
Madam', qui vous laiss' le maître,
Vous paye en ces lieux pour être
Son homme d'affair's.

DE JORDY.

Justement.

CHAMPENOUX.

Son homm' d'embarras... et comme
Vous êtes un honnête homme,
Vous y en fait's pour son argent.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est? Tiens, voilà ta quittance; et les trois mille francs?...

CHAMPENOUX.

Dans ce sac.

(Il le dépose sur la table.)

DE JORDY.

C'est bon; va-t'en.

CHAMPENOUX.

Non pas; il faut que je parle à madame.

DE JORDY.

Elle n'est pas visible; mais qu'est-ce que tu as besoin de lui dire?

CHAMPENOUX.

Cela me regarde; une affaire particulière... Car vous, monsieur le nouveau régisseur, qui faites le fier avec moi, vous changeriez bien vite de ton si vous saviez qui je suis.

DE JORDY.

Eh! qui donc es-tu? Monsieur Champenoux, fermier de madame.

CHAMPENOUX.

C'est possible; ce que je veux dire n'a pas rapport à mon état, mais à ma naissance.

DE JORDY.

Ta naissance!... N'es-tu pas, à ce que je crois du moins, le fils d'un ancien garde-chasse?

CHAMPENOUX.

C'est possible; mais il y a un autre titre que vous voudriez bien avoir, et qui me rapproche de madame, un titre que je pourrais vous dire, et que je ne vous dirai pas, exprès pour vous apprendre...

DE JORDY.

Eh! alors, laisse-moi tranquille et va te promener!

CHAMPENOUX.

Pour ce qui est de me promener, je le pourrais si je voulais; mais j'aime mieux aller déjeuner, parce que j'ai le droit de déjeuner ici. Je suis de la maison, on doit m'y recevoir, m'y accueillir

avec égard ; et moi, à cause de mon titre, je peux aussi être fier et avoir des airs insolents.

DE JORDY.

Qu'est-ce à dire ?

CHAMPENOUX.

Je sais bien que cela va sur vos brisées ; mais, rassurez-vous, je ne prendrai pas tout, il vous en restera encore assez.

(M. de Jordy se lève ; il tient plusieurs papiers.)

Air : Amis, voici la riante semaine.

Quoique d'après le rang dont je me vante,
Faire antichambr' soit assez inconv'nant ;
J'attendrai bien que madam' se présente,
Et je prendrai patience en déjeunant.
J'vas boire un coup, ici près, dans l'aut' chambre ;
Car en fait d'vin on n'a qu'à m'en montrer :
Je ne lui fais jamais faire antichambre,
Dès qu'il paraît, moi je lui dis d'entrer.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE II.

DE JORDY, CÉCILE.

DE JORDY.

Mais a-t-on vu un impertinent semblable ? Jusqu'à ces rustres, qui se permettent aussi de raisonner !...

CÉCILE, se levant.

C'est vrai, tout le monde s'en mêle ; il n'y a plus de paysans.

DE JORDY.

C'est le voisinage des grandes villes. Il y a trop de villes en France, et tant qu'on n'en supprimera pas... Mais, revenons à notre conversation. Te voilà, ma sœur, en âge de te marier.

CÉCILE.

Oui, mon frère.

DE JORDY.

Il te faudra bientôt un époux, c'est-à-dire une dot ; parce qu'à présent, en province comme à Paris, l'un ne se trouve pas sans l'autre.

CÉCILE.

Peut-être... Voilà M. Léonard, votre maître clerc, qui, j'en suis sûre, ne serait pas exigeant.

DE JORDY.

Qu'est-ce que c'est ? M. Léonard !...

CÉCILE.

Je dis cela en général.

DE JORDY.

J'espère bien, en effet, qu'avec lui il n'y a rien de particulier; car je tiens à ce que tu fasses un beau mariage. Je te donnerais bien une dot, parce que je suis bon frère, et que d'être avoué, ça n'empêche pas les sentiments. Malheureusement, j'ai besoin de mes capitaux pour une spéculation que je médite... un mariage.

CÉCILE.

Vraiment... vous !...

DE JORDY.

Oui. Je voudrais épouser quelque bon million; il y en a encore à marier, ce qui me donnerait alors le moyen de t'établir toi-même. Regarde donc ce magnifique château, situé à douze lieues de la capitale... (*Cécile va regarder par la porte du fond, et en revenant sur le devant du théâtre elle se place à la droite de M. de Jordy.*) Un beau parc, de belles eaux, une habitation de prince; il me semble que cela conviendrait assez à un avoué qui se retire. Est-ce que tu ne trouves pas?

CÉCILE.

Comment! vous auriez des vues sur madame de Néris? une petite veuve de dix-neuf ans, vive, légère, capricieuse! Et puis elle est si riche!

DE JORDY.

C'est justement pour cela. Fille d'un gros manufacturier, veuve d'un de nos premiers commerçants, elle réunit sur sa tête une fortune si considérable, qu'elle ne la connait pas elle-même; l'administration seule de ses biens est un immense travail, et elle ne songe qu'au plaisir. Elle est réellement malheureuse dès qu'on lui parle d'affaires, et je lui en parle toute la journée.

CÉCILE.

Une jolie manière de lui faire votre cour!

DE JORDY.

Oui, sans doute, cela l'effraye. Il faudra qu'elle m'épouse pour me fermer la bouche, et qu'elle se trouve trop heureuse de prendre un mari qui la débarrasse de son homme d'affaires.

Air de Turenne.

D'un séducteur qui chercherait à plaire,
Elle pourrait se défier ici;
Mais prudemment je fais tout le contraire,
Et je la veux séduire par ennui.

CÉCILE.

Lui faire la cour par ennui.

DE JORDY.

Par là, du moins, j'aurai la préférence.
Et je me vois sans rivaux.

CÉCILE.

C'est douteux,
Car maintenant, dans le genre ennuyeux,
On trouve tant de concurrence!

DE JORDY, vivement.

Aussi, je me suis bien gardé de la laisser à Paris. Je lui ai persuadé de venir dans cette terre, où je lui fais la cour tout seul et à mon aise.

CÉCILE.

C'est singulier, hier toute la journée elle n'a fait que bâiller.

DE JORDY, avec joie.

C'est cela même; commencement de mon système! Mais ce qui me contrarie encore, c'est ce petit Édouard, son filleul, que je n'ai pas invité et qui vient d'arriver.

CÉCILE.

Où est le mal? Un filleul peut bien venir sans façon chez sa marraine.

DE JORDY.

Oui; mais quand le filleul et la marraine sont tous deux du même âge, quand ils ont à peine dix-neuf ans...

CÉCILE.

N'avez-vous pas peur de celui-là? Le fils d'un soldat! un pauvre orphelin que les anciens maitres du château ont recueilli et fait élever à leurs frais.

DE JORDY.

Non, certainement; mais ce petit gaillard-là a un air goguenard. A peine sorti du collége, il se moque déjà de moi; je ne sais pas maintenant comment on élève la jeunesse.

CÉCILE, regardant par la porte du fond qui donne sur le jardin.

Voici madame de Néris: elle vient de ce côté, un livre à la main, et elle bâille encore.

DE JORDY.

Peut-être qu'elle pense à moi. Le moment est favorable. (A Cécile.) Laisse-nous.

(Cécile entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

DE JORDY, CAROLINE (MADAME DE NÉRIS.)

CAROLINE, entre en lisant.

L'insipide promenade! ce parc est si grand et si triste; tout ce qu'on y lit est ennuyeux : ce sont pourtant des romans nouveaux.

DE JORDY.

Me permettrez-vous, madame, de vous présenter mes hommages?

CAROLINE.

C'est vous, M. de Jordy; venez donc à mon secours : je ne sais que faire, que devenir, et vous m'abandonnez! cela n'est pas bien.

DE JORDY.

Notre conversation d'hier soir, ces comptes de fermage avaient l'air de vous fatiguer tellement...

CAROLINE.

C'est égal, je l'aime mieux; il n'y a rien de plus terrible que de s'ennuyer sans savoir pourquoi; et au moins, quand vous êtes là, c'est un motif, un motif raisonnable.

DE JORDY, parcourant les papiers.

Vous êtes bien bonne. Voici les différentes notes que je voulais vous soumettre.

CAROLINE.

Est-ce bien long?

DE JORDY.

Une ou deux petites heures seulement. (Lisant.) « Ferme d'Hau-« terive. Le fermier Simon n'a payé, cette année, que six mille « francs. » Mais, comme je l'ai augmenté d'un quart en sus...

CAROLINE.

Vous l'avez augmenté! Et pourquoi?... Il a une si jolie fille; Marguerite, ma petite fermière, qui ce matin m'apportait du lait.

DE JORDY.

Ah! Marguerite; celle qui est brouillée avec Julien, son amoureux?...

CAROLINE.

Marguerite est brouillée avec son amoureux!... Je me charge d'arranger tout cela, de les raccommoder. Cela me fera une bonne matinée; c'est à vous que je le devrai. C'est plus amusant que je ne croyais de parler d'affaires. Et puis, nous aurons ensuite une

noce de village, un grand repas, un bal. La jarretière de la mariée, c'est gentil; et je sais quelqu'un qui va être heureux.

DE JORDY.

Qui donc?

CAROLINE.

Édouard, mon filleul, qui aime tant la danse. Je vais lui écrire de venir.

DE JORDY.

Ce n'est pas la peine : il est ici; il vient d'arriver.

CAROLINE.

Sans ma permission?

DE JORDY.

De ce matin; il est dans votre parc, le fusil à la main; et il a fait un carnage de lièvres et de faisans.

CAROLINE.

Oh! que c'est méchant! Où est M. Édouard!... qu'il vienne tout de suite.

DE JORDY.

Bah! il est bien loin; il est parti au grand galop, à travers vos plates-bandes de tulipes et de camélias.

CAROLINE.

Mes camélias!... il serait possible!... Je lui aurais tout pardonné; mais des camélias, des fleurs superbes, que je réservais pour me faire une garniture!... Car vous ne savez pas comme c'est joli, une garniture de fleurs naturelles! surtout en camélias, en roses du Japon, c'est charmant, c'est délicieux.

Air du vaudeville de la Lune de miel (musique de M. Heudier).

De l'innocence la plus pure
Elle est l'emblème virginal.

DE JORDY.

Et, comme elle, souvent ne dure,
Hélas! que l'espace d'un bal.

CAROLINE.

Ici, monsieur, c'est encor plus fatal.
Quand le plaisir fit notre destinée,
On se console en songeant au passé;
Mais, quel malheur quand la rose est fanée
Sans que le bal ait commencé!

DE JORDY.

Aussi, madame, vous avez pour ce jeune homme beaucoup trop d'indulgence; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous

dirais que ce matin je l'ai surpris moi-même courant après ma sœur et l'embrassant.

CAROLINE, souriant.

Vraiment!... Ce ne sont plus là des roses du Japon. Et vous étiez là! Vous conviendrez que c'est drôle... Non, non, c'est très-mal, un jeune homme qui sort du collége, qui ne devrait penser qu'à son droit... Aussi, je vais ce matin le traiter sévèrement; cela m'amusera.

DE JORDY.

Oui, vous commencez par lui faire des sermons, et vous finissez par jouer avec lui.

CAROLINE.

C'est qu'on ne peut pas toujours gronder.

DE JORDY.

A la bonne heure... Mais les bontés dont vous l'accablez... Songez donc, qu'après tout ce n'était que le fils...

CAROLINE.

D'un militaire qui est mort de ses blessures... C'était la dette du pays, mon père s'est chargé de l'acquitter.

Air : Le choix que fait tout le village.

J'avais cinq ou six ans à peine,
Quand mon père ordonna, je croi,
Que, jeune encor, je fusse la marraine
D'un orphelin aussi jeune que moi;
Voulant, par un ordre aussi sage,
Déjà m'apprendre et me faire sentir
Que le malheur, hélas! est de tout âge,
Et qu'à tout âge on doit le secourir.

DE JORDY.

C'était certainement très-bien. Mais ces comptes que nous oublions.

CAROLINE.

Comment! ce n'est pas fini?...

DE JORDY.

Nous n'avons pas encore commencé.

CAROLINE.

Vous verrez que je serai obligée de vous donner tous mes biens pour ne plus en entendre parler.

DE JORDY.

Si j'acceptais, madame, ce ne serait qu'à la condition de les partager avec vous.

CAROLINE, riant.

Vraiment... C'est très-gai, et l'idée est originale. Savez-vous, monsieur de Jordy, que quand vous voulez vous êtes fort aimable ?

DE JORDY.

Ah, madame !...

CAROLINE.

Se donner soi-même en payement à son homme d'affaires ! c'est amusant... Savez-vous que vous auriez là de jolis honoraires.

DE JORDY, vivement.

Ah ! madame, certainement...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; CHAMPENOUX, sortant de la chambre à droite.

CHAMPENOUX.

Faut être juste, j'ai déjeuné avec agrément.

DE JORDY.

Dieu ! l'on vient... l'instant était si favorable... (A Champenoux.) Qui t'a permis d'entrer ?... qui t'amène ?

CHAMPENOUX.

Ce qui m'amène, on le saura; mais ce n'est pas vous.

CAROLINE.

Tiens, c'est Champenoux ! Bonjour, mon garçon.

CHAMPENOUX.

Bonjour, ma marraine... bonjour, ma marraine.

DE JORDY, étonné.

Sa marraine !

CHAMPENOUX.

Oui, monsieur l'homme d'affaires; et puisque les qualités sont connues... (passant devant lui, et allant auprès de madame de Néris) je prends mon rang; n'est-ce pas, ma marraine ? (Se retournant du côté de M. de Jordy.) Car c'est elle qui est ma marraine : voilà ce que vous ne saviez pas.

DE JORDY.

Comment, madame, c'est aussi un filleul !... Combien donc en avez-vous ?

CAROLINE.

Beaucoup... Mais j'en ai peu, je crois, d'une aussi belle venue. Ce pauvre Champenoux !... (lui donnant une tape sur la joue) il a toujours l'air bête.

CHAMPENOUX.

Ah, ma marraine! que vous êtes bonne!... (A de Jordy.) Voilà, au moins : ça n'est pas comme vous, qui faites le fier... Elle a toujours quelque chose de familier, quelque chose d'aimable à vous dire.

CAROLINE.

J'espère que tu dineras ici?

CHAMPENOUX.

Oh! que oui, ma marraine... J'ai déjà commencé; je viens de déjeuner sans façon et sans préférence.

CAROLINE.

Comment cela?

CHAMPENOUX.

J'ai mangé de tout ce qu'il y avait... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Certainement.

CHAMPENOUX, à de Jordy.

Vous l'entendez... Moi, d'abord, je connais mes droits et mes prérogatives... On m'a toujours dit qu'un parrain et une marraine, c'était comme le père et la mère de l'enfant, ça en tenait lieu... Alors, je suis comme qui dirait le fils de la maison.

CAROLINE.

C'est juste... Et comment vont les affaires?

CHAMPENONX.

Ah, Dieu! ma marraine, il y a bien des nouvelles, bien des changements, qui vont vous étonner; et c'est là-dessus que je voudrais vous parler particulièrement, (regardant de Jordy) et en particulier.

DE JORDY.

C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille.

CHAMPENOUX.

Je ne force personne... Mais à bon entendeur... (Otant son chapeau.) Votre serviteur très-humble.

DE JORDY.

Je comprends, et je cède la place au fils de la maison. (A madame de Néris.) Je vais faire un tour à nos fermes; et je reviens pour le dîner.

(Il emporte le sac de trois mille francs, et sort par le fond.)

SCÈNE V.

CHAMPENOUX, CAROLINE.

CHAMPENOUX.

Il emporte le sac... Nos fermes... Dites donc, ma marraine, avez-vous entendu?... Nos fermes. Est-ce qu'il y est pour quelque chose!... Est-ce que ça le regarde?... Ce n'est pas un filleul, ce n'est pas comme moi et M. Édouard, que je viens de rencontrer, et à qui j'ai donné une poignée de main.

CAROLINE.

Ah! tu viens de le voir?

CHAMPENOUX.

Oui... Il était mis comme un prince; et savez-vous, ma marraine, que cela ne vous fait pas honneur?

CAROLINE.

Comment cela?

CHAMPENOUX.

Ce n'est pas bien, car moi, qui suis votre filleul comme lui, vous me laissez en veste et en gros souliers... Il dine avec vous à table, et moi je dine après à l'office... Je mange autant, c'est vrai; mais enfin je mange une heure plus tard : c'est là où est le déshonneur, et je vous le dis franchement, ma marraine, je crains que cela ne vous fasse du tort dans le monde.

CAROLINE.

Je te remercie; mais je vois avec peine que tu en veux à Édouard.

CHAMPENOUX.

Moi, ma marraine? j'en serais bien fâché!... C'est aussi le fils de la maison; c'est quasiment un frère, et je ne lui en veux pas... Moi d'abord, je n'en ai jamais voulu à personne; mais j'en veux à ce qu'ils ont.

CAROLINE.

Vraiment...

CHAMPENOUX.

Je suis pour la justice... Ça me fait mal quand je vois quelqu'un de mieux habillé ou quelqu'un de plus riche que moi.

CAROLINE.

Tu es cependant à ton aise... Ton père en mourant t'a laissé sa ferme.

CHAMPENOUX.

Oui, ma marraine; comme j'étais le fils de la maison, ça m'est revenu... C'est toujours comme ça dans la loi, n'est-il pas vrai?

CAROLINE.

Sans contredit.

CHAMPENOUX.

J'ai aussi mon cousin Thomas, le plus riche cultivateur du pays, dont, grâce au ciel, je suis l'héritier.

CAROLINE.

Ah, oui... cet honnête Thomas... un ancien soldat, le parrain d'Édouard; car c'est lui qui l'a tenu avec moi, qui a été mon compère... Comment se porte-t-il?

CHAMPENOUX.

Vous êtes bien bonne, ma marraine... Il est mort, il y a un an.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu!... il y a si longtemps que je n'étais venue dans cette terre... Ce pauvre homme! il avait pourtant l'air jeune encore.

CHAMPENOUX.

Il n'était pas vieux, si vous voulez; mais il avait fait son temps... Il avait servi à l'armée avec le père d'Édouard, un troupier comme lui; et c'est à ce sujet que je voulais vous consulter, parce qu'il y a quelque temps, en cherchant dans ses papiers, j'en ai trouvé un qu'on m'a dit être un testament, et dans lequel il donne tout son bien... trois mille six cent cinquante francs de rentes, en bonnes terres, à M. Édouard, son filleul.

CAROLINE.

Et tu ne le disais pas!... Ce pauvre Édouard, qui, par fierté, maintenant ne veut plus rien recevoir de moi... C'est une fortune pour lui, une fortune légitime... c'est presque un patrimoine... Mais, quand j'y pense, toi, mon garçon, qui étais l'héritier naturel, cela doit te chagriner.

CHAMPENOUX.

Non, vraiment; je n'ai pas si mauvais cœur... Un parrain ou une marraine peuvent donner tout ce qu'ils veulent à un filleul... Là-dessus, faut les laisser faire, n'faut pas les contrarier... Ce qui me chagrine, c'est que, dans son testament, mon cousin Thomas met une condition.

CAROLINE.

Et laquelle?

CHAMPENOUX.

Craignant pour son filleul les folies de la jeunesse, ce qui est assez vrai, parce que c'est un gaillard qui ne demande qu'à faire le garçon...

CAROLINE.

Eh bien! après?

CHAMPENOUX.

Eh bien! comme je vous disais, pour l'empêcher de faire le garçon, son parrain ne lui laisse sa fortune qu'à condition qu'il sera marié avant dix-neuf ans.

CAROLINE.

Il serait possible!

CHAMPENOUX, lui donnant des papiers.

Voyez plutôt. Et comme malheureusement Édouard a maintenant dix-neuf ans passés, c'est à moi que tout ça revient.

CAROLINE.

Tu crois?

CHAMPENOUX.

Certainement. Il a eu dix-neuf ans au mois de janvier dernier, puisqu'on a toujours dit dans le pays qu'il était né le premier jour de l'année, ce qui est une époque assez remarquable; et comme nous sommes en septembre...

CAROLINE, après avoir lu.

Si ce n'est que cela, rassure-toi; Édouard n'est pas si âgé que tu crois.

CHAMPENOUX.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là? Il n'est donc pas né le premier jour de l'an?

CAROLINE.

Si vraiment; mais à l'époque de sa naissance, l'année commençait, je crois, au mois d'octobre. On appelait cela alors le premier vendémiaire.

CHAMPENOUX.

C'est-il possible?

CAROLINE.

Et comme, d'après ton calcul, nous sommes au milieu de septembre, il lui reste encore à peu près une quinzaine de jours pour se marier. C'est juste ce qu'il faut.

(Elle lui rend les papiers.)

CHAMPENOUX.

C'est fini, je ne crois plus à rien, pas même au calendrier. Cet

imbécile de vendémiaire qui n'est pas dans *Mathieu Lænsberg*... Si encore je l'avais su, moi qui n'étais pas obligé de venir aujourd'hui...

CAROLINE, réfléchissant.

Quinze jours seulement pour le marier! Il n'y a pas de temps à perdre. Mais où lui trouver une femme du jour au lendemain? ici surtout.

CHAMPENOUX.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Il faudrait être bien habile
Pour en trouver chez nous.

CAROLINE.

Vraiment.

CHAMPENOUX.

Dans not' villag', c'est difficile,
Je m'en vais vous dire comment :
Elles ont tout's, ces jeun's fillettes,
L'une un amant, l'autre un mari;
Il en est mêm' des plus parfaites,
Chez qui tout s'trouve réuni.

CAROLINE.

Attends-donc... j'y pense maintenant. Cette petite Cécile, la sœur de mon homme d'affaires, qui est fort aimable, fort bien élevée.

CHAMPENOUX.

Oui! mais M. Édouard en voudra-t-il? ça fera-t-il son bonheur? Voilà l'essentiel.

CAROLINE.

Puisqu'il courait ce matin après elle, puisqu'il l'a embrassée, c'est qu'il l'aime. (Se mettant à la table.) Attends, attends, ce ne sera pas long.

(Elle écrit.)

CHAMPENOUX, à part, pendant qu'elle écrit.

Faut-il avoir du malheur! rencontrer juste une inclination toute faite! c'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à ce coquin de vendémiaire. On a bien fait de le destituer; mais on aurait dû commencer plus tôt. Est-ce qu'on ne pourrait pas, avec des protections? dites donc, ma marraine...?

Air du vaudeville de l'Opéra-Comique.

Vous qui voyez des gens puissants,
Vous qui connaissez les ministres.

CAROLINE, écrivant.

Laisse-moi.

CHAMPENOUX.

Pour les pauvres gens
Combien les destins sont sinistres !
J'suis sûr, si j'avais d'quoi payer,
Que j'obtiendrais, changeant l'quantième,
Que vendémiair' vint en janvier,
Comme mars en carême.

CAROLINE, qui pendant ce temps a écrit.

Tiens, cours à la ferme, où tu trouveras sans doute M. de Jordy, et remets-lui cette lettre, pour qu'il vienne lui-même, et sur-le-champ, m'apporter ici la réponse. Tout de suite, tout de suite; entends-tu ?

CHAMPENOUX, sans bouger de place.

Oui, ma marraine, voilà que j'y cours. Vous êtes bien sûre au moins...

CAROLINE.

Eh ! va donc !

(Champenoux sort par le fond.)

SCÈNE VI.

CAROLINE; puis ÉDOUARD, le fusil à la main.

CAROLINE.

Voilà un pauvre garçon qui, dans ce moment, n'a pas de goût pour le mariage. (On entend tirer un coup du fusil.) Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?

ÉDOUARD, encore en dehors.

Apporte, apporte; est-il maladroit. (Il entre.) Dieu ! ma marraine !

(Il va poser son fusil au fond, auprès de la croisée à gauche.)

CAROLINE.

Oui, monsieur, c'est moi, qui suis très en colère, très-mécontente. Qu'est-ce que cela signifie de me faire des peurs comme celle-là ?

ÉDOUARD, troublé.

Je vous demande pardon, ma marraine. Je croyais que vous dormiez encore.

CAROLINE.

Et c'est pour cela que vous venez tirer des coups de fusil jusque dans ce salon ?

ÉDOUARD.

J'ai tort, sans contredit. Mais quand on est une fois emporté par l'ardeur de la chasse...

CAROLINE.

Et pourquoi aimez-vous la chasse? Vous savez bien que je ne l'aime pas. Il faut que les hommes soient bien méchants pour faire du mal à de pauvres bêtes qui ne leur font rien. Comme si on ne pouvait pas rester chacun chez soi. Et c'est pour cela que, depuis ce matin, vous avez tout bouleversé dans mon parc; que vous avez abîmé mes plantes, mes arbustes, mes camélias; des fleurs sur lesquelles je comptais pour me parer.

ÉDOUARD.

O ciel!

CAROLINE.

Et sur ce chapitre-là je ne plaisante pas. Voyons, monsieur, quand vous resterez là en silence, les yeux baissés, qu'avez-vous à dire? qu'avez-vous à répondre?

ÉDOUARD.

C'est un grand malheur, ma marraine, que la perte de ces fleurs; mais vous n'en aviez pas besoin pour être jolie.

CAROLINE.

Une belle excuse!

Air : Si ça t'arrive encore (de Romagnési).

Premier couplet.

Avec de tels raisonnements
Pensez-vous donc me satisfaire?
Je n'aime pas les compliments,
Surtout quand je suis en colère.
Dans les bois, et contre mon gré,
  Courir avant l'aurore;
Pour toujours je me fâcherai
  Si ça t'arrive encore.
Oui, monsieur, je me fâcherai, etc.

Et dans quel état il est! S'abîmer, se fatiguer ainsi! Comme il a chaud! Tiens, voilà mon mouchoir.

(Elle le lui donne.)

ÉDOUARD le prend vivement, et le porte à ses lèvres.

Ah!

CAROLINE.

Deuxième couplet.

Ce mouchoir que je te donnais
N'est pas pour un pareil usage,
Et je ne dois plus, désormais,
Permettre un tel enfantillage.
De ma bonté c'est un abus
  Que cette fois j'ignore;
Mais je ne vous aimerai plus
  Si ça t'arrive encore.
Non, je ne vous aimerai plus, etc.

ÉDOUARD.

Ah, ma marraine! je sais tout ce que je dois à vos bontés. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se présente pas d'occasion de vous prouver ma reconnaissance; car le plus beau jour de ma vie serait celui où je me ferais tuer pour vous.

CAROLINE.

Justement! Ce mot me rappelle qu'il faut encore que je te gronde; car je ne fais que cela. Qu'est-ce que c'est que cette discussion dont j'ai entendu parler, et que tu as eue, quelques jours avant mon départ, avec madame de Nerval et avec son frère?

ÉDOUARD.

Quoi, ma marraine! vous sauriez...

CAROLINE.

Avec son frère, encore passe; c'est un fat que je ne puis souffrir. Mais elle, c'est une fort jolie femme; et à ton âge, il ne faut pas se brouiller avec les jolies femmes, ce sont des moyens de succès. Je dis cela, parce que j'ai plus d'expérience que toi.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine. Si ce n'avait été que moi, j'aurais gardé le silence;... mais c'était vous qu'on insultait.

CAROLINE.

Moi! Et que pouvait-on dire?

ÉDOUARD.

On disait, on disait... des choses affreuses.

CAROLINE.

Eh! quoi donc?

ÉDOUARD.

Que... que vous alliez vous remarier.

CAROLINE.

Vraiment. Et où est le mal? et qu'est-ce que cela te fait? Il me semble que je suis ma maîtresse, et que cela me regarde.

ÉDOUARD.

C'est ce que j'ai dit, en ajoutant que personne au monde n'était digne de vous épouser. Et, plus je faisais votre éloge, plus madame de Nerval se fâchait; et il y a eu un moment où, en me traitant comme un écolier, elle a presque levé la main sur moi.

CAROLINE, riant.

C'était charmant.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine. Car enfin, si c'était arrivé, qu'est-ce que j'aurais fait? je vous le demande.

CAROLINE.

Est-ce que je sais?

ÉDOUARD.

C'est pourtant vous qui devez me donner des conseils.

CAROLINE.

Écoute, si c'eût été un homme, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il eût fallu faire; mais quand c'est une femme qui vous insulte, et une jolie femme, il n'y a qu'une seule réparation qu'on puisse exiger.

ÉDOUARD.

Et laquelle?

CAROLINE.

On l'embrasse.

ÉDOUARD.

Merci, ma marraine. (A part.) Je m'en souviendrai.

CAROLINE.

Mais prends cette chaise, et viens ici; (elle va s'asseoir auprès du guéridon à droite; Édouard prend une chaise, et s'assoit auprès de Caroline, à la gauche) car j'ai à te parler raison : j'ai à t'entretenir de choses très-longues et très-sérieuses.

ÉDOUARD.

Ah, mon Dieu! parlez, je vous écoute.

CAROLINE.

Édouard, tu as dix-neuf ans : tu es un homme. J'ai formé pour toi des projets dont je ne puis te parler avant M. de Jordy, parce que cela dépend de lui.

ÉDOUARD.

M. de Jordy, votre avoué, avec qui nous sommes toujours en dispute.

CAROLINE.

Je pense qu'aujourd'hui vous vous entendrez. Il t'expliquera tout à l'heure mes intentions précises et formelles.

ÉDOUARD.

Ah, mon Dieu!

CAROLINE.

Elles vont t'imposer des obligations nouvelles, des devoirs plus difficiles, et ce ne sera plus à moi seule que tu en devras compte. Il va falloir travailler sérieusement, ne plus imiter ces jeunes désœuvrés, ces jeunes fats, qui font de leur toilette leur seule occupation, et qui viennent étaler dans nos salons les modes les plus ridicules. Tiens, tu as une jolie cravate.

ÉDOUARD.

Je l'ai achetée hier.

CAROLINE.

Elle te sied à ravir. Tu es gentil comme cela.

ÉDOUARD.

Vous trouvez?

CAROLINE.

Est-il coquet!

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine?

CAROLINE.

C'est bien; mais j'aurais voulu une bordure un peu moins large, comme j'en ai vu l'autre jour, rue de Richelieu, chez Burthy. Nous irons ensemble; car, vois-tu bien, mon enfant, un homme inutile peut être accueilli dans le monde; mais il n'y est jamais estimé. Il faut donc, avant tout, choisir un état.

ÉDOUARD.

Il est tout choisi. Je ferai comme mon père; je me ferai soldat.

CAROLINE.

Du tout. Tu seras officier : je m'en charge, et il faut choisir un régiment où il y ait un joli uniforme.

ÉDOUARD.

Peu m'importe.

CAROLINE.

Les lanciers, par exemple; cela sied très-bien. Il n'y a que les

moustaches qui me déplaisent. Est-ce que tu prendras des moustaches ?

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez, ma marraine.

CAROLINE.

Au fait, si elles ne sont pas trop exagérées... Il me semble déjà te voir, sur un joli cheval.

ÉDOUARD.

Oui, le sabre à la main, au milieu de la mêlée, gagnant mes épaulettes de capitaine et puis celles de colonel; car je les aurai, je vous le jure, à moins que quelque boulet... et encore, qu'importe ?

(Il se lève.)

Air : Bouton de rose.

Pour ma marraine,
On peut braver ces dangers-là;
Et colonel ou capitaine,
Ah ! mon dernier soupir sera
Pour ma marraine.

CAROLINE, se levant aussi.

Du tout, du tout; moi qui ne pensais pas qu'on pouvait se faire tuer. Je veux un état où il n'y ait pas de risque à courir : notaire ou agent de change, on ne risque rien... que de s'enrichir.

ÉDOUARD.

Et moi, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là ?... C'est à moi de commander.

ÉDOUARD.

Je le sais bien, ma marraine; mais je ne veux pas être dans les affaires : je ne veux pas ressembler à M. de Jordy, votre avoué, que je ne puis pas souffrir avec son air empesé. (Il contrefait M. de Jordy.) « Eh ! madame, l'affaire est des plus majeures. »

CAROLINE.

Oh ! que c'est bien cela ! et la prise de tabac, qui termine chaque période. (Imitant de même M. de Jordy.) « Et j'ai dit à monsieur le « président... »

ÉDOUARD.

Ah ! c'est lui-même ! je crois le voir.

CAROLINE.

N'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

Recommencez donc, ma marraine, je vous en prie.

CAROLINE.

Du tout, monsieur; c'est très-mal à vous de vous moquer d'un homme respectable, d'un homme de talent, qui a ma confiance; et là-dessus je ne céderai point à vos caprices, parce que j'ai une volonté ferme et inébranlable; et si cet état-là ne vous convient pas, je vous en donnerai un autre, car je le veux.

ÉDOUARD.

A la bonne heure; et moi, je promets de vous obéir en tout, de suivre en tout vos conseils.

CAROLINE, allant vers le guéridon.

Et c'est ce que tu as de mieux à faire, parce que, vois-tu, (prenant par distraction la raquette qui est sur le guéridon) à ton âge on ne réfléchit pas encore... Au mien on est raisonnable. Je t'ai observé, je te connais, tu es un peu étourdi.

ÉDOUARD.

Ah, ma marraine!

CAROLINE.

Oh! tu es étourdi, conviens-en; tu as un excellent caractère, mais tu es bien jeune; tu ne peux pas t'occuper deux minutes de suite d'une chose sérieuse. (Faisant sauter machinalement le volant sur la raquette.) Le moindre objet de distraction, (Édouard va prendre une raquette qui se trouve sur une chaise à gauche) et voici cependant le moment de renoncer à tout cela.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

C'est essentiel; parce qu'il y a tant de gens dans le monde qui vous jugent sur l'apparence, et qui, à la moindre étourderie...

(Elle lance le volant; ils jouent.)

Air de Marianne.

Il faut sur soi veiller sans cesse.
— Ne le lance donc pas si fort.

ÉDOUARD.

J'en veux croire votre sagesse.
— Je l'ai jeté trop loin encor.

CAROLINE.

Que ta conduite...
— Va donc moins vite.
De tous mes soins me récompense un jour.

ÉDOUARD.

Oui, pour vous plaire
Je veux tout faire,
— Ah! j'ai failli le manquer à mon tour.

CAROLINE.

A moi.

ÉDOUARD.

Non.

CAROLINE.

Plus près.

ÉDOUARD.

Je le jette.

CAROLINE.

Ah! si tu veux
Combler mes vœux,
Sois toujours sage, studieux,
— Et tiens mieux ta raquette.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant par le fond, et s'arrêtant à la porte.

Pardon, ma marraine.

CAROLINE, continuant de jouer.

Tu vois bien que je suis occupée.

CHAMPENOUX.

Si vous n'êtes pas pressée, tant mieux, je ne le suis pas non plus. C'est la réponse en question.

CAROLINE, jetant sa raquette.

Ah! donne vite.

(Édouard jette aussi la sienne, et va prendre son fusil, avec lequel il s'amuse à faire l'exercice.)

CHAMPENOUX.

Il a griffonné cela à la hâte, et avec un air sournois, avec un air sournois qui ne dit rien de bon.

CAROLINE, qui a lu la lettre.

O ciel! je ne puis y croire, il refuse.

CHAMPENOUX, à part.

Il serait possible! ah! l'honnête homme! Qui se serait attendu à cela d'un homme d'affaires?

CAROLINE.

Il refuse, et de quelle manière! Il lui reproche sa naissance, sa pauvreté; quelle indignité! comme si c'était sa faute.

ÉDOUARD, posant son fusil sur la table, et accourant auprès de Caroline.

Qu'est-ce donc, ma marraine?

CAROLINE.

Pauvre enfant! sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas; ils ont beau dire et beau faire. Moi d'abord, dès qu'on me contrarie, c'est une raison de plus; et il faudra bien que je lui trouve une femme. Dis-moi, Édouard, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD.

Moi, ma marraine?

CAROLINE.

Eh oui! cela nous aiderait un peu. Voyons, cherche bien, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD.

Non, non, ma marraine.

(Pendant ce temps, Champenoux a ramassé les raquettes, le volant, rangé les chaises, et est rentré dans la chambre à droite.)

CAROLINE.

Eh bien! tant pis!... vous avez tort. Depuis trois mois que vous êtes sorti du collége, je vous demande à quoi vous avez employé votre temps?

ÉDOUARD.

Mon seul vœu est de rester auprès de vous, de ne point vous quitter. Qu'ai-je à désirer de plus? je me trouve si heureux!

CAROLINE.

Vraiment! ce pauvre garçon! Va, Édouard, je ne doute pas de ton amitié, de ton attachement; et moi aussi de mon côté, tu peux être sûr..

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! que vous êtes bonne!

CAROLINE, préoccupée.

Et bientôt, je l'espère, tu sauras, tu connaîtras mes projets.

ÉDOUARD.

Ses projets!

CAROLINE.

Quels qu'ils soient, monsieur, je veux que sur-le-champ vous vous empressiez de vous y soumettre.

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine.

CAROLINE.

Car votre premier devoir est d'être soumis.

ÉDOUARD.

Ah ! oui, ma marraine.

CAROLINE.

De m'obéir en tout.

ÉDOUARD, en pressant la main de Caroline sur son cœur.

Oui, ma marraine.

CAROLINE, avec impatience, retirant sa main et lui donnant un petit soufflet.

Mais finis donc, et écoute-moi !

ÉDOUARD.

Je crois, ma marraine, que vous venez de m'insulter.

CAROLINE.

Moi ! du tout.

ÉDOUARD.

Et d'après ce que vous m'avez dit vous-même...

CAROLINE.

Monsieur, finissez, je me fâcherai.

(Elle s'enfuit derrière le guéridon.)

ÉDOUARD, tournant avec elle autour du guéridon.

Cela m'est égal ; l'honneur avant tout, il me faut une réparation.

CAROLINE, s'enfuyant dans le jardin.

Je te la promets si tu peux l'atteindre.

ÉDOUARD.

Ah ! quelle trahison !

(Il court après elle.)

SCÈNE VIII.

DE JORDY, sortant de la chambre à gauche.

Eh mais ! que vois-je ? il poursuit sa marraine, (les regardant par la porte du fond) il l'embrasse ; et loin de se fâcher, elle s'enfuit en lui jetant son bouquet. (Il vient sur le devant de la scène, et, après un instant de silence et de réflexion, il continue.) J'ai eu tort, très-grand tort ; ce n'était pas là un baiser de filleul. Sans se l'avouer à lui-même, ce petit gaillard-là est déjà amoureux de sa marraine : quant à elle, elle n'y pense pas encore, du moins je le crois ; mais avec son caractère, il ne lui faut qu'une idée, qu'un caprice, et je verrais tous mes projets renversés par un écolier, par un enfant. Ce petit serpent d'Édouard ! je ne puis le souffrir, je le déteste ! C'est décidé : il faut qu'il soit mon beau-frère, il faut que je lui donne ma sœur... (Se retournant, et apercevant Édouard, qui rentre par la porte du fond.) Le voici.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DE JORDY.

ÉDOUARD.

Impossible de la rejoindre; elle s'est enfermée chez elle, et je ne puis dire ce que j'éprouve. Ce baiser de tout à l'heure... et ma marraine elle-même qui semblait tout émue... Dieu! si elle avait pu encore m'insulter! Vrai, ça rendrait mauvaise tête; et j'ai envie maintenant de lui chercher querelle. (Apercevant de Jordy.) Ah, monsieur de Jordy!...

DE JORDY.

Approche, Édouard, nous avons à causer ensemble, j'ai à te parler.

ÉDOUARD.

Dans un instant, si cela vous est égal.

DE JORDY.

Non, vraiment : c'est de la part de madame de Néris.

ÉDOUARD, vivement.

De ma marraine? Parlez vite; et au fait, je me le rappelle : elle m'a dit que vous étiez chargé de m'expliquer ses intentions.

DE JORDY.

Elle ne t'a rien dit de plus?

ÉDOUARD.

Non, vraiment.

DE JORDY, à part.

A merveille! elle ne lui a pas encore parlé de mon refus. (Haut.) Eh bien, mon ami, ta marraine songe à ton avenir, à ton état.

ÉDOUARD.

Je le sais.

DE JORDY.

Et même à ton établissement.

ÉDOUARD.

Pour cela, rien ne presse. A mon âge et sans fortune, qui est-ce qui voudrait de moi?

DE JORDY.

Pourquoi donc? tu as des dispositions.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon.

DE JORDY.

Tu es jeune, tu es aimable.

ÉDOUARD.

Du tout.

DE JORDY, avec impatience.

Je te dis que tu es aimable, je le sais mieux que toi; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui s'en soit aperçu, il est ici une autre personne encore...

ÉDOUARD, vivement.

Vraiment! et qui donc?

DE JORDY.

Tu ne devines pas? Cette demoiselle que ce matin tu poursuivais si vivement, Cécile, ma sœur.

ÉDOUARD.

Grand Dieu!

DE JORDY.

Je crois même... (à part) car il paraît que c'est son système avec tout le monde, (haut), je crois même que tu l'as embrassée.

ÉDOUARD.

Quoi! vous sauriez...

DE JORDY.

Et ta marraine le sait aussi.

ÉDOUARD.

C'est fait de moi.

DE JORDY.

Rassure-toi, elle n'est pas fâchée, au contraire; car depuis longtemps son intention était de vous marier ensemble; et voici même deux mots qu'elle m'écrivait encore ce matin à ce sujet. (Il lui remet la lettre de madame de Néris : Édouard la lit.) Tu vois par là qu'elle entend, qu'elle exige que ce mariage se fasse sur-le-champ; elle y attache la plus grande importance; enfin, elle le veut comme tout ce qu'elle veut.

ÉDOUARD.

O ciel! pourquoi donc se hâter ainsi?

DE JORDY.

Je l'ignore; mais je crois qu'elle a pour elle-même quelque idée, quelque projet de mariage, et qu'elle veut, avant tout, s'occuper du tien et assurer ton bonheur. (Édouard lui rend la lettre.) Moi, d'abord, je ne peux m'y opposer; je suis trop dévoué à ses volontés. Et toi, mon cher, tu lui dois trop de déférence, trop de respect, trop de reconnaissance; mais ton propre cœur t'en dira là-dessus plus que je ne pourrais faire. Je te laisse : je vais rendre compte à madame de Néris de mon empressement à exécuter ses ordres et de la soumission avec laquelle tu les as reçus.

SCÈNE X.

ÉDOUARD, seul.

Qu'ai-je entendu? et qu'est-ce qui se passe en moi? Au lieu de remercier madame de Néris, au lieu de lui savoir gré de ses bontés, il me semble que je lui en veux, que je lui chercherais querelle... mais non plus comme tout à l'heure...

Air du Château de la Poularde.

Oui, je le sens, oui, je suis furieux
Contre moi-même et contre ma marraine;
Je ne sais plus, hélas, ce que je veux;
Ce que j'éprouve est presque de la haine.
J'ignore encor, dans le trouble où je suis,
Pourquoi ce trait et m'indigne et me blesse.
Elle ne m'avait rien promis,
Et cependant, la... je me dis
Que c'est manquer à sa promesse.

Aussi c'est sa faute; c'est bien mal; c'est indigne.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

SCÈNE XI.

CHAMPENOUX, ÉDOUARD.

CHAMPENOUX, entrant par le fond.

Ah, mon Dieu, mon cher Édouard! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD.

Ce que j'ai? Je suis le plus malheureux des hommes..

CHAMPENOUX.

Et pourquoi donc ça?

ÉDOUARD.

On veut me marier.

CHAMPENOUX, vivement.

Encore! quelle indignité!

ÉDOUARD.

N'est-il pas vrai? c'est ce que je disais.

CHAMPENOUX.

Certainement: et je voudrais bien savoir qui est-ce qui se permet... Eh bien, par exemple, ça a-t-il le sens commun? quelqu'un, j'en suis sûr, qui ne vous convient pas; une femme qui est laide, qui est affreuse, qui a un mauvais caractère.

ÉDOUARD.

Eh non ! malheureusement ; elle est fort bien, et je l'aimerais s'il ne fallait pas l'épouser ; mais c'est ma marraine qui le veut, c'est M. de Jordy.

CHAMPENOUX.

M. de Jordy ! c'est-i possible ? c'est-i sournois ! lui qui tout à l'heure avait refusé... Eh bien ! par exemple, si j'étais de vous...

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que tu ferais ?

CHAMPENOUX.

Je me moquerais de tout ce monde-là, je n'écouterais que ma fantaisie, je resterais garçon ; parce que, voyez-vous, monsieur Édouard, nous autres paysans, nous n'avons pas d'esprit, nous ne sommes pas comme ces gens d'affaires, qui disent tantôt blanc, tantôt noir, mais nous avons un gros bon sens qui fait que nous allons toujours au but. Et ici, je vois clairement que vous n'aimez pas c't'elle-là qu'on vous destine.

ÉDOUARD.

C'est vrai.

CHAMPENOUX.

Parce que moi j'ai été amoureux, j'ai passé par là, et je vois que vous n'aimez personne, que vous n'avez pas ces suffocations, ces frissons qui vous brûlent, ces battements de cœur...

ÉDOUARD, mettant la main sur son cœur.

Ah, mon Dieu !

CHAMPENOUX.

Ces lubies qui font qu'on voudrait battre les gens, ces vertiges qui vous rendent furieux sans savoir pourquoi.

ÉDOUARD.

Au contraire, c'est que j'éprouve tout cela.

CHAMPENOUX, effrayé.

C'est-i possible ?

ÉDOUARD.

Oui : je ne pouvais me rendre compte de mes tourments, je n'osais me l'avouer ; mais tu m'as éclairé, tu m'as fait lire dans mon cœur ; il est quelqu'un que j'aime, que j'adore...

CHAMPENOUX.

C'est fait de moi, je suis ruiné !

ÉDOUARD.

C'est un secret au moins, n'en parle à personne ; je voudrais le cacher à tout le monde, et surtout à moi-même. Oui, je rougis maintenant de mon ingratitude, de mon audace, de mon extravagance ; car celle que j'aime, je ne puis jamais l'épouser.

CHAMPENOUX.

C'est-i vrai ? (Vivement.) C'est celle-là qu'il faut préférer, c'est à celle-là qu'il faut s'arrêter.

ÉDOUARD.

Qu'oses-tu dire ?

CHAMPENOUX.

Oui, ma foi, l'amour avant tout ! De quel droit que madame de Néris voudrait gêner votre cœur ou vos inclinations ? C'était bon dans l'ancien régime. Moi je lui dirais : « Ma marraine, c'est tyran-« nique ; vous ne pouvez pas me marier contre mon gré ; monsieur « le maire ne le pourrait pas. »

ÉDOUARD.

Y penses-tu ? parler ainsi à ma marraine ! à ma bienfaitrice ! j'aime mieux ne lui rien dire, et retourner à Paris.

CHAMPENOUX.

Une belle idée ! au milieu de toutes les sociétés, de toutes ces belles madames, pour en retrouver encore quelques-unes qui vont peut-être vous détourner ! Tenez, si vous voulez m'en croire, venez-vous-en à la ferme ; je serai plus tranquille, et vous aussi. Vous ne risquerez rien ; il n'y a pas de femmes. Vous y passerez, avec moi, une quinzaine de jours ; c'est tout ce que je vous demande. (A part.) Pendant ce temps, vendémiaire...

ÉDOUARD.

Mon cher Champenoux, je ne sais comment te remercier.

CHAMPENOUX.

Il n'y a pas de quoi. Mais j'entends notre marraine ; allons, du cœur, du courage. Envoyez-la promener respectueusement, ainsi que tous ces mariages. Je serai là : je vous soutiendrai ; nous serons deux filleuls contre elle.

(Ils remontent le théâtre, et se trouvent au fond au moment où madame de Néris entre avec M. de Jordy.)

SCÈNE XII.

DE JORDY ET CAROLINE, sortant de la chambre à droite; ÉDOUARD, CHAMPENOUX, dans le fond.

CAROLINE.

Il suffit, monsieur, je vous crois; et, puisqu'Édouard aime Cécile, puisqu'ils s'aiment, qu'ils se marient, et que je n'en entende plus parler. Ce mariage, d'ailleurs, a toujours été ce que je désirais, vous le savez; et je ne vois pas pourquoi, ce matin, M. Édouard ne m'a pas parlé de cette grande passion, et pourquoi c'est vous, monsieur, qu'il a honoré de ses confidences. (Apercevant Édouard.) Approchez, monsieur; approchez donc. (Édouard s'approche.) Depuis quand évitez-vous mes regards? depuis quand ma présence vous fait-elle fuir?

ÉDOUARD.

Ma marraine, ne vous fâchez pas, ne soyez pas en colère contre moi, je vous en prie.

CAROLINE.

Moi, en colère! et où voyez-vous cela! parce que je m'occupe de vous, de votre avenir; parce que je veux causer d'affaires et vous faire entendre raison, je me fâche, je suis en colère : quelle façon de parler! quelles expressions! Qui vous les a apprises? M. Champenoux probablement. Je vous les pardonnerais si vous étiez, comme lui, sans esprit, sans éducation.

CHAMPENOUX.

Ah, ma marraine!

CAROLINE, à Champenoux.

Tais-toi. (A Édouard.) Mais vous, Édouard, vous.

ÉDOUARD.

Pardon : je ne voulais point vous offenser.

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de vos excuses, mais de votre franchise. Je vous ai demandé ce matin, ici même, si vous aimiez quelqu'un?

ÉDOUARD.

Ah, ma marraine! pouvez-vous en douter?

CAROLINE.

Point d'erreur, point de fausses interprétations. Je vous demande si vous aimez quelqu'un, mais là, aimer, comme on aime quand on est amoureux; enfin, monsieur, vous m'entendez bien.

ÉDOUARD, à part.

Ciel! (Haut.) En vérité, ma marraine, je ne puis... je ne sais... je n'oserais jamais.

CHAMPENOUX, s'avançant entre Édouard et Caroline.

Eh bien, oui! il n'osera jamais. Mais moi, qui sais la vérité; moi, à qui il vient de l'avouer tout à l'heure, je puis vous attester qu'il est amoureux fou! qu'il en déraisonne, qu'il en perd la tête.

(Édouard cherche à l'empêcher de parler.)

CAROLINE, à Champenoux.

Qui est-ce qui te parle? de quoi te mêles-tu?

CHAMPENOUX.

C'est lui qui me l'a dit.

CAROLINE.

Tais-toi, et va-t'en.

(Champenoux s'éloigne, et sort par le fond en répétant: C'est lui qui me l'a dit.)

(A Édouard.) Il paraît, en effet, qu'excepté moi, chacun reçoit vos confidences, que M. de Jordy, M. Champenoux, que tout le monde, enfin, a plus de part que moi à vos secrets. Mais je n'exige plus rien, monsieur, que le nom de celle que vous aimez, que vous adorez.

ÉDOUARD, à part.

Grand dieu!

CAROLINE.

Est-ce Cécile?

DE JORDY.

Est-ce ma sœur?

ÉDOUARD.

Eh bien!... oui, ma marraine.

DE JORDY, à part.

Il se pourrait!

ÉDOUARD.

Et soumis à vos ordres, à vos moindres volontés, je suis prêt à vous obéir en tout;... à l'épouser si cela vous plait, à ne pas l'épouser si cela vous convient. Enfin, ma marraine, pourvu que vous me pardonniez, que vous ne soyez point fâchée contre moi, c'est tout ce que je vous demande.

CAROLINE.

Il suffit, monsieur : puisque vous aimez Cécile, M. de Jordy, qui connaît mes intentions, voudra bien se charger de tous les

soins, de tous les détails de ce mariage, et partir, avec vous, pour Paris sur-le-champ.

ÉDOUARD.

Quoi, ma marraine! vous voulez?...

CAROLINE.

Oui, monsieur, il faut se hâter; il n'y a pas de temps à perdre : vous saurez pourquoi. Vous prendrez ma calèche; et pour des chevaux, nous enverrons Champenoux à la poste.

Air : Dieu tout-puissant, par qui le comestible.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance,
Loin de ces lieux, hélas! il faut partir;
A tous les yeux cachons bien ma souffrance,
L'honneur, l'amour m'ordonnent d'obéir.

DE JORDY, à Caroline.

Nous partirons, ce soin-là me regarde.
(A part.)
Selon mes vœux tout vient de réussir;
Il était temps : maintenant prenons garde
De leur laisser celui de réfléchir.

Ensemble.

CAROLINE, à de Jordy.

Oui, tous ces soins vous regardent, je pense;
A l'instant même il faut tous deux partir.
A leur bonheur moi je consens d'avance;
Mais hâtez-vous surtout de les unir.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance, etc.

DE JORDY.

Oui, dans mon cœur, où rentre l'espérance,
De mes talents je dois me réjouir;
Continuons, et bientôt l'opulence
Embellira mon heureux avenir.

(De Jordy entre dans la chambre à droite, Édouard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

CAROLINE, seule.

Grâce au ciel, ils s'en vont; c'est bien heureux, car il semble qu'aujourd'hui ils s'entendent tous pour m'ennuyer, pour me contrarier. Eh! mon Dieu, non! ils m'obéissent, ils font ce que je veux. Eh bien! justement c'est ce qui me contrarie. J'ai l'air de commander, d'imposer des lois, et je n'aime pas cela. Je n'aime

pas qu'on soit de mon avis, surtout quand je n'en suis pas moi-même ; car, après tout, qu'est-ce que je veux ?... qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, qu'ils s'en aillent. Eh bien, tant mieux !... des cœurs froids, des indifférents, des ingrats !... Aimez donc les gens, croyez à leur affection, à leur reconnaissance... C'est là ce qui fait le plus de peine ;... et pour un rien, j'en pleurerais de chagrin et de dépit. Qui vient encore ?

(S'essuyant les yeux ; et puis, à haute voix et sans se retourner.)

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Que ma porte soit refusée ;
Je n'y suis pas.

SCÈNE XIV.

CAROLINE, CÉCILE.

CÉCILE, toute troublée.

Hélas ! pardon,
Car madame est mal disposée.

CAROLINE.

Quand il serait vrai, pourquoi non ?
C'est une tyrannie étrange...
On n'a qu'un instant, par bonheur,
Pour être de mauvaise humeur,
Il faut encor qu'on vous dérange.

Que voulez-vous, que demandez-vous ? M. Édouard ? Il n'est pas ici.

CÉCILE.

Ah, madame ! je ne vous reconnais pas là ; vous qui d'ordinaire êtes si bonne et si indulgente... Mais je n'insiste plus, je me retire ; et je vois que pour moi il n'est plus d'espoir.

CAROLINE.

Je ne comprends rien à votre chagrin... Apparemment, il vous convient d'en avoir, et vous êtes malheureuse pour votre plaisir ; car tout le monde ici consent à votre union avec M. Édouard : vous épousez celui que vous aimez.

CÉCILE.

Et si je ne l'aimais pas ?

CAROLINE.

Que dites-vous ? Pauvre enfant ! et j'ai pu l'affliger ! j'ai pu causer ses larmes ! Cécile, pardonnez-moi, confiez-moi vos peines, vos tourments. Je serai trop heureuse de les adoucir.

CÉCILE.

Ah ! je vous reconnais...je vous retrouve... Quelle différence !...

CAROLINE.

Eh mais ! sans doute, je vous croyais heureuse... je n'y avais que faire ; je n'avais pas besoin de m'en mêler. Mais vous souffrez, vous avez des chagrins, il est naturel que je les partage. Parlez, parlez vite.

CÉCILE.

Mon frère m'a dit que vous désiriez ce mariage, et qu'il y consentait. Il m'a dit de plus que M. Édouard m'adorait. Je veux bien le croire.

CAROLINE.

Comment ! est-ce que ce ne serait pas vrai ?

CÉCILE.

Je n'en sais rien, madame ; c'est possible. A son âge, à dix-neuf ans on aime tout le monde.

CAROLINE.

Vous croyez ? Pourtant il était galant avec vous ; il vous faisait la cour.

CÉCILE.

Oui ; mais d'un air si distrait... Et puis mon frère a chez lui un maître clerc, qui n'a pas assez d'argent pour acheter une charge, M. Léonard, qui s'occupe beaucoup de moi.

CAROLINE.

J'entends... Celui-là n'est pas distrait, il est à ce qu'il fait.

CÉCILE.

Je le crois... et c'est cela que je viens de dire à M. Édouard.

CAROLINE.

Vous lui avez avoué ?

CÉCILE.

Oui, madame... que j'en aimais un autre. Il m'a comprise, j'en suis sûre.

SCÈNE XV.

CÉCILE, CAROLINE, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, entrant d'un air effrayé.

Ah, ma marraine ! ah ! mademoiselle ! cette fois ce n'est pas de ma faute, c'est bien de lui-même, et sans que je lui aie rien dit... M. Édouard...

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?

CHAMPENOUX.

Il est parti, et pour jamais... et pour ne plus revenir.

CAROLINE.

Qu'est-ce que cela signifie?

CHAMPENOUX.

J'allais à la poste pour vous obéir; j'y allais lentement, c'est vrai, quand j'ai entendu un homme à cheval qui galopait derrière moi. C'était M. Édouard. « Où que vous allez comme ça? « que je lui dis. — Je m'en vais pour toujours, qu'il me répond. « Dédaigné, repoussé par tout le monde, je ne puis épouser celle « que j'aime. Il ne m'est pas même permis de l'aimer. »

CÉCILE.

O ciel!

CAROLINE, à Cécile.

Eh! que me disiez-vous donc de son indifférence? C'est du délire, de la passion... la tête n'y est plus, et je suis désolée maintenant.

CÉCILE.

Madame...

CAROLINE.

Rassurez-vous; je n'ai pas oublié mes promesses. Vous épouserez M. Léonard : je lui prêterai, s'il le faut, cent, deux cent mille francs, pour acheter une charge. J'en parlerai à votre frère.

CÉCILE.

Quoi! madame, tant de bontés, tant de générosité!...

CHAMPENOUX.

Ah, ma marraine! que c'est bien à vous! Tant que vous ne ferez que des mariages comme ceux-là...

CAROLINE.

Eh bien?...

CHAMPENOUX.

Vous êtes sûre de mon approbation.

CAROLINE.

C'est bien heureux. L'essentiel, maintenant, est de courir sur les traces d'Édouard... savoir ce qu'il est devenu.

CHAMPENOUX.

Mais, ma marraine, vous ne voulez plus le marier, vous me le promettez.

CAROLINE.

Eh! je n'y pense guère, ni lui non plus.

CHAMPENOUX.

Au fait, voilà m'am'selle Cécile qui est placée, c'est toujours une crainte de moins. Eh bien, ma marraine, je cours après lui.

(Il sort par le fond.)

CÉCILE.

Et moi je cours dire à mon frère que, grâce à vous, madame, j'épouse M. Léonard.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XVI.

CAROLINE, seule; ensuite ÉDOUARD.

CAROLINE.

Malheureux enfant! quelle tête! quelle folie! Pourquoi ne pas avoir plus de confiance en moi? Ah! si je ne tremblais pas pour lui!... si j'avais moins d'inquiétude, que je serais en colère!

(Apercevant Édouard, qui entre par la porte à gauche.)

Dieu! que vois-je!

(Courant à la porte du fond et à celle de côté, qu'elle ferme et dont elle prend les clefs.)

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Il ne peut plus m'échapper, je l'espère.
(A Édouard.)
Parlez, monsieur, qui vous ramène ainsi?
Je vous trouve bien téméraire
D'oser encor vous présenter ici.
Ne croyez pas que ce retour m'apaise;
C'est très-vilain, très-mal... c'est une horreur!...
(A part).
A présent que je n'ai plus peur
Je peux me fâcher à mon aise.

ÉDOUARD.

J'étais déjà bien loin, lorsqu'un dernier regard, que j'ai jeté sur les tourelles de ce château, m'a rappelé toutes les bontés dont on m'avait comblé. Oui, ma marraine, je me serais reproché de partir sans vous avoir vue encore une fois, sans vous avoir demandé pardon; et je suis revenu au grand galop vous prévenir de ma fuite, et vous dire un éternel adieu.

CAROLINE.

C'était bien la peine... Et où allez-vous ainsi?

ÉDOUARD.

Je vous l'ai dit ce matin, me faire soldat, me faire tuer.

CAROLINE.

Un beau projet! auquel il ne manque rien que ma permission; et, par malheur, je la refuse.

ÉDOUARD.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Oui, monsieur, vous dépendez de moi, vous m'êtes confié; je suis la maitresse, car je suis votre marraine.

ÉDOUARD, murmurant entre les dents.

C'est-à-dire... c'est-à-dire...

CAROLINE.

Quoi? qu'est-ce que c'est? Je crois que vous raisonnez.

ÉDOUARD.

Du tout, ma marraine, je ne dis rien.

CAROLINE.

A la bonne heure. Je vous prie de m'écouter; vous savez que je n'aime pas la sévérité, et que je n'aurais voulu employer avec vous que la voix de la douceur et de la raison; mais, puisque ces moyens-là sont inutiles, j'aurai recours à la rigueur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici, et que vous y resterez renfermé; et ne croyez pas tromper ma surveillance, car je ne vous quitterai pas d'un instant, je serai toujours avec vous.

ÉDOUARD.

C'est aussi trop d'arbitraire, et vous n'avez pas le droit de me tyranniser ainsi.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, je suis libre, je suis mon maître; et si je veux suivre l'état de mon père, si je veux me faire soldat, si je veux me faire tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher. Et parce que vous êtes riche, et que je n'ai rien; parce que vous êtes au comble du bonheur, et que je suis le plus malheureux des hommes, vous croyez-vous le droit de m'humilier, de m'avilir?

CAROLINE.

Grand Dieu! et qui vous parle de cela? qui peut vous donner de pareilles idées? Moi, vous humilier! quand je ne vous retenais ici que pour vous consoler, pour calmer vos chagrins, pour vous

rendre au bonheur ; mais je ne vous reconnais plus. Vous êtes colère, vous êtes méchant, vous vous fâchez contre moi. (Lui rendant les clefs.) Allez, monsieur, je ne vous retiens plus, vous êtes le maître.

ÉDOUARD, prenant les clefs, et ne sachant s'il doit sortir.

Moi !

CAROLINE.

Oui, vous êtes le maître de me faire bien du chagrin.

ÉDOUARD, posant les clefs sur le guéridon.

Jamais, je reste ; et si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi, ma marraine : ce n'est pas ma faute, je suis si malheureux.

CAROLINE.

Pauvre garçon ! je ne sais alors comment te dire, comment t'apprendre une nouvelle qui va ajouter à tes peines.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc ?

CAROLINE.

Tu sais que Cécile ne t'aime pas.

ÉDOUARD.

Oui, elle me l'a dit : eh bien ?

CAROLINE.

Eh bien, mon ami ! réunis toutes tes forces, tout ton courage. Cécile... je ne sais pas comment t'annoncer.

ÉDOUARD.

Ah, mon Dieu ! vous m'effrayez, achevez.

CAROLINE, s'approchant lentement de la table, et se mettant devant le fusil qu'Édouard y a laissé.

Cécile va en épouser un autre.

ÉDOUARD, froidement.

Ah ! ce n'est que cela ? eh bien, tant mieux !

CAROLINE.

Comment ! tu ne te désoles pas, tu ne t'arraches pas les cheveux ? tu n'es pas au désespoir ?

ÉDOUARD.

Et pourquoi donc ?

CAROLINE.

Toi qui l'aimais tant !

ÉDOUARD.

Je n'y ai jamais pensé.

CAROLINE.

Tu allais l'épouser.

ÉDOUARD.

Pour vous obéir.

CAROLINE.

Comment! cet amour, cette passion qui te faisait perdre la tête, qui t'obligeait à partir?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas pour elle.

CAROLINE.

Il serait vrai! Et pour qui donc?

ÉDOUARD.

Ça, c'est autre chose. Je vous prie, ma marraine, de ne pas m'en parler. Ne croyez pas de nouveau que je veux me révolter contre vous; mais c'est mon seul bien, c'est mon secret, et personne au monde n'a le droit de me le demander.

CAROLINE.

Oui; mais moi, c'est bien différent. Voyons, Édouard, dis-moi qui, je t'en prie.

ÉDOUARD.

Impossible, ma marraine.

CAROLINE.

Et moi, je veux le savoir tout de suite, à l'instant même. D'abord, je n'aime pas à attendre; et si tu ne me le dis pas, notre dispute va recommencer, je vais me fâcher.

ÉDOUARD.

Et si je vous le dis, vous vous fâcherez bien davantage : vous me renverrez, vous ne voudrez plus me voir, vous ne m'aimerez plus.

CAROLINE.

Cela me regarde; je saurai ce que j'aurai à faire. Voyons, monsieur, parlez.

ÉDOUARD.

Vous le voulez... eh bien! depuis que j'existe, depuis que je me connais, il est quelqu'un au monde qui exerce sur moi un pouvoir que je ne peux définir. Quand elle me souriait...

CAROLINE.

Ah! c'est une femme?

ÉDOUARD.

Oui, ma marraine, c'est une femme. Quand elle me souriait, j'étais heureux; quand elle me grondait, je l'étais encore; car elle me parlait, et le son de sa voix, le bruit de ses pas, le frois-

sement de sa robe, me faisaient tressaillir. Quand sa main rencontre la mienne, je ne sais plus ce que je veux, ce que je désire; et, prêt à tout oublier, je me sens arrêté par un coup d'œil. Tremblant, interdit à sa vue, je croyais jusqu'ici que c'était de la crainte, du respect. Eh bien! non, je n'en ai pas du tout; ou plutôt ce respect, c'est de l'amour. Oui, j'ai l'audace, j'ai l'ingratitude de l'aimer; mais je ne m'en suis aperçu qu'aujourd'hui, ce matin.

CAROLINE.

Et quand donc?

ÉDOUARD.

Quand je vous ai embrassée.

CAROLINE, à part.

Ah! c'était moi. (A Édouard.) Et vous òsez...

ÉDOUARD.

La! qu'est-ce que je disais? J'étais bien sûr que vous vous fâcheriez. Je pars, je m'en vais; car maintenant je ne peux plus aimer, je ne peux plus épouser personne.

CAROLINE.

Eh oui, sans doute; c'est ce que vous aviez de mieux à faire. Il le faudrait; malheureusement vous ne le pouvez pas.

ÉDOUARD.

Comment cela?

CAROLINE.

Eh oui, monsieur, votre parrain vous a laissé par son testament toute sa fortune; mais à condition que vous vous marieriez. Vous y êtes contraint, vous y êtes obligé.

ÉDOUARD.

Ah mon Dieu!

CAROLINE.

Vous n'avez pour cela que quelques jours : voilà pourquoi ce matin je tenais tant à vous faire épouser Cécile; mais maintenant c'est bien un autre embarras : comment faire? Moi d'abord, je n'en sais rien.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus.

CAROLINE.

Il n'y a dans ce château que Cécile ou moi.

ÉDOUARD.

Oh, ciel! que dites-vous?

CAROLINE.

Je dis, monsieur, que vous êtes le plus maladroit des hommes, que je vous hais, que je vous déteste, et qu'avec vous il n'y a pas moyen de s'entendre.

ÉDOUARD, à genoux.

O ciel! achevez.

CAROLINE.

Non, monsieur.

CHAMPENOUX, en dehors et frappant à la porte.

Ma marraine, ma marraine, M. Édouard est revenu.

CAROLINE.

Eh! que m'importe? (A voix basse.) Édouard, de grâce, relevez-vous.

ÉDOUARD.

Non; dites-moi que vous me pardonnez, que vous m'aimez.

DE JORDY, en dehors.

Madame, madame, ouvrez donc.

CAROLINE.

C'est M. de Jordy, et nous sommes enfermés!

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Eh bien! tant mieux; il n'entrera pas.

CAROLINE.

Eh non! il a la double clef de cet appartement.

ÉDOUARD, de même.

Eh bien, alors! qu'est-ce qu'il demande? (A madame de Néris.) Un mot, un seul mot.

CAROLINE.

Eh bien, oui, Édouard! oui, mon ami, je dirai tout ce que vous voudrez; mais levez-vous, mais laissez-moi. Ah! vous me perdez.

(En ce moment Champenoux, qui a ouvert la persienne à gauche, qui était restée tout contre, paraît à la fenêtre, sur le haut d'une échelle. De Jordy vient d'ouvrir la porte à droite, et entre avec Cécile; Caroline les aperçoit, et est prête à se trouver mal. Édouard la soutient, et la porte sur le fauteuil qui est près de la table.)

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DE JORDY, CAROLINE, ÉDOUARD, CHAMPENOUX.

DE JORDY.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

ÉDOUARD, baisant la main de Caroline.

Je tâche de la faire revenir.

CAROLINE.

Ce n'est rien... la frayeur, l'émotion. (Montrant Champenoux.) Cet imbécile, avec son apparition.

CHAMPENOUX.

Dame! vous me faites courir après lui, quand vous le tenez sous clef.

DE JORDY.

En effet, madame, il est fort extraordinaire que votre filleul...

CAROLINE.

Vous croyez?

Air nouveau de M. Heudier.

C'est assez juste, et j'ai la même crainte;
Oui, dans le monde on pourrait en jaser,
Je me vois donc presque contrainte,
Presque obligée à l'épouser.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je? ô ciel! vous voulez m'abuser.

CAROLINE.

Non pas, vraiment; cette nouvelle chaîne
(Montrant Édouard.)
De s'acquitter lui donne le moyen;
Car autrefois, je m'en souviens,
Je lui donnai mon nom comme marraine,
Et comme époux il me donne le sien.

ÉDOUARD.

Quel bonheur!

CHAMPENOUX.

Ah, ma marraine! que c'est mal à vous! Je ne m'attendais pas à ça de votre part, vous dont je ne me défiais pas, surtout après ce que vous m'aviez promis.

CAROLINE.

Ce pauvre Champenoux!

CHAMPENOUX, pleurant.

Pauvre ! vous avez raison ; car ce mariage-là me ruine. Mais on verra : je ne sais pas jusqu'à quel point une marraine peut épouser son filleul ; ça n'doit pas être dans la loi, et je forme opposition.

ÉDOUARD.

Eh bien ! par exemple.

CAROLINE.

Rassure-toi. Je comptais, pour ma part, renoncer à la succession de ton cousin ; et si Édouard, si mon mari est de mon avis...

ÉDOUARD.

Ah, ma marraine ! je n'en aurai jamais d'autre.

CHAMPENOUX, riant et essuyant ses larmes.

Il se pourrait ! Ce cher Édouard ! ça me raccommode avec vendémiaire. Ma marraine, je donne mon consentement.

CHOEUR.

Air du Maçon.

Quel bonheur, quelle ivresse !
Il daigne consentir,

ENSEMBLE.

Nargue de la tristesse,
Et vive le plaisir !

DE JORDY.

Et malgré mon adresse,
L'amour va les unir.

CAROLINE, au public.

Air de Julie.

Il faut, dit-on, dans chaque parrainage,
D'abord un filleul ; le voici.
Une marraine : or, j'ai cet avantage ;
Pour des témoins, en voilà, Dieu merci.
Il ne faut plus, dans ces sortes d'affaire,
Rien qu'un parrain : daignez être le sien ;
Heureuse, si vous voulez bien
Ce soir me servir de compère.

CHOEUR.

Daignez, messieurs, nous vous en prions bien,
Daignez nous servir de compère.

LA MANIE DES PLACES,

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 juin 1828,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

PERSONNAGES.

M. DE BERLAC.
M. DE NOIRMONT, ancien inspecteur général.
FRÉDÉRIC DE RINVILLE.
M. DUFOUR, employé au Mont-de-Piété.
GEORGES, commis de l'hôtel garni.
MADAME PRESTO, tenant un hôtel garni.
JULIETTE, sa fille.
JOSEPH, domestique de l'hôtel.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, rue de Rivoli, dans l'hôtel garni tenu par madame Presto.

Le théâtre représente une grande salle de l'hôtel; porte au fond et deux portes latérales sur les derniers plans. Sur le premier plan, à gauche et à droite, portes d'appartements au-dessus desquelles sont des numéros; la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de M. de Berlac, doit porter le n° 54. — A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; on doit y voir un grand livre où sont inscrits les noms des voyageurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES.

Comment! vous ici, monsieur Frédéric de Rinville?

FRÉDÉRIC.

Eh! mon pauvre Georges, par quel hasard dans un hôtel garni? et premier garçon, à ce qu'il me semble?

GEORGES.

Du tout, monsieur, premier commis, ce qui est bien différent; et puis la situation fait tout: un hôtel rue de Rivoli! ce n'est pas déroger. On ne reçoit ici que des ducs, des marquis, des princes étrangers. Nous avons manqué avoir les Osages.

FRÉDÉRIC.

Je ne sais pas alors si moi, qui ne suis ni prince, ni marquis, ni Os...

GEORGES.

Vous avez cinquante mille livres de rente, c'est reçu partout; et, puis vous avez des amis qui vous sont dévoués. Élevé près de vous, ayant presque fait mes études en vous voyant faire les vôtres, je pouvais solliciter comme tout le monde; mais, dans cette maison, j'ai pris d'autres idées.

Air de Marianne.

Ici, je deviens philosophe...
Nous logeons des solliciteurs
Dont j'ai vu mainte catastrophe
Emporter toutes les grandeurs.
Je veux souvent
Suivre en avant
Les gens heureux que protége un bon vent;
Ils sont montés...
A leurs côtés
Je rêve aussi des rangs, des dignités;
Mais qu'une tempête survienne,
Je les vois revenir confus,
Pleurant les places qu'ils n'ont plus;
Et je reste à la mienne.

Aussi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester ici, et de m'y marier.

FRÉDÉRIC.

Je comprends; tu aimes l'hôtesse.

GEORGES.

Pas tout à fait; j'aime sa fille sérieusement, et je serais déjà son mari sans un procès que nous suscite un concurrent, car je suis malheureux, moi! il y a toujours de la concurrence. Mais vous avez l'air préoccupé, inquiet, et moi qui vous ennuie de mes affaires.

FRÉDÉRIC.

Écoute : tu es un garçon actif, discret, intelligent; j'ai toujours eu besoin de ton zèle, et maintenant plus que jamais.

GEORGES.

Parlez, monsieur Frédéric. Faut-il courir? Faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC.

Dis-moi; n'avez-vous pas dans cet hôtel un voyageur arrivé

depuis peu ; tête poudrée, air enjoué, œil vif, même un peu hagard ; toujours allant, venant, parlant de son crédit, et jetant à tort ou à travers des espérances, des cordons et des places.

GEORGES.

Si, monsieur ; il y en a ici beaucoup, nous en voyons tous les jours, parce que, comme je vous disais tout à l'heure... la situation... vis-à-vis des Tuileries et à côté d'un ministère...

FRÉDÉRIC.

Eh ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de quelqu'un que tu as dû voir chez moi ; tu le connais, M. de Berlac.

GEORGES.

Non, non ; mais Julien, votre valet de chambre, m'en a souvent parlé. Attendez donc ; vous aimiez sa fille ?

FRÉDÉRIC.

Oh ! je l'aime plus que jamais. Le jour du mariage était fixé ; j'allais être heureux, lorsqu'aux dernières élections il prit fantaisie à mon beau-père de se porter candidat. J'avais quelque influence ; il comptait sur moi, il avait raison : j'aurais tout fait pour lui, excepté d'en faire un député.

Air de Julie.

Pour lui j'aurais donné ma vie ;
Mais il s'agissait, en ce jour,
Des intérêts de ma patrie,
J'oubliai ceux de mon amour.
Oui, l'on doit, s'immolant soi-même,
Préférer toujours, en bon fils,
La mère qui nous a nourris
A la maîtresse qui nous aime.

M. de Berlac ne doutait pas du succès ; il faisait déjà des discours superbes, qui nous ennuyaient à mourir ; il commanda son habit, qui devait servir à un autre (cela s'est vu quelquefois). Enfin, le jour fatal arriva ; il n'eut pas une voix, pas même la mienne. Juge de sa colère. Dès lors, plus d'amitié entre nous, plus de mariage ; il me bannit de sa présence ; il ne veut même pas que mon nom soit prononcé devant lui.

GEORGES.

Ma foi, monsieur, à votre place, je l'aurais envoyé à la Chambre ; il ne penserait pas à faire sa fortune, puisqu'elle est faite ; il est aimé, estimé ; c'est ce qu'il faut, je crois.

FRÉDÉRIC.

Assurément, c'est un excellent homme, mais la tête...

GEORGES.

La tête?

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, plus rien! c'est fini!

GEORGES.

O ciel! que dites-vous là? ah çà! il lui est donc arrivé quelque malheur?

FRÉDÉRIC.

Une maladie assez à la mode aujourd'hui, une ambition rentrée. L'échec qu'il venait de recevoir aux élections avait déjà donné à son esprit, un peu faible, un nouveau degré d'exaltation, lorsqu'un matin il lit dans le *Moniteur*, partie officielle : « M. de Berlac « vient enfin d'être nommé conseiller d'État. » Juge de sa joie, de son ravissement! Le jour de la justice est donc enfin arrivé! Il court chez tous ses amis, même chez moi, avec qui il était brouillé; il m'offre son crédit, sa protection, car le voilà en place, le voilà conseiller d'État. Il le fut en effet toute la journée; mais le lendemain, l'implacable *Moniteur* lui apprit sa destitution.

GEORGES.

Si tôt que cela?

FRÉDÉRIC.

Il n'avait pas été nommé : c'était par erreur.

GEORGES.

Du ministère!

FRÉDÉRIC.

Non, de l'imprimeur; une faute d'impression : une lettre changée, M. de Berlac, au lieu de Gerlac; erreur bien permise entre deux mérites aussi inconnus l'un que l'autre. Mais vois à quel point une lettre, un jambage de plus ou de moins peuvent influer sur la raison humaine; il a été accablé du coup, et son cerveau, déjà malade, n'a pu supporter la perte d'une place qu'il n'avait jamais eue.

GEORGES.

Je crois bien : on s'habitue si vite... Si encore, en le destituant, on lui avait donné des consolations, des dédommagements; enfin, une place supérieure, comme cela se pratique... quelquefois.

FRÉDÉRIC.

De ce côté-là sois tranquille, rien ne lui manque; il s'est donné

de lui-même des cordons, des dignités, des portefeuilles, il ne se refuse rien.

GEORGES.

Comment, monsieur?

FRÉDÉRIC.

C'est là sa folie. Aujourd'hui, il se nomme chef de division; demain, secrétaire général; après-demain, ministre; et puis il recommence, toujours enchanté de sa nomination, qui, du reste, ne peut faire crier personne; car il est impossible d'exercer avec plus de probité; tout au mérite, rien à la faveur. Enfin, mon ami, comme je te le disais, une folie complète.

Air du Charlatanisme.

Partout, il admet tour à tour
La justice et l'économie;
Même on m'a dit que l'autre jour,
Dans un beau moment de folie,
Trouvant le budget trop pesant,
Il s'est ôté son ministère...
Et, pour être moins exigeant,
Pour mieux sentir la valeur de l'argent,
Il s'est nommé surnuméraire.

GEORGES.

Voyez-vous cela!

FRÉDÉRIC.

A cela près, un excellent homme; bon père, bon ami, causant de la manière la plus sage et la plus raisonnable sur tous les sujets, un seul excepté.

GEORGES.

Ce n'est pas possible.

FRÉDÉRIC.

Si vraiment. Semblable à Don Quichotte, qui n'extravaguait que lorsqu'il était question de chevalerie, M. de Berlac ne perd la tête que quand il s'agit de places ou de dignités. L'un prenait des auberges pour des châteaux, et celui-ci prend toutes les maisons pour des ministères.

GEORGES.

Je comprends, monsieur.

Air de l'Artiste.

Don Quichotte moderne,
Il prendrait en chemin

Tel orateur qu'on berne
Pour l'enchanteur Merlin;
Un ministre en disgrâce
Pour quelque mécréant,
Et bien des gens en place
Pour des moulins à vent.

Et dans quelle maison, dans quel ministère est-il en ce moment?

JULIETTE, en dedans.

Georges! Georges!

FRÉDÉRIC.

Chut! quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE, sortant de la chambre du fond, à gauche.

JULIETTE, accourant.

Georges! Georges! Ah! monsieur Georges.

GEORGES, bas, à Frédéric.

C'est elle, monsieur, la jeune personne...

JULIETTE.

Maman vous recommande les voyageurs qui sont arrivés cette nuit...

FRÉDÉRIC, vivement, allant à Juliette.

Des voyageurs! Permettez, mademoiselle; qui sont-ils? savez-vous?

JULIETTE.

Mais, M. de Noirmont, cet inspecteur général qui est déjà venu l'année dernière.

FRÉDÉRIC.

Ah! ce n'est pas cela.

(Il passe à la gauche de Juliette.)

GEORGES.

Moi qui ne suis ici que depuis six mois, je ne le connais pas, je ne l'ai pas vu.

JULIETTE.

Je crois bien. Cette nuit on vous a fait appeler longtemps sans pouvoir vous réveiller. Monsieur Georges a le sommeil très-dur. Eh bien! venez-vous? on vous attend.

FRÉDÉRIC.

Pardon, mademoiselle; j'ai deux mots à lui dire, et je vous le renvoie.

GEORGES.

Si c'est possible, mademoiselle Juliette.

JULIETTE, à part.

Il y a toujours des importuns. (Haut.) Comme vous voudrez. C'est que M. Dufour, que vous n'aimez pas ni moi non plus, est là-bas, près de maman; il lui parle, et...

GEORGES.

Vrai! M. Dufour, cet intrigant, cet imbécile, un commissaire du Mont-de-Piété! (A Frédéric.) C'est mon rival, monsieur.

JULIETTE.

Monsieur Georges!

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, mademoiselle; je sais tout, et s'il y a des obstacles à votre bonheur, je les lèverai peut-être. Avez-vous confiance en moi?

JULIETTE.

Dame! monsieur, ça commence à venir.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure. Cela dépend de Georges.

Air du Piége.

S'il peut me servir aujourd'hui
Je vous marie.

JULIETTE.

Ah! quelle ivresse!
Monsieur, je vous réponds de lui.
Mais vous tiendrez votre promesse?

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi s'il réussit.

GEORGES.

Parlez, monsieur; j'aurai, je pense,
Cent fois plus d'adresse et d'esprit,
En songeant à la récompense.

JULIETTE.

Maintenant, je n'ai plus peur de M. Dufour, et je vais faire prendre patience à maman. Adieu, monsieur, adieu.

(Elle rentre dans l'appartement du fond à gauche.)

SCÈNE III.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

GEORGES.

Est-elle gentille ! Et vous consentiriez...

FRÉDÉRIC.

A servir tes amours? Mais certainement, si tu parviens à servir les miens.

GEORGES, riant.

Moi, monsieur !

FRÉDÉRIC.

Oui, toi, si tu m'aides à retrouver M. de Berlac.

GEORGES.

Est-ce qu'il est comme sa raison, est-ce qu'il est égaré ?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute, voilà ce qui cause mon inquiétude ; je suis à sa poursuite. Sa fille Émilie, qui vient d'arriver à Paris, me mande que, depuis six jours, son père a disparu, qu'il a quitté son château, sa province, en lui laissant la lettre que voici et qu'elle m'envoie. (Il lit.) « Ma chère Émilie, je suis obligé de partir à l'ins-« tant et sans t'embrasser. On vient de créer pour moi un nouveau « ministère. Viens donc me rejoindre dès que tu pourras. Tu me « trouveras à Paris, dans mon hôtel. »

« Mon excellence,

« DE BERLAC. »

GEORGES.

Je comprends, son excellence est perdue.

FRÉDÉRIC.

Précisément.

GEORGES.

Et où la retrouver, dans la foule des excellences ? Il y en a tant à Paris, d'anciennes et de nouvelles.

FRÉDÉRIC.

D'après les renseignements que j'ai pris, une voiture de poste, à peu près semblable à la sienne, a passé hier dans ce quartier. Mais dans quel hôtel s'est-il arrêté ?

GEORGES.

Je les connais tous ; je verrai, je m'informerai.

FRÉDÉRIC.

C'est le service que j'attendais de toi ; et si tu peux réussir, je te marie, je t'assure une place auprès de moi.

GEORGES.

Une place auprès de vous ! Nous le trouverons, monsieur, nous le trouverons.

FRÉDÉRIC.

Mon bonheur en dépend. J'ai promis à Émilie de lui ramener son père ; et pourtant je ne puis me montrer à ses yeux ; car, s'il me reconnaissait, il ne voudrait pas me suivre. Il faut donc que ce soit toi seul qui paraisses, qui te charges de tout. Mais je te recommande, dans toutes tes mesures, les plus grands égards.

GEORGES.

Oui, monsieur, oui, je comprends... comptez sur moi. (On sonne.) Mais pardon ; on s'impatiente. On y va. Mon mariage et une place, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Pour l'argent, ne l'épargne pas ; et si tu as le bonheur de le retrouver, tâche, avec esprit, et sans violences, de ne plus le quitter, de t'en assurer, afin de le conduire à la maison dont voici l'adresse. (Il lui donne une adresse.)

GEORGES.

Soyez tranquille. (On sonne encore.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, GEORGES, MADAME PRESTO.

MADAME PRESTO.

Eh bien, Georges ! vous n'entendez pas ?

GEORGES.

Si, madame, car je prenais les ordres de monsieur.

Ensemble.

FRÉDÉRIC.

Air : La voilà... de frayeur (de Léonide).

Tu m'entends,
Je t'attends ;
Je compte sur ton zèle ;
Tu m'entends,
Tu comprends,
Vous serez tous contents.

MADAME PRESTO.

Allez donc,
Partez donc,
On sonne, on vous appelle;
Allez donc,
Partez donc;
Quel bruit dans la maison!

GEORGES.

On y va,
Me voilà;
Oui, comptez sur mon zèle;
On y va,
Me voilà!
On le retrouvera.

FRÉDÉRIC.

Je vais bien vite au ministère,
Où j'ai du monde à prévenir,
Dans la crainte que mon beau-père
Ne veuille d'abord y courir.

MADAME PRESTO.

Mais allez donc, dans l'antichambre
J'entends des députés sonner;
Ils demandent leur déjeuner
Avant de se rendre à la Chambre.

(On sonne.)

Ensemble.

(Reprise de l'air.)

FRÉDÉRIC.

Tu m'entends, etc., etc.

MADAME PRESTO.

Allez donc, etc., etc.

GEORGES.

On y va, etc., etc.

(Frédéric sort par le fond; Georges entre dans la chambre du fond à droite.)

SCÈNE V.

MADAME PRESTO, seule.

Je ne sais pas où ce garçon-là a la tête. Quoi qu'en dise ma fille, ce n'est pas le gendre qu'il me faut; il nous aime, et voilà tout; tandis que M. Dufour... il ne nous aime pas celui-là; au contraire, il plaide contre nous.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

A nous poursuivre il se dispose;
Je le ménage. A mon avis,
On doit plus soigner, et pour cause,
Ses ennemis que ses amis.
Lorsque les beaux jours disparaissent,
Quand vient le malheur, on sait ça,
Les amis souvent nous délaissent,
Les ennemis sont toujours là.

Ah ! voici M. de Noirmont, notre inspecteur général.

SCÈNE VI.

MADAME PRESTO; M. DE NOIRMONT, qui entre en rêvant, par la porte du fond, à droite, et se dirigeant vers la chambre de M. de Berlac.

MADAME PRESTO.

J'ai bien l'honneur de présenter mes respects à monsieur l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT.

Ah ! c'est vous, madame Presto ?

MADAME PRESTO.

Monsieur l'inspecteur est arrivé hier au soir si tard que je n'ai pu avoir le plaisir de lui présenter mes hommages ; mais j'espère qu'on a eu les soins, les égards qui sont dus à monsieur l'inspecteur général ?

M. DE NOIRMONT, de mauvaise humeur.

Monsieur l'inspecteur général, monsieur l'inspecteur général ; vous pouvez bien m'appeler monsieur de Noirmont. Il me semble que ce nom vaut bien l'autre, qui me choque, qui me déplait ; je ne puis souffrir qu'on me le donne, surtout depuis qu'on me l'a ôté.

MADAME PRESTO.

Comment ! monsieur ne serait plus inspecteur général ?

M. DE NOIRMONT.

Eh ! voilà une heure que je vous le dis. Vous n'avez donc pas lu le *Moniteur ?*

MADAME PRESTO.

Je m'y abonne, monsieur, mais je ne le lis pas. Et monsieur a été destitué ?

M. DE NOIRMONT.

Oui, ma chère amie ; voilà comme on récompense les services.

Moi qui étais en place depuis vingt ans, sous tous les gouvernements, sous tous les ministères! Aussi je venais ici pour réclamer, et pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'être dédommagé.

MADAME PRESTO.

C'est bien difficile maintenant.

M. DE NOIRMONT.

Moins que vous ne le croyez. (A voix basse.) Et vous-même, si vous voulez, vous pouvez m'être utile, me seconder.

MADAME PRESTO.

Moi, monsieur!

M. DE NOIRMONT.

Silence. Il y a ici, dans cet hôtel, un homme puissant, un grand personnage, un ministre en un mot.

MADAME PRESTO.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT.

C'est moi qui l'ai amené dans votre hôtel.

MADAME PRESTO.

Je logerais une excellence!

M. DE NOIRMONT.

Je l'ai rencontré hier à Fontainebleau, où sa voiture venait de se briser. Il pressait les ouvriers, disant qu'il était attendu à Paris; et, se promenant avec impatience, il laissait échapper les mots de *Conseil de ministres, projets de loi, portefeuille.* Ces paroles mystérieuses, ce regard bienveillant, cet air de dignité, tout en lui me surprit, m'imposa. Je me hasardai à lui offrir dans ma chaise de poste une place, qu'il a daigné accepter; et, tout en roulant, il m'a avoué lui-même qu'on le rappelait de sa campagne pour lui confier un portefeuille.

MADAME PRESTO.

Lequel?

M. DE NOIRMONT.

C'est ce que j'ignore? car il parlait à la fois des finances, de la guerre, de la marine, et il se pourrait qu'il fût honoré de la présidence.

MADAME PRESTO.

Bonté de Dieu!

M. DE NOIRMONT.

Silence! il est là, dans cette chambre, n° 54.

MADAME PRESTO.

Et vous l'avez amené dans mon hôtel?

M. DE NOIRMONT.

Il n'en connaissait point, et je lui ai indiqué celui-ci.

MADAME PRESTO.

Quelle reconnaissance !

M. DE NOIRMONT.

Il ne tient qu'à vous de me la prouver. Autant que j'ai pu en juger (élevant la voix en se tournant du côté de la chambre de M. de Berlac) c'est un homme intègre, impartial, qui vient ici avec des idées de justice et d'économie.

MADAME PRESTO.

Croyez-vous qu'il reste longtemps?

M. DE NOIRMONT.

Ah !... raison de plus pour se hâter. Mais vous sentez bien qu'avec un pareil homme, je me suis bien gardé de rien demander, de parler de moi ou de mes services. D'abord, il n'est pas dans mon caractère de solliciter ou d'intriguer; on sait ce que je vaux. Vous le savez, vous, madame Presto?

MADAME PRESTO.

Certainement.

M. DE NOIRMONT.

Eh bien ! vous pouvez le dire à son excellence, lui parler des injustices dont j'ai été la victime, de tout le bien que j'ai fait, de cette brochure que j'ai fait faire, et surtout de cette place de receveur particulier qui est vacante à Paris, et que je sollicite pour mon gendre; et tout cela négligemment... sans affectation... par manière de conversation, et comme chose de notoriété publique, le tout sans vous compromettre, car vous n'êtes pas censée savoir que c'est un ministre; vous ne voyez en lui qu'un simple particulier qui vient loger et déjeuner chez vous.

MADAME PRESTO.

Vous avez raison, moi qui n'y pensais pas ! (Allant vers la porte du fond.) Le déjeuner de monseigneur !

M. DE NOIRMONT, l'arrêtant.

Silence donc ! attendez au moins qu'il le demande; et surtout n'allez pas donner à ce déjeuner une dénomination ministérielle. C'est un déjeuner incognito.

MADAME PRESTO.

Soyez tranquille.

M. DE NOIRMONT, écoutant et regardant à la porte de la chambre de M. de Berlac.

On a parlé, il est levé. Oh! ma foi, je n'y tiens plus.

(Il frappe à la porte.)

M. DE BERLAC, en dedans.

Qu'est-ce ? qui est là ?

M. DE NOIRMONT.

Monseigneur est-il visible ?

M. DE BERLAC, de même.

Oui.

M. DE NOIRMONT.

Peut-on entrer ?

M. DE BERLAC.

Entrez.

M. DE NOIRMONT.

Entendez-vous ? Il a dit : Entrez.

MADAME PRESTO.

Il l'a dit.

M. DE NOIRMONT.

Quelle bonté! Mais surtout, madame Presto, de la discrétion, la plus grande discrétion. Il a dit : Entrez ; j'entre.

(Il entre dans la chambre.)

SCÈNE VII.

MADAME PRESTO, puis M. DUFOUR.

MADAME PRESTO.

Je ne puis revenir encore d'une semblable aventure, et il y aura bien du malheur si je n'en profite pas. (M. Dufour entre par la porte du fond.) Ah, monsieur Dufour, vous voilà!

M. DUFOUR.

Oui, ma belle dame, et je reçois à l'instant de mon avoué une lettre que je m'empresse de vous communiquer.

MADAME PRESTO.

Une lettre! votre avoué! Vous savez bien qu'il n'y a plus de procès entre nous.

M. DUFOUR.

Comme vous voudrez ; je suis en mesure. Je suis principal locataire ; et en faisant rompre un bail que le propriétaire a fait en fraude de mes droits, je vous renvoie de cet hôtel, qui

est déjà achalandé... rue de Rivoli... une exposition superbe... et je vous ruine.

MADAME PRESTO.

Monsieur Dufour...

M. DUFOUR.

Ou je reste avec vous, comme votre associé, comme votre gendre : c'est à vous de choisir.

MADAME PRESTO.

Vous savez bien que mon choix est déjà fait.

M. DUFOUR.

Oui, mais à condition que vous donnerez à votre fille une dot proportionnée à mon amour; et vous savez que je l'aime beaucoup.

MADAME PRESTO.

Beaucoup trop; votre tendresse est d'une exigence... Mais si, au lieu d'une dot assez modique, je vous faisais avoir une belle place?

M. DUFOUR.

Que dites-vous?

MADAME PRESTO.

Une place de receveur des finances à Paris?

M. DUFOUR.

Pas possible! moi!

MADAME PRESTO.

Si, j'en réponds!

M. DUFOUR.

Moi! M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété.

Air des Scythes.

Moi, receveur! quel bonheur! quelle place!
Se pourrait-il?

MADAME PRESTO.

Mais soyez notre ami.

M. DUFOUR.

Parlez : pour vous que faut-il que je fasse?
Neuf ans encor vous resterez ici :
Plus de procès entre nous, c'est fini.
J'en perds l'esprit.

MADAME PRESTO.

Entrez dans ma famille.

M. DUFOUR.

C'est un honneur que j'ai toujours cherché.
Vite au contrat. J'épouse votre fille,
Et vous aussi par-dessus le marché.

De plus, j'épouse sans dot.

MADAME PRESTO.

C'est dit : touchez là, mon gendre.

M. DUFOUR.

Et quels sont vos desseins?

MADAME PRESTO.

Laissez-moi faire, et taisez-vous. Le voici.

M. DUFOUR.

Qui donc?

MADAME PRESTO.

Silence!

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, MADAME PRESTO, M. DE BERLAC, M. DE NOIRMONT.

M. DE BERLAC.

Oui, monsieur, je diminue le budget, j'éclaircis les comptes; je les mets à la portée de tout le monde. Les voilà : regardez; vous n'y voyez pas encore? Approchez des lumières; n'ayez pas peur, ça ne mettra pas le feu. Des lumières partout; je ne les crains pas, je veux qu'on y voie.

MADAME PRESTO.

Comme monsieur voudra, mais comme il fait grand jour...

M. DE BERLAC.

Grand jour! ma chère amie. Oui, vous avez raison; c'est un grand jour, le jour de la réconciliation, du bonheur général; car je veux désormais que tous nos administrés, que tous nos contribuables soient heureux. Quand une fois, par hasard, ils auraient de l'agrément pour leur argent, où serait le mal?

M. DE NOIRMONT, à part.

Voilà bien le ministre le plus original...

M. DE BERLAC.

Et puis quand je m'en irai, je leur dirai : « Mes enfants, me « voilà. Rien dans les mains, rien dans les poches. Regardez dans « les vôtres, et comptez. Comme cela, on se sépare bons amis; « une poignée de main, et votre serviteur de tout mon cœur, je « m'en vais déjeuner. » — Car nous déjeunons, n'est-il pas vrai?

(Il passe à la gauche du théâtre; madame Presto est à sa droite.)

M. DE NOIRMONT.

Moi, c'est déjà fait; mais vous, n'est-ce pas madame l'hôtesse?

(Il avance un fauteuil pour M. de Berlac.)

MADAME PRESTO.

Oui, monsieur; oui, monsieur.

M. DE NOIRMONT, bas à madame Presto.

Commencez donc sur-le-champ, il n'y a pas de temps à perdre.

MADAME PRESTO.

N'ayez pas peur. (A M. de Berlac, avec volubilité.) On va le monter à l'instant, un déjeuner soigné et délicat. Mon mari est en bas, à la cuisine, qui a voulu s'en occuper lui-même, et mon mari est un homme... c'est un homme, celui-là!

M. DE BERLAC.

C'est un cuisinier.

MADAME PRESTO.

Cuisinier par excellence. Quand je parle d'excellence, il y en a beaucoup qui auraient voulu l'avoir, et il a toujours refusé, à cause de l'indépendance de ses opinions. Celui qui aurait l'esprit de se l'attacher ne s'en repentirait pas.

M. DE BERLAC.

Vraiment?

(Il tire un calepin de sa poche.)

M. DE NOIRMONT.

Il ne s'agit pas de cela; allez donc au fait.

MADAME PRESTO.

C'est une manière d'y arriver. (A M. de Berlac.) Et à un grand seigneur, à un ministre, par exemple, pour qui j'aurais de l'amitié, je ne souhaiterais point d'autre chef d'office que mon mari. (M. de Berlac s'assied.) C'est un cadeau que je lui ferais.

M. DE BERLAC.

Son nom?

MADAME PRESTO.

Presto, cuisinier italien.

M. DE BERLAC.

Cuisinier bouffe.

MADAME PRESTO.

Connu par la vivacité de son exécution; avec lui on n'attend jamais, et l'on dîne toujours de bonne heure. (A part.) Et le déjeuner qui n'arrive pas.

(Elle va vers le fond.)

M. DE BERLAC.

Ses titres ?

MADAME PRESTO, revenant et s'approchant de M. de Berlac, qui est assis.

Auteur d'un traité sur le macaroni; attaché au dernier conclave en qualité de restaurateur; employé au congrès de Vérone; et, dans les cent jours, il a refusé une place de cinquante napoléons, chez un chambellan dont la fortune était douteuse et les opinions suspectes.

M. DE BERLAC, se levant.

C'est bien : il aura quinze cents francs.

Air : Mon père était pot.

Oui, les dîners sont dans nos mœurs;
Chez moi, je veux qu'on dine.
J'ouvre aux penseurs, aux orateurs,
Ma table et ma cuisine.
Mais,
Malgré mes mets
Et mes vins
Divins,
Les lois, l'honneur, la charte
Seront respectés,
Et nos libertés
Ne pairont pas la carte.

(Juliette entre, suivie d'un domestique qui porte un petit guéridon sur lequel se trouve le déjeuner.)

MADAME PRESTO.

Voici le déjeuner.

M. DE NOIRMONT, bas, à madame Presto.

Mais parlez donc de moi.

MADAME PRESTO.

Nous y voilà. (M. de Berlac s'assied. Madame Presto est à côté de lui, à sa gauche. Juliette et M. Dufour, à droite. M. de Noirmont auprès de madame Presto.)

M. DE BERLAC.

Beau déjeuner! (Regardant Juliette.) Jolie fille. (Montrant Dufour.) Et celui-là, c'est votre mari, M. Presto, dont vous me parliez tout à l'heure ?

JULIETTE.

Non, monsieur; ce n'est pas là mon père. N'est-ce pas, maman?

MADAME PRESTO.

C'est un homme du plus grand mérite, un comptable! un ad-

ministrateur! et s'il y avait une justice au monde, il y a longtemps qu'il serait receveur.

M. DE BERLAC.

Comment cela?

MADAME PRESTO.

Il en a exercé les fonctions en secret, pour un homme nul et sans talents, qui en avait le titre et les appointements, tandis que lui en remplissait la place, avec un zèle, une intégrité. C'est cette place de receveur particulier qui est maintenant vacante.

M. DE BERLAC.

Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT, bas, à madame Presto.

Y pensez-vous! cette place que j'ai en vue pour mon gendre!

MADAME PRESTO.

Écoutez donc, j'ai aussi une fille à marier.

M. DE BERLAC.

Voilà qui n'est pas juste, et la justice avant tout; il aura la place. Son nom?

MADAME PRESTO.

M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété. (Bas, à Dufour.) Vous avez votre place.

M. DE NOIRMONT, bas.

Madame Presto, voilà qui est bien peu délicat.

MADAME PRESTO, de même.

La famille avant tout.

M. DE NOIRMONT, à part.

Je vois bien qu'il faut que je me soigne moi-même. (Haut.) Madame Presto, a-t-on apporté les exemplaires de mon dernier ouvrage?

M. DE BERLAC.

Un ouvrage! qu'est-ce que c'est? et de qui?

MADAME PRESTO.

De M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Allez donc, allez donc.

MADAME PRESTO.

Un homme très-capable, et qui joint aux plus grands talents le plus beau caractère. Il a été inspecteur général pendant vingt ans, et a donné sa démission pour cause d'économie publique.

M. DE BERLAC.

Il serait possible!

MADAME PRESTO.

M. de Noirmont ! c'est connu, tout le monde vous le dira.

M. DE BERLAC, se levant de table.

Une injustice à réparer ! c'est mon affaire, c'est mon état. (Allant à M. de Noirmont.) Mon ami, j'ai besoin dans mon ministère d'un secrétaire général. Touchez là, je vous nomme. Voilà comme je suis; c'est toujours cela en attendant mieux.

M. DE NOIRMONT.

Ah, monseignéur ! une pareille faveur...

DUFOUR, à madame Presto.

Monseigneur ! que dit-il ?

M. DE NOIRMONT.

C'est le ministre lui-même.

JULIETTE.

Un ministre dans la maison ! moi qui n'en ai jamais vu.

MADAME PRESTO.

Ah, monseigneur ! votre excellence me pardonnera-t-elle la liberté, la familiarité avec laquelle je vous ai parlé ? Moi, d'abord, je dis tout ce que je pense.

M. DE BERLAC.

Il n'y a pas de mal. Qu'ils sont doux, qu'ils sont inappréciables les avantages de l'incognito ! Un ministre doit tout entendre et tout voir par lui-même ; c'est le seul moyen de connaître la vérité et de faire des choix estimables. M. Presto sera cuisinier du ministère, M. Dufour receveur des finances, et M. de Noirmont secrétaire général.

TOUS, s'inclinant.

Ah, monseigneur !

M. DE BERLAC.

C'est bon ; je n'exige rien, que votre estime, votre amitié, et une prise de tabac. En usez-vous ?

DUFOUR, lui donnant une tabatière d'or.

En voici, monseigneur.

M. DE BERLAC, prenant la tabatière.

C'est bien. (Il prend une prise, et dit en rêvant :) Je suis fâché d'être ministre, à présent ; si je n'étais pas ministre, je me serais fait nommer directeur général des droits réunis.

M. DE NOIRMONT, s'approchant.

Y pensez-vous ?

M. DE BERLAC, froidement.

C'est agréable, on a toujours du bon tabac.

M. DE NOIRMONT.

Votre excellence veut rire?

M. DE BERLAC.

Je ne ris jamais; mais je ne vous en empêche pas. Je veux que le peuple s'amuse, je veux qu'il rie, fût-ce à mes dépens; cela vaut mieux que de le faire pleurer.

Air : Comme il m'aimait.

Je le permets :
Ayez tous de l'indépendance;
Avocats, députés, préfets,
Ayez ensemble désormais
De l'appétit, de l'éloquence,
Et même un grain de conscience;
Je le permets.

Deuxième couplet.

Je le permets :
Qu'un journal soit incorruptible,
Qu'un orateur parle français,
Que nos auteurs, dans leurs couplets,
Aient de l'esprit, si c'est possible,
Qu'un censeur même soit sensible;
Je le permets.

Les journaux sont-ils arrivés?

MADAME PRESTO, allant à gauche.

Ils sont en bas. Vite petite fille, les journaux de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Ne vous donnez pas la peine, je descendrai dans la salle des voyageurs les lire moi-même; je ne suis pas fier. En même temps je prendrai mon café, et de là je me rendrai au ministère pour m'y installer. (A M. de Noirmont.) Vous m'y suivrez.

M. DE NOIRMONT, s'inclinant.

Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner?

M. DE BERLAC.

Si vraiment; cette note qu'il faut mettre au net, et envoyer au journal ministériel. Entrez là dans la chambre. (Il le prend à part, et lui dit tout bas avec mystère :) Vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. Monsieur de Noirmont, conduisez-vous bien. (Lui glissant la tabatière qu'il a reçue de M. Dufour.) Je ne m'en tiendrai pas là. (Mouvement de Dufour.) Adieu, mes enfants, adieu.

Air : Au marché qui vient de s'ouvrir (de la Muette de Portici).

TOUS.

Ah, monseigneur ! ah, monseigneur !
Je suis à vous de tout mon cœur.

MADAME PRESTO.

Il sera notre bienfaiteur,
Nous lui devrons notre bonheur.

JULIETTE.

Il aurait bien mieux fait ici
De m'donner Georges pour mari.

DUFOUR.

Quel talent ! quelle profondeur !
Ah, quel grand administrateur !

M. DE NOIRMONT.

Celui-là fera, mes amis,
Le bonheur de notre pays.

TOUS.

Ah, monseigneur, ah, monseigneur !
Je suis bien votre serviteur.
Je suis à vous de tout mon cœur.

M. DE BERLAC.

Que je jouis de leur bonheur !...
Je suis à vous de tout mon cœur.

(M. de Berlac entre dans la chambre du fond à droite ; madame Presto dans celle du fond à gauche ; M. Dufour sort par la porte du fond, et M. de Noirmont entre dans la chambre de M. de Berlac, n° 54.)

SCÈNE IX.

JULIETTE, puis GEORGES.

JULIETTE, seule.

Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Il avait bien besoin d'arriver au ministère et de donner une place à M. Dufour. Pauvre Georges ! qu'est-ce qu'il va devenir maintenant ?

GEORGES.

Je n'en peux plus, j'ai couru tous les hôtels du quartier ; ils n'ont pour locataires que des gens sages, raisonnables et sans ambition. Je n'aurais jamais cru qu'à Paris on eût tant de peine à rencontrer un fou.

(Apercevant Juliette, qui a un mouchoir sur les yeux.)

Eh mais, Juliette ! qu'avez-vous ? qui donc vous fait pleurer ?

JULIETTE.

C'est le ministre.

GEORGES.

Le ministre ! Comment, mademoiselle Juliette, vous avez des relations avec le ministre ?

JULIETTE.

Hélas, oui ! il est venu chez nous.

GEORGES.

Pas possible.

JULIETTE.

C'est là sa chambre, nº 54 ; c'est moi qui l'ai servi à table ; et je lui trouvais d'abord un air si doux, si bienveillant ! et je me disais : Bon, ça promet. Après m'avoir dit qu'il me trouvait gentille, vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a fait.

GEORGES.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Il a fini par donner une place à M. Dufour, votre rival, qui est maintenant receveur des finances à Paris, et qui va m'épouser tout de suite.

GEORGES.

M. Dufour receveur ! ce n'est pas possible. Ah, mon Dieu ! quelle idée ! Comment nomme-t-on ce ministre ?

JULIETTE.

Monseigneur, et Votre excellence ; et pas autrement.

DUO.

Air : Quand une belle est infidèle (des Maris Garçons).

GEORGES.

Son excellence !

JULIETTE.

Son excellence !

GEORGES.

Et sa puissance ?

JULIETTE.

Elle est immense ;
Il a de l'or et des emplois.

GEORGES.

Comment ! de l'or !

JULIETTE.

Et des emplois,
Et pour tout le monde, je crois.

Ensemble.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Si c'était lui, que dans mon zèle
Bien loin d'ici je voulais découvrir,
Et le hasard vient me l'offrir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est pour nous bien cruelle;
L'occasion était si belle;
Quand la fortune à nous semblait s'offrir,
Monsieur ne veut pas la saisir.

GEORGES.

Et depuis quand est-il chez nous?

JULIETTE.

De cette nuit.

GEORGES.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Des voyageurs voyez le livre.

GEORGES, allant à la table et ouvrant le livre.

De Noirmont, de Berlac, c'est lui!...
A quel espoir mon cœur se livre!

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGES, repassant à la gauche de Juliette.

Je suis ravi.
Ne perdons pas de temps; à Joseph allez dire
D'amener la voiture et de monter ici.

JULIETTE.

Mais pourquoi donc?

GEORGES.

Plus tard j'irai vous en instruire.
Ne craignez rien.
Tout ira bien.

(Reprise du duo.)

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence!

GEORGES.

Est, je le pense,
En ma puissance;
De notre hymen
Je suis certain.

JULIETTE.

Et ce rival?

GEORGES.

N'aura demain
Ni sa place, ni votre main.

Ensemble.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Oui, c'est bien lui; grâce à mon zèle,
Bientôt, morbleu! je saurai le saisir;
Notre projet doit réussir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Comptez aussi sur notre zèle,
Si notre hymen par là doit réussir.
Adieu : je cours vous obéir.

(Elle sort.)

GEORGES, seul.

Elle n'y comprend rien, elle a perdu la tête. Mais, en fait de tête, voici la meilleure de toutes, car c'est notre ministre, je l'entends; attention.

SCÈNE X.

M. DE NOIRMONT; GEORGES, au fond.

M. DE NOIRMONT sort de la chambre de M. de Berlac; il tient un papier à la main, et il a un portefeuille sous le bras.

La note est recopiée, et pour une entrée au ministère il est impossible de voir une profession de foi plus positive, et des intentions mieux prononcées; il en arrivera ce qui pourra. — Et le journal ministériel, auquel il faut l'envoyer; il n'y a pas un instant à perdre. Maintenant ça m'est égal; je tiens la faveur, je la tiens et je m'y cramponne.

GEORGES, avec compassion.

C'est un accès qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Ils me croyaient perdu; mais me voilà, je reviens, je rentre dans la carrière, prêt à les écraser tous; et malheur à qui se trouvera sur mon passage.

GEORGES, à part.

Pauvre homme! c'est du délire! de la rage! Je ne le croyais pas aussi malade.

M. DE NOIRMONT, s'asseyant auprès de la table, à droite.

Je suis donc depuis un instant secrétaire général. Secrétaire général! c'est bien peu...

GEORGES, à part.

C'est vrai, lui qui tout à l'heure était ministre; il paraît qu'il recommence.

M. DE NOIRMONT.

Mais on peut devenir conseiller d'état, directeur général; qui sait même? ministre; et pourquoi pas?

GEORGES.

Ça dépend de lui, quand il voudra.

M. DE NOIRMONT.

Et puis ça ne m'empêche pas d'avoir un titre; un titre, c'est utile, c'est même économique; ça tient lieu de tant de choses, et puis cela fait bien, surtout quand on ouvre les deux battants, et qu'on vous annonce. M. le baron... M. le vicomte... M. le duc... M. le duc! il y a pourtant des gens qui s'entendent appeler ainsi, des gens qui, devant leur nom, peuvent mettre ces trois lettres, DUC, le duc; sont-ils heureux! Je payerais un pareil mot de toute ma fortune et du repos de ma vie entière.

GEORGES, à part.

Si celui-là n'est pas fou! il me faisait peur tout à l'heure, il me fait pitié maintenant; M. Frédéric a raison, il est trop malheureux pour ne pas tâcher de le guérir.

JOSEPH, entrant.

(Bas, à Georges.) Monsieur, la voiture est en bas, elle est prête.

GEORGES, regardant M. de Noirmont.

C'est bien. Il se calme, il s'apaise, et le plus fort de l'accès est passé; profitons-en pour tâcher de l'emmener. (Saluant.) Monsieur...

M. DE NOIRMONT.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Je voulais parler à M. le secrétaire général.

M. DE NOIRMONT.

C'est moi, que voulez-vous? qui vous envoie? de quelle part?

GEORGES.

De la part... de la part de son excellence.

M. DE NOIRMONT, se levant.

Son excellence, c'est différent : qui êtes-vous?

GEORGES.

Je suis son secrétaire.

M. DE NOIRMONT, vivement.

Son secrétaire ! c'est moi.

GEORGES.

Oui, secrétaire général ; mais je suis, moi, du cabinet particulier.

M. DE NOIRMONT, avec envie.

Secrétaire intime ! une belle place que vous avez là, une place influente ; et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux...

GEORGES, à part.

C'est ça, il va me la prendre ; il les lui faut toutes.

M. DE NOIRMONT.

Et que me veut son excellence ?

GEORGES.

Elle vous attend.

M. DE NOIRMONT.

Pour aller au ministère ?

GEORGES.

Précisément : la voiture est en bas, et vous n'avez qu'à y monter.

M. DE NOIRMONT.

Je mets un cachet à cette lettre, et je suis à vous (Il va à la table.)

GEORGES, bas, à Joseph.

Il y a des cadenas aux portières ?

JOSEPH, de même.

Comme vous l'aviez dit.

GEORGES.

Alors, fouette, cocher ; et conduis-le à la maison de santé dont voici l'adresse. Dix écus pour toi.

JOSEPH.

Vous pouvez être tranquille.

M. DE NOIRMONT.

Monsieur ne vient pas avec nous ?

GEORGES, à part.

Pour aller à Charenton : merci. (Haut.) Je ne prendrai point cette liberté. Vous avez sans doute à causer de graves intérêts, et je n'ai pas une tête comme la vôtre, (à part) grâce au ciel.

M. DE NOIRMONT.

C'est juste. Adieu, mon cher, adieu ; nous nous reverrons. (A part.) Secrétaire intime ! à son âge ! il y a des gens qui ont un bonheur insolent.

(Il sort par le fond. Joseph le suit.)

SCÈNE XI.

GEORGES, seul.

Air : Du neveu de Monseigneur.

Il est en ma puissance,
Tous nos vœux sont remplis !
Bientôt de ma prudence
L'hymen sera le prix.
J'entends ses cris,
Le voilà pris.
Serviteur,
Monseigneur,
Partez ! votre excellence,
En perdant sa grandeur,
Doit assurer mon bonheur.

(On entend rouler la voiture.)

Deuxième couplet.

Pour vous plus de puissance,
Pour vous plus de crédit ;
Et mon bonheur commence
Où le vôtre finit.
Allez chercher votre raison
A Charenton.
Serviteur,
Monseigneur.
Il part ; son excellence,
En perdant sa grandeur,
Vient d'assurer mon bonheur.

SCÈNE XII.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

GEORGES.

D'excellentes ! J'ai trouvé votre homme ; il roule maintenant sous bonne escorte, dans une voiture qui va le conduire à la maison de santé dont vous m'avez donné l'adresse.

FRÉDÉRIC.

Ah, mon cher Georges ! comment te témoigner ma reconnais-

sance? Et quelle sera la joie de sa fille! Je la quitte à l'instant, et elle ne croyait pas avoir si tôt le bonheur de revoir son père.

GEORGES.

Ce bonheur-là ne sera pas sans mélange, car je l'ai trouvé bien mal.

FRÉDÉRIC.

Vraiment?

GEORGES.

Oui, monsieur; le cerveau est bien malade, plus que vous ne croyez; il a même eu un accès de fureur concentrée.

FRÉDÉRIC.

Ah, mon Dieu! et tu n'as pas peur qu'il ne s'échappe?

GEORGES.

Impossible! un cadenas à chaque portière. Quand je me mêle de quelque chose.

(On entend M. de Berlac, qui, en dehors, s'écrie :)

Ce ne sera pas ainsi; je ne veux pas cela.

FRÉDÉRIC.

O ciel! c'est lui que j'entends.

GEORGES.

Non, monsieur; vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, regardant à la porte de la chambre du fond à droite.

Je le vois d'ici; il monte l'escalier, en causant avec madame Presto et ta prétendue. Regarde plutôt.

GEORGES.

Je le vois bien; mais ce n'est pas celui-là.

FRÉDÉRIC.

Eh! je te dis que si; je le connais bien, peut-être, c'est M. de Berlac lui-même.

GEORGES, étonné.

M. de Berlac! Ah çà! et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Quel autre?

GEORGES.

L'autre fou. Il faut donc qu'ils soient deux.

FRÉDÉRIC.

Que le diable t'emporte, et l'autre aussi! Mais il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

GEORGES, lui montrant la porte du cabinet à droite.

Là, dans ce cabinet, où vous pourrez le voir et l'entendre.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Comptez sur moi, je vous le jure,
Je suis là pour vous obéir ;
(Seul.)
Et l'autre, qui roule en voiture ;
Dieu sait ce qu'il va devenir.
Ce bon monsieur, quoique, hélas ! bien malade,
A se traiter ne songe nullement.
Et va, morbleu ! grâce à mon escapade,
Être guéri par accident.

(Frédéric est entré dans le cabinet à droite, et M. de Berlac entre par la porte du fond, à droite, avec madame Presto et Juliette.)

SCENE XIII.

GEORGES, JULIETTE, M. DE BERLAC, MADAME PRESTO.

M. DE BERLAC, à Juliette, qu'il tient par la main.

Comment ! ma chère amie, vous en aimez un autre ?

MADAME PRESTO.

Je demande pardon à votre excellence, que cette petite fille a été étourdir de ses bavardages.

M. DE BERLAC.

Apprenez, madame Presto, que j'aime le bavardage des petites filles. Ça me rappelle la mienne, parce qu'un ministre qui est père de famille... ça ne fait jamais de mal ; ça fait penser à être sensible, et on a si peu d'occasions ! Voyons, mon enfant, ne craignez rien.

GEORGES.

Qu'est-ce que disait donc M. Frédéric ? Celui-là est la raison même.

M. DE BERLAC, à Juliette, qui hésite.

Eh bien ! vous disiez donc ?

JULIETTE.

Qu'on veut me faire épouser M. Dufour, un de vos employés, que je n'aime pas.

M. DE BERLAC.

Comment, madame Presto, votre fille n'aime pas M. Dufour, et vous voulez qu'elle l'épouse ?

MADAME PRESTO.

Mais, monseigneur...

M. DE BERLAC.

Voilà comme on fait de mauvais ménages ! voilà comme les accidents arrivent ! comme les plus honnêtes gens du monde finissent par être... (prenant une prise de tabac) par être vexés ! Et exposer M. Dufour, un employé à moi, à être un mari de ce genre-là ! Je ne le veux pas ; je ne veux pas qu'il y en ait un seul dans mon administration.

GEORGES, à part.

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Allons, il s'y met, il commence.

M. DE BERLAC.

Je ne veux plus de tels maris
Dans les bureaux d'une excellence.

MADAME PRESTO.

Ce n'est pas leur faute.

M. DE BERLAC.

Tant pis.
Je les supprime, je les chasse,
C'est à ces dames d'y penser.
Ça leur fera perdre leur place.

GEORGES, à part.

Jadis ça les faisait placer.

M. DE BERLAC.

Et vous qui les défendez, madame Presto ; voilà votre époux que j'ai pris comme maître d'hôtel ; si je savais qu'il fût...

MADAME PRESTO.

Du tout, monsieur.

M. DE BERLAC.

A la bonne heure ; dès que vous en répondez... Et, au fait, elle doit le savoir mieux que personne. (A Juliette.) Approchez ici. Vous n'épouserez pas M. Dufour ; nous trouverons quelque autre employé, quelque surnuméraire, à qui il faille une jolie place... Et en attendant, voilà mon présent de noce. (Voulant lui donner un anneau.)

JULIETTE, refusant.

Oh ! non, non, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Allons donc, une misère comme celle-là, une bague de cinq ou six cents francs.

MADAME PRESTO, bas, à Juliette.

Apprenez, mademoiselle, qu'on ne refuse jamais un ministre.

JULIETTE.

J'aimerais mieux que monseigneur me donnât autre chose.

M. DE BERLAC.

Et quoi donc ?

JULIETTE.

Une place à Georges, que voici ; il devait la demander à votre excellence, et il paraît qu'il n'a pas osé.

M. DE BERLAC.

Une place ?

GEORGES, à part.

Elle aurait mieux fait de prendre la bague ; c'était plus sûr.

M. DE BERLAC.

Ah ! il veut une place ? (Il fait approcher Georges.) Approchez. Quels sont vos tritres ?

GEORGES, passant auprès de M. de Berlac.

Je n'en ai pas, monseigneur.

M. DE BERLAC.

Voilà, au moins, de la franchise, et c'est rare. C'est bien, mon garçon, c'est très-bien. Et à quoi est-tu bon ? que sais-tu faire ?

GEORGES.

Rien.

M. DE BERLAC.

Je te nomme... à la barrière de l'Étoile, inspecteur des travaux... Il n'y a rien à faire.

JULIETTE.

Quel bonheur !

GEORGES.

Je vous remercie, monseigneur ; mais je n'en veux pas.

M. DE BERLAC.

Qu'entends-je ?

JULIETTE.

Comment, monsieur Georges ! vous refusez ?

GEORGES.

Oui, mademoiselle ; je n'ai pas d'ambition, je ne tiens pas aux honneurs, aux dignités ; je ne tiens qu'à vous.

JULIETTE.

A la bonne heure ; mais ça n'empêche pas.

M. DE BERLAC.

Jeune homme, jeune homme, donnez-moi la main, l'autre. Ce n'est plus une place que je vous offre ; c'est mon amitié, vous

l'avez ; et, par-dessus le marché, je vous nomme chef de division.

GEORGES.

Mais, monseigneur...

M. DE BERLAC.

Conseiller d'État, directeur général.

GEORGES.

Non, non; et cent fois non. Je n'accepte de tout cela que votre amitié.

M. DE BERLAC.

Mon amitié, soit; mais j'espère que vous prendrez quelque chose avec.

Air de Turenne.

Venez toujours dîner au ministère,
Rien qu'en ami l'on vous y traitera;
Nous vous verrons y prendre goût, j'espère.

GEORGES.

Je ne crois pas.

M. DE BERLAC.

Ça vous viendra,
Au ministère on connaît ça.
Tous ces dîneurs qui font les bons apôtres,
Sans avoir faim prennent place au repas,
Et l'appétit vient...

GEORGES.

En mangeant.

M. DE BERLAC.

Non pas,
Mais en voyant manger les autres,
Rien qu'en voyant manger les autres.

M. DE BERLAC.

Mais, à propos d'appétit, où est donc mon secrétaire général, M. de Noirmont?

JULIETTE, s'approchant de M. de Berlac.

Je n'osais pas en parler à monseigneur; car nous avons cru, en bas, que c'était par son ordre qu'il venait d'être arrêté.

M. DE BERLAC.

Arrêté! qu'est-ce que cela signifie?

JULIETTE.

Ah, mon Dieu, oui! des cadenas aux portières et des hommes à cheval qui escortaient la voiture.

(Georges veut l'empêcher de parler.)

M. DE BERLAC.

Et de quel droit priver un citoyen de ce qu'il a de plus précieux au monde, de sa liberté? Holà! quelqu'un! (Un domestique entre.)

GEORGES.

Il y a sans doute des raisons.

M. DE BERLAC.

Des raisons! il n'y en a pas; il n'y a que la loi, la loi avant tout, je ne connais que ça : point d'arbitraire, je n'en veux pas.

GEORGES, regardant le domestique qui est entré.

Aussi, je vais envoyer.

M. DE BERLAC.

Attendez; il faut un ordre, et je vais le signer. (Il va à la table, et prend du papier et une plume. Pendant ce temps, Juliette passe à gauche, à côté de madame Presto.) Quel honneur! quel beau privilége! une plume, un peu de papier, trois mots : *Mettez en liberté*, et vous sauvez un innocent, un opprimé, un honnête homme. *Mettez en liberté*. Allez. (Il donne le papier à Georges.)

GEORGES, qui, pendant ce temps, a parlé à un domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, reprenant le papier.

Un instant, que je lui donne l'adresse de mon ministère pour qu'il vienne m'y rejoindre de suite. (Il écrit, et donne le papier à Georges.) Allez.

GEORGES, donnant le papier au domestique.

Allez.

M. DE BERLAC, sur le devant de la scène.

Je suis content; une injustice réparée... ça fait bien pour entrer en fonctions; et je puis maintenant me rendre à mon ministère. On doit aimer à faire le bien quand on a le temps; c'est si facile! moi, j'en ferai souvent; je n'aurai pas d'ennemis, je pardonnerai toujours, et d'abord ce pauvre Frédéric de Rinville... (Frédéric paraît sur la porte du cabinet.) Me voilà ministre; c'est le moment d'avoir de l'indulgence et de lui dire : « Mon ami, une poignée de « main; rendez-moi votre amitié, et prenez ma fille, je vous la « donne avec des gants blancs, un bouquet au côté... C'est bien, « c'est bien; point de remercîments. (S'essuyant les yeux.) Pauvre « enfant! rendez-la heureuse, et nous serons quittes. »

GEORGES.

Ah! l'honnête homme.

M. DE BERLAC.

Qu'est-ce que c'est?

GEORGES.

Rien, monseigneur.

M. DE BERLAC.

J'ai dit à M. de Noirmont de me rejoindre au ministère. (A Juliette.) Voilà votre mari. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Moi, on m'attend ; je vais à mon audience.

MADAME PRESTO.

Et la voiture de monseigneur.

M. DE BERLAC.

Point de voiture ; il est beau d'entrer au ministère à pied, avec le parapluie à canne, et d'en sortir de même. Donnez-moi le parapluie à canne (Georges lui donne le parapluie), il est de rigueur ; car, là aussi, il y a souvent des orages. Adieu, mes amis, je vous reverrai ici, après mon audience. Je reviendrai dîner.

MADAME PRESTO, accompagnant M. de Berlac, qui sort.

Ah ! quel bonheur pour moi ! Vous pouvez être sûr que le dîner le plus fin et le plus délicat... un dîner de ministre... rien que des truffes.

M. DE BERLAC, revenant avec colère.

Des truffes ! Qui est-ce qui a dit des truffes ? Point de truffes. Les malheureuses ! elles ont causé dans l'État trop de désordre, trop d'abus, sans compter les indigestions ; je n'en veux point sous mon ministère, je les destitue.

MADAME PRESTO.

Destituer les truffes ! qu'allons-nous devenir ?

M. DE BERLAC.

Je ferme la bouche aux mécontents, aux envieux.

GEORGES.

Ils l'ouvriront encore pour crier ; c'est changer les idées reçues.

MADAME PRESTO.

Bouleverser tous les repas.

GEORGES.

Soulever contre vous tous les appétits de la grande propriété.

M. DE BERLAC, rêvant.

C'est possible. (A Georges.) Vous me ferez un rapport là-dessus ; (à part) au fait il faut marcher avec le siècle, et nous vivons dans un siècle truffé. D'ailleurs, si je les destitue, qu'est-ce que je mettrai à leur place ? je ne vois que les... qui sont bien insuffisantes pour les besoins de la civilisation ; j'y songerai. (A Georges.) Le portefeuille. (Georges lui donne un portefeuille.) Vous ferez votre

rapport. (A madame Presto.) Vous congédierez Dufour. Adieu, mes enfants, adieu : j'y songerai. (Il sort par le fond ; Juliette et madame Presto sortent avec lui.)

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES, à Frédéric, qui sort du cabinet.

Eh bien, monsieur ! vous avez tout entendu ; faut-il vous suivre ?

FRÉDÉRIC.

Non ; en l'écoutant, j'ai changé d'idée. Cet excellent homme, qui me pardonne, qui me donne sa fille, parce qu'il est ministre ; et je lui ôterais une place dont il fait un si bon usage ! je l'empêcherais d'être heureux !

GEORGES.

Ce serait bien ingrat.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que nous gagnerions à le guérir ? Il rêve, c'est vrai ; mais ce sont les rêves d'un homme de bien, pourquoi le réveiller ?

GEORGES.

Vous avez raison. C'est là de l'humanité, de la bonne philosophie ; laissons-lui son erreur et son portefeuille, et qu'il dorme tranquillement : c'est si rare quand on est ministre.

FRÉDÉRIC.

Je vais retrouver sa fille, lui faire part de mes nouveaux projets ; et si elle les approuve, je viens sur-le-champ les mettre à exécution.

GEORGES.

Et je suis là pour vous seconder.

(Frédéric sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE XV.

GEORGES ; DUFOUR, entrant avec MADAME PRESTO et JULIETTE.

DUFOUR.

Quoi ! madame, refuser de signer ce bail et ce contrat ?

JULIETTE.

C'est le ministre qui ne veut pas.

MADAME PRESTO.

Oui, le ministre ne veut pas.

Air : Honneur, honneur et gloire (de la Muette).

JULIETTE.

Ici son excellence
Dispose de ma foi,
Et d'une autre alliance
Nous impose la loi.

Ensemble.

MADAME PRESTO.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la préférence,
Et sera son époux.

GEORGES.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
J'obtiens la préférence,
Je serai son époux.

DUFOUR.

Quelle insolence et quelle audace!
Combien j'enrage! c'est égal.
Faisons, pour conserver ma place,
Des compliments à mon rival.

Ensemble.

TOUS.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
Georges a la } préférence,
J'obtiens la }
Et sera son }
mon } époux.
Je serai son }

DUFOUR.

Oui, de son excellence
Redoutons le courroux...
George a la préférence;
Il sera son époux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE NOIRMONT.

M. DE NOIRMONT, entrant par le fond.

C'est une horreur! c'est une indignité! se jouer de moi à ce point!

DUFOUR.

Qu'y a-t-il donc?

M. DE NOIRMONT.

D'abord un rapt, un enlèvement.

MADAME PRESTO.

Nous le savions; mais cela n'a pas eu de suites.

M. DE NOIRMONT.

Au contraire; me conduire dans une maison où l'on m'a donné des douches!

DUFOUR.

Des douches!

M. DE NOIRMONT.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire, une, deux.

JULIETTE.

Et l'ordre de mise en liberté que monseigneur avait signé?

GEORGES.

Et que je me suis empressé d expédier.

M. DE NOIRMONT.

Empressé! joliment! il n'est arrivé qu'à la troisième, et dans ma fureur, j'aurais tué tout le monde... si je n'avais eu peur de faire attendre son excellence, qui me donnait rendez-vous à son ministère. J'y cours, et là, ce que j'apprends est encore pire.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

M. DE NOIRMONT.

Il y a que je suis compromis, que vous êtes compromis, que nous sommes tous compromis.

TOUS.

Expliquez-vous.

M. DE NOIRMONT.

Je monte d'abord au cabinet du secrétaire général pour m'y installer; je le trouve occupé par un compétiteur, qui me demande ce que je voulais. Parbleu! ce que je voulais, c'était sa place; mais en fonctionnaire obstiné, il refuse de s'en dessaisir, et c'est pour le mettre à la raison que je m'élance avec lui dans le cabinet du ministre.

TOUS.

Eh bien!

M. DE NOIRMONT.

Eh bien! voici bien un autre incident : le ministre n'était pas ministre.

TOUS.

Comment?

M. DE NOIRMONT.

C'en était bien un, mais ce n'était pas le nôtre.

TOUS.

O ciel!

GEORGES, à part.

Voilà le réveil qui commence.

M. DE NOIRMONT.

Troublé à cette vue, je me courbe jusqu'à terre, pour me donner une contenance; et, balbutiant quelques mots d'excuse, je sors au milieu des chuchotements, des éclats de rire, et des politesses de mon confrère l'usurpateur, qui me reconduit jusqu'à la porte pour la fermer sur moi.

M. DUFOUR.

Et l'autre excellence?

M. DE NOIRMONT.

L'autre excellence s'était moquée de nous; je l'ai rencontrée dans un corridor, se disputant avec un garçon de bureau qui ne voulait pas la laisser entrer; vous entendez bien que j'ai filé sans la voir et sans la saluer.

Air : Le soleil va paraître (de la Muette de Portici.)

TOUS.

Ah! c'est affreux! une telle disgrâce
Compromet tous nos intérêts.

Ensemble.

M. DE NOIRMONT.

C'est grâce à lui que je me vois sans place,
Et c'est pour lui que je me compromets.

GEORGES.

Pauvre Dufour, il en perdra sa place.
Ah! s'il pouvait encor payer les frais!

DUFOUR.

C'est votre faute, et, si je perds ma place,
Nous plaiderons; et vous paierez les frais.

MADAME PRESTO et JULIETTE.

Tout est perdu, Georges perdra sa place.
Nous plaiderons, et je paierai les frais.

MADAME PRESTO.

Écoutez-moi.

DUFOUR.

Non, j'enrage.
Plus de bail, plus de mariage.

GEORGES.

Quel réveil !

JULIETTE.

Quel dommage !

MADAME PRESTO.

Mais je le vois. Oui, c'est lui,
Il ose encor venir ici.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BERLAC, qui entre en rêvant.

TOUS, allant au-devant de lui et l'entourant.

Ah ! c'est affreux ! une telle disgrâce
Menace tous nos intérêts :
C'est grâce à vous que je me vois sans place,
Et c'est pour vous que je me compromets.

M. DE BERLAC, sortant de sa rêverie.

Qu'est-ce que c'est? Des regrets, des murmures, des amis qui me plaignent, qui se désolent.

GEORGES.

Il voit tout en beau.

M. DE BERLAC.

Vous êtes mécontents! pourquoi cela?...Je ne le suis pas, moi, parce que je suis philosophe, c'est-à-dire destitué.

TOUS.

Destitué !

M. DE BERLAC.

Oui, mes enfants, j'ai été nommé; j'ai été ministre vingt-quatre heures; je ne le suis plus : cela peut arriver à tout le monde.

DUFOUR.

Et ceux que vous avez nommés, ceux que vous avez placés?

M. DE BERLAC.

Rassurez-vous; ils partagent mon sort, ils partent avec moi.

M. DE NOIRMONT.

Partir ! partir! comme c'est agréable ! Eh qui vous priait de me nommer secrétaire général? Vous l'avais-je demandé?

DUFOUR.

Et moi, avais-je besoin de votre recette? Quand on est indépendant par sa fortune et son caractère, on n'a que faire d'aller s'exposer. J'en perdrai peut-être ma place au Mont-de-Piété.

MADAME PRESTO.

Et moi qui ai refusé une affaire superbe, un bail que monsieur me proposait, je me vois obligée de plaider; et c'est vous qui êtes cause de tout. (Ils se retirent au fond du théâtre; M. de Berlac est seul sur le devant, Georges auprès de lui.)

M. DE BERLAC.

Les ingrats! ils sont tous les mêmes. Allez, vils roseaux que courbait le vent de la faveur, relevez-vous, le vent ne souffle plus; (à Georges) et toi? eh bien! tu restes là, tu ne t'éloignes pas?

GEORGES.

Non, monseigneur; je suis courtisan du malheur, je lui suis fidèle.

M. DE BERLAC.

Ce n'est pas un roseau celui-là; c'est un chêne qui prend racine dans le terrain de la disgrâce; je n'oublierai pas ton dévouement, et si jamais je reviens aux grandeurs...

GEORGES.

Je serai encore le même.

M. DE BERLAC.

Tu as raison, tu n'as besoin de rien; seul et unique de ton espèce, tu n'as qu'à te montrer pour de l'argent, et ta fortune est faite, la mienne aussi; car je reviendrai aux honneurs : il me faut une place, j'emploierai mes amis, mon crédit...

M. DE NOIRMONT et DUFOUR.

Oui, il est joli.

MADAME PRESTO.

Je lui conseille de s'y fier.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. de Berlac! M. de Berlac! où est-il?

M. DE BERLAC.

Frédéric de Rinville!

FRÉDÉRIC.

Lui-même, qui est impatient de vous embrasser.

M. DE BERLAC.

Ce matin, monsieur, j'étais puissant, j'étais ministre; je pouvais vous revoir et vous pardonner, mais maintenant...

FRÉDÉRIC.

Maintenant plus que jamais ; il y a bien d'autres nouvelles.

M. DE BERLAC.

Il serait possible !

FRÉDÉRIC.

On vous a enlevé votre place de ministre, parce qu'on vous en destinait une bien autrement importante dans les circonstances actuelles ; une place qui réclamait tous vos talents et votre adresse : on vous nomme ambassadeur à Constantinople.

M. DE BERLAC.

Moi !

TOUS, s'approchant de M. de Berlac.

Ambassadeur !

M. DE BERLAC.

Mon cher Frédéric, mes amis, mon gendre ! ambassadeur ! je m'en doutais ; ambassadeur à Constantinople !

GEORGES.

Au moment où ils reviennent tous, au moment où la guerre est déclarée ! voilà qui prouve la confiance que l'on a en vous.

M. DE BERLAC.

Elle ne sera pas trompée. Ambassadeur à Constantinople !

Air : Connaissez-vous le grand Eugène.

Je pars : l'espoir me donnera des ailes ;
La Grèce attend, et les Russes sont là :
Notre vaisseau franchit les Dardanelles ;
A mon nom seul je vois fuir le pacha ;
Jusqu'à *Stamboul* j'arrive : me voilà !
(Il fait un pas en avant, et, se posant avec dignité :)
« Sultan Mahmoud, il faut que ça finisse ;
« Résignez-vous, ou je repars soudain ;
« Vous entendrez la raison, la justice,
« Ou le canon de Navarin. »

FRÉDÉRIC.

Ma voiture est en bas ; et il faut avant tout remercier le ministre qui nous attend, et qui n'a rien à refuser.

DUFOUR et MADAME PRESTO.

Il serait possible ! ah, monseigneur !

M. DE BERLAC, les regardant.

La girouette a tourné, le vent de la prospérité souffle de nouveau, et le roseau reprend son pli. (Voyant qu'ils saluent.) C'est ça, c'est ça, inclinez-vous ; je devrais vous abaisser plus encore, mais ça n'est pas possible. Faites vos pétitions, je les présenterai.

DUFOUR et MADAME PRESTO.

Ah! monseigneur! (M. Dufour et madame Presto vont à la table à droite, et écrivent leur pétition.)

M. DE BERLAC.

Et vous aussi, monsieur de Noirmont.

M. DE NOIRMONT.

Vous ne me connaissez pas, monsieur, et bientôt vous saurez ce que je pense.

M. DE BERLAC.

De la fierté, c'est bien.

M. DE NOIRMONT.

Je prie seulement votre excellence de jeter les yeux sur ce mémoire. (Ils se retirent un peu vers le fond, à gauche. Pendant que M. de Berlac parcourt le mémoire, Georges s'approche de Frédéric, et lui dit à voix basse :)

GEORGES.

Ah çà, monsieur! d'où nous vient cette ambassade!

FRÉDÉRIC, se touchant le front.

De là; j'ai vu Émilie, elle consent à un projet qui fait le bonheur de son père et le nôtre. Le ministre a tout appris; il nous secondera, et au moment de nous embarquer à Marseille, nous serons nommés à d'autres ambassades, et de capitale en capitale...

GEORGES.

Je comprends; nous voyagerons ainsi gaiement en famille.

FRÉDÉRIC.

Tant que durera sa folie.

GEORGES.

Oui, le tour de l'Europe!

M. DE NOIRMONT, à M. de Berlac, qui a fermé le mémoire.

Vous y voyez, monsieur, que je ne veux rien, que je ne demande rien au ministre.

M. DE BERLAC.

C'est trop juste, et vous êtes sûr de l'obtenir.

M. DE NOIRMONT.

Mais vous allez courir des dangers, je demande à les partager, à ne point quitter l'ambassadeur.

M. DE BERLAC.

Un pareil dévouement vous rend mon estime et ma faveur; je vous nomme secrétaire d'ambassade.

M. DE NOIRMONT.

Ah, monseigneur!

GEORGES, bas, à Frédéric.

Celui-là est incurable; les douches n'y feraient rien, et je vous conseille de le laisser aller à Constantinople.

MADAME PRESTO, se levant et présentant sa pétition à M. de Berlac.

Voici ma pétition.

DUFOUR, de même.

Voici la mienne.

M. DE BERLAC.

C'est bien; mais je vous ai entendu parler de procès: je n'en veux pas, je supprime les procès, les huissiers, les procureurs; il faut que tout le monde se donne la main. (A Dufour.) Donnez la main à madame (désignant madame Presto). (A Georges.) Vous, à mademoiselle (montrant Juliette). (A Frédéric et à M. de Noirmont.) Et nous aussi, (il leur donne la main) là...

FRÉDÉRIC, à Georges.

Eh bien! quel est le plus fou d'eux tous?

GEORGES, les regardant.

Je n'en sais rien; mais, à coup sûr, (montrant M. de Berlac) ce n'est pas celui-là.

CHOEUR FINAL.

Air: Au marché qui vient de s'ouvrir.

TOUS.

Ah, monseigneur! ah, monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur!

(Pendant ce dernier chœur, M. de Berlac s'éloigne tenant Frédéric sous le bras, et donnant la main à M. de Noirmont. Georges, Juliette, M. Dufour, madame Presto, le saluent avec respect.)

AVANT, PENDANT ET APRÈS,

ESQUISSES HISTORIQUES

Représentées pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 juin 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE ROUGEMONT.

PERSONNAGES.

LA DUCHESSE DE SURGY.
LE MARQUIS DE SURGY, son fils.
LE CHEVALIER DE SURGY, son fils.
LE VICOMTE DE LA MORLIÈRE.
ALFRED DE SURGY.
DERNEVAL, avocat.
GOBERVILLE, procureur.
GÉRARD.
JULIE.
MORIN.
UN COMMANDANT DE PATROUILLE.
UN CRIEUR PUBLIC.

La scène se passe, au premier acte, dans l'hôtel de la duchesse de Surgy; au second acte, dans la boutique de Gérard; au troisième acte, dans l'hôtel du général comte de Surgy.

AVANT,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un riche salon; une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LE VICOMTE; LAQUAIS.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Portez ces porcelaines du Japon chez la maréchale. Envoyez ce billet chez mademoiselle Bertin, ma marchande de modes; cette lettre à mon notaire; et dès que mon homme d'affaires, Goberville, rentrera, vous lui direz de venir me parler. Eh bien, vicomte! qu'est-ce que vous disiez donc de l'Œil-de-Bœuf?

LE VICOMTE.

Mon frère en arrive; il y a eu une promotion du diable : soixante lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp. La marquise d'Albe a eu pour sa part quatre lieutenants généraux; aussi la baronne de Versac est-elle outrée! elle n'a pu avoir que deux maréchaux de camp, son neveu et son cousin. Saint-Paul, pour la calmer, lui a promis trois brigadiers de cavalerie à la première

liste. Mais est-ce que le duc et le marquis n'ont pas quelque chose là dedans?

LA DUCHESSE.

Le duc est à Versailles; j'attends de ses nouvelles ce matin. Quant à mon fils, le marquis, il traite en ce moment d'un régiment bleu qu'on veut lui vendre cent mille livres.

LE VICOMTE.

C'est le prix, je l'ai vu; beaux hommes, bien tenus. C'est une propriété qui lui fera beaucoup d'honneur.

LA DUCHESSE.

Mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS, puis GOBERVILLE.

LE MARQUIS, baisant la main de sa mère.

Voici, madame, M. Goberville, votre procureur, qui désire vous parler; homme fort utile, qui nous rend de grands services, (au vicomte) et nous vend l'argent au poids de l'or. (A la duchesse.) Est-ce que vous lui faites l'honneur de puiser dans sa bourse?

LA DUCHESSE.

Non, marquis, il s'agit d'affaires de famille.

GOBERVILLE.

Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects; monsieur le marquis, monsieur le vicomte... (Il s'incline trois fois.)

LA DUCHESSE, à Goberville.

Approchez. Eh bien, Goberville! mes ordres ont-ils été exécutés?

(Pendant que la duchesse parle à Goberville, le marquis et le vicomte vont au fond du théâtre, où ils parlent bas.)

GOBERVILLE.

Avec la ponctualité la plus scrupuleuse... Madame la duchesse connaît mon zèle.

LA DUCHESSE, bas, à Goberville.

Le mariage?

GOBERVILLE, bas, à la duchesse.

Célébré de jeudi matin.

(La duchesse témoigne sa satisfaction.)

LA DUCHESSE, bas.

Il y a eu de la résistance, des pleurs.

GOBERVILLE.

La jeune fille s'est désolée, elle a pleuré. D'abord, elle ne voulait point croire aux lettres que je lui exhibais ; mais enfin, après les regrets, les larmes, le désespoir, la pauvre petite s'est sacrifiée de la meilleure grâce du monde ; elle était gentille. (Soupirant ridiculement.) Ah ! si je n'avais pas été marié, je vous aurais demandé la préférence.

LA DUCHESSE, s'éloignant de Goberville.

Me voilà plus tranquille, et maintenant elle peut compter sur ma protection.

(Elle s'approche de la table. Goberville s'approche du marquis.)

LE MARQUIS, bas, à Goberville.

Mon argent, fripon ?

GOBERVILLE, de même.

Si vous saviez ce qu'il me coûte ! voilà trois cents louis.

LE MARQUIS, se rapprochant de sa mère.

Mon billet était de cinq cents.

LE VICOMTE, à Goberville.

Et notre homme ?

GOBERVILLE, au vicomte.

Le sergent recruteur m'a chargé de vous dire que c'était une affaire faite. Racolé d'hier soir, il sera expédié demain pour sa garnison.

(Il passe à la gauche du vicomte.)

LA DUCHESSE.

Ne vous éloignez pas, marquis ; je passe avec Goberville dans mon cabinet, et j'aurai bientôt à vous parler, ainsi qu'à votre frère le chevalier, que je vois avec peine donner dans les idées nouvelles.

GOBERVILLE.

C'est un singulier jeune homme ; il affecte une sagesse, une réserve... pas un sou de dettes sur le pavé de Paris.

LE VICOMTE.

C'est qu'il a quelques défauts cachés. Il faut que je le convertisse.

(La duchesse sort ; Goberville la suit.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS.

Où donc étais-tu hier, vicomte ? nous t'avons attendu.

LE VICOMTE.

J'ai soupé avec la Saint-Huberti; nous étions là une demi-douzaine de philosophes titrés, qui avons moralisé toute la nuit autour d'un tapis vert. Voisenon nous a chanté des couplets charmants de Favart. Sophie Arnoult était tout esprit, et moi tout oreilles.

LE MARQUIS.

On a joué?

LE VICOMTE.

Pour passer le temps.

LE MARQUIS.

Tu as perdu?

LE VICOMTE.

Une bagatelle, mille écus; c'est-à-dire nous sommes deux qui les avons perdus, moi, et celui qui me les a gagnés.

LE MARQUIS.

Tu n'as pas d'ordre, vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas comment je fais. J'ai quarante mille livres de rente, je fais à peu près pour autant de dettes par an, ce qui me complète un revenu de quatre-vingt mille francs. Eh bien! je suis géné.

LE MARQUIS.

Est-ce que tes créanciers veulent te faire décréter?

LE VICOMTE.

Je ne m'en inquiète pas; mais ces drôles-là s'avisent de perdre patience, après cinq ou six ans! ils prétendent que je jette mon argent par les fenêtres. Il faudra que je leur fasse prendre ce chemin-là pour courir après. Mais toi, marquis, est-ce que tu te jettes dans la réforme?

LE MARQUIS.

Cette petite Julie me tourne la tête; j'en suis fou.

LE VICOMTE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Tu l'as vue ici, et toi-même tu en étais enchanté. Fille d'un négociant qui avait eu le bonheur d'être utile à notre famille, orpheline dès son bas âge, Julie a été recueillie par les soins de la duchesse; elle a passé son enfance avec ma sœur, mon frère et moi. Il s'est établi entre nous une certaine familiarité, tout en gardant

les distances, qui m'a permis d'apprécier son charmant caractère. Julie a dix-huit ans ; je n'ai jamais vu de traits plus gracieux. Je pensais que l'habitude de vivre dans le grand monde là disposerait à m'écouter favorablement ; mais soit un reste de timidité bourgeoise, dont elle n'a pu se défaire entièrement, soit l'ascendant qu'exerce encore sur elle son frère, espèce de mauvais sujet, qui affecte des idées d'honneur, d'indépendance...

LE VICOMTE.

Tout le monde s'en mêle.

LE MARQUIS.

Julie n'a pas reçu l'aveu de mon amour avec cette reconnaissance que son éducation me faisait espérer. Elle a des principes, et puis ce frère, M. Raymond, qui ne la quitte pas d'un moment, trouve mauvais qu'on fasse la cour à sa sœur.

LE VICOMTE.

Il ne te gênera plus.

LE MARQUIS.

Comment ?

LE VICOMTE.

Avant-hier soir, il a été racolé sur le quai de la Ferraille, et demain on le fera partir pour Thionville, où le régiment de Brie est en garnison.

LE MARQUIS.

Mais c'est charmant ; me voilà débarrassé d'un surveillant très-incommode. Abandonnée à elle-même, une jeune fille ne résiste point aux séductions du rang, de l'opulence, et surtout au langage d'une passion véritable. Oh ! je l'aime ! Il y a un mois que la duchesse l'a envoyée auprès de ma sœur, à la campagne, et depuis qu'elle n'est plus à Paris, j'y pense à tout moment. Je serais, d'honneur ! le plus malheureux des hommes s'il fallait renoncer à la possession de l'adorable Julie.

LE VICOMTE.

Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah, mon frère ! je vous trouve à propos. Je viens vous demander un service.

LE MARQUIS.

Un service! à moi, chevalier? C'est la première fois que tu mets mon amitié à l'épreuve; parle, que désires-tu? je suis tout à toi.

LE CHEVALIER.

Vous partagerez mon indignation. Le jeune Raymond, le frère de Julie, victime d'un complot affreux, vient d'être enrôlé par force, par ruse; il est soldat!

LE MARQUIS.

Je t'en demande pardon; mais je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux là dedans.

LE CHEVALIER.

Comment! un misérable privera de sa liberté un homme honnête; il abusera de sa crédulité, de son ignorance pour lui faire contracter un engagement!

LE VICOMTE.

Eh! comment tiendrait-on les régiments au complet?

LE MARQUIS.

Tout ce que je puis faire, c'est de le recommander à son colonel.

LE CHEVALIER.

Quoi! mon frère...!

LE MARQUIS.

Que Raymond serve, il est fait pour cela; qu'y a-t-il de déshonorant à servir?

LE CHEVALIER.

Rien! si tout le monde partageait le sort de Raymond.

LE VICOMTE.

Vous voudriez qu'un gentilhomme tirât à la milice?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas? La profession des armes a besoin d'être honorée par ceux qui l'exercent; on dirait, à la façon dont l'armée se recrute, que l'état de soldat est une punition réservée aux mauvais sujets du royaume, ou un piége tendu aux pauvres diables.

LE VICOMTE.

Mais en vérité, chevalier, voilà des idées toutes singulières; prenez-y garde.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, GOBERVILLE.

LA DUCHESSE, à Goberville.

C'est bien, je suis contente, et ne vous oublierai pas.

LE CHEVALIER.

Ma mère, vous avez désiré me voir, et je m'empresse d'obéir à vos ordres.

LA DUCHESSE, aux laquais.

Des siéges. (Les laquais approchent les fauteuils. Au vicomte, qui veut sortir.) Vicomte, vous êtes l'ami de la famille, et à ce titre vous pouvez prendre place. (Au marquis et au chevalier.) Asseyez-vous. (On s'assied. Goberville reste debout derrière le chevalier.) M. le duc votre père, qui est à Versailles, et qui ne cesse de penser à l'agrandissement de sa famille, vient de m'envoyer ses ordres; il a fixé d'une manière irrévocable le sort de ses enfants. Votre sœur entre définitivement au couvent.

LE CHEVALIER.

Quoi! ma sœur...

LA DUCHESSE.

Ne m'interrompez pas.

LE CHEVALIER, à part.

Pauvre Ernestine!

LE VICOMTE.

La mienne a pris ce parti-là.

LA DUCHESSE, au marquis.

Mon fils, le roi vous donne en propriété le premier régiment de cavalerie étrangère qui vaquera au département de la guerre. En attendant, le prince de Montbarey vous attache à la cavalerie hongroise.

LE MARQUIS.

Ah, madame!

LA DUCHESSE.

Et vous épousez le plus riche parti de France, mademoiselle de la Morandière, que nous avons le bonheur de recevoir aujourd'hui avec sa famille. C'est en son honneur que le bal de ce soir a lieu.

LE VICOMTE, au marquis.

Belle hypothèque pour tes créanciers.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là ont un bonheur!...

LA DUCHESSE.

Grâce à cette dot immense, le procureur Goberville se charge de dégrever nos biens, de tout libérer.

LE CHEVALIER.

Cela sera d'autant plus facile à monsieur, que c'est lui qui depuis longtemps embrouille nos affaires domestiques.

LE VICOMTE.

Il faut bien que quelqu'un s'en charge. On n'a pas une fortune pour la gérer soi-même; vous ne voudriez pas qu'un gentilhomme fit ses affaires en personne.

LE CHEVALIER.

Où serait donc l'inconvénient?

GOBERVILLE.

Pure plaisanterie. Monsieur le chevalier sait trop ce qu'il se doit à lui-même pour descendre jusque-là.

LA DUCHESSE.

Pour vous, mon fils, votre père ne vous a point oublié: ne pouvant rien distraire de nos biens, qui reviennent tous à votre aîné, le duc vous a placé dans une situation qui concourra à l'illustration de notre famille et à votre avantage personnel. Vous serez chevalier de Malte.

LE VICOMTE.

Il y a des chevaliers qui sont devenus grands maitres; c'est une perspective.

LE CHEVALIER.

Madame, je sens ce que je dois à vos bontés, à celles de mon père; la carrière qu'il m'ouvre a ce qu'il faut pour satisfaire une âme ambitieuse, mais il m'est impossible de la suivre.

LA DUCHESSE.

Plait-il?

LE CHEVALIER.

Privé de la fortune de mon père, je veux m'en créer une par mon travail, mes spéculations, mon industrie.

LA DUCHESSE.

Qu'osez-vous dire, mon fils?

LE VICOMTE.

Un gentilhomme négociant!

LE CHEVALIER.

Pourquoi non? Le préjugé qui me prive des biens de mon père me forcera-t-il à mourir d'orgueil et de misère? Ce n'est point parce qu'il me froisse, mais je ne saurais concevoir cet usage barbare, qui dépouille les enfants d'un même père pour en enrichir un seul. Pourquoi ce partage injuste, qui donne tout à l'un, enlève tout aux autres? Ma sœur et moi sommes sacrifiés à mon frère; et cependant nous sommes comme lui vos enfants, nous sommes votre sang, nous avons droit aux mêmes avantages; et

croyez bien qu'il n'est pas question de la fortune, les biens me tentent peu; mais par cela même que tout l'avenir de la famille repose sur lui, qu'il doit en continuer, en transmettre l'illustration, l'aîné devient souvent l'unique objet de la tendresse paternelle; on l'accable seul des noms les plus tendres, et lui-même s'accoutume tellement à cette injuste exception, qu'il dédaigne ses frères, ses sœurs; ce ne sont à ses yeux que des étrangers dont il se détache, ou des esclaves dont il se fait le protecteur.

(Il se lève.)

LA DUCHESSE, se levant.

Mon fils!

LE MARQUIS, se levant.

Chevalier!

LE CHEVALIER.

Et lorsqu'une fois les liens du sang sont rompus, qui sait jusqu'où peut aller le ressentiment de celui qu'on repousse, qu'on humilie? La patience manque souvent aux opprimés. Les divisions domestiques sont affreuses. Deux frères réduits à se haïr...

LE MARQUIS, allant au chevalier.

Se haïr!

(Les laquais retirent les siéges.)

LE CHEVALIER, prenant la main du marquis.

Ah! je ne demande pas mieux que de t'aimer.

LA DUCHESSE.

Voilà le fruit de vos lectures philosophiques. C'est là l'éternel langage des savants, des auteurs au milieu desquels vous passez votre vie.

LE CHEVALIER.

Pourriez-vous m'en blâmer, madame? mon père les protége.

LA DUCHESSE, passant auprès du chevalier.

Il les protége, mais il ne les fréquente pas. Un gentilhomme doit tenir son rang. Mais d'après tout ce que je vois, je ne serais point étonnée d'apprendre un jour (regardant le chevalier) que monsieur se mêlât d'écrire.

LE VICOMTE.

Ah, madame! le chevalier a trop de naissance pour cela.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous donc, vicomte? La littérature compte des noms illustres parmi nous : Buffon, Lauraguais, Choiseul, Boufflers, Florian, écrivent; et voilà bientôt soixante ans que le duc de Richelieu est de l'Académie française.

LE VICOMTE.

C'est une folie de jeunesse. Au reste, il sait parfaitement ce qu'il se doit à lui-même; car j'ai reçu avant-hier un billet du vieux maréchal, qui ne ressemble en rien à ceux de ses confrères de l'Académie. Nous avons aussi notre orthographe, nous autres.

LE CHEVALIER.

Croyez, madame, que mes liaisons ne me feront point oublier ce que je dois à mon nom, et que mes lectures n'altéreront jamais mon respect pour ma mère. Je puis vous le prouver à l'instant même : daignez m'accorder un moment d'entretien; j'essayerai de dissiper vos préventions, et, après m'avoir entendu, vous déciderez vous-même de mon sort.

(Le marquis et le vicomte sortent. Goberville sort après eux.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, à son fils.

Je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Victime d'un ordre de choses qui me prive de tous les avantages accordés à mon frère, je me suis depuis longtemps résigné à la distance que le sort a mise entre nous. Je pardonne au marquis sa fortune, ses titres, et je ne sollicite de vos bontés que la permission de vivre obscur, et peut-être heureux.

LA DUCHESSE.

Est-ce là cette soumission dont vous me parliez?

LE CHEVALIER.

Mon cœur renferme un secret dont je vous dois l'aveu. La compagne, l'amie de ma sœur, cette jeune et intéressante orpheline que vous avez recueillie dans votre hôtel, et dont vous faisiez si souvent l'éloge...

LA DUCHESSE, souriant.

Julie!

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu la voir sans l'aimer; tant de vertus, de grâces, de talents, m'ont inspiré l'amour le plus sincère. Daignez m'accorder la main de Julie. Si vos regards sont blessés par cet hymen, dès que je serai son époux, nous partirons, nous quitterons la France.

LA DUCHESSE, froidement.

Cette union est impossible.

LE CHEVALIER.

Julie connait et partage mon amour ; le ciel a reçu nos serments.

LA DUCHESSE.

Je vous le répète, chevalier, cette union est maintenant impossible, et vous en connaîtrez bientôt vous-même les raisons. Mon fils, on ne met point en défaut la vigilance maternelle ; cette folle passion que vous avez cru me cacher, j'en ai suivi tous les progrès, j'en ai calculé les dangers, j'en ai prévenu les suites ; et ma prudence a élevé entre vous et Julie une barrière insurmontable.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ma mère ?

LA DUCHESSE.

Vous me remercierez un jour du parti que j'ai pris. Croyez-moi, mon fils, n'irritez point le duc par une résistance inutile, et soumettez-vous aux ordres de votre père.

(La duchesse sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, seul.

Me soumettre ! ah ! quand je le voudrais... Mais quelle est donc cette barrière que la volonté de ma mère a opposée à mon amour ? Aurait-elle forcé Julie à s'immoler avec ma sœur ? le même lieu serait-il destiné à ensevelir deux victimes de l'orgueil et de l'ambition ?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

J'attendais le départ de ma mère pour te gronder. La façon dont tu t'es exprimé m'a fait une peine... Est-ce ma faute à moi, chevalier, si j'hérite des biens de la famille ? C'est un ordre, un usage établi auquel j'ai dû me conformer. Mais il se présente une circonstance merveilleuse pour te rendre aussi riche que moi.

LE CHEVALIER.

Merci, mon frère, gardez les biens qui vous attendent.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de ceux-là ; épouse l'héritière qu'on me propose.

LE CHEVALIER.

Moi!

LE MARQUIS.

Il y a cent cinquante mille livres de rente; la jeune personne n'a rien de désagréable. Quant à son caractère... Elle a un fort beau château en Normandie, où elle peut se retirer; et une fois mariés, vous ne vous verrez plus, si cela vous fait plaisir.

LE CHEVALIER, souriant.

Voilà un bonheur conjugal tout à fait digne d'envie. Mon frère, si j'étais encore libre, je ne voudrais pas d'un mariage où le cœur ne serait pour rien; jugez si je puis l'accepter quand j'aime.

LE MARQUIS.

Moi aussi, j'aime; mais ce n'est pas une raison. Tous les jours on aime une jeune fille, et on épouse une demoiselle.

LE CHEVALIER.

Je respecte, j'honore celle que j'aime; jamais on ne fut plus digne d'estime que Julie.

LE MARQUIS.

La pupille de ma mère?

LE CHEVALIER.

J'ai juré qu'elle serait ma femme, et je tiendrai parole.

LE MARQUIS.

Y penses-tu, chevalier? Que cette jeune fille ait été l'objet de tes soins, qu'elle t'ait inspiré, comme à moi, le désir de lui plaire, à la bonne heure; mais l'épouser...

LE CHEVALIER.

Que lui reprochez-vous? Son peu de fortune? N'est-il pas une suite des sacrifices faits par son père à notre famille? Son éducation? elle a partagé celle de ma sœur.

LE MARQUIS.

Et sa naissance? Non, chevalier, tu ne nous affligeras pas par une telle mésalliance. Moi aussi, je n'ai pu me défendre des attraits de Julie, je l'adore; mais le ciel m'est témoin que je n'ai jamais songé à l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous vouliez la séduire?

LE MARQUIS.

L'honneur de ma famille avant tout.

LE CHEVALIER, s'échauffant.

Et c'est en préparant le malheur, l'opprobre d'un être vertueux,

sans défense, que vous prétendez honorer le nom de vos aïeux ?

LE MARQUIS.

Chevalier, ce langage...

LE CHEVALIER, furieux.

Voilà donc les prérogatives du rang, les nobles desseins du marquis de Surgy? Ah! ne vous y trompez pas... votre sang payerait l'outrage fait à Julie.

LE MARQUIS.

Silence, chevalier; on vient. C'est le fils de notre fermier.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; GÉRARD.

GÉRARD.

Pardon, messieurs, je vous dérange; vous étiez en affaires ?

LE CHEVALIER, se remettant.

Non, non, Gérard, tu ne pouvais venir plus à propos.

LE MARQUIS.

Eh bien ! et ton père, nos fermes, nos vassaux, nos troupeaux ?

GÉRARD.

Monsieur le marquis, vous êtes bien bon. Mon père, malgré son grand âge, travaille encore beaucoup à la terre, et se porte à merveille; vos fermes sont dans le meilleur état; monsieur le duc vient d'en renouveler le bail à mon père et à mon frère aîné; et quant à moi, il vient de m'arriver un bonheur... Dieu bénisse madame la duchesse et toute sa famille.

LE CHEVALIER.

Un bonheur, Gérard! et tu n'en as encore rien dit à ton frère de lait!

GÉRARD.

Monsieur le chevalier, c'est que ce bonheur-là m'est venu comme un coup de foudre. Il s'agit pour moi d'un établissement.

LE CHEVALIER.

C'est une bonne affaire ?

GÉRARD.

Ah! c'est mieux que je ne méritais.

LE MARQUIS.

Quelque bonne grosse fermière bien à son aise.

GÉRARD.

Non, monsieur le marquis, une brave et digne demoiselle,

sans fortune, mais à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre; me voilà à Paris, où, comme je vous l'ai dit, je viens m'établir avec la protection de madame votre mère. Je loge là, derrière l'hôtel Surgy.

LE CHEVALIER.

Je t'en fais compliment. Et comment cela est-il arrivé?

GÉRARD.

Vous savez qu'il y a environ un mois, mademoiselle Ernestine, votre sœur, vint habiter le château de Saint-Maurice. Elle avait avec elle une jeune demoiselle.

LE MARQUIS et LE CHEVALIER.

Julie!

LE CHEVALIER.

Achève.

GÉRARD.

Oui, monsieur; elle était si jolie, si aimable, que je l'aimais rien qu'à la voir; mais pour y penser, je ne l'aurais jamais osé, si ce brave M. Goberville, votre intendant, qui alors était au château, n'en avait écrit à madame votre mère, qui m'a donné une dot, son consentement, la promesse d'un établissement, et, depuis jeudi dernier, nous sommes mariés.

LE CHEVALIER.

Mariés!

GÉRARD.

A la paroisse de Saint-Maurice, par le chapelain de la duchesse.

LE CHEVALIER, à lui-même, à mi-voix.

Je comprends maintenant les paroles de ma mère : « J'ai élevé une barrière insurmontable. »

LE MARQUIS, à part.

Ah! ce drôle de Goberville se mêle de ces intrigues-là!

GÉRARD.

Mon bon monsieur le chevalier, excusez si je ne vous ai pas prévenu plus tôt, vrai, ce n'est pas ma faute; je sais combien vous vous intéressez à moi.

LE MARQUIS, à part.

Je n'en aurai pas le démenti; allons trouver le vicomte. (Il passe près du chevalier, et lui prend la main.) Eh bien, chevalier! tu vois: tandis que nous nous disputions le cœur de Julie, ce rustre était plus heureux que nous. (En sortant.) Sans adieu, monsieur Gérard, je vous félicite. Présentez mes hommages à votre charmante épouse.

GÉRARD.

Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARQUIS, à part.

Oui, parbleu, je te ferai cet honneur-là.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GÉRARD.

GÉRARD.

Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier? vous êtes triste, pensif.

LE CHEVALIER.

Moi!... oui, je pense.

GÉRARD, avec bonhomie.

Vous soupirez, vous n'êtes pas heureux, vous qui méritez tant de l'être; mon mariage vous rappelle peut-être quelque chagrin, quelque inclination contrariée. (Le chevalier fait un mouvement.) Ah, pardon! ce que je dis là n'est pas par curiosité au moins; mais quand on est heureux, on voudrait que tous ceux qu'on aime, qu'on respecte, le fussent aussi. Ce n'est pas l'embarras, si je suis heureux, moi, mademoiselle Julie ne l'est guère.

LE CHEVALIER, vivement.

Comment?

GÉRARD.

Vous savez bien ce qui est arrivé à Raymond, son frère; ils l'ont enrôlé.

LE CHEVALIER.

Oui, je l'avais oublié.

GÉRARD.

Toute la journée elle ne fait que pleurer.

LE CHEVALIER, vivement.

Elle pleure!

GÉRARD.

Elle aime tant son frère! elle lui est si attachée! Nous savons que Raymond s'est déjà réclamé de vous, qu'il vous a écrit. Eh bien! y a-t-il quelque espoir?

LE CHEVALIER.

J'en avais déjà parlé; mais je verrai moi-même son colonel. Quel est-il?

GÉRARD.

Régiment de Brie, colonel Fouquet.

LE CHEVALIER.

Colonel Fouquet! c'est un parent du vicomte, et je saurai par lui...

GÉRARD.

Tenez, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, sans doute dans l'intention de vous en parler aussi. Moi, je vais le voir en attendant, ce beau-frère, le consoler, lui porter quelque argent.

LE CHEVALIER.

Gérard, dis à Raymond que, si je ne puis pas le délivrer, nous partirons ensemble.

GÉRARD.

Oui, monsieur le chevalier. (Bas, à sa femme, qui entre, en lui montrant le chevalier.) Il n'est pas heureux; c'est bien dommage!

(Il sort; moment de silence.)

SCÈNE XI.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, fort embarrassé, et n'osant regarder Julie.

Je ne m'étais point préparé à recevoir la visite d'une personne...

JULIE, vivement, et avec la plus grande douceur.

Ah, monsieur de Surgy! je ne viens point me plaindre d'un malheur qu'hélas! je ne pouvais prévoir: ne craignez de ma part aucun reproche.

LE CHEVALIER, étonné, avec amertume.

Des reproches! vous plaindre, vous, Julie! et de quoi?

JULIE.

Vous avez raison; orpheline, pauvre, sans naissance, de quoi me plaindrais-je? J'eus tort de croire à vos serments.

LE CHEVALIER.

Oh! vous avez un tort encore plus grand, c'est celui d'avoir oublié les vôtres.

JULIE.

Les miens!

LE CHEVALIER.

Ici, à cette même place, ne jurâtes-vous pas d'être à moi, de n'être qu'à moi? Le temps, l'absence, disiez-vous, seraient sans influence sur cet engagement; ma mort même ne devait pas le rompre! Eh bien! deux mois se sont à peine écoulés depuis cette promesse, je vis, et vous êtes la femme d'un autre!

JULIE.

Qu'ai-je fait, que suivre vos conseils, que vous obéir?

LE CHEVALIER, étonné.

M'obéir!

JULIE, lui donnant plusieurs lettres.

Tenez, reprenez ces lettres que je vous rapporte.

LE CHEVALIER, les prenant.

Ces lettres!

JULIE.

Leur lecture m'a fait assez de mal.

LE CHEVALIER, lisant les lettres.

Ma signature! Non, non, Julie, ces lettres ne sont pas de moi; je ne les ai jamais écrites.

JULIE.

Est-ce bien possible? cette écriture...

LE CHEVALIER.

N'est pas la mienne.

JULIE.

Dieu!

LE CHEVALIER.

Vos yeux ont cependant pu s'y tromper; mais votre cœur...

JULIE.

Ah, malheureuse!

LE CHEVALIER.

Je frémis du soupçon. Ces lettres vous ont été remises...

JULIE.

Par M. Goberville.

LE CHEVALIER.

L'infâme!

JULIE.

Au nom de madame la duchesse.

LE CHEVALIER, anéanti.

De ma mère!

JULIE.

Charles, elle savait tout. Elle me peignit votre changement comme un bienfait de la Providence, qui, en m'éclairant sur la légèreté de votre caractère, me préservait d'une union qui aurait fait le malheur de ma vie et le désespoir de votre famille. Votre mère fit plus encore: pour me détacher entièrement de vous, pour me sauver, pour me garantir d'une faiblesse que je ne prenais pas

la peine de cacher, elle m'amena à lui promettre de donner ma main...

LE CHEVALIER.

N'achevez pas. Ah, Julie! je crois que j'aurais mieux aimé vous trouver coupable; du moins je serais le seul à plaindre. Mais vous êtes innocente, vous avez été abusée, trompée par ceux même qui vous devaient secours et protection. Notre amour effrayait leur orgueil, et cet orgueil a étouffé tous les sentiments de la nature. On m'a calomnié; et vous avez pu croire...

JULIE.

C'était votre mère, ma bienfaitrice.

LE CHEVALIER.

Non, leur perfidie n'a pu briser des nœuds que le temps avait consacrés; elle n'a pu m'enlever votre cœur, me priver d'un bien qui m'appartenait, qui m'appartient encore! Oui, Julie, en dépit de leurs exécrables ruses, tu n'as pas cessé d'être à moi; viens, fuyons ensemble.

JULIE.

Eh, monsieur Charles! partout où j'irai, je n'en serai pas moins la femme de Gérard.

LE CHEVALIER.

Sa femme!

JULIE.

Gérard est un honnête homme, qui vous respecte, qui vous aime, qui donnerait son sang pour vous. Je ne suis que malheureuse, vous ne voudriez pas me rendre coupable.

LE CHEVALIER.

Coupable, toi! non, Julie; je respecterai, dans la compagne d'un autre, celle que j'avais choisie moi-même; mais je ne serai point témoin de son bonheur : je ne vous verrai plus.

JULIE.

Vous songez à nous quitter!

LE CHEVALIER.

Il le faut, je ne saurais plus vivre dans un pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu, tous les sentiments généreux, où l'on immole à sa vanité jusqu'au bonheur de son fils. Mais avant de partir, je veux au moins te rendre un dernier service : je veux rendre à ton frère la liberté qu'on lui a injustement ravie; et après cela, s'il veut me suivre, je l'emmène.

Il ne me quittera plus ; ce sera mon compagnon, mon ami, et à lui du moins je pourrai parler de toi.

JULIE.

Charles ! ah ! que je suis malheureuse !

LE CHEVALIER.

On vient, tais-toi ; ici il n'est pas même permis de pleurer.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Madame Gérard, madame la duchesse vous demande.

JULIE.

J'y cours, monsieur. (Bas, à Charles.) Mais je vous verrai encore, n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Non, plus jamais.

JULIE, à part, s'essuyant les yeux qu'elle lève au ciel.

Ah, Charles !

(Elle sort.)

LE VICOMTE, la regardant aller.

Le marquis a raison, cette petite femme est charmante, elle mérite bien ce qu'il veut faire pour elle.

LE CHEVALIER.

Vicomte, j'apprends une chose assez singulière ; l'homme dont je parlais ce matin au marquis, le frère de Julie, est enrôlé dans le régiment de votre oncle, du marquis de Fouquet.

LE VICOMTE.

Vraiment ! c'est fort heureux pour lui.

LE CHEVALIER.

Très-heureux ; car j'espère que vous ne me refuserez pas son congé.

LE VICOMTE.

Son congé ! y pensez-vous, chevalier ? Cela fera un superbe grenadier pour la compagnie de Saint-Féréol.

LE CHEVALIER.

Mais cet homme ne s'est point donné volontairement, on a surpris sa signature.

LE VICOMTE.

Quand on aurait employé un peu de ruse, le grand mal ! un

homme de cinq pieds huit pouces mérite bien qu'on se donne un peu de peine pour l'engager.

LE CHEVALIER.

On l'a arraché à ses occupations, on a détruit son avenir.

LE VICOMTE.

Du tout ; avec du zèle, il peut devenir caporal, sergent.

LE CHEVALIER.

Vicomte, très-sérieusement, il me faut le congé de Raymond.

LE VICOMTE.

Eh, mon Dieu, chevalier ! vous êtes bien bon de vous occuper de ces gens-là. Qu'ils servent, c'est leur affaire : vous me surprenez toujours avec vos idées de philanthropie, comme ils appellent cela. Je ne sais pas de quel siècle vous êtes, mais ce n'est pas du nôtre. Vous voilà comme le duc de Mirau, le baron de Sausay, le comte de Grand-Maison, qui se font à tout propos les défenseurs d'un tas de pauvres diables.

LE CHEVALIER.

Ne sont-ce pas des hommes comme nous ?

LE VICOMTE.

C'est précisément là ce qu'ils disent ; mais voilà de ces erreurs que je ne pardonnerais pas même à mon père. Eh non ! mon cher, ce ne sont pas des hommes comme nous ; ils sont nés pour tout autre chose. Notre lot, à nous, c'est le plaisir, partout où il se trouve ; et je voudrais bien savoir ce que nous autres gens de qualité deviendrions, avec vos principes. Il faudrait donc reculer devant le moindre obstacle ; professer, comme vous, un respect ridicule pour le nœud conjugal ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'aussi, monsieur, rien n'est plus respectable.

LE VICOMTE.

A vos yeux, mais non aux nôtres. Dès qu'un mari nous gêne, nous avons toujours des moyens de l'éloigner.

LE CHEVALIER.

Et vous osez l'avouer !

LE VICOMTE.

Est-ce que ce n'est pas juste ? Aujourd'hui même, je viens de rendre un service éminent à votre frère. Ce pauvre marquis, il est fou d'une jeune fille que je ne vous nommerai pas. (Riant.) Elle s'est mariée il y a trois jours... Un autre se désolerait ; mais le marquis est un véritable philosophe, il n'y renonce pas.

LE CHEVALIER.

Il conserverait des espérances !

LE VICOMTE.

Mieux que cela ; à l'aide d'un ordre surpris et de quelques agents subalternes, ce soir nous enlevons le mari.

LE CHEVALIER.

Et vous ne craignez pas...

LE VICOMTE.

Qu'il se révolte, qu'il crie à l'injustice ! Il se passera deux ou trois mois avant que sa plainte ne parvienne au chancelier, qui ne plaisante pas, lui. Nous avons là quelques mauvais sujets de commis qui nous sont dévoués... Trois mois, ce sera tout juste le temps nécessaire pour que le marquis ne pense plus à la belle ; alors rien ne s'opposera plus à la liberté du mari.

LE CHEVALIER.

Vicomte, n'espérez pas que je vous laisse commettre une action aussi infâme. C'est donc pour cela que vous la priviez de son frère, que vous lui ôtiez son défenseur ?

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire ?

LE CHEVALIER.

Que si quelqu'un s'avise de causer la moindre peine à Julie, c'est à moi, à moi seul qu'il aura affaire.

LE VICOMTE.

Comment ! vous saviez...

LE CHEVALIER.

Je prends Gérard sous ma protection.

LE VICOMTE, à demi-voix.

Bon, j'entends, c'est une autre manière ; mais, chevalier, je crains bien que vous n'arriviez trop tard. D'ailleurs, votre frère est l'aîné ; et au moment où je vous parle, nos gens sont chez lui à l'attendre.

LE CHEVALIER.

Malheureux ! quelle horreur ! vous m'en rendrez raison !

LE VICOMTE.

Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER.

Je n'écoute rien.

(On entend ici le bruit de l'orchestre.)

LE VICOMTE.

Le bal commence ; entendez-vous cet air nouveau ? la Camargo.

LE CHEVALIER.

Eh! que m'importe!

LE VICOMTE.

Il m'importe à moi; les convenances avant tout.

LE CHEVALIER, voulant l'arrêter.

Un mot.

LE VICOMTE.

Impossible. Votre mère ne doit rien soupçonner de ce qui se passe; mais après le bal, je suis à vous... (Il entre dans la salle du bal.)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, seul.

La priver de son mari! de son frère! Et voilà la protection qu'on lui accorde! Non, ce double forfait ne s'accomplira pas. Mais où trouver Gérard, et comment le prévenir?

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER; JULIE, sortant de chez la duchesse.

LE CHEVALIER.

Ah! c'est vous, Julie; le ciel en soit loué!

JULIE.

Vous qui ne vouliez plus me voir; qu'avez-vous donc? N'entrez-vous pas dans la salle du bal, où l'on vous attend sans doute?

LE CHEVALIER, sans l'écouter.

Où est votre mari?

JULIE.

A la caserne de Raymond; où je vais le trouver, pour retourner ensemble chez nous.

LE CHEVALIER.

Gardez-vous-en bien, qu'il n'y retourne jamais! sa liberté est menacée.

JULIE.

O ciel! mon mari!

LE CHEVALIER.

Et ce ne sont point les seuls dangers qui l'attendent. Mais je déjouerai leurs infâmes complots. Que Gérard se cache seulement jusqu'à ce soir.

JULIE.

Mais où lui trouver un asile?

LE CHEVALIER, réfléchissant.

Où? Chez M. le duc de Penthièvre. Si ce digne prince était à Paris, l'autorité de son nom, de ses nobles vertus nous protégerait. N'importe, je vais vous conduire à son hôtel, il est ouvert à tous les infortunés; son homme de confiance vous y recevra. Pendant ce temps, je me procurerai des chevaux. Dans deux heures, j'irai vous chercher, et demain vous serez loin de Paris.

JULIE, se jetant dans ses bras.

Ah! comment vous remercier!

LE CHEVALIER.

En me donnant la force de t'oublier. On vient, je les entends, leurs fêtes me poursuivent jusqu'ici. (Se dégageant des bras de Julie.) Julie! Julie! pense à Gérard.

(Julie pousse un cri, s'arrache des bras du chevalier, et se précipite vers la porte à gauche, tandis que celui-ci sort par la porte à droite.)

PENDANT,

DRAME.

Le théâtre représente une boutique de perruquier, garnie de ses accessoires, et ornée de gravures de l'époque. Le fond est fermé par un vitrage. A gauche de l'acteur, la porte d'un cabinet et une croisée faisant face au spectateur. A droite, une porte qui conduit à un petit caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, à droite, travaillant; de l'autre côté, GÉRARD, achevant de s'habiller devant son miroir.

GÉRARD.

Femme, serre mon gilet et ma carmagnole, et donne-moi mon uniforme; voilà bientôt l'heure.

JULIE.

Tu vas déjà à la section?

GÉRARD.

Il le faut bien; je suis de garde.

JULIE.

Quand je ne te vois pas, je tremble toujours.

GÉRARD.

Et voilà le mal; il faut du cœur, de la fermeté. Si dans ces jours de terreur les honnêtes gens se soutenaient, ils seraient les plus forts; car, quoi qu'on en dise, ils sont encore les plus nombreux : mais ils s'en vont, ou ils se cachent, alors les autres se montrent; c'est tout naturel.

JULIE.

Et toi, qui t'exposes tous les jours.

GÉRARD.

Moins que tu ne crois; ils sont encore plus bêtes que méchants, si c'est possible. Perruquier patriote, mon peigne et mon civisme me donnent accès chez tous leurs gros bonnets. Grâce à mon jargon patriotique, je passe pour un chaud, même aux yeux des plus ardents; ce qui m'a mis en haute estime auprès de nos *Aristides* du faubourg Antoine. Sans qu'ils s'en doutent, je leur ai fait faire plus d'une bonne action, dont ils sont innocents, et qui leur comptera peut-être un jour comme s'ils l'avaient faite exprès.

JULIE.

Toi qui sais toutes les nouvelles, en as-tu de la famille Surgy?

GÉRARD.

Tous proscrits, dispersés. Le marquis a émigré, et sans doute dans ce moment il est à Coblentz.

JULIE.

Et son frère, le chevalier? Au moins celui-là ne doit avoir rien à craindre. Depuis son retour d'Amérique, il a toujours continué de servir en France. On l'a vu, dans les jours de péril, s'armer pour la défense du trône, et plus tard pour celle de nos frontières, où il a fait des prodiges de valeur, remporté des victoires.

GÉRARD.

Mais dans ces temps-ci, cela ne suffit pas.

JULIE.

Que veux-tu dire? et d'où viennent ces tristes pensées? Qu'as-tu donc?

GÉRARD.

Rien.

JULIE.

Aurais-tu encore des soupçons contre lui?

GÉRARD.

Moi! soupçonner notre ami, notre bienfaiteur, celui à qui je

dois tout ! et que pourrais-je lui reprocher? De t'avoir aimée? c'est si naturel; moi-même je t'aime comme le premier jour. Dans cette misérable boutique, si peu faite pour toi, quand je suis occupé après une pratique, je m'arrête souvent pour te regarder avec admiration, et si j'osais, je me mettrais à genoux devant toi; mais un mari, ça serait suspect.

JULIE.

Et de ce temps-ci, il y a du danger à être dans les suspects.

GÉRARD.

Oui, vraiment.

JULIE.

Aussi, et s'il est vrai que tu m'aimes, dis-moi la vérité, il y a quelque chose que tu médites, et que tu me caches.

GÉRARD, embarrassé.

Moi!

JULIE.

Oui; cette nuit, tu t'es levé sans bruit, tu es descendu ici, dans la boutique; je t'ai entendu parler à voix basse avec quelqu'un. Est-ce quelque danger qui nous menace?

GÉRARD.

Non, sans doute.

JULIE.

N'importe, je veux tout savoir; as-tu des secrets pour moi?

GÉRARD.

Non... mais attendons à ce soir... ce soir... je te dirai tout, et tu m'approuveras, je l'espère; mais c'est à cause de cela qu'il faut absolument exécuter le projet dont je te parlais l'autre jour.

JULIE.

Quoi! encore ce divorce?

GÉRARD.

Il n'y a que cela qui puisse me rassurer. Je connais ta tendresse; tu es sûre de mon amour; rien ne nous empêche de divorcer avec confiance, pour quelques jours seulement.

JULIE.

Tu as beau dire, je ne pourrai jamais m'habituer à cette feinte.

GÉRARD.

Il le faut cependant; il faut prendre garde d'être soupçonné par cette foule d'agents secrets qui circulent dans Paris; tant de gens croient se sauver eux-mêmes en dénonçant les autres, que la délation est à l'ordre du jour.

JULIE.

Oui, les hommes comme ce misérable Goberville.

GÉRARD.

Songe donc que nous sommes presque les seuls du faubourg qui restions unis : ça peut nous faire du tort; si ces coquins-là se doutent que je suis un bon mari et un honnête homme, ils n'auront plus confiance en moi.

JULIE.

Je le crois bien.

GÉRARD.

Cessant d'être initié à leurs conciliabules, je ne saurai plus rien de ce qu'ils projetteront; et dès lors il me sera impossible de faire prévenir les braves gens de ce qu'on trame contre eux. Et puis, étant étrangers l'un à l'autre... (A part.) Si je suis pris, elle ne sera pas comprise.

JULIE.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Je dis que, séparée de moi, tu n'as rien à craindre; on respecte encore les femmes divorcées. Ainsi, c'est décidé, dès ce soir...

JULIE.

Tu le veux?

GÉRARD.

Ce temps-là ne peut pas durer, et dans quelques jours je t'épouserai en secondes noces. Adieu, ma femme, voilà l'heure qui sonne à l'horloge de la municipalité. Soigne notre ménage, garde notre boutique, je vais garder la nation.

(Il va prendre son fusil à gauche; il embrasse sa femme, et sort.)

SCÈNE II.

JULIE, seule.

Ah! voilà un brave homme, qui a déjà rendu service à bien des gens qui le méprisaient jadis, et qui un jour l'oublieront peut-être. N'importe, il a fait son devoir, il a eu raison. Ils sont si malheureux! dépouillés de leurs biens, errants, forcés de fuir, voués à la misère, loin de leur patrie, ou à la mort, s'ils osent y rentrer; car j'ai lu ces lois terribles, qui poursuivent non-seulement les proscrits, mais ceux même qui oseraient leur donner asile. Et ce sont des hommes qui ont pu faire de pareilles lois!

Charles, Charles, où es-tu? O mon Dieu! pardonnez-moi; ce n'est pas y penser, que de trembler pour lui! Mais qu'entends-je? quel est ce bruit? il y a un rassemblement dans la rue. (Musique; morceau agité.)

SCÈNE III.

JULIE; LE MARQUIS, entrant par la porte de la boutique.

LE MARQUIS.

Qui que vous soyez, sauvez-moi, donnez-moi asile; les entendez-vous? ils me poursuivent. (Il jette son chapeau.)

JULIE.

Dieu! qu'entends-je! quelle voix? le marquis.

LE MARQUIS.

Julie! O justice céleste! Eh bien, tant mieux! je n'irai pas plus loin; que mon sort s'accomplisse, livrez-moi...

(Il s'assied sur une chaise auprès de la table à droite.)

JULIE.

Vous livrer? y pensez-vous. Où sont-ils?

LE MARQUIS.

Dans le faubourg.

JULIE.

Notre maison fait le coin, et au moment où vous avez tourné ils ont dû vous perdre de vue.

LE MARQUIS.

Oui, pour un instant; mais ils vont visiter toutes les maisons de cette rue.

JULIE.

Peut-être; venez, là, dans ce cabinet. (Montrant le cabinet à gauche. Le marquis entre dans le cabinet, mais reste un instant sur la porte.) Ciel! j'entends les tambours; ils approchent!

(Morceau de musique avec tambours, dans le lointain, et *crescendo*.)

LE MARQUIS, à la porte du cabinet.

O supplice plus cruel que la mort! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Viennent-ils?

JULIE.

Hélas, oui!

LE MARQUIS.

Et pas d'armes pour me défendre!

JULIE.

Cette chambre donne sur la place de l'Égalité... S'ils entrent,

fuyez par là. (Le marquis referme la porte.) Sa mort du moins sera différée, et peut-être même, si le ciel le protége... Mais comment lui donner le temps de s'évader? (S'asseyant et prenant son ouvrage.) O mon Dieu! inspirez-moi; que n'ai-je le sang-froid de Gérard! mon émotion, mon trouble vont me trahir...

(Ici finit le morceau de musique avec *crescendo* de tambours.)

LE MARQUIS, ouvrant la porte.

La porte de la rue est fermée.

JULIE.

Ah, c'est vrai! mon mari a la clef. (Pâle et tremblante.) Recommandez-vous à Dieu, et moi aussi. (L'air du Muletier.) Ils approchent, j'entends les soldats, les voici.

(A travers le vitrage du fond, et au-dessus du rideau, on aperçoit les chapeaux des soldats; on entend sur le pavé le bruit de leurs fusils, qui retentissent. Un commandant de patrouille, suivi de quelques hommes, entre dans la boutique.)

L'OFFICIER.

Commençons par cette maison-ci.

(Un des soldats s'approche de Julie, qui se met devant la porte du cabinet; un autre va du côté du caveau à droite.)

GÉRARD, entrant.

Que faites-vous donc? ce n'est pas la peine; c'est ma maison, et j'en réponds. Cependant, si vous voulez, voilà la citoyenne, qui vous fera les honneurs.

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE.

Il n'y a rien à craindre, c'est la maison du patriote Gérard.

PLUSIEURS VOIX, dans la rue.

Oui, oui, c'est la maison du patriote Gérard.

GÉRARD, à sa femme.

Adieu, femme. Qu'as-tu donc? est-ce que la présence des citoyens...! Ne crains rien, je suis à toi tout à l'heure; je reviens après la patrouille. (Aux hommes de la patrouille.) Allons, allons, les traînards!

L'OFFICIER.

Un instant, citoyen Gérard, nous allons placer deux sentinelles au coin de la rue, et continuer nos recherches. Marche! (Ils sortent. On entend l'officier dans la rue dire à haute voix :) Deux factionnaires au coin de la rue.

(Le tambour reprend; et à mesure que le bruit s'affaiblit graduellement, Julie semble renaître.)

JULIE, ouvrant la porte du cabinet, au marquis.

Venez; nous sommes sauvés, du moins pour le moment.

LE MARQUIS, se jetant dans un fauteuil.

Respirons; je n'en puis plus!

JULIE.

Comment vous trouvez-vous en France, vous qu'on disait émigré?

LE MARQUIS.

Je m'étais réfugié en Suisse. La marquise ma femme m'a fait passer, par un des nôtres, une lettre qui m'a appris que mon fils Alfred, l'unique rejeton des Surgy, était dangereusement malade. A tout prix j'ai voulu le revoir. J'ai repassé la frontière. Ah, mon enfant! comme ils ont arrangé cette pauvre France!

JULIE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Et que de tourments avant de revoir ma famille! Voyager à pied, moi, le marquis de Surgy! Tous les soirs des gîtes affreux! Point de procédés, point d'égards; et à chaque nouveau visage des inquiétudes mortelles! Enfin, après huit jours d'une marche pénible et forcée, profitant d'un moment de désordre à la barrière Saint-Jacques, j'entre dans Paris. Quel spectacle!

JULIE.

Je le sais mieux que vous. Mais, monsieur le marquis, cela ne peut pas durer.

LE MARQUIS.

Nous en disions autant quand nous sommes partis; et tu vois, ça a été d'un train... On confisque nos biens, on brûle, on démolit nos châteaux, on proscrit nos personnes. Là-bas nos ressources diminuent, rien ne passe. Ils ont saisi à la frontière des fonds qui nous étaient expédiés : c'est une horreur; et ici c'est encore pis. Après avoir embrassé ma femme et mon fils, j'écris sur-le-champ à Goberville, notre ancien procureur, notre intendant...

JULIE.

Qu'avez-vous fait!

LE MARQUIS.

Pour lui demander un à-compte sur les sommes considérables qu'il a perçues en notre nom. Le drôle me fait répondre qu'il est désolé, mais qu'il n'est plus que le débiteur dela nation.

JULIE.

Lui apprendre que vous êtes à Paris ! quelle imprudence ! lui qui est du comité des recherches.

LE MARQUIS.

Je ne suis plus surpris si, un quart d'heure après sa réponse, les sbires, les alguazils étaient à notre porte !... Obligé de m'évader par une cheminée, de là sur les toits; enfin, ma chère Julie, sans ton généreux secours, je tombais entre leurs mains, et tu sais le sort qui m'était réservé. Mais quand ton mari, quand Gérard va revenir, y a-t-il sûreté pour moi? car lui aussi a un peu donné là dedans.

JULIE.

Comme tant d'autres dans le commencement; il voyait tout en beau, et s'imaginait qu'on ne voulait que notre bonheur à tous.

LE MARQUIS.

Oui, c'étaient là les idées de mon frère le chevalier.

JULIE.

Mais quand il s'est aperçu qu'on gâtait tout ce qui se faisait de bien, que des intrigants, des scélérats travaillaient pour leur propre compte, et faisaient la guerre à tout ce qu'il y avait en France de grand, d'honnête, de riche, oh ! alors...

LE MARQUIS.

Tu crois donc qu'on peut se fier à lui? qu'il n'a point, comme tant d'autres, oublié ses anciens maitres?

JULIE.

Il n'a oublié que le mal qu'on lui a fait.

LE MARQUIS.

Ah, oui ! je comprends. Et mon frère, où est-il en ce moment?

JULIE.

A l'armée du nord. Nous lui écrirons, et j'espère que son crédit pourra vous sauver.

LE MARQUIS.

Oui, oui, j'accepterai pour ma femme, pour mon fils; car, si c'était pour moi !... Et ce pauvre vicomte de la Morlière, mon ancien ami?

JULIE.

Vous savez bien qu'avant nos désastres il était parti pour rejoindre l'expédition de M. le capitaine de La Peyrouse.

LE MARQUIS.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Et l'on n'a pas eu de ses nouvelles?

JULIE.

Non, monsieur, je ne crois pas. Mais taisez-vous ; j'entends chanter dans la rue. C'est mon mari qui revient.

LE MARQUIS, regardant à travers les carreaux.

Eh mais, il n'est pas seul !

JULIE.

Il est avec Morin, le cordonnier du coin, maintenant le citoyen Caracalla, qui dernièrement a été nommé municipal...

LE MARQUIS.

Un municipal !

JULIE.

Celui-là du moins n'est qu'une bête. Mais jusqu'à son départ cachez-vous toujours ; c'est le plus prudent.

(Le marquis rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

CARACALLA, GÉRARD, JULIE.

GÉRARD, posant son fusil.

Encore une faction dans le sac à poudre. M'en voilà délivré, et grâce au ciel nous n'avons trouvé personne. Ma femme, un peignoir blanc ; c'est le citoyen Caracalla qui vient se faire donner un coup de peigne.

CARACALLA.

J'étais là z-à regarder ces deux factionnaires qui sont au coin de la rue, et quasiment devant ta porte. Ils ne laissent passer personne ; mais moi c'est différent, ils m'ont porté les armes, parce qu'un municipal ça passe partout, ça va t-à tout. (Il donne son gilet à Julie. Julie prend le gilet et le place sur une table.) Merci, citoyenne. (Julie lui présente un peignoir.) Dis donc, Gérard, es-tu z-à l'ordre du jour ? sais-tu le nouveau décret ?

GÉRARD.

Lequel ?

CARACALLA.

Il est z-enjoint aux citoyens de se tutoyer, sous peine d'être suspects, comme adulateurs. Quelle belle idée ! comme c'est patriotique !

JULIE, lui passant le peignoir.

Comment ! les hommes tutoieront les femmes ? les enfants tutoieront les vieillards ?

CARACALLA.

Les prérogatives de la nature.

JULIE.

Et que deviendra le respect, la politesse?

CARACALLA.

Supprimés par décret du 10 brumaire.

JULIE.

Mais comment feront, par exemple, vos domestiques?

CARACALLA.

D'abord, citoyenne, la nation ne reconnait pas de domestiques. Attache-moi cela. (Montrant les cordons du peignoir.) Elle ne reconnait que des égaux et des perturbateurs. (Pendant ce temps, Gérard va et vient d'un côté et d'autre dans la boutique, et prépare tout ce qui lui est nécessaire pour accommoder Caracalla.) Si tu étais t-à la tête des choses, tu saurais que les domestiques ne peuvent pas exister sans qu'il y ait de ces êtres dégradés par la fortune qu'on appelait z'autrefois des ci-devant maitres; et la nation n'en reconnaîtra jamais... C'est invincible.

GÉRARD, à Caracalla, le faisant asseoir.

Mets-toi là.

JULIE.

Elle aurait pourtant bien besoin d'un maître, la nation; et vous autres aussi.

(Elle passe à droite et s'assied sur le bras d'un fauteuil, regardant toujours Caracalla.)

GÉRARD.

Y penses-tu? au lieu d'un nous en avons vingt-cinq ou trente mille, qui ne nous coûtent rien de façon.

CARACALLA, assis.

C'est juste.

GÉRARD, peignant Caracalla.

Quel beau gouvernement que celui où l'on a toujours des fonctionnaires sous la main, des municipaux qu'on va prendre au pétrin du boulanger ou dans l'échoppe du savetier!

CARACALLA.

Certainement. (Il se lève, et d'un ton déclamateur.) Quand le peuple romain avait besoin d'un général, il allait dans les champs, et il prenait z-un cultivateur! A propos de citoyen romain, encore un sacrifice à la patrie. (Montrant sa queue.) Coupe-moi ça.

GÉRARD.

Comment! tu veux...

CARACALLA, se rasseyant.

Les municipal, c'est censément comme des sénateurs romains; il faut qu'ils soient z-à la Titus... Fameux citoyen, que le citoyen Titus !... A propos de queue, je t'ai vu passer tantôt z-avec la patrouille; et toi, qui ordinairement va z-en tête, tu étais dans les trainards.

GÉRARD, tout en le coiffant.

Que veux-tu, citoyen municipal, c'est que les derniers souliers que tu m'as faits me gênaient un peu.

CARACALLA.

C'est possible; depuis que j'ai t-été nommé municipal, je néglige l'escarpin. Je ne fais plus de souliers, je fais des motions.

GÉRARD.

Aux Cordeliers?

CARACALLA.

Non, c'est des patriotes à l'eau rose; je vas à une autre société: tous purs montagnards dans celle-là. Et si la citoyenne m'entendait quand je suis t-à la tribune...

JULIE.

Je me demande toujours où vous avez appris l'éloquence.

CARACALLA, se levant.

Quand un citoyen z-actif a des principes solides (Gérard le fait asseoir), il a beau ne rien savoir, il est propre à tout. (Il se relève.) Voilà le résumé des droits de l'homme.

GÉRARD, le faisant asseoir.

Il a raison; un bon citoyen n'a pas besoin d'étudier! il se suffit à lui-même.

CARACALLA.

Celui-là me comprend, c'est pour cela que nous abattons tous ces monuments du despotisme: la porte Denis, la porte Martin, et un tas d'estatues et de palais, et des hôtels qui vexent le peuple. (Il se lève, et va à Julie.) Raisonnons. A supposer que les places, comme tu voudrais l'inculquer, soient z-à la participation de ce que tu appelles des connaisseurs, des savants; hein... qu'arriverait-il?

JULIE.

Vous ne seriez pas en place.

CARACALLA.

Oui, mais nous retombons dans la féodalité et les accapareurs... voilà. Ainsi, citoyenne, je t'invoque à plus de... je t'y invoque (A Gérard.) Tu as donc fini? ça fait...

GÉRARD.

Un assignat de 500 francs.

CARACALLA.

C'est z-un peu cher ; on a eu tort de ne pas comprendre la coupe des cheveux dans le *maximum*.

JULIE.

Il n'aurait plus manqué que cela, après avoir supprimé la coiffure et la poudre.

CARACALLA.

Citoyenne, tu es t-égoïste, la révolution n'a pas été faite pour les perruquiers ; et tout de même, citoyenne, toi qui ne l'aimes pas la révolution, tu en uses. Gérard m'a tout raconté ; tu es bien aise de la trouver, pour divorcer, cette pauvre révolution.

JULIE.

Moi !

CARACALLA.

C'est singulier, comme cette loi du divorce a du succès dans les ménages ; les citoyennes en sont folles : c'est une loi pour les femmes. Ces coquins de législateurs, ça pense à tout. (A Gérard.) Ah çà ! c'est toujours pour ce soir ; et les témoins !

GÉRARD.

Toi, le pâtissier Manlius, et les deux premiers citoyens venus.

CARACALLA.

Ma foi, tu as aussi bien fait. A présent, on peut tout dire. Gérard, tu as déjà z-un remplaçant.

GÉRARD.

Moi !

JULIE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CARACALLA.

Citoyenne, tu n'as pas la parole. (A Gérard.) J'ai rencontré ce matin la citoyenne Cornélie, la rempailleuse, une des plus intrépides tricoteuses de la section ; elle a vu hier soir à la brune, un galantin, un muscadin, tranchons le mot, un individu qui se glissait par la fenêtre basse dans la chambre de ta femme.

GÉRARD, à part.

On l'a vu !

CARACALLA.

Et comme il n'est pas sorti, faut croire qu'il y est encore, et la preuve. (Montrant le chapeau que le marquis a jeté en entrant.) Voilà

z-un chapeau rond, qui est le sien, car toi z-et moi n'en portons pas.

JULIE, à part.

O ciel !

GÉRARD.

Tu oserais soupçonner ma femme !

CARACALLA.

Puisqu'elle ne va plus l'être. Seulement, elle a z-un peu anticipé, et voilà tout.

(On frappe à la porte du cabinet à gauche.)

GÉRARD.

On frappe à cette porte qui donne sur la place de l'Égalité. Femme, va ouvrir.

JULIE, embarrassée.

Oui, oui, mon ami; oui, j'y vais.

CARACALLA, prenant son bonnet.

Va donc, citoyenne; et moi, j'ai le temps d'aller z-écouter les papiers chez Cassius le limonadier. (Donnant une poignée de main à Gérard.) Salut et fraternité.

(Il sort en chantant.)

GÉRARD.

Eh bien, femme ! tu n'entends pas?

JULIE.

Oui, mon ami, c'est toi qui as la clef.

GÉRARD.

C'est juste. (Il ouvre la porte du cabinet, et voit le marquis.) Dieu ! le marquis !

SCÈNE V.

GÉRARD, LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, entrant.

Moi-même; je suis perdu, car celui qui frappe à cette porte, c'est notre ancien intendant, c'est Goberville; j'ai entendu sa voix.

GÉRARD, montrant la rue.

Et Dieu sait s'il vous connaît. Fuyez pendant que je vais ouvrir.

JULIE.

Et les deux factionnaires, qui ne laissent sortir personne de la rue. Plutôt dans le caveau.

GÉRARD.

Non; j'ai là un trésor trop précieux pour l'exposer.

LE MARQUIS.

Adieu, mes amis; laissez-moi partir.

GÉRARD.

Partir! (A Julie.) Voilà la clef, femme, va ouvrir. (Au marquis.) Campez-vous là. Du sang-froid et de la présence d'esprit.

(Il fait placer le marquis dans un fauteuil près de la table à droite, prend le plat à barbe, lui barbouille toute la figure d'écume de savon, et s'apprête à le raser.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; GOBERVILLE.

(Le marquis est sur le fauteuil à droite; Gérard est occupé à le raser. Julie est assise auprès de la table à gauche. Goberville est entre Julie et Gérard.)

GOBERVILLE.

On entre donc; ce n'est pas sans peine. Il me semble, citoyen Solon, que tu laisses bien longtemps les patriotes à la porte.

GÉRARD.

Je t'ai bien entendu, citoyen Sénèque; mais ma femme, qui est malade et souffrante, n'était pas là, et je tenais une pratique que je ne pouvais pas quitter. D'ailleurs, tu pouvais bien faire le tour et entrer par ma boutique, qui est toujours ouverte à tout le monde.

GOBERVILLE.

C'était mon chemin par là; je viens de l'ancien hôtel Surgy, dont la vente est affichée. Comme j'ai besoin de toi, je viens te prendre, pour t'y emmener.

GÉRARD.

Impossible; je suis de garde. J'ai à sept heures une seconde faction; mais après, tant que tu voudras. (S'approchant de Goberville, et lui parlant à voix basse.) Est-ce que tu as des vues sur ce bâtiment?

GOBERVILLE.

Il faut bien placer ses assignats. D'ailleurs, je n'achète que pour démolir. (Le marquis fait un mouvement.) Qu'est-ce qu'il a donc, le citoyen?

GÉRARD.

Tu peux parler; c'est un citoyen de la république batave, qui

n'entend pas le français; un ostrogoth de Hollandais qui vient changer ses fromages contre des assignats.

GOBERVILLE.

L'imbécile! On dit que les Surgy ont caché de l'argent là-dedans avant de partir; et, comme membre du comité des recherches, je viens, au nom de la nation, te requérir de m'aider dans l'exercice de mes fonctions, comme connaissant les êtres de la maison.

GÉRARD.

Pas beaucoup; mais ma femme, qui y a été élevée, viendra avec nous, et nous aidera à découvrir le trésor. (*Au marquis.*) Mais tiens-toi donc, citoyen, (*repassant le rasoir*) et n'aie pas peur. (*A Sénèque.*) Bien entendu que nous partagerons également en frères.

GOBERVILLE.

C'est juste, fraternité.

GÉRARD.

Et égalité. Et n'y a-t-il pas des risques dans cette affaire-là? Si les Surgy revenaient.

GOBERVILLE.

Impossible, la loi est formelle; peine de mort. Dans quelques jours il n'y aura plus de Surgy en France.

JULIE, *se levant et s'approchant de Goberville.*

Et le général, qui est un bon citoyen!

GOBERVILLE.

Le général! le général! Ce n'est pas si difficile d'être général dans ce temps-ci. Il y en a des milliers dans les armées. Et, parce que celui-ci a gagné des batailles, qu'il a rossé les Autrichiens, tu crois qu'il servait la patrie? c'était un agent de *Pitt* et de *Cobourg*. Il soudoyait les émigrés, les ennemis de la nation. N'avait-il pas l'infamie d'envoyer de l'argent à sa famille?

GÉRARD.

Je m'en doutais depuis longtemps; il a toujours été un enragé de modéré.

JULIE.

Vous lui reprocheriez de secourir son père?

GOBERVILLE.

Est-ce que Brutus avait un père? c'est tout au plus s'il avait des fils; et encore avec lui ça ne durait pas longtemps. Au surplus, nous l'avons mandé à la barre, il n'a pas comparu; hors la loi, et me voilà tranquille. (*Julie se laisse tomber sur le fauteuil presque évanouie.*) Eh bien! qu'a donc ta femme? Je crois qu'elle se trouve mal.

GÉRARD, courant à elle.

Julie! il serait possible! Non, elle revient. Je t'avais bien dit qu'elle était malade et souffrante.

GOBERVILLE.

Allons, allons, je te laisse achever ton ouvrage. A ce soir, à neuf heures et demie. (Il va jusqu'à la porte, le marquis se lève; mais entendant Goberville, qui revient, il se rassied.) Mais à cette heure-là ta boutique sera fermée?

GÉRARD.

Tu entreras par la place de l'Égalité.

GOBERVILLE.

Et si tu n'es pas encore rentré; si la citoyenne est malade?

GÉRARD, à part.

Il ne partira pas!

GOBERVILLE.

Je ne me soucie pas d'attendre dans la rue. Donne-moi ta clef.

GÉRARD.

Ma clef?

GOBERVILLE.

Est-ce que ça t'effraye? est-ce qu'on ne peut pas entrer à toute heure dans le domicile d'un bon patriote?

GÉRARD.

Et que veux-tu qu'on me prenne? Femme, donne la clef.

(Julie donne la clef à Goberville.)

GOBERVILLE.

A la bonne heure. Je savais bien que le citoyen Solon Gérard était la crème de la section, et je plaindrais un ci-devant qui tomberait entre ses mains.

(Le marquis fait un mouvement.)

GÉRARD.

Tiens-toi donc, citoyen, tu vas te faire couper.

GOBERVILLE.

Allons, à ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; excepté GOBERVILLE.

GÉRARD.

Enfin, il s'éloigne.

JULIE.

Charles ! ils l'ont condamné, il n'est plus.

GÉRARD.

Rassure-toi ; il avait des amis, qui l'ont prévenu à temps.

LE MARQUIS.

Mon frère ; qui a pu le sauver ?

GÉRARD.

Celui que tout à l'heure vous soupçonniez vous-même.

LE MARQUIS.

Moi !

GÉRARD.

Oui, vous m'avez cru capable de vous trahir ; par bonheur, il est ici quelqu'un qui peut vous répondre et me justifier.

(Musique peignant l'inquiétude et finissant par un forté.)

LE MARQUIS et JULIE.

Que dit-il ?

GÉRARD, allant à la porte du caveau, et appelant.

Venez, général, ne craignez rien.

JULIE, tombant dans un fauteuil.

Ah, c'est lui !

LE GÉNÉRAL, qui est sorti du caveau, regarde autour de lui, et aperçoit le marquis... Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.

Mon frère ! (Se tournant vers Gérard et Julie.) Mes amis, mes bienfaiteurs, comment m'acquitter jamais ? Je vous dois la vie, et le plus grand bonheur que j'aie goûté depuis longtemps. Je retrouve mon frère.

JULIE.

Quoi ! c'est vous qui depuis hier soir...

GÉRARD.

Oui, voilà mon secret ; je ne voulais pas te faire partager les dangers auxquels il m'exposait. Et puis, te le dirai-je ? en vous sachant sous le même toit, j'éprouvais là...

JULIE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi, tais-toi ; demande au général lui-même s'il est quelqu'un au monde qui plus que toi mérite mon amour.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tu en étais digne. (Lui tendant la main ainsi que le marquis.) Viens, notre ami ; viens, notre frère.

LE MARQUIS, lui tendant les bras.

Oui, notre frère.

GÉRARD, essuyant ses yeux.

Allons, allons, voilà qui est bien; mais le temps presse, les mêmes dangers vous menacent. Est-il vrai, avant tout, que l'hôtel de Surgy contient une partie de vos richesses?

LE MARQUIS.

Un peu d'or et quelques diamants, dans la chambre de ma mère, derrière le second panneau à droite.

GÉRARD.

J'y cours avant le citoyen Sénèque; ensuite, et comme maintenant votre séjour à Paris est connu de quelques misérables, il faut en repartir sur-le-champ. Avez-vous un passe-port?

LE GÉNÉRAL.

Celui que tu m'as donné, et qui est loin d'être en règle.

LE MARQUIS.

Et moi celui de mon domestique.

GÉRARD.

C'est bien; mais cela ne suffit pas, il faut encore, pour sortir de Paris, la permission d'un municipal. (Prenant les deux papiers.) Je m'en charge; je vais au district, à la municipalité. (Il revient, et se place auprès de Julie, à qui il dit :) Pourvu qu'il soit encore temps; car si cette nuit ils n'ont pas quitté Paris, demain je ne réponds pas d'eux.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

GÉRARD.

Rien. (A Julie.) Allons, femme, voilà près de huit heures et demie, on peut fermer la boutique sans être suspect; allume la lampe, la chandelle, et puisque nous sommes assez heureux pour les recevoir, fais-leur les honneurs de la maison. Adieu, patientez jusqu'à mon retour.

(Gérard sort; on entend à haute voix, en dehors :) Qui vive? qui va là?

GÉRARD.

N'aie pas peur, patrouille, c'est moi : je peux bien sortir de ma maison.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL; JULIE, qui, pendant ce temps, allume la lampe et la chandelle.

LE MARQUIS.

Il paraît que les factionnaires sont toujours là.

LE GÉNÉRAL.

Ah, Julie !

JULIE.

Laissez-moi fermer cette boutique; car je craindrais qu'à travers les vitraux on ne vous aperçût.

LE GÉNÉRAL.

Nous allons t'aider.

JULIE.

Non, non, causez ensemble, vous devez en avoir besoin.

LE MARQUIS, prenant la main de son frère.

Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi !

LE GÉNÉRAL.

Nous nous revoyons enfin.

LE MARQUIS.

Mais dans quel temps ! Voilà donc, mon cher, où nous ont conduits ces idées de changement dont tu étais enthousiaste !

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ne confonds point la liberté avec les excès que l'on commet en son nom. La liberté, comme nous l'entendions, est amie de l'ordre et des devoirs; elle protége tous les droits. Elle veut des lois, des institutions, et non des échafauds.

LE MARQUIS.

Hélas ! à quoi t'ont servi ton courage et la sagesse de tes opinions ? Tu es dénoncé, réduit comme moi à te cacher après avoir versé ton sang pour eux.

LE GÉNÉRAL.

Non pour eux, mais pour la France; et ce qu'on fait pour son pays, on ne le regrette jamais. L'honneur de notre patrie s'était réfugié aux armées, je l'y ai suivi. J'ai fait un peu de bien; j'ai empêché beaucoup de mal; et, si j'avais encore à choisir, je suivrais la même route. (On entend dans la rue : *Voilà la grande conspiration découverte par le Comité de salut public.*) Encore quelques nouvelles victimes.

LE MARQUIS.

Ceux qui n'ont pas respecté les vertus de Malesherbes, les talents de Lavoisier, la jeunesse de Barnave, reculeront-ils devant un crime de plus ?

LE GÉNÉRAL.

Les honnêtes gens se lasseront de n'avoir que le courage de mourir. La France se réveillera plus forte et plus unie, car le mal-

heur rapproche tous les rangs ; toutes les opinions ; et déjà, tu le vois, nous, jadis divisés, nous nous entendons enfin, et nous nous aimons plus que jamais.

LE MARQUIS, se jetant dans ses bras.

Ah, tu dis vrai !

(En ce moment Julie a fermé tout le fond de la boutique avec des volets. Il ne reste plus que la porte du fond, qu'elle va fermer également, lorsque Caracalla se présente, et entre brusquement.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; CARACALLA.

CARACALLA, apercevant les deux frères qui s'embrassent.

Bravo, citoyens, l'accolade fraternelle.

LE MARQUIS, à part.

Ciel !

CARACALLA.

Ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS, à part.

Nous sommes perdus.

CARACALLA.

Les citoyens viennent pour le divorce de Gérard ?

JULIE.

Précisément. Nous attendons qu'il soit rentré.

CARACALLA.

Ma foi, citoyens, savez-vous que la patrie a bien du bonheur ? voici la quatorzième fois qu'on la sauve ce mois-ci, et nous ne sommes encore qu'au 17.

(Pendant ce temps, Julie a fermé la porte, s'assied, et travaille, tout en prenant part à la scène.)

LE GÉNÉRAL, à son frère.

Ce n'est qu'un imbécile.

CARACALLA.

Vous avez entendu le colporteur ?

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui.

CARACALLA.

J'ai là les détails. (Il montre le papier au général.) Quand on est fonctionnaire, il faut s'instruire soi et les autres. J'ai mon fils Cicéron, un enfant de sept ans, qui me tient au courant des conspirations. C'en est z-encore une que l'on a découverte dans la jour-

née ; je ne sais pas où ils vont les chercher, au comité de salut public, mais ils en découvrent une tous les matins. (Offrant le papier au général.) Si ça peut vous distraire...

LE GÉNÉRAL.

Oui, je ne serai pas fâché...

CARACALLA, au général.

Voilà le papier. (Au marquis.) Citoyen, sans te commander, approche le chandelier.

(Le marquis tient le flambeau, le général lit.)

LE GÉNÉRAL.

« Décret du comité de salut public, qui met hors la loi les in-
« dividus ci-après dénommés, comme atteints et convaincus d'a-
« voir conspiré le renversement de la chose publique. »

CARACALLA.

Les noms ! les noms !

LE GÉNÉRAL.

« Le ci-devant comte d'Orgeval, le ci-devant duc de Surgy. »

LE MARQUIS, avec douleur.

Mon père !

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« Le commandeur de Surgy, le ci-devant marquis de Surgy. » (Mouvement.)

CARACALLA.

Il y en a encore d'autres.

LE GÉNÉRAL, plus fort.

« L'ex-général Surgy. »

(Les deux frères se prennent la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; GÉRARD.

GÉRARD.

Eh ! que diable faites-vous là, tous les trois ? vous avez l'air d'un rassemblement.

CARACALLA.

Nous nous amusions à lire la liste des traîtres mis hors la loi par le comité.

GÉRARD.

Bah ! ça court les rues ; mais les uns sont hors du territoire, et les autres échapperont encore probablement.

CARACALLA.

C'est ce que nous verrons. (Au général.) Achève-moi cela.

(Ils achèvent tous trois de lire la liste à demi-voix auprès de la table à gauche; pendant ce temps, Julie, qui est au coin du théâtre à droite, s'approche de Gérard.)

JULIE.

Quelles nouvelles?

GÉRARD.

Mauvaises. On se doute que les deux frères sont dans Paris; des espions sont envoyés aux messageries, aux barrières, et les municipaux ne veulent délivrer de permis qu'aux personnes elles-mêmes. C'est un arrêté qu'ils viennent de prendre ce soir.

JULIE, montrant Caracalla.

Celui-là était-il au district?

GÉRARD, de même.

Non.

JULIE, de même.

Il l'ignore peut-être.

GÉRARD, de même.

Tu as raison.

CARACALLA, au marquis et au général.

C'est bon, c'est bon; rendez-moi cette liste. Il y en a quelques-uns là dedans dont je suis sûr, et qui ne m'échapperont pas.

GÉRARD, passant entre les deux frères.

Bah! avec de l'or. (Leur donnant à chacun une bourse.) Voilà ce que j'ai trouvé; (haut) et ces gens-là en ont.

CARACALLA.

L'or n'y fait rien; au contraire, c'est cela qui les fera pincer. Les Surgy, par exemple, c'est moi qui suis chargé de les arrêter; et avant ce soir ils seront coffrés.

LE GÉNÉRAL, riant.

Bah! et comment cela?

GÉRARD.

Tu sais donc où ils sont?

CARACALLA.

J'en ai z-une idée.

GÉRARD.

Ce diable de Caracalla en a toujours.

CARACALLA, entre Gérard et le général.

On a dit ce matin z-au district qu'il y avait des monceaux d'or

et d'argent cachés dans les murs de leur hôtel; bon, me suis-je dit z-à part moi, c'est z-un renseignement; si l'émigré z-est à Paris... (au marquis) écoute ça, citoyen, il ira rendre une visite domiciliaire à son hôtel, pour à cette fin de faire du tort à la nation, en lui prenant ses écus.

GÉRARD.

C'est sûr.

CARACALLA.

Alors j'ai z-envoyé deux émisphères en faction pour surveiller les individus qui entre ou qui sort, et si un des ci-devant se présente, pincé et incarcéré; c'est là de la malice et de l'esprit!

GÉRARD.

C'est drôle, ça me fait l'effet d'une bêtise.

CARACALLA.

Une bêtise, citoyen, une bêtise arrêter les Surgy!

GÉRARD.

Sans doute; il vaudrait mieux arrêter leur trésor.

CARACALLA, surpris.

Ah, diable! c'est vrai! c'est une autre idée. (Bas, à Gérard.) Mais le moyen?

GÉRARD, de même.

J'en ai un; je sais où est le trésor; et, si tu veux m'aider, au nom de la nation...

CARACALLA.

C'est dit; partons vite.

GÉRARD.

Un instant, il faut d'abord nous débarrasser de ces deux-là, qui voudraient partager, et du citoyen Sénèque, qui viendra tantôt pour le même objet.

CARACALLA.

Ce coquin de Sénèque, il n'haït pas les richesses; ce sera difficile.

GÉRARD.

Je m'en charge; mais pour ceux-là, ça te regarde.

CARACALLA.

Comment cela?

GÉRARD, à haute voix.

Quand la patrie est en danger, comme cela lui est encore arrivé ce matin, il faut que les bons citoyens se rendent à leur poste.

CARACALLA.

Oui, il faut que tous les bons patriotes se rendent à leur poste.

GÉRARD.

Et voilà le citoyen Thomas, un oncle de ma femme, et mon cousin Girardot, qui est en congé et qui va rejoindre, qui voudraient quitter Paris ce soir.

CARACALLA.

N'est-ce que cela ?

GÉRARD.

Il faut donc, comme municipal, que tu leur signes un permis.

CARACALLA, les regardant.

Un permis à eux ? impossible.

JULIE, à part.

O ciel !

GÉRARD.

Tu refuses un patriote, moi, Gérard, qui suis leur caution ?

CARACALLA.

Je ne peux pas faire autrement sans me compromettre.

JULIE.

Refuser de signer !

CARACALLA.

J'ai z-une raison invulnérable.

JULIE et GÉRARD.

Et laquelle ?

CARACALLA, à demi-voix.

C'est... c'est que je ne sais pas écrire, vous le savez bien, et vous compromettez là un municipal. (Haut.) Tout ce que je peux faire pour les citoyens, c'est de les prendre sous le bras, et de les conduire où ils voudront aller.

GÉRARD.

Cela vaut encore mieux : à la messagerie nationale qui part ce soir.

CARACALLA.

C'est à deux pas.

GÉRARD.

Mais tu m'en réponds.

CARACALLA.

Je ne les quitterai pas que la voiture ne soit partie, et je viens te rejoindre.

GÉRARD.

Ici même, où je t'attendrai.

CARACALLA.

En route ! Avec ma protection, vous iriez en enfer sans passeport.

(Il prend le général et le marquis sous le bras, et ils vont sortir par la porte du fond. On entend à droite le bruit d'une clef dans une serrure.)

LE MARQUIS.

Qui vient là?

JULIE, effrayée.

C'est Goberville, qui avait la clef.

GÉRARD.

C'est Sénèque.

CARACALLA, quittant le bras des deux frères.

Je vais lui parler.

GÉRARD, vivement.

Au contraire, qu'il ne te voie pas chez moi.

CARACALLA.

C'est juste.

GÉRARD, fermant vivement la porte que Goberville vient d'entr'ouvrir.

Un instant, citoyen, on n'entre pas.

GOBERVILLE, par la fenêtre vitrée qui donne en face du spectateur.

Je viens te prendre avec la citoyenne.

GÉRARD.

Elle achève sa toilette. (A Caracalla et aux deux frères.) Partez.

JULIE.

Et que Dieu les protége!

(Julie a ouvert la porte du fond; Caracalla sort en tenant les deux frères, pendant que Gérard les suit des yeux en tenant toujours fermée la porte du cabinet où l'on voit Goberville.

APRÈS,

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un magnifique salon de l'hôtel du général comte de Surgy. Une table à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERNEVAL, MORIN.

MORIN.

C'est vous, monsieur Derneval, qui frappez de si bonne heure à la porte de l'hôtel?

DERNEVAL.

Oui, j'apportais à madame la comtesse et à sa fille cette romance

d'Otello, qu'elle avait désirée hier soir. Ces dames sont-elles visibles?

MORIN.

Point z-encore.

DERNEVAL.

Et le général?

MORIN.

Monsieur le comte de Surgy? il est dans son cabinet. Voulez-vous lui parler?

DERNEVAL.

Oui, sans doute. C'est-à-dire, non; il pourrait croire... Remets-lui seulement ces papiers.

MORIN.

C'est pour son procès?

DERNEVAL.

Justement.

MORIN.

Une belle affaire, qui vous a fait z-honneur : je m'y connais, parce qu'un avocat, c'est censément z-un orateur, et que je l'ai z-été autrefois.

DERNEVAL.

Toi, Morin?

MORIN.

Oui, monsieur.

Air de Oui et Non.

Instruit ou non, ça n'y fait rien,
On est z-orateur de naissance,
Et l'on vous comprend toujours bien
Quand on parle avec z-éloquence.
Pour l'orthographe, j'm'en passais,
Car ell' m'a toujours t'nu rancune,
Et l'on peut être bon Français
Sans le parler z-à la tribune.

Mais ce que je vous en dis là, c'était dans les temps. Vous êtes trop jeune, monsieur Derneval, pour avoir vu ces temps-là, et vous ne savez pas tout ce que les honnêtes gens t-ont souffert; quand on a, comme moi, tout perdu z-à la révolution; qu'on a z-été compromis pour avoir sauvé des nobles, pour avoir fait z-évader une famille entière.

DERNEVAL.

Vraiment! ce brave Morin!

MORIN.

Et c'est en mémoire d'un service pareil, que j'ai t-autrefois rendu z-involontairement au général et à son frère, qu'il m'a nommé depuis concierge de son hôtel, ce qui est toujours plus sûr que les honneurs et l'administration publique, surtout quand on n'est pas né dans la partie ; et puis, il y a des profits au jour de l'an, à la fête de monsieur et de madame, et dans les solennités de famille, et j'espère que nous allons t-en avoir une. Un mariage.

DERNEVAL.

Que me dis-tu là? Quoi! mademoiselle de Surgy...

MORIN.

C'est un secret; mais il n'y en a pas pour les portiers. M'am'selle va z-épouser M. Alfred, son cousin, le fils de l'ancien marquis, ce jeune pair de France, qui est si aimable.

DERNEVAL, à part.

Il est donc vrai!

MORIN.

On l'attend même c'matin z-à déjeuner, et je parierais que c'est pour terminer z-invariablement.

DERNEVAL.

Ah! il n'y a plus à hésiter; (il se met à table, et écrit) il en arrivera ce qu'il pourra.

MORIN.

Que faites-vous donc?

DERNEVAL, écrivant toujours.

Rien. Puisque M. Alfred va venir dans l'instant, j'ai un service à te demander.

Air des Comédiens.

Pourras-tu bien remplir avec mystère
La mission dont je vais te charger?

MORIN.

Avec plaisir, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.

DERNEVAL, se levant.

Remets-lui donc...

MORIN.

Parlez, que faut-il faire?

DERNEVAL.

Ce seul billet.

MORIN.

C'est aisé : de grand cœur.
Et puis après?

DERNEVAL.

Ne rien dire et te taire.

MORIN.

C'est moins aisé quand on est z-orateur.

Ensemble.

DERNEVAL.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et tu sauras remplir avec mystère
La mission dont je veux te charger.

MORIN.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et je saurai remplir avec mystère
La mission dont on veut me charger.

DERNEVAL.

On sonne, c'est le général. Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE II.

MORIN; LE GÉNÉRAL, sortant de l'appartement à droite.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, Morin! et mes lettres, et mes journaux?

MORIN.

Voici d'abord les papiers que vient de me remettre M. Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi n'est-il pas entré? Un brave jeune homme, un homme de talent, qui a plaidé pour moi deux ou trois causes importantes; un ami de la maison, que j'ai toujours du plaisir à voir.

MORIN.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Voilà vos journaux que je monte;
Mais je demand'rai pour ma part
Une faveur à monsieur l'comte.

LE GÉNÉRAL.

C'est le portier le plus bavard...
De paroles sois économe.

MORIN.

M'sieur lit les journaux qu'il a r'çus,
Et si j'l'ennui', ça s'ra tout comme
S'il lisait un articl' de plus.

C'est z-au sujet de mon petit-fils Charlot, que mon général a z-eu la bonté de faire élever et d'envoyer à l'enseignement mutuel. Voilà z-à peine un moins qu'il y est, et il en sait déjà plus que moi, qui n'ai jamais su ni lire ni écrire, comme mon général le sait bien.

LE GÉNÉRAL.

Et où est le mal?

MORIN.

Le mal, c'est que tous les concierges mes confrères, et celui de la vieille marquise, le suisse du n° 9, disent que c'est dangereux, et que ça peut lui donner de mauvaises idées.

LE GÉNÉRAL.

Que diable viens-tu me chanter là?

MORIN.

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Ils dis'nt que loin d'quitter l'ornière,
Il faut suivr' les chemins battus;
Qu'c'est pour vouloir êtr' plus qu'leur père,
Que les enfants se sont perdus.
A la routine, enfant, restez docile,
Dussiez-vous y marcher tout seul;
Et votre aïeul fut-il un imbécile,
Soyez plutôt ce que fut votre aïeul.

LE GÉNÉRAL, le regardant.

Si ce diable de Caracalla savait lire, je croirais quelquefois qu'il lit la... ou bien... Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, et de retourner à ta loge.

MORIN.

Ne vous fâchez pas, monsieur, j'y pensais. Aussi bien je me rappelle qu'il y a là un vieux monsieur qui vous attend depuis un quart d'heure.

LE GÉNÉRAL.

Et tu ne l'as pas fait entrer sur-le-champ?

Air du Piége.

Je vous l'ai dit, je prétends et je veux
Que cet usage soit le vôtre,
Que nul ne fasse antichambre en ces lieux;
Un vieillard bien moins que tout autre.
Redoublant vos soins empressés,
Dès qu'il paraît je veux l'entendre;
Ses cheveux blancs doivent vous dire assez
Que lui n'a pas le temps d'attendre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE VICOMTE.

LE VICOMTE, entrant.

Annoncez le vicomte de la Morlière.

LE GÉNÉRAL.

Quel nom ai-je entendu?

LE VICOMTE.

Monsieur le duc de Surgy.

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est pas moi, monsieur; je suis le général comte de Surgy.

LE VICOMTE.

Il serait possible! ce petit chevalier... Je suis donc bien changé, si vous ne reconnaissez pas en moi l'ami de votre frère, le compagnon de votre jeunesse?

LE GÉNÉRAL, le serrant dans ses bras.

Quoi! c'est vous, vous que depuis si longtemps nous croyions avoir perdu?

LE VICOMTE.

Oui, ça fait événement, ça fait coup de théâtre.

« Les morts après trente ans sortent-ils du tombeau? »

Quand je dis trente ans, c'est pour le vers, car il y en a quarante et plus que je suis disparu et que je n'ai mis le pied en Europe.

LE GÉNÉRAL.

Et d'où venez-vous donc?

LE VICOMTE.

De l'autre monde, du fond de l'Atlantide. Ne vous souvient-il plus que j'étais parti pour rejoindre les vaisseaux de La Peyrouse, que j'ai retrouvés à Botany-Bay en février quatre-vingt-huit, et que je n'ai plus quittés? J'étais à bord de *l'Astrolabe* au moment de son naufrage, et je fus jeté sur une des îles *Malicolo* avec deux de mes compagnons, des gens de qualité comme moi, le chevalier et le vicomte d'Osage, que vous connaissiez.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'étiez que trois?

LE VICOMTE.

Oui, et puis deux matelots. Nous avons vécu là pendant quarante ans, ignorés de toute la terre, qui nous croyait perdus, et

j'y serais encore, si le vaisseau du capitaine Jarry n'y avait pas abordé par hasard.

LE GÉNÉRAL.

En effet, les journaux anglais nous ont appris l'an passé qu'on avait découvert les derniers débris de l'expédition.

LE VICOMTE.

Ces débris, c'était moi. Le capitaine Jarry est un homme fort aimable pour un Anglais, car il n'entendait pas un mot de français, ni lui, ni personne de son équipage : impossible alors d'avoir aucune nouvelle de vous, ni de la cour ; et arrivé au Havre hier, je n'ai eu que le temps de me mettre dans une chaise de poste, et de rouler toute la nuit, tant j'avais hâte de me trouver à Paris.

LE GÉNÉRAL.

Je le crois sans peine.

LE VICOMTE.

J'ai dit au postillon de me mener à mon hôtel ordinaire, l'hôtel Saint-Féréol. Croiriez-vous qu'il m'a dit : Je ne connais pas l'hôtel Saint-Féréol. — Enclos des Capucines, près les Feuillants, où nous descendions toujours, nous autres mousquetaires, quand nous venions de Versailles. Alors je me suis chargé de le conduire. Mais voici bien un autre événement ; impossible de trouver le jardin des Capucines.

LE GÉNÉRAL.

Vraiment !

LE VICOMTE.

Disparu, enlevé en plein jour dans le quartier le plus populeux, ce jardin si sombre et si agréable, où nous avions toujours des rencontres. Vous vous rappelez quand le soir il fallait mettre l'épée à la main pour rentrer chez soi ; au lieu de cela, qu'est-ce que j'ai trouvé ? une grande rue qui n'en finit plus.

LE GÉNÉRAL.

Celle qui mène place Vendôme, au ministère de la justice ; la rue de la Paix.

LE VICOMTE.

Précisément.

LE GÉNÉRAL.

Air : Il n'est plus temps, etc.

Oui, c'est là son nom désormais ;
Chez nous, où les lois sont chéries,
On voit la justice et la paix
Tout à côté des Tuileries.

Et le dieu de nos libertés,
Qui veut qu'aujourd'hui tout s'accorde
Met la Chambre des Députés
Près la place de la Concorde.

LE VICOMTE.

Et puis le long des Tuileries, cette rue immense, comment la nommez-vous?

LE GÉNÉRAL.

La rue de Rivoli.

LE VICOMTE.

On se perd là dedans. C'est un amas de pierres, un horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une carrière. Je ne reconnais plus mon Paris.

LE GÉNÉRAL.

On vous l'a un peu embelli.

LE VICOMTE.

On me l'a gâté. Mais où donc est le marquis? il me tarde de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL.

Mon frère? Nous l'avons perdu, il y a dix-neuf ans, à Wagram.

LE VICOMTE.

Wagram? qu'est-ce que c'est que ça? une de ses terres?

LE GÉNÉRAL.

Non, morbleu! une bataille, où la victoire nous est restée. Le marquis, qui était alors duc et chambellan, fut ramené par moi à Vienne, où il a succombé.

LE VICOMTE.

A Vienne? en Dauphiné?

LE GÉNÉRAL.

Non; la capitale de l'Autriche.

LE VICOMTE.

Et comment vous trouviez-vous là tous les deux?

LE GÉNÉRAL.

Avec trois cent mille hommes, qui y étaient entrés en vainqueurs.

LE VICOMTE.

Vous êtes entrés à Vienne?

LE GÉNÉRAL.

Ce n'était pas la première fois, et à Berlin aussi; et dans toutes les capitales de l'Europe.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous me dites là? qu'est-ce que c'est que des

folies pareilles? Et au milieu de tout cela, mon pauvre chevalier, comment se sont trouvées vos affaires?

LE GÉNÉRAL.

Assez bien. Je suis maintenant un des premiers propriétaires de France, grâce aux fabriques que j'ai établies, aux manufactures que j'ai créées.

LE VICOMTE.

Vous, dans le commerce! Ah, mon cher ami! qu'est-ce que vous m'apprenez là? Votre famille doit être dans la désolation.

LE GÉNÉRAL.

Non, vraiment, vu que nous partageons tout, et que je viens d'établir en faveur de mon neveu Alfred, le fils de mon frère, un majorat de vingt mille écus de rente.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Sans préjugé chacun excerce
Son industrie et ses talents;
Nos vicomtes font le commerce,
Nos chevaliers sont fabricants.
Et dans ce siècle où l'on respecte
Le mérite avec ou sans nom,
Un marquis est mon architecte,
Et mon médecin est baron.

LE VICOMTE.

Oui; mais la considération...

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, mon cher, on est toujours considéré quand on paye à l'État vingt-cinq mille francs d'impôt.

LE VICOMTE.

Vous payez la taille!

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui arrive à tout le monde.

LE VICOMTE.

Les bourgeois, c'est bien; mais le comte de Surgy! mais moi! Je ne payerai pas, je ne payerai jamais.

LE GÉNÉRAL.

On vous fera saisir.

LE VICOMTE.

Le vicomte de la Morlière!

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi pas?

LE VICOMTE.

Un homme de qualité!

LE GÉNÉRAL.

Tout comme un autre.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'un régime comme celui-là?

LE GÉNÉRAL.

Celui des lois.

LE VICOMTE.

Nous sommes au-dessus d'elles, nous autres, et je m'en moque.

LE GÉNÉRAL.

Prenez garde, et ne dites pas de mal de nos lois; car voilà mon neveu qui est pair de France, et qui en fait tous les jours.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED.

ALFRED.

Bonjour, mon oncle. Comment cela va-t-il? J'apporte de bonnes nouvelles.

LE GÉNÉRAL.

Et moi aussi, car je te présente au vicomte de la Morlière, l'ancien ami de ton père.

ALFRED.

Un ami de mon père! (Lui donnant la main.) J'espère que cette amitié-là sera héréditaire, et que vous daignerez la transmettre à son fils.

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon jeune ami; entre nous autres tout se transmet, je le vois, jusqu'aux bons sentiments.

LE GÉNÉRAL.

C'est un ancien compagnon de La Peyrouse, qui, après quarante ans d'exil, revient en son pays, qu'il trouve un peu changé.

ALFRED.

Mais sa fortune doit aussi l'être?

LE GÉNÉRAL.

Pour cela, nous n'en avons pas parlé; parce que cela me regarde.

LE VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL.

Air : Ces postillons.

D'un commerçant si l'état vous fait honte,
Vous pourriez bien refuser sans façon
L'industriel, mais non le noble comte ;
Car je le suis, et dans l'occasion
Je fais valoir et mon titre et mon nom.

LE VICOMTE, lui prenant la main.

Malgré vos torts, malgré votre richesse,
Ah ! dans ce cœur si prompt à m'obliger,
Il est un fonds d'immuable noblesse
Qui ne peut déroger.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure. Vous acceptez ; et vous voilà aussi de la famille. Tu disais donc, mon cher Alfred, qu'il y avait de bonnes nouvelles ?

ALFRED.

Oui, mon cher oncle, les élections s'annoncent bien, et j'espère qu'aujourd'hui la Chambre aura en vous un bon député de plus.

LE VICOMTE.

Les élections, la Chambre ; qu'est-ce que cela ?

LE GÉNÉRAL.

Ce serait trop long à vous expliquer en un jour ; car il a fallu quarante ans pour en arriver là : quarante ans d'orage.

Air de la Sentinelle.

Vous souvient-il qu'autrefois je disais :
Cet horizon annonce la tempête ?
Elle est venue... horrible en ses excès,
Et trop longtemps gronda sur notre tête.
Mais des débris dispersés, confondus,
L'ordre renaît.

LE VICOMTE.

Et tous, après l'orage
A leurs places sont revenus.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tous... excepté les abus,
Qui sont restés dans le naufrage.

(Le général va s'asseoir auprès de la table à droite.)

LE VICOMTE.

Je ne comprends pas ; mais c'est égal. (A Alfred.) Et les plaisirs, et la jeunesse, comment, vous autres gentilshommes, menez-vous tout cela ?

ALFRED.

A merveille.

LE VICOMTE.

C'est bien, c'est très-bien, je me reconnais là; ça me rajeunit. Et les dettes, les créanciers, en as-tu beaucoup ?

ALFRED.

Pas un seul.

LE VICOMTE.

Ton oncle les a donc payés ce matin?

ALFRED.

Apprenez que je paye moi-même ce que je dois.

LE VICOMTE.

Est-il bourgeois, le pair de France! Et ta petite maison? j'espère qu'elle est jolie, et que tu m'y mèneras; que tu nous donneras un petit souper.

ALFRED.

C'est qu'on ne soupe plus.

LE VICOMTE.

Ah, mon Dieu!

ALFRED.

Mais c'est tout comme, on dine à sept heures.

LE VICOMTE.

Plus de petits soupers, plus de petites maisons; je ne reconnais plus la jeunesse d'à-présent; je la retrouve toute dérangée. Et à quoi, je vous le demande, s'occupent les jeunes gens ?

ALFRED.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Aussi galants que vous, aussi fidèles,
Mais moins légers, moins futiles enfin,
Ils vont gaiement du boudoir de nos belles
A l'atelier de *Gérard*, de *Gudin*,
Ils vont entendre, admirer *Villemain*.
Vers les beaux-arts, les plaisirs, la science,
Courons, amis, courons en tilbury,
Dépêchons-nous : le siècle rajeuni
Avec ardeur vers la gloire s'élance,
Tâchons d'aller aussi vite que lui.

ALFRED.

Mais, à propos de plaisirs, comment ma tante et ma cousine se sont-elles trouvées de la représentation d'hier? Je ne vous ai pas encore demandé de leurs nouvelles.

LE VICOMTE.

Comment, mon cher comte, vous êtes marié? et vous ne me le dites pas, et vous ne me faites pas faire connaissance avec votre jeune femme?

LE GÉNÉRAL.

Jeune! Jeune en notre genre; et puis ensuite, vous la connaissez déjà. Tenez, la voici.

(Alfred va au-devant de sa tante, et lui offre la main.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; JULIE.

LE GÉNÉRAL.

Arrivez, chère amie; c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances, et voici le vicomte de la Morlière qui désire vous présenter ses hommages et ses compliments.

LE VICOMTE.

O ciel! en croirai-je mes yeux?

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vous la reconnaissez encore? Eh bien, mon ami, en fait de compliments, vous ne pouviez pas lui en adresser un plus flatteur.

LE VICOMTE.

C'est la petite Julie! c'est la femme de Gérard!

LE GÉNÉRAL.

C'est la mienne à présent. Gérard, qui fut notre sauveur, notre protecteur, notre ami, est mort à Austerlitz comme un brave qu'il était.

LE VICOMTE.

Austerlitz!

LE GÉNÉRAL.

Oui, encore une que vous ne connaissez pas; et j'ai pu enfin acquitter la dette de l'amour et de l'honneur.

Air : Le choix que fait tout le village.

Ma destinée à la sienne est unie,
Après tant de maux, de tourments;
Autrefois je lui dus la vie,
Et le bonheur depuis vingt ans.

JULIE.

Oui, pour nos cœurs où la paix est rentrée,

Sur nos vieux jours le bonheur luit enfin ;
Profitons-en : une belle soirée
Fait oublier l'orage du matin.

LE GÉNÉRAL, au vicomte, qui est dans la dernière agitation et qui veut sortir.

Eh mais, vicomte ! qu'avez-vous donc ?

LE VICOMTE.

Je ne puis rester dans cette maison ; je m'en vais.

LE GÉNÉRAL et ALFRED.

Et pourquoi donc ?

LE VICOMTE.

Je ne puis supporter de pareilles mésalliances, et j'en rougis d'indignation ! Un Surgy s'allier à une famille...

LE GÉNÉRAL.

Aussi illustre que la nôtre, mon cher ; quand on est la sœur d'un maréchal de France...

(Alfred passe auprès de Julie.)

LE VICOMTE, se levant.

O ciel ! que dites-vous ? (Saluant Julie.) Comment ! madame n'était point la sœur de ce petit Raymond ?

LE GÉNÉRAL.

Si vraiment.

Air des Scythes.

Mais ce Raymond dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Ferraille,
Fut, grâce à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et malgré lui forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience ;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé prince et maréchal de France.

LE VICOMTE.

Et de quel droit ?

LE GÉNÉRAL.

Par le droit du canon.
Le voilà prince et maréchal de France,
Et c'est, morbleu, par le droit du canon.

LE VICOMTE.

C'est fini, je n'en reviendrai pas ; je crois lire les Mille et une Nuits. (Au général.) Voyez pourtant si je vous avais cru ! Voilà un gaillard qui me doit ce qu'il est ; c'est moi qui suis la cause de sa fortune.

JULIE.

Après cela... il y a bien aidé.

LE VICOMTE.

Cependant, sans moi...

ALFRED.

Mais ma cousine, où est-elle donc? je ne la vois pas.

JULIE.

Alfred pense toujours à sa cousine.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas de mal; et si mes vœux sont exaucés, si mes projets se réalisent, bientôt, je l'espère, nous pourrons voir parmi nous un bon ménage de plus; n'est-ce pas, mon cher Alfred?

ALFRED.

Ah, mon oncle!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MORIN.

MORIN, à Alfred, qui se trouve seul à la droite du théâtre.

Monsieur le duc, voici z-une lettre que j'ai depuis ce matin.

LE GÉNÉRAL, à Julie et au vicomte.

Oui, je veux confondre nos biens, nos fortunes, ne plus faire qu'une seule et même famille. Depuis dix-huit ans, c'est le rêve de ma vie, et nos enfants ne l'ignorent pas.

ALFRED, qui a lu la lettre.

Ah, mon Dieu!

JULIE.

Qu'est-ce donc?

ALFRED.

Rien, ma tante; c'est une affaire qui me concerne particulièrement, et dont je parlerai au général.

JULIE.

Je vous laisse, et vais rejoindre ma fille, qui est à sa leçon de piano.

LE VICOMTE, prêt à s'en aller.

Suis-je de trop?

ALFRED.

Un ami de mon père ne peut jamais l'être.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ALFRED, LE VICOMTE.

ALFRED.

Voici une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre, mais dont il m'est impossible de ne pas vous donner connaissance. Tenez, mon oncle, lisez.

LE GÉNÉRAL, regardant la signature.

Derneval! l'espoir de notre barreau... un jeune homme plein de talent, à qui je dois beaucoup de reconnaissance.

ALFRED.

Vous en aurez peut-être un peu moins après avoir lu cette épître.

LE GÉNÉRAL, regardant la lettre et l'adresse.

« A monsieur Alfred de Surgy.

« Monsieur le duc, vous êtes riche, noble et brave, jouissant « de l'estime universelle; vous avez tout pour vous, je n'ai rien. « Je ne suis qu'un pauvre avocat inconnu encore; mais le malheur « rapproche les distances; et celui qui se voit sans espoir n'a plus « rien à ménager. Vous allez épouser une jeune personne que j'a- « dore depuis cinq ans, et quoique je ne lui aie jamais parlé de « mon amour, j'ai quelques raisons de penser qu'il est partagé. « Vous êtes le premier à qui j'ai fait une pareille confidence, et « j'ose croire que vous vous en montrerez digne, en me disputant « un prix que je n'ai, il est vrai, aucun droit d'obtenir, mais que « personne du moins n'obtiendra de mon vivant.

« DERNEVAL. »

(Le général reste anéanti et la tête dans ses mains.)

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que j'entends là? un avocat défier un homme comme il faut! Donnez-moi cette lettre. Je me rends à Versailles, j'obtiens un ordre du ministre, et ce soir il est à la Bastille.

ALFRED.

Eh, monsieur! cela ne se passe pas ainsi.

(Il va à la table à droite, et écrit pendant que le général et le vicomte parlent ensemble.)

LE GÉNÉRAL.

Ah! c'est la ruine de toutes mes espérances. Pouvais-je m'at-

tendre à un pareil amour? Je vais trouver ma fille, en parler avec elle, lui en parler en ami.

LE VICOMTE.

Y pensez-vous, corbleu! Est-ce ainsi qu'un père de famille parle à ses enfants? Rappelez-vous que dans une circonstance à peu près pareille, c'était en 87 ou 88, la duchesse de Surgy, votre mère, me fit l'honneur de m'appeler aussi dans un conseil de famille où vous étiez, vous et votre frère.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je ne l'ai point oublié.

LE VICOMTE.

Eh bien, monsieur! vous devez vous rappeler quelle dignité, quelle fermeté elle y déploya.

LE GÉNÉRAL.

Oui, et ce fut cette fermeté qui pendant vingt ans nous condamna tous au malheur.

LE VICOMTE.

Ça, c'est une autre affaire... Mais elle soutint ses droits.

ALFRED.

Et mon oncle oubliera les siens pour faire le bonheur de sa fille, pour l'unir à celui qu'elle aime.

LE VICOMTE.

L'unir à un avocat!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; UN DOMESTIQUE, puis DERNEVAL.

LE DOMESTIQUE annonçant.

Monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL.

Dieu! c'est lui!

DERNEVAL salue tout le monde, et fait un geste de surprise en apercevant Alfred.

Monsieur Alfred, pardon, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre, monsieur, et j'achevais ma réponse : j'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui à trois heures.

DERNEVAL.

Je vous remercie, monsieur le duc ; je vous avais bien jugé, et je n'attendais pas moins de vous.

LE GÉNÉRAL, passant entre Alfred et Derneval. Il prend la main à Alfred, lui fait signe de garder le silence, et, s'adressant à Derneval :

Il me semble, monsieur, que c'était à moi d'abord que vous auriez dû vous adresser.

DERNEVAL.

Je venais, monsieur, réclamer cette grâce ; j'aurais désiré vous parler seul.

LE GÉNÉRAL.

Maintenant le secret serait inutile, je n'en ai point pour ma famille, pour mes amis : parlez sans crainte.

(Le vicomte s'assied sur un fauteuil à gauche.)

DERNEVAL.

Si jusqu'à présent, monsieur, je n'ai osé me déclarer, c'est qu'orphelin et sans fortune, on aurait pu croire qu'en demandant en mariage une riche héritière, j'étais guidé par un autre motif que celui de l'amour le plus pur. Depuis quelques instants seulement ma position vient de changer ; j'ai un oncle qui m'a élevé, et de qui, malgré ses immenses richesses, je n'avais le droit de rien exiger ! car en me donnant de l'éducation, et le moyen de faire moi-même ma fortune, il avait rempli tous les devoirs d'un bon parent, le reste me regardait ; mais aujourd'hui, prêt à le quitter, peut-être pour jamais, j'ai cru devoir lui faire mes adieux, et lui rendre compte des motifs qui me faisaient agir. En entendant votre nom, celui de votre fille, il a tressailli, et se soutenait à peine ; une extrême agitation se faisait remarquer dans tous ses traits. « Plût au ciel, me dit-il, qu'un tel mariage fut possible ! ce « serait le repos du reste de mes jours. Va dire au général que, « s'il veut consentir à cette union, je te donne cinq cent mille « francs ; et après moi, toute ma fortune, dont je voulais dis- « poser en faveur des hospices. »

TOUS.

Il serait possible !

DERNEVAL.

Puis, s'arrêtant, il m'a dit : « Non, de telles considérations ne « suffiront pas auprès du général ; il en est d'autres plus puissantes : « il faut que je lui parle moi-même. » Et alors il s'est mis à son bu-

reau, et a écrit cette lettre qu'il m'a prié de vous apporter moi-même.

ALFRED.

Voyez, mon oncle, lisez vite.

LE GÉNÉRAL, lisant la lettre.

Un rendez-vous qu'on me demande. Mais cette écriture, que je crois connaître...; le baron de Goberville.

LE VICOMTE, se levant.

Goberville! cet ancien procureur qui faisait l'usure et les affaires de votre famille!

LE GÉNÉRAL.

L'auteur de tous nos maux.

LE VICOMTE.

Un spoliateur, un fripon.

DERNEVAL.

Monsieur, il est mon oncle, il fut mon bienfaiteur; et devant moi je ne dois pas souffrir...

LE GÉNÉRAL.

Il a raison. (A Derneval.) Pardon, monsieur, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. (Montrant la lettre.) Lui, votre oncle! ah! voilà ce que je ne savais pas.

LE VICOMTE.

J'espère maintenant qu'il n'y a plus à hésiter, et que toute alliance est désormais impossible avec un... (regardant Derneval, et se reprenant) avec un procureur: cela suffit; et s'il osait se présenter...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MORIN.

MORIN, à voix basse.

Monsieur, voilà quelqu'un qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL.

Quel est-il?

MORIN.

Vous ne le croiriez jamais! il a un parler si humble et si doux; et puis ses gens, sa livrée, jusqu'à ses chevaux, tout cela a z-un air si digne, que j'osais t-à peine le regarder, lorsqu'en levant les yeux je reconnais dans ce seigneur si respectable mon ancien collègue le citoyen Sénèque.

LE GÉNÉRAL, bas.

Silence. (Haut.) C'est monsieur Goberville : qu'il entre.

LE VICOMTE.

Oui, qu'il entre! (Bas, à Alfred).) J'en suis charmé, nous allons à nous deux le jeter par la fenêtre.

ALFRED.

C'était bon avant la révolution; mais maintenant on ne jette plus personne par les fenêtres, pas même ses créanciers.

LE VICOMTE.

Et qu'est-ce qu'on leur fait donc?

ALFRED.

On les paye.

LE VICOMTE.

Quel absurde régime!

LE GÉNÉRAL.

Alfred, Derneval, j'exige que l'affaire de ce matin n'ait pas de suite, et j'espère vous revoir après mon entretien avec votre oncle.

DERNEVAL, s'inclinant.

Monsieur, je suis à vos ordres.

(Il sort; le général le reconduit.)

ALFRED.

Et moi, alors, je cours trouver ma tante et ma cousine, les prévenir de ce qui se passe. (Au vicomte.) Venez.

LE VICOMTE, à Alfred, qui l'entraîne.

Oui, tu as raison, je ferai mieux de m'en aller; car la vue seule d'un procureur...

Air : J'ai vu le Parnasse.

Si j'en vois jamais sur ma route...

ALFRED.

Ils sont supprimés.

LE VICOMTE.

Tout de bon?
C'est un grand bienfait.

ALFRED.

Oui, sans doute,
De notre révolution.

LE VICOMTE.

Voici donc la première chose...
Que les destins en soient loués!...

ALFRED, à part.

Ne lui disons pas, et pour cause,
Qu'il nous reste les avoués.

(Derneval, Alfred et le vicomte entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, M. DE GOBERVILLE.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron de Goberville.

LE GÉNÉRAL.

Qu'il entre.

M. DE GOBERVILLE, saluant le général, après un moment de silence.

La Providence, dont les desseins nous sont cachés, a sans doute eu ses raisons, monsieur le général, pour que nous nous retrouvions enfin, après un laps de temps aussi considérable.

LE GÉNÉRAL.

Oui, voilà vingt années à peu près que je n'avais entendu parler de vous.

GOBERVILLE.

Vous devez me trouver bien changé?

LE GÉNÉRAL.

Je désire pour vous que cela soit.

GOBERVILLE.

Et moi, s'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment, des sujets de haine, je désire, monsieur le général, qu'ils soient bannis de votre mémoire comme je les ai effacés de la mienne.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! vraiment! vous avez eu la bonté d'oublier tout ce que...

GOBERVILLE.

Qui de nous, monsieur, n'est sujet à l'erreur? Mais on est souvent plus méritoire par la réparation qu'on n'avait été coupable par l'offense; et il me semble, monsieur le comte, qu'en donnant à mon neveu et à mademoiselle votre fille une partie de mes biens...

LE GÉNÉRAL.

Cela vous rend, aux yeux du monde, paisible possesseur du reste: c'est comme si je vous en donnais quittance dans l'opinion publique.

GOBERVILLE.

Quand on a des places, de l'argent, de la réputation auprès de certaines personnes qui ont daigné m'admettre dans leur intimité, et de l'estime dans plusieurs journaux, où je travaille incognito, on tiendrait à avoir un peu celle du public; et le mariage de mon neveu avec mademoiselle votre fille peut seul me la procurer.

LE GÉNÉRAL.

Air : Ce modeste habit de village.

Quoi! vous aussi, de la publique estime
Malgré votre or vous sentez le besoin ?
(A part.)
De notre âge, éloge sublime!
Si le vicomte en était le témoin...
Oui, c'est l'honneur que seul on considère;
Et dans notre siècle à présent,
L'estime publique est si chère,
(Montrant Goberville.)
Qu'il n'en a pas même pour son argent.

GOBERVILLE.

Alliance honorable pour moi, j'en conviens, mais qui, aujourd'hui peut être utile pour vous.

LE GÉNÉRAL.

Comment?

GOBERVILLE.

Dans ce moment, vous êtes comme moi sur les rangs pour la députation.

LE GÉNÉRAL.

Vous, député!

GOBERVILLE.

Pas encore, mais c'est arrangé. Eh bien! nous pouvons l'être tous les deux.

LE GÉNÉRAL.

Que voulez-vous dire?

GOBERVILLE.

J'ai fait tant de bien depuis la clôture de la session, que ma nomination est sûre. J'ai pour moi les suffrages de tous les électeurs qui ont dîné chez moi; et si vous le voulez, leurs voix, dont je puis disposer, jointes à celles de vos amis, peuvent également assurer votre succès.

LE GÉNÉRAL, avec indignation.

Monsieur, j'aurais été disposé en faveur de votre neveu (et je n'en étais pas éloigné peut-être), qu'une telle proposition aurait suffi pour tout rompre entre nous.

Air : Au dieu d'amour, à la jeunesse.

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage

De mes nobles concitoyens.
Mais les payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien.
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIE, ALFRED, LE VICOMTE; AMIS DU GÉNÉRAL, qui l'entourent et le félicitent.

CHOEUR.

Air : Honneur et gloire (de la Muette de Portici).

Ah ! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

GOBERVILLE.

Quoi ! l'on vient de l'élire!
Quel collége?

JULIE.

Le sien.

GOBERVILLE.

Ah! tant mieux, je respire,
Ce n'est pas dans le mien.
(A part.)
Moi son collègue, il va se désoler :
Quelque prétexte qu'il allègue,
Il sera bien forcé de m'appeler
Mon honorable collègue.

CHOEUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

LE GÉNÉRAL et JULIE.

De cet heureux événement
Que mon cœur est fier et content!

LE VICOMTE.

Non, je n'y comprends rien, vraiment.
Qu'ont-ils donc tous en ce moment?

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; DERNEVAL.

GOBERVILLE.

Mais, grâce au ciel, voilà aussi des nouvelles de notre arrondissement, mon neveu en arrive. Eh bien! je suis nommé?

DERNEVAL.

Non, mon oncle.

GOBERVILLE.

Et qui donc?

DERNEVAL.

Le général.

GOBERVILLE.

Dans deux colléges à la fois... Et mes nombreux amis?

DERNEVAL.

Vous ont tenu parole; car monsieur ne l'emporte que d'une ou deux voix.

GOBERVILLE.

Il serait possible! J'espère au moins, quoi que tu m'en aies dit hier, que j'ai eu la tienne?

DERNEVAL.

Je vous en avais prévenu, et ne veux point vous tromper; comme mon parent, mon bienfaiteur, je vous respecte, je vous aime; vous pouvez disposer de tout ce que je possède : mais de mon vote, de ma conscience, cela ne se pouvait pas.

GOBERVILLE.

Eh bien! tu seras déshérité! Voilà ce qu'il y aura gagné.

LE GÉNÉRAL.

C'est ce qui vous trompe, monsieur; il n'y aura rien perdu.

GOBERVILLE.

Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL, serrant la main à Derneval.

Que je ne punis point les enfants des fautes de leur père; et que le mérite et l'honneur, partout où ils se trouvent, ont droit à notre estime. Oui, (montrant sa femme) vous avez la nôtre, celle de mon neveu, qui renonce pour vous à tous ses droits; et si ma fille vous aime, quoiqu'il m'en coûte encore de renoncer à des idées qui m'étaient chères, je les sacrifie sans hésiter au bonheur de mes enfants.

DERNEVAL.

Ah, monsieur !

ALFRED.

Oh ! le meilleur des hommes ! (Au vicomte.) Eh bien ! que dites-vous de tout cela ?

LE VICOMTE.

Rien ; j'en ai déjà tant vu, que je commence à m'y habituer.

LE GÉNÉRAL.

Et nous, mes amis, mes concitoyens, qui après tant d'orages sommes enfin arrivés au port, et qui goûtons, à l'abri du trône et des lois, cette liberté sage et modérée que tous nos vœux appelaient depuis quarante ans, conservons-la bien ; nous l'avons payée assez cher. Toujours unis, toujours d'accord, ne songeons plus au mal qu'on a fait, ne voyons que le bien qui existe ; éloignons les tristes souvenirs, et disons tous, dans la France nouvelle : (tendant une main à Derneval) Union (montrant dans le coin opposé Goberville, resté seul, et le regardant d'un air de pitié) et oubli.

CHOEUR.

Ah ! quelle heureuse nouvelle !
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

MALVINA,

OU

UN MARIAGE D'INCLINATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 décembre 1828.

PERSONNAGES.

M. DUBREUIL, riche négociant.
MALVINA, sa fille.
MARIE, sa nièce.
ARVED DUBREUIL, son neveu.
M. DE BARENTIN, ami de la maison.
CATHERINE, femme de charge et gouvernante de Dubreuil.

La scène se passe aux environs de Nantes, dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE; MARIE, assise sur le devant, à gauche, est occupée à dessiner.

CATHERINE, entrant.

Comment! mademoiselle Marie, vous êtes restée à la maison toute seule à travailler? vous n'êtes pas à la promenade du matin?

MARIE.

Non; mais je les ai vus partir. La cavalcade était magnifique : mon oncle était dans la calèche; Malvina, ma cousine, était à la portière, et elle a tant de grâce à cheval; elle monte si bien!

CATHERINE.

Joli talent, pour une demoiselle!

MARIE.

Et où est le mal?

CATHERINE.

Les convenances avant tout, mademoiselle, les convenances; et quand je pense aux accidents...

MARIE.

Il n'y avait rien à craindre, puisque M. de Barentin, ce jeune élégant, qui est l'ami de la maison, caracolait à ses côtés, sur son beau cheval anglais.

CATHERINE.

Son cheval, qui appartient à monsieur votre oncle.

MARIE.

Comme il s'en sert toujours, c'est le sien.

CATHERINE.

A ce compte, cette maison de campagne serait aussi la sienne.

Air du Ménage de Garçon.

Sans façon, et deux ans de suite,
Il est venu loger ici.

MARIE, quittant son dessin, et allant auprès de Catherine.

C'est un jeune homme de mérite,
Un philosophe sans souci,
Un sage, qui n'a rien à lui.

CATHERINE.

Je conçois bien cette sagesse,
Car il peut, grâce à son aplomb,
Se passer toujours de richesse,
Tant que les autres en auront.
Il peut se passer de richesse,
Tant que les autres en auront.

MARIE.

Toi qui, l'année dernière, l'avais vu arriver avec tant de plaisir!

CATHERINE.

Sans doute, le premier abord est pour lui : un joli cavalier, une jolie tournure; et ses malheurs, dont il parlait toujours;... et ce service qu'il avait rendu à votre oncle :... ce spectacle où il avait pris sa défense sans le connaître... Et puis, vous le dirai-je, j'ai cru d'abord que c'était un prétendu pour vous.

MARIE.

Pour moi?

CATHERINE.

Oui, il était galant, assidu, il ne vous quittait pas; et j'aime tout de suite ceux qui vous aiment. Mais soudain cela a cessé, et pourquoi? je vous le demande.

MARIE.

Je m'en vais te le dire. Il y a un an, quand il est venu ici pour

la première fois, il n'y avait que moi; car ma cousine Malvina était à Paris. A mon aspect il parut troublé; toutes ses phrases, qu'il n'achevait jamais, étaient toujours précédées et terminées par un soupir; quand je le rencontrais dans le jardin, c'était dans des allées solitaires, un mouchoir à la main, les yeux rouges, et un air de désespoir et d'égarement qui me faisait peine et qui me faisait peur;... car il avait toujours l'air d'un roman,... mais d'un roman au cinquième volume,... au moment des catastrophes.

CATHERINE.

Voyez-vous cela!

MARIE.

Mon oncle même s'en était aperçu, et ne nous laissait jamais ensemble; et un jour que j'étais à travailler, comme aujourd'hui, dans le salon, il prit une chaise, s'assit à côté de moi : « Marie, « me dit-il, Marie... » Il leva les yeux au ciel, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la conversation en resta là.

CATHERINE.

C'était fort embarrassant.

MARIE.

Aussi, ne sachant que lui dire, je me mis à lui parler de tout le monde, de ma famille, de mon oncle Dubreuil. Je lui appris qu'il était le plus riche négociant de la Bretagne, qu'il adorait sa fille unique, qu'il s'occupait de son établissement; que ma cousine Malvina, qui était dans ce moment à Paris, chez une de nos tantes, aurait un jour une dot superbe; tandis que moi, pauvre orpheline, élevée par les bontés de mon oncle, je n'avais rien à attendre, rien à espérer; et pendant que je parlais je voyais sur sa physionomie une expression toute particulière. Dans ce moment on sonna le dîner, auquel, contre son habitude, il fit le plus grand honneur; le soir, au salon, il prit du punch; le lendemain, sa mélancolie était partie; et quelques jours après il fit comme elle.

CATHERINE.

Vraiment!

MARIE.

Il allait à Paris, disait-il, pour des affaires importantes; et cette année, au moment où on l'attendait le moins, il est revenu, toujours galant et empressé auprès de moi; mais ce n'est que quand il y a du monde, et quand on nous regarde.

CATHERINE.

C'est singulier, et, en attendant,

Air de Oui et Non.

Il commande dans la maison,
Plus haut que votre oncle peut-être.

MARIE.

C'est bien vrai. (Elle va reprendre son dessin.)

CATHERINE.

Pour prendr' chez nous un pareil ton,
Après tout, est-il notre maître?
Quoique souvent il en ait l'air,
A le servir qu'd'autres essayent;
Je n'en suis pas, moi : j'ai l'cœur fier,
J'n'obéis qu'à ceux qui me payent.
Oui, mademoisell', j'ai l' cœur fier,
J'n'obéis qu'à ceux qui me payent.

MARIE.

Ce n'est pas vrai; car moi, qui n'ai rien, qui ne te donne rien...

CATHERINE.

Quelle différence! Vous êtes mon enfant d'adoption, vous, et votre cousin Arved, que j'ai nourri, que j'ai élevé... (Regardant le dessin de Marie.) Ah, mon Dieu! ce dessin que vous faites là! mais c'est lui! c'est lui-même.

MARIE.

Oui : d'après le portrait qui est là-bas dans le salon.

CATHERINE.

Quelle différence! celui-ci est bien plus ressemblant.

MARIE.

Tu l'as reconnu; tant mieux. C'est une surprise que je ménage à mon oncle, pour sa fête. (Elle se lève.)

CATHERINE.

Si je l'ai reconnu, ce cher enfant! Depuis qu'il est parti pour l'armée, je n'ai plus que vous à qui je puisse parler de lui; car mademoiselle Malvina, la fille de notre maître... ce n'est pas ma faute si je ne la chéris pas autant que vous deux. Elle est bien aimable, bien brillante dans un salon; mais, si j'étais homme, si j'étais à marier, si je voulais être heureux tous les jours, ce n'est pas elle que je choisirais : c'est vous.

MARIE.

Y penses-tu, ma bonne Catherine? ne parlons plus de cela.

CATHERINE.

Et pourquoi donc?

MARIE.

Parce que, probablement, je ne me marierai jamais; car, vois-tu bien, dans le temps où nous vivons, quand on n'a pas de dot...

CATHERINE.

Est-ce que votre oncle ne vous en donnera pas une?

MARIE.

Je le crois; mais, si j'accepte sa dot, il faudra, en même temps, accepter le mari qu'il me donnera; et je tiendrais à choisir.

CATHERINE.

C'est aisé.

MARIE.

C'est selon; peut-être suis-je difficile. Non que je veuille, comme ma cousine, de grands sentiments, de grandes passions : je me rends justice, je suis peu faite pour les inspirer.

Air de la Robe et les Bottes.

Pour jamais sortir de ma sphère,
Je n'ai pas assez de talents;
C'est pour cela qu'il me faudrait, ma chère,
Un mari comme je l'entends,
Qui, me comprenant tout de suite,
Se contentât d'être chéri,
Et voulût bien prendre pour du mérite
Tout l'amour que j'aurais pour lui.

Mais, pour cela, je lui voudrais un caractère, des qualités...

CATHERINE.

Que vous avez rêvés.

MARIE.

Non, que je connais, que j'ai vus quelque part.

CATHERINE.

Votre cousin Arved, par exemple.

MARIE.

Mais, oui; si je choisissais un mari, je voudrais qu'il lui ressemblât. Il est si bon, si aimable! et je me dis souvent, ma bonne Catherine, que celle qu'il épousera sera bien heureuse.

CATHERINE.

Et pourquoi ne serait-ce pas vous?

MARIE.

Y penses-tu? Arved est déjà maître d'une fortune considérable, il fera un beau chemin dans le militaire; mon oncle a des vues

sur lui, j'en suis sûre ; et moi, qui dois tout à ses bontés, pourrais-je penser à contrarier les plans de bonheur qu'il forme pour sa fille ? Non, Catherine, qu'il n'en soit plus question : et comme Arved ne peut jamais être mon mari, eh bien ! je resterai demoiselle ; il y a encore de vieilles filles qu'on aime bien, quand elles sont bonnes et pas trop ennuyeuses. Mais j'entends la calèche.

CATHERINE.

C'est votre oncle qui revient avec M. de Barentin.

(Marie rentre dans la chambre à gauche, en emportant son carton de dessin.)

SCÈNE II.

CATHERINE ; M. DUBREUIL, à qui BARENTIN donne le bras.

BARENTIN.

Air de la Guarrache (de la Muette de Portici).

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous ;
Ah ! loin qu'il me lasse,
Ce poids est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial ;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

M. DUBREUIL.

Oui, c'est la jeunesse
Qui, je le sens bien,
Doit à la vieillesse
Servir de soutien.

BARENTIN.

Ainsi, dans la vie,
Bien souvent, dit-on,
On voit la folie
Guider la raison.

Ensemble.

M. DUBREUIL.

C'est assez, de grâce,
J'irai bien sans vous ;
Rien ne nous menace,
Nous voici chez nous.
C'est, en conscience,
Un soin filial ;
A sa complaisance
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce soin est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

CATHERINE.

J'admire sa grâce,
Aimable pour tous;
Jamais rien ne lasse
Des soins aussi doux.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance,
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Eh bien, Catherine! vous ne pensez pas à donner un fauteuil à monsieur? Vous ne pensez à rien. (A Dubreuil.) Asseyez-vous donc. (Dubreuil s'assied sur un fauteuil que Barentin lui a donné. Barentin reste debout à sa gauche, Catherine à sa droite. Barentin, s'adressant à Catherine.) Vous direz aussi à Joseph de promener mon cheval, de lui donner du vin chaud; ces chevaux anglais demandent tant d'égards! Je sais cela, moi qui, avant mes malheurs, en avais dix dans mon écurie... Et un tabouret sous ses pieds!... M. Dubreuil... Donne, donne, Catherine.

M. DUBREUIL.

Vous êtes trop bon, et vous vous donnez trop de peine; vous me feriez croire à la fin plus vieux que je ne le suis. Tiens, Catherine, prends-moi mon chapeau. (Barentin prend le chapeau de Dubreuil, et le pose sur une chaise. Catherine se retire avec humeur.) Eh bien! tu t'en vas?

CATHERINE.

Puisque monsieur est là, vous n'avez pas besoin de moi; et vous pourriez vous passer de tous vos domestiques.

M. DUBREUIL.

Catherine!

BARENTIN.

Laissez-la dire; moi, j'aime les duègnes, les gouvernantes, il faut qu'elles soient toujours de mauvaise humeur! privilége tou-

chant de la fidélité; et puis celle-ci vous rend de grands services.

CATHERINE.

Monsieur en convient donc?

BARENTIN.

Certainement; la vieillesse chagrine et morose fait ressortir encore mieux celle qui est aimable et indulgente; et à ce titre, il faut garder votre gouvernante, vous ne trouverez jamais mieux.

CATHERINE.

Monsieur...

M. DUBREUIL.

Allons, Catherine, tais-toi, et laisse-nous.

CATHERINE.

On m'impose silence : c'est là le plus fort.

(Marie rentre; Barentin va au-devant d'elle, et lui parle bas pendant que Catherine chante son couplet.)

Air du vaudeville de l'Homme Vert.

Me faire taire, je suffoque,
Je n'y tiens plus, et je m'en vais;
Sachez, c'est là ce qui me choque,
Que chiens, chevaux, femme et laquais,
Il prend tout, de tout il dispose,
Du vieux aussi bien que du neuf;
Bien heureux, monsieur, et pour cause,
Que, grâce au ciel, vous soyez veuf.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

M. DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

BARENTIN, à Marie.

Combien j'étais impatient du retour! Car vous savez, mademoiselle Marie, qu'il n'est point de plaisir où vous n'êtes pas.

M. DUBREUIL.

Voilà déjà M. de Barentin dans ses galanteries et ses déclarations. Et ma fille, où est-elle donc?

BARENTIN.

Elle n'était pas encore descendue de cheval; car elle en a un dont elle voulait former le caractère, un cheval anglais que l'on prendrait pour un naturel du pays, pour un franc Breton, tant il a de tenacité dans les idées! Il en a une, entre autres, que j'appellerais une idée fixe; c'est de rester en place quand il aperçoit

une barrière : et mademoiselle Malvina a voulu absolument lui faire franchir celle de la cour ; je l'ai vue qui s'éloignait au galop pour prendre du champ.

M. DUBREUIL.

Et vous ne vous y êtes pas opposé? vous n'êtes pas resté près d'elle?

BARENTIN.

L'empressement que j'avais de vous donner le bras... et de revoir mademoiselle...

M. DUBREUIL.

Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agissait! Courons vite...

SCÈNE IV.

MALVINA, en amazone et la cravache à la main; M. DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

MALVINA.

Je le savais bien, qu'il m'obéirait.

M. DUBREUIL.

Comment! cette barrière, tu l'aurais franchie?

MALVINA.

Trois fois de suite; mon cheval ne s'est abattu qu'à la dernière.

M. DUBREUIL.

Imprudente que tu es! Et il ne t'est rien arrivé?

MALVINA.

J'étais à terre avant lui.

MARIE.

Et tu n'as pas eu peur?

MALVINA.

Si, un instant; mais il y a, dans le danger que l'on brave, une certaine émotion qui n'est pas sans plaisir.

M. DUBREUIL.

Et tu n'as pas pensé à ton vieux père, qu'une pareille imprudence pouvait condamner à des regrets éternels!

MALVINA.

Ah! vous avez raison; je me le reproche maintenant. Pardonnez-moi, mon père, cela ne m'arrivera plus.

M. DUBREUIL.

En attendant, c'est tous les jours quelque folie pareille. Depuis que je t'ai laissée faire ce voyage à Londres, tu as pris des manières anglaises, tu n'es plus de notre pays.

MALVINA.

Ah, mon père!

M. DUBREUIL.

Et notre pays en vaut bien un autre, entendez-vous, mademoiselle? Je ne suis pas un Anglais, je ne suis pas un milord, grâce au ciel, car je ne les aime pas; j'ai fait ma fortune dans le commerce, je l'ai faite en France, et je ne me soucie pas de la manger en pays étranger : et ici, depuis quelque temps,

Air : Il me faudra quitter l'empire.

On est plutôt à Londres qu'en Bretagne :
Romans anglais, paris, course à cheval,
Combats de coqs; enfin, dans ma campagne,
On prend du thé, qui toujours me fait mal,
Et que je hais par goût national.
Mais le Bordeaux, mais le Champagne même,
C'est différent : ce sont mes vieux amis;
Et fier du sol qui nous les a produits,
Lorsque je bois de ces bons vins que j'aime,
Je crois que j'aime encor plus mon pays.

BARENTIN.

Et vous avez raison, je partage vos sentiments.

M. DUBREUIL.

Je le sais, et mon vin aussi; car, chez moi, vous êtes le seul qui me teniez tête; mais, pour ma fille... (Regardant Malvina.) Qu'est-ce que c'est? te voilà fâchée! Ce que je t'en dis, mon enfant, ce n'est pas pour te faire de la peine, c'est pour le monde, c'est pour les autres; car, pour moi, je te trouve toujours bien, et je voudrais que chacun fût de mon avis : ainsi, voyons, ne me boude pas, et embrasse-moi.

MARIE, à part.

Je m'y attendais; c'est là la fin ordinaire de tous les sermons.
(Elle sort par la porte du fond.)

M. DUBREUIL.

Nous voilà raccommodés, n'est-il pas vrai?

MALVINA.

A une condition, c'est que vous viendrez tantôt à cette partie de chasse où le nouveau préfet nous a invités.

M. DUBREUIL.

Comment! encore?

MALVINA.

Cette fois, c'est dans un but utile, une chasse aux renards : et vous viendrez, n'est-il pas vrai, dans l'intérêt public?

M. DUBREUIL.

Dire que je ne peux rien lui refuser. (Marie entre, suivie du domestique qui porte un guéridon sur lequel est le déjeuner.) Nous verrons... Le déjeuner porte conseil;... c'est pour cela que je voudrais bien le voir arriver.

MARIE.

Le voici, mon oncle.

M. DUBREUIL.

Très-bien. Marie est une bonne fille, qui est toujours à son affaire.

MARIE, lui donnant les journaux.

De plus; voici vos lettres et vos journaux.

M. DUBREUIL, se mettant à table.

Plus tard, on ne peut pas faire tout à la fois.

BARENTIN, de même.

Ne suis-je pas là? N'est-ce pas moi qui suis votre lecteur ordinaire?

M. DUBREUIL.

Vraiment, monsieur de Barentin, vous êtes d'une complaisance... et de plus un homme universel; vous me lisez le matin, vous faites le soir ma partie de piquet...

(Ils se mettent à table dans l'ordre suivant : Barentin, Marie, M. Dubreuil, Malvina.)

MALVINA.

Ce ne sont pas les seuls services que monsieur vous ait rendus.

M. DUBREUIL.

Non, sans doute; et je n'oublierai pas que, l'année dernière, il s'est exposé pour moi avec une générosité...

BARENTIN.

Je n'ai fait que mon devoir. (A Marie, qui lui sert du thé.) Assez, assez de thé, je vous en prie. Ces spectacles de province sont si mal composés;... des jeunes gens de si mauvais ton;... et défendre un vieillard respectable qu'on insulte est une cause si belle... (à Malvina) Je vous demanderai un peu de sucre... que j'ai été trop heureux de venger vos cheveux blancs.

MALVINA.

Et vous ressentez-vous encore de la blessure que votre adversaire vous a faite?

BARENTIN.

Heureusement.

Air de Turenne.

Oui, de ce bras je suis encor malade.

M. DUBREUIL.

Et c'est celui, je crois m'en souvenir,
Que vous m'offrez toujours en promenade.

BARENTIN.

C'est vrai; mais, fier d'un si doux souvenir,
Chaque douleur est un plaisir.

MALVINA.

A cet honneur il a droit de prétendre;
Votre vieillesse à lui doit se fier,
Et sans crainte peut s'appuyer
Sur le bras qui sut la défendre,
Sur le bras qui sut la défendre.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison : l'idée seule de votre amitié peut compenser les chagrins qui ont assailli le matin de ma vie.

MARIE.

A votre âge, déjà!

BARENTIN.

Oui; jeune encore, j'ai appris le malheur; c'est même la seule chose que je sache complétement.

MALVINA.

N'allez-vous pas lui rappeler de pareils souvenirs? Monsieur nous avait promis de lire les journaux, et les nouvelles sont si intéressantes!

MARIE.

Surtout quand on est à cent lieues de Paris.

M. DUBREUIL.

Pour moi, depuis que les ennemis sont entrés en France, leur lecture me fait plus de mal que de bien. Je sais que la paix a été signée avec les monarques alliés, et que mon neveu Arved n'a été ni tué ni blessé; je n'en demande pas davantage.

BARENTIN.

Voici pourtant des documents, des détails historiques sur les affaires du mois dernier, entre autres, sur la bataille de Montereau.

MALVINA, demandant le journal à Barentin.

Ah! voyons. (Barentin lui donne le journal. Elle lit.) « Un des régi-

« ments d'élite, vivement pressé par l'armée autrichienne, avait ordre de se retirer, et de faire sauter tous les ponts. Déjà les ennemis paraissaient sur l'autre rive, et, quoique le feu eût été mis, la mine ne partait pas encore. On ordonne à un soldat d'y retourner, et, prêt à obéir à cet ordre périlleux, il s'arrête un instant. — « A quoi penses-tu? lui crie le comte Dubreuil, son colo- « nel. — A ma femme et à mes trois enfants. Adieu, mon colonel, « je vous les recommande. — Tu as raison, s'écrie le comte Du- « breuil en l'arrêtant, donne-moi, je suis garçon! » Et, saisissant la mèche enflammée, il s'élance sous une grêle de balles; et quelques minutes après le pont avait sauté.

MARIE.

Et ce brave colonel, que lui est-il arrivé? en est-il revenu?

MALVINA.

On n'en dit rien; mais, s'il a péri, je ne m'en consolerai jamais.

BARENTIN.

Y pensez-vous?

MALVINA.

Oui, monsieur; cela est si beau, si généreux... Sur un trait pareil, j'adorerais le comte Dubreuil. (Ils se lèvent; le domestique emporte le guéridon.)

BARENTIN.

L'adorer? C'est un peu fort; et je vous conseillerais de vous en tenir à l'admiration, ce qui est bien assez.

M. DUBREUIL.

Mais attendez donc... Dubreuil... il me semble que ce nom-là... ce doit être un de nos parents... il est vrai qu'excepté mon neveu Arved, ils sont tous dans le commerce.

MARIE.

Et puis, le comte Dubreuil... Vous savez bien qu'il n'y a pas de noble dans notre famille.

M. DUBREUIL.

Air de Préville.

Eh, oui! c'est juste; et puis, au bout du compte,
Notre famille, on le sait bien,
N'a pas besoin d'un baron ni d'un comte;
Mais un bon cœur, mais un homme de bien,
Un tel parent ne gâte jamais rien.
(Prenant le journal que lui donne Malvina.)
Fier de ce titre où le courage brille,

Avec orgueil, chez soi, dans sa maison,
On le conserve, et c'est avec raison;
Car ce sont là des papiers de famille
Qui valent bien les titres d'un baron.
(Il rend le journal à Marie.)

BARENTIN, passant auprès de Dubreuil.

Je suis tout à fait de votre avis; car j'ai beaucoup connu le comte Dubreuil autrefois, quand j'étais à l'armée.

MARIE.

Monsieur a été militaire?

BARENTIN.

Oui, mademoiselle; nous étions frères d'armes.

(Dubreuil va s'asseoir sur un fauteuil à gauche, et parcourt quelques lettres.)

MALVINA.

Il serait vrai!

BARENTIN.

Partageant les mêmes périls, logeant sous la même tente.

M. DUBREUIL.

En effet, je reçois justement une lettre où l'on me parle de vous, monsieur Barentin.

BARENTIN, troublé.

De moi?

M. DUBREUIL.

Je vois que vous avez été dans les gardes d'honneur.

BARENTIN.

Il est vrai; et ce mot seul a réveillé des souvenirs et des idées de gloire, dont je ne croyais plus que mon âme flétrie fût désormais susceptible.

MALVINA.

Et Pourquoi donc, monsieur? pourquoi vous décourager? Rien n'est perdu, tant qu'il y a encore des périls et de la gloire à acquérir.

M. DUBREUIL, qui a décacheté une seconde lettre.

Dieu! Qu'ai-je vu! Marie, va dire à Catherine de préparer la plus belle chambre, à tous mes gens de se tenir prêts. (Il se lève.)

MARIE.

Qu'est-ce donc?

M. DUBREUIL.

Arved, mon neveu Arved! il sera ici dans quelques heures.

MALVINA et BARENTIN.

O ciel!

MARIE.

Est-ce bien vrai ? ne vous trompez-vous pas ?

M. DUBREUIL.

Il m'écrit de Nantes, trois lieues d'ici, qu'il y arrive en garnison, et que, s'il peut s'échapper, il viendra passer quelques jours avec nous.

Air des Comédiens.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre.

MARIE.

Ah ! quel bonheur de revoir son cousin !
A tout le monde, ici, je vais l'apprendre,
Et puis je cours m'établir au jardin.
(A part.)
Du pavillon, en ouvrant la fenêtre,
De loin, d'avance, on peut l'apercevoir;
(Regardant Malvina.)
Oui, pour une autre, hélas ! il vient peut-être;
Mais je serai la première à le voir.

Ensemble.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre, etc.

MALVINA.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Pourquoi vient-il, et quel est son dessein ?
Au fond du cœur, hélas ! je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

M. DUBREUIL.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Je pourrai donc accomplir mon dessein;
Ah, quel bonheur ! ici je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

BARENTIN.

A ce retour j'étais loin de m'attendre.
Qu'avions-nous donc besoin de ce cousin !
Au fond du cœur, ici, je ne peux rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

(Marie sort.)

SCÈNE V.

BARENTIN, M. DUBREUIL, MALVINA.

BARENTIN, à part.

C'est cela; toutes les têtes renversées !... Il n'y a rien que je

déteste comme les reconnaissances de famille, et la sensibilité en sortant de table.

M. DUBREUIL.

Voilà près de trois ans que je ne l'ai embrassé ; car c'est à la fin de 1811 qu'il est parti, comme capitaine, pour cette campagne de Russie ! d'où j'ai cru qu'il ne reviendrait jamais. Eh bien, ma chère amie, eh bien ! tu ne vas pas t'habiller pour le recevoir ?

MALVINA.

A quoi bon ? pour un cousin, il n'y a pas besoin de cérémonies.

BARENTIN.

Mademoiselle a raison ; c'est une si belle parure que la simplicité et le naturel ! sans compter que c'est peut-être la plus rare.

M. DUBREUIL, le regardant.

Je ne dis pas non ; mais, dans cette circonstance, j'ai des motifs... (à Malvina) pour que le premier coup d'œil soit à ton avantage ; tu connais mes projets, je ne te les ai pas laissé ignorer...

MALVINA.

Non, certainement ; mais je ne sais pas comment vous l'expliquer,... il est des inclinations, des sympathies qui naissent d'un coup d'œil ;... et ces sentiments-là, jamais Arved ne pourra me les inspirer... Non que je ne lui reconnaisse d'excellentes qualités :... c'est un brave garçon, bien rond, bien uni ; mais pas d'élévation dans les idées, pas d'enthousiasme, d'imagination ; en un mot, il ne fera jamais qu'un honnête homme, et pas autre chose.

M. DUBREUIL.

Et un bon mari.

MALVINA.

C'est ce que je voulais dire ; et jamais nous ne pourrions nous comprendre. Dès l'enfance, nous n'étions jamais d'accord : élevés ensemble, avec lui et Marie, ma jeune cousine, il prenait toujours son parti contre moi, me contrariait à tout propos, et nous étions toujours en guerre.

M. DUBREUIL.

Et c'est pour un pareil motif que tu refuses le plus riche parti de la Bretagne ?

MALVINA.

Eh, mon père ! qu'avons-nous besoin de tant de richesses ? Quant à moi, si j'étais maîtresse de mon choix, je préférerais celui qui, pauvre et malheureux, sait aimer et souffrir en silence ; je serais fière de réparer envers lui les torts de la fortune ; et je croi-

rais faire mon bonheur, en l'enchaînant à moi par l'amour, par la reconnaissance, par tous les sentiments qui ont du pouvoir sur un cœur généreux.

BARENTIN.

Ah, mademoiselle! une telle manière de penser vous fait trop d'honneur.

M. DUBREUIL.

Oui, c'est magnifique... en théorie; et ces mariages-là font toujours admirablement bien dans les romans; mais dans le monde c'est autre chose.

SCÈNE VI.

BARENTIN; MARIE, accourant; M. DUBREUIL, MALVINA.

MARIE.

Le voilà! le voilà! je l'ai aperçu du bout de l'avenue, sur un beau cheval, qui arrive au grand galop; et, si vous saviez, mon oncle, comme il a bonne tournure!

M. DUBREUIL.

Allons tous à sa rencontre. (A Malvina.) Viens.

MALVINA.

Mon père,... puisque vous le voulez... je vais...

M. DUBREUIL.

Où donc?

MALVINA.

A ma toilette.

M. DUBREUIL.

A la bonne heure. Tu vas donc te faire bien jolie! Je t'en remercie; viens m'embrasser, tu es une bonne fille. Va, va, mon enfant. (Malvina sort par la gauche.)

BARENTIN.

Pour moi, si vous le permettez, je vais faire un tour de parc; je craindrais de gêner les épanchements de la nature, et je vous laisse en famille.

(Il sort par la droite.)

M. DUBREUIL.

Comme vous voudrez.

SCÈNE VII.

MARIE, CATHERINE, ARVED, DUBREUIL, CHOEUR DE PAYSANS.

CHOEUR.

(Musique de M. Hus-Desforges.)

Enfin il revoit le séjour
Témoin de sa jeunesse,
Enfin il revoit ce séjour.
Pour nous quel heureux jour!

ARVED, qui est entré, tenant la main de Catherine, s'élance dans les bras de M. Dubreuil.)

Je me retrouve dans vos bras.
Sur mon cœur je vous presse.

CATHERINE.

Moi, de plaisir j'en pleure, hélas!

MARIE, à part.

Et moi, qu'il ne voit pas!

ARVED et LE CHOEUR.

Enfin { me / le } voilà de retour
Aux lieux de { ma / sa } jeunesse.
Enfin { me / le } voilà de retour.
Ah! pour { moi / lui } quel beau jour!

ARVED, à M. Dubreuil.

Et mes cousines, où sont-elles?
Et Marie, et puis Malvina?
Donnez-moi donc de leurs nouvelles.
(Se retournant, et apercevant Marie.)
Qu'ai-je vu! ma sœur, te voilà!

MARIE, avec joie, courant à Arved.

Il m'a reconnue.

ARVED.

Et sans peines;
Ton souvenir ne m'a jamais quitté;
Et quoique, hélas! sur des rives lointaines,
Près de vous, mes amis, mon cœur était resté.

CHOEUR.

Enfin le voilà de retour, etc., etc, etc.

(A la fin de cette reprise, M. Dubreuil fait signe aux paysans de se retirer. Catherine les conduit jusqu'à la porte du fond, et se place ensuite à la gauche de M. Dubreuil.)

ARVED.

Voici donc ces lieux que je désespérais de revoir, et auxquels tant de fois j'ai cru dire un éternel adieu ; et je reviens, et je suis au milieu de ceux que j'aime ! Mon Dieu ! que je suis heureux !

M. DUBREUIL et MARIE.

Et nous donc !

CATHERINE.

Ce cher enfant! combien il a souffert ! Aussi je le trouve changé.

M. DUBREUIL.

Il en peut dire autant de nous.

ARVED.

Non ; je vous retrouve toujours les mêmes. Nous voilà encore, comme nous étions, il y a trois ans ; et maintenant, il ne me semble pas que je sois parti, car rien ici n'est changé, excepté Marie, que je trouve embellie, et beaucoup.

MARIE.

Vraiment, mon cousin ?

M. DUBREUIL.

Que sera-ce donc, quand tu verras Malvina ? C'est la beauté du pays ; et nous ne manquons pas d'adorateurs, car c'est à qui me la demandera en mariage : mais moi, j'ai mes idées, dont nous parlerons ; car tu restes ici quelques jours ? tu en as la permission de ton colonel ?

ARVED, souriant.

Je n'en ai pas besoin ; je me la suis donnée.

MARIE, avec joie.

Est-ce que tu serais devenu colonel ?

ARVED.

Mieux que cela, ma cousine.

M. DUBREUIL.

Général de brigade ?

ARVED.

Vous l'avez dit.

M. DUBREUIL.

A moins de trente ans ! il serait possible ! La belle chose que la guerre ! J'ai un neveu qui est général !

MARIE.

Et moi, qui n'ai pas mis d'épaulettes à un seul de ses portraits.

M. DUBREUIL.

Toi qui, après la bataille de Hanau, n'étais que chef d'escadron !

ARVED.

C'est que depuis quelque temps, mon oncle, cela a été vite.

M. DUBREUIL.

J'entends; il y a eu de l'avancement. Et M. Gérard, ton ami, ton lieutenant-colonel, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?...

ARVED.

Mort dans un jour de victoire! mort à Montmirail.

M. DUBREUIL.

Ah! mon Dieu! Et ton brave colonel, qui t'avait pris en amitié, qui te traitait comme son fils?

ARVED.

Mort à Champ-Aubert!

M. DUBREUIL, secouant la tête.

Je conçois... je conçois alors que, de chef d'escadron, on devienne général en quelques mois. (Soupirant.) C'est une belle chose que la guerre, mon neveu Arved; je crois, malgré cela, que j'aime mieux le commerce : mes commis ne vont pas si vite, mais ils durent plus longtemps. Et toi-même?... Et ces blessures dont on nous avait parlé?

ARVED.

Ce n'est rien, mon oncle; il en est d'autres plus difficiles à guérir, d'autres plus douloureuses encore pour le cœur d'un soldat; ces drapeaux étrangers, que tant de fois j'avais vus fuir devant nous... Allons, allons, n'y pensons plus; que cette larme soit la dernière que je donne au passé!

M. DUBREUIL.

Si mon pauvre Edmond... si ton père était là!...

ARVED.

Vous le remplacerez, mon oncle; vous me tiendrez lieu de ce père que je regrette, et que je retrouve en vous : désormais, nous ne nous quitterons plus. Quand on a vu de près d'aussi grandes catastrophes, toute idée ambitieuse s'éloigne de notre âme, qui n'aspire plus qu'au repos, à la tranquillité; et c'est ici que je les retrouverai. Mon seul désir, maintenant, est de m'établir près de vous, en famille, avec ma femme et mes enfants, que d'avance je chéris déjà; car tout le long de la route je m'occupais de leur bonheur, de leur avenir; et j'étais encore avec eux quand j'ai aperçu de loin les tourelles de votre château.

M. DUBREUIL.

C'est un présage, et moi, j'y crois; mais va donc voir, Catherine, si ma fille est prête, et dis-lui de descendre.

ARVED.

Comment des cérémonies ! je te sais gré, Marie, de n'en avoir pas fait pour moi.

MARIE.

Aussi je suis moins belle.

ARVED.

Oui; mais aussi je t'ai vue plus tôt. (A Catherine, qui passe auprès de lui.) Et Charlot, ton fils et mon frère de lait!... et tous mes filleuls?... car j'étais, je crois, le parrain de tout le village.

CATHERINE.

Air : Vos maris en Palestine.

Ils n'sont pas tous à leur aise;
La guerr' fait tant d'malheureux !
Aussi, l'année est mauvaise,
Et les indigents nombreux.
Les indigents sont nombreux.

MARIE.

Mais à ceux qu'en sa bienfaisance
Mon oncle n'a pu secourir,
A ceux qu'il ne peut secourir,
Je dis : « Prenez patience,
« Mon cousin va revenir. »

(Catherine sort.)

ARVED.

Et tu as bien fait, je t'en remercie; allons-y ensemble, viens les voir. (Il prend Marie sous le bras, et veut sortir avec elle.)

M. DUBREUIL, les arrêtant.

Un instant; nous avons à parler affaire, et d'affaires importantes : ainsi, Marie, laisse-nous.

MARIE.

Oui, mon oncle. (A part.) A peine arrivé, déjà lui parler d'affaires; ne pas lui laisser le temps d'être heureux, et à nous aussi...

M. DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Je m'en vais. (En s'éloignant, elle regarde Arved.) Adieu, mon cousin. (Sur un nouveau signe de M. Dubreuil) Oui, mon oncle, je m'en vais.

SCÈNE VIII.

ARVED, M DUBREUIL.

M. DUBREUIL.

Tu te doutes bien, mon garçon, du sujet dont je veux t'entretenir; car, entre nous, nous pouvons parler sans façon : il s'agit donc du rêve de ma vie entière, du bonheur de ma fille, que je veux te confier.

ARVED.

Je sais, mon oncle, que cette union a toujours été le désir de mon père et le vôtre; et moi-même, avec mes idées de mariage, je serais enchanté que cela pût réussir; mais, avant tout, il faut que cela convienne à Malvina. Et puis, vous le dirai-je? j'ai toujours eu au fond du cœur un faible pour ma cousine Marie; et depuis que je l'ai revue, je la trouve si bonne et si gentille!

M. DUBREUIL.

Ne vas-tu pas te passionner d'avance, et sans voir seulement celle que je te destine?

ARVED.

Non, mon oncle.

M. DUBREUIL.

Je te dirai donc que pour Marie j'avais d'abord d'autres vues : nous avons ici un M. de Barentin, qui, l'année dernière, lui a fait une cour très-assidue.

ARVED.

Vous en êtes bien sûr?

M. DUBREUIL.

C'étaient des langueurs, des soupirs; il en était amoureux fou, au point même de m'inquiéter.

ARVED.

Et Marie?...

M. DUBREUIL.

On ne sait jamais au juste ce que pensent les petites filles, je crois cependant qu'elle le voyait avec plaisir; et comme cette année il s'occupe beaucoup plus de moi et du soin de me plaire que de plaire à Marie, j'ai pensé qu'il avait son aveu, et qu'ils étaient d'accord.

ARVED, ému.

Ah! vous croyez? Alors, mon oncle, il ne faut plus penser à rien, qu'au bonheur de Marie.

M. DUBREUIL.

Tu entends bien que mon dessein est de l'établir, de lui donner une dot convenable; mais avant tout, et en ma qualité d'oncle, j'ai d'abord été aux informations, ce qui était assez difficile à cause du mystère dont s'enveloppait ce M. de Barentin. Cependant, comme il prétendait avoir servi dans les gardes d'honneur, j'ai pris des renseignements à ce sujet; et ceux que je viens de recevoir ce matin sont très-incomplets. On croit qu'il est d'une bonne famille de Rouen, qu'il avait autrefois une belle fortune, qu'il a perdue... Comment?... c'est ce qu'on ignore; car on ne sait même pas si Barentin est son véritable nom; et tout cela ne me plait pas beaucoup.

ARVED.

Peut-être l'a-t-on calomnié.

M. DUBREUIL.

Et comment s'en assurer?

ARVED, prenant la lettre.

Je m'en charge, donnez, donnez; j'ai dans un de mes régiments deux compagnies entières qui sont de la Seine-Inférieure, des jeunes gens de Rouen; je vais écrire, et dans peu vous aurez les renseignements les plus exacts... Tout le monde se connait en province.

M. DUBREUIL.

En attendant, je crois convenable de le prévenir avec égards, car je lui en dois, que nous attendons du monde, des amis à toi... Enfin des phrases très-polies, qui lui permettent de retourner à la ville, sauf à le rappeler plus tard.

ARVED.

Certainement; et s'il est digne de ma cousine, eh bien, mon oncle, il faudra les marier; quoique, je ne vous le cache pas, cela me fasse un peu de peine.

M. DUBREUIL.

Quand tu auras vu Malvina, tu n'y penseras plus; elle est si jolie!... Et tiens... tiens, regarde-la donc.

(Il remonte le théâtre, et montre à Arved Malvina, qui entre par la porte à gauche.)

ARVED.

Vous avez raison, mon oncle; il est impossible d'être plus belle et plus séduisante.

M. DUBREUIL.

Je te le disais bien : courage, mon garçon; courage, mon gendre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, mise élégamment, entrant par la gauche.

M. DUBREUIL.

Approche, approche, mon enfant; voici un beau militaire qui t'attendait avec impatience.

MALVINA.

Je suis enchantée, monsieur, de votre heureux retour... dans notre famille.

ARVED.

Monsieur!... Eh mais, cousine! j'ai cru que tu allais,... je veux dire, que vous alliez, comme ma petite Marie, me traiter sans cérémonie et en cousin.

M. DUBREUIL.

Il a raison; entre cousins on s'embrasse, c'est par là que l'on commence.

MALVINA.

Oui, quand nous étions enfants; mais maintenant que nous sommes raisonnables,... Arved, j'en suis sûre, ne tient pas plus que moi à ces vaines démonstrations.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Mon cousin, qu'ici je retrouve,
N'en a pas besoin, dans ce jour,
Pour croire au plaisir que j'éprouve
En le voyant parmi nous de retour.

(Elle tend la main à Arved.)

M. DUBREUIL, parlant.

Une poignée de main; à la bonne heure. (Il passe à la droite d'Arved, et lui dit bas :)

Vois-tu, mon cher, c'est à l'anglaise.
A Londre, on s'aime et l'on s'embrasse ainsi.

ARVED, de même.

J'aimerais mieux, je vous l'avoue ici,
Que l'on m'aimât à la française.

M. DUBREUIL.

Ah çà, mon garçon! nous avons tantôt une partie de chasse,

qui ne me plaisait pas beaucoup; mais te voilà, elle me convient, parce que tu nous accompagneras; et tu verras ma fille, qui est une intrépide amazone, qui n'a peur de rien : cela doit te faire plaisir à toi, à un militaire.

ARVED.

Eh mais! je ne déteste pas les femmes qui ont peur. Pardon... mon ancienne franchise qui revient.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Il me sied mal, grave censeur,
De me permettre ici le blâme.

MALVINA.

Parlez, de grâce.

ARVED.

D'une femme
La faiblesse plaît à mon cœur.
Mais, quand son âme peu craintive
Hardiment brave le danger,
Rien ne peut nous dédommager;
Car son courage, hélas! nous prive
Du bonheur de la protéger.

MALVINA.

Monsieur sera-t-il des nôtres?

ARVED.

Si cela peut vous faire plaisir,... si je suis nécessaire... Mais vous ne comptiez pas sur moi; et, si vous voulez bien me le permettre, j'aime autant rester ici.

M. DUBREUIL.

Comment! tu as refusé ma fille! Mais c'est la première fois que cela lui arrive.

ARVED.

J'espère que ma cousine ne m'en voudra pas; j'arrive, je suis fatigué, nous avons marché toute la nuit, et, en enfant de la maison, je vous demanderai la permission de dormir quelques heures avant le dîner.

MALVINA.

Vous êtes le maître.

ARVED.

D'ailleurs, cousine, je crois que vous n'aurez pas beau temps pour votre chasse; le ciel est couvert, et je crains de la pluie.

MALVINA.

Vous! un militaire! qui par état devez braver tous les éléments.

ARVED.

Oui, quand il le faut! Raison de plus pour s'en priver quand il ne le faut pas.

M. DUBREUIL.

Il a raison; ce n'est pas chez soi qu'il faut se gêner. Ainsi, mon garçon, liberté entière, et je t'en donne l'exemple. Je vais écrire à M. de Barentin la lettre en question. (A Malvina.) Viens-tu, mon enfant?

MALVINA.

Non, mon père, je reste; je tiendrai compagnie à mon cousin.

M. DUBREUIL.

Il serait possible! (Bas, à Arved.) Jamais je ne l'ai vue aussi aimable pour personne. (Haut.) Eh bien, mes enfants, causez ensemble. (Bas, à Arved.) Cela va à merveille, j'en étais sûr. (Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE X.

ARVED, MALVINA.

ARVED, après un moment de silence.

Je pense bien, ma cousine, que mon refus ne vous fâche pas; sans cela, à pied comme à cheval, je suis prêt à suivre la chasse, toute la journée, s'il le faut.

MALVINA.

C'est inutile; car moi-même j'ai changé d'idée, je n'irai pas.

ARVED.

Vous qui disiez tout à l'heure...

MALVINA.

Oui, j'y tenais, pour m'y trouver avec vous.

ARVED.

Vraiment?

MALVINA.

Vous n'y allez pas, vous restez, je reste aussi.

ARVED.

Que dites-vous, je serais assez heureux...

MALVINA.

Ne vous hâtez pas de me remercier. J'ai besoin de vous parler à vous seul, sans qu'on puisse nous interrompre; puis-je compter, mon cousin, que tantôt, pendant qu'ils seront tous à la chasse, vous m'accorderez un moment d'entretien?

ARVED.

Moi, ma cousine, je suis à vos ordres; et, quel que soit l'objet de cette conversation, quelque demande que vous ayez à me faire, j'y souscris d'avance, je vous le jure.

MALVINA.

Vraiment?

ARVED.

Et j'espère alors que vous quitterez avec moi ce ton froid et solennel, qui me tient toujours à distance : nous avons l'air de deux partis ennemis, qui se craignent et s'observent.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Assez longtemps, par ses méfaits,
La guerre a dévasté le monde;
Rois et sujets, tous à la ronde
S'unissent pour vouloir la paix.
Et dans l'Europe ainsi qu'en France,
Quand nul ne se dispute plus,
Pourquoi de la Sainte-Alliance
Les cousins seraient-ils exclus?

MALVINA.

Cela dépendra de vous. Vous avez vu mon père? Il vous a parlé?...

ARVED.

Du seul objet qui l'occupe, de vous, de sa fille chérie.

MALVINA.

Ainsi, vous connaissez ses projets?

ARVED.

Oui, ma cousine; il m'en a fait part.

MALVINA.

Et qu'en dites-vous?

ARVED.

Rien encore.

MALVINA.

Comment! votre idée à vous...?

ARVED.

Je n'en ai pas; j'attends les vôtres, et je crains bien qu'elles ne me soient pas favorables. Je me connais, ma cousine, je me rends justice; et plus je vous regarde, plus je trouve de raisons pour que vous me refusiez; mais je n'en vois aucune pour que vous doutiez de mon amitié, et j'espère que vous me traiterez du moins comme un frère et un ami.

MALVINA, lui tendant la main.

Arved !

ARVED.

A la bonne heure ; le premier pas est fait, et nous allons nous entendre. Voyons, ma jolie cousine, ces projets que nos pères avaient formés depuis longtemps,... ce bonheur qu'ils avaient arrangé pour nous, sans nous consulter,... ce mariage, enfin, ne vous plait pas beaucoup ?

MALVINA.

Mais...

ARVED.

Il vous déplait, je comprends, et je m'explique maintenant la froideur de votre accueil ; vous redoutiez mon arrivée, vous aviez peur de moi. Ah ! je suis bien malheureux d'avoir pu vous causer un instant de crainte ou de chagrin ! Si j'avais pu le penser, je vous aurais crié, en arrivant : « Ma cousine, embrassez-moi et aimez-moi : je ne vous épouse pas. »

MALVINA.

Vraiment ! une telle générosité...

ARVED.

Mon Dieu, cousine ! pas de remerciments, je suis fait à ces malheurs-là, et ça ne m'étonne pas ; je n'ai jamais pu être aimé, je ne suis pas né pour cela. Tout ce que je puis faire, c'est de chérir les gens de tout mon cœur, de tout sacrifier au monde pour les rendre heureux ; mais pour leur plaire, pour m'en faire aimer, pour les prévenances, les soins, les attentions, en un mot, pour tout ce qui est essentiel, je n'y entends rien. Il me serait plus aisé de me faire tuer pour une personne que j'aime, que de lui adresser un compliment. Vous comprenez alors qu'avec un pareil système je n'ai pas dû être étonné de votre refus, je m'y attendais ; et je cours trouver mon oncle, pour tout lui raconter.

MALVINA, le retenant.

Non... Mon père... ce mariage lui tient tellement à cœur, que quand il saura mon refus, il m'accablera de reproches ; il me maudira peut-être !

ARVED.

O ciel !

MALVINA.

Et cependant, comment faire ?

ARVED.

Eh bien ! voyons, ma cousine, il ne faut pas vous désoler ; cherchons un moyen, cherchons tous deux.

MALVINA.

Il n'y en a pas.

ARVED.

Et pourquoi donc ? Si, par exemple, le refus venait de moi ?

MALVINA.

Que dites-vous ?

ARVED.

Ce n'est guère croyable ; mais enfin...

MALVINA.

Air d'Aristippe.

Dieu ! qu'entends-je ? ô surprise extrême !
Vous, Arved, vous pourriez, hélas !
Braver un oncle qui vous aime,
(Tendrement.)
Pour moi, qui ne vous aime pas !

ARVED.

Ah ! de grâce n'achevez pas.
Oui, ce mot, qui me désespère,
A vous servir ne fait que m'animer.
Obligeons ceux qui ne nous aiment guère,
Pour les forcer à nous aimer.

MALVINA, avec émotion.

Ah ! que je vous connaissais peu ! Plus tard, Arved, plus tard vous saurez... Oui, mon cousin, oui, j'ai besoin de toute votre amitié, de vos conseils ; je ne vois que vous au monde à qui je puisse me confier.

ARVED, lui tendant la main.

Que dites-vous ? Achevez.

MALVINA, retirant sa main, et s'éloignant de lui.

Silence ! on vient.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; MARIE, entrant avec M. DUBREUIL.

MARIE.

Oui, mon oncle ; c'est un beau militaire, un lancier qui apporte des dépêches pour le général.

MALVINA.

Le général !

MARIE, à demi-voix.

Et il y a dessus, écrit en grosses lettres : « Au général comte « Dubreuil. »

MALVINA.

Le comte Dubreuil ! Comment ! ce que nous lisions ce matin... ?

MARIE.

C'était lui ! cela ne m'étonne pas.

ARVED, levant la tête.

Qu'est-ce donc ?

M. DUBREUIL.

Comment ! mon ami, tu serais comte ?

ARVED.

Oui, mon oncle ; où est le surprenant ?

M. DUBREUIL.

Et tu ne nous en disais rien ?

ARVED.

A quoi bon ; ce n'était pas le comte Dubreuil qui venait vous voir, c'était votre neveu ; et je crois trop à votre amitié pour penser qu'un titre puisse y ajouter quelque chose.

M. DUBREUIL.

Non certainement, parce que moi, tu me connais : les titres, les dignités, je n'y tiens pas ; mais un comte dans notre famille, c'est honorable ; et puis celle que tu épouseras sera madame la comtesse. (Regardant Malvina et Arved.) Ah çà, mes enfants ; eh bien, qu'en dites-vous ? j'étais sûr qu'avec le temps vous finiriez par vous entendre : aussi je ne suis pas pour brusquer les choses ; mais enfin, voyons entre nous, à quand la noce ?

MARIE, à part.

O ciel !

ARVED et MALVINA.

Que dites-vous ?

M. DUBREUIL.

Il n'y a pas ici d'étrangers, nous sommes en famille.

Air de Téniers.

Oui, tous les deux vous vous aimez de même :
Rien ne peut plus vous séparer ;
Comblez les vœux d'un père qui vous aime ;
C'est son bonheur ; pourquoi le différer ?

Lorsque l'on a passé la soixantaine,
De se presser, ma fille, on a besoin;
Hâte-toi d'être heureuse; à peine
Ai-je le temps d'en être le témoin.

MALVINA.

Mon père!

M. DUBREUIL.

Tu baisses les yeux, tu rougis : tu l'aimes, n'est-ce pas?

MALVINA, troublée.

Ah! je le sens, personne plus que lui ne mérite d'être aimé : aussi je l'aime... (se reprenant.) comme un ami, comme un frère.

MARIE, à part, avec étonnement.

Que cela?

M. DUBREUIL.

C'est comme un époux qu'il faut le chérir.

ARVED.

Mon oncle, soumise à vos volontés, ma cousine était prête à vous obéir.

M. DUBREUIL.

Dis-tu vrai?

ARVED.

C'est moi, moi seul, que des obstacles invincibles éloignent de cette alliance...

MARIE, à part.

Qu'entends-je!

M. DUBREUIL.

Toi, Arved! toi, mon fils, tu me ferais un pareil chagrin! Tu refuserais ma fille, l'amie de ton enfance, celle que ton père mourant t'avait destinée!

MARIE, pleurant.

Oh! mon cousin, vous ne le pouvez pas.

ARVED.

Aussi... croyez bien... que c'est malgré moi,... et que des promesses antérieures...

M. DUBREUIL.

Tu me trompes; oui, maintenant j'en suis sûr, tu me l'aurais dit ce matin, quand je t'ai parlé de mes projets, de cet hymen auquel tu consentais; et tu manquerais à tes promesses, à ta parole! Non, ce n'est pas possible; tu es mon neveu, tu es un honnête homme!

MALVINA, vivement.

Il l'est toujours.

ARVED.

Que faites-vous ?

MALVINA.

Mon devoir. Que penseriez-vous de moi, mon cousin, si je souffrais que votre générosité portât atteinte à votre honneur? Oui, mon père, c'est moi qui, pour différer cet hymen, l'avais supplié...

M. DUBREUIL.

Toi?

MALVINA.

Ne m'y obligez pas... du moins, dans ce moment, je vous en conjure.

M. DUBREUIL.

Non, l'instant de la faiblesse est passé, et tu l'épouseras aujourd'hui même.

ARVED.

Écoutez-moi!

M. DUBREUIL, passant à droite.

Je n'écoute rien; elle t'épousera, je l'entends ainsi.

ARVED.

Et moi, mon oncle, j'entends que ma cousine soit libre et maîtresse de son choix, que vous lui laissiez le temps qu'elle demande pour se décider en ma faveur ou en faveur de tout autre : sinon, je pars, je quitte ces lieux; vous ne me reverrez plus.

MARIE.

Ah! que c'est bien à toi! je te reconnais là.

MALVINA.

Mon cousin! mon ami! quelle générosité! (Elles lui prennent la main chacune de son côté, comme pour le remercier.)

M. DUBREUIL, à Arved.

Et toi aussi, ne vas-tu pas te fâcher? Les voilà tous contre moi, parce que je veux les rendre heureux! (Ils s'approchent tous trois de M. Dubreuil, qu'ils entourent.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; BARENTIN, portant les châles de Malvina et de Marie, et le manteau de M. Dubreuil.

BARENTIN, entrant, et les voyant ainsi groupés.

Pardon de déranger un groupe de famille. Voici l'heure de la chasse, et j'apportais à ces dames leurs chapeaux et leurs châles, ainsi que le manteau de M. Dubreuil.

M. DUBREUIL.

Ah, monsieur !...

BARENTIN.

Non, vraiment, les derniers jours d'avril sont encore très-froids, et nous ne voudrions pas qu'une partie de plaisir devînt pour nous un sujet d'alarmes. (Passant auprès d'Arved, qu'il salue.) J'apprends à l'instant, par Catherine, votre nouveau grade, général, dont je vous félicite, ainsi que de votre heureux retour dans vos foyers.

M. DUBREUIL, à Arved.

C'est M. de Barentin.

(Marie passe à la gauche de Malvina.)

MALVINA.

Un ami de la famille.

BARENTIN.

Titre honorable, que bientôt, j'espère, vous daignerez confirmer. Épris de tout ce qui est noble et généreux, je suis un ami de la gloire ; c'est déjà être le vôtre. Malheureusement, je suis obligé de vous quitter, général, de partir dès demain.

MALVINA.

Que dites-vous ?

BARENTIN.

Une lettre importante que je reçois à l'instant de Paris...

M. DUBREUIL, bas, à Arved.

C'est la mienne.

BARENTIN.

M'empêchera de cultiver une connaissance...

M. DUBREUIL.

Qui était déjà bien avancée... Vous qui, à l'armée, logiez sous la même tente que le comte Dubreuil...

BARENTIN.

Comment ! le comte Dubreuil !...

MARIE.

Vous nous l'avez dit.

BARENTIN.

Pardon, pardon; il y a erreur : le comte Dubreuil dont je voulais parler est celui qui a fait la campagne de Pologne; c'est là que je l'ai connu. Et puis, dans l'armée il y a tant de braves, que l'on peut aisément confondre... Mais je crains que ces dames ne fassent attendre; car voici toute la société qui vient les chercher.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; CHASSEURS, PAYSANS ET PAYSANNES.

FINALE.

Air du Comte Ory : Venez, suivez-moi tous.

Ensemble.

ARVED et LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir;
La chasse { vous / nous } invite,
Au plaisir { courez / courons } vite,
Il ne faut pas le laisser fuir.

M. DUBREUIL, MARIE, BARENTIN, MALVINA.

Voici l'instant, il faut partir;
Le plaisir fuit si vite;
Hélas! il fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA, MARIE, BARENTIN, M. DUBREUIL.

Le plaisir fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA et LE CHOEUR.

Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA, MARIE, M. DUBREUIL.

Ne le laisons pas fuir.
Non, non, ne le laissons pas fuir.

Ensemble.

BARENTIN et LES CHASSEURS.

Il faut, il faut partir,
Il faut partir.

ARVED.

Pour moi, je vais dormir.
Je vais dormir.

(Dubreuil va prendre son manteau, que Marie lui donne; Arved parle avec les chasseurs; Barentin et Malvina restent seuls, sur le devant de la scène.)

BARENTIN, bas, à Malvina et à part.

Tantôt, après la chasse, il faut que je vous parle.

MALVINA, de même.

Impossible; je ne le puis.

BARENTIN.

Il le faut.

MALVINA.

Monsieur...

BARENTIN.

Je le veux.

MALVINA.

J'obéirai.

Reprise de l'ensemble.

ARVED.

Partez, le temps se passe;
Bonne chasse
Et retour joyeux.

Ensemble.

M. DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

Voici l'instant, il faut partir,
Le plaisir fuit si vite;
Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA.

Il faut les suivre, il faut partir.
Ah! quel trouble m'agite!
D'effroi mon cœur palpite;
Que faire, hélas! que devenir!

ARVED.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
Au plaisir courez vite;
Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir;
La chasse nous invite,
Au plaisir courons vite;
Il ne faut pas le laisser fuir.

(Barentin donne la main à Marie, M. Dubreuil prend celle de Malvina; ils sortent par le fond : Arved par la droite.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher élégante; le fond est occupé par un lit. A la gauche de l'acteur, la porte d'entrée, auprès de laquelle se trouve un cabinet à porte secrète. A droite, la porte qui conduit dans l'intérieur; une table à écrire auprès de cette porte. Au lever du rideau, Arved dort profondément sur un canapé placé auprès de la porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARVED, dormant.

Mon oncle, embrassons-nous encore. Malvina!... Marie!... Marie!... quel dommage!

(Catherine entre, en ce moment, par la porte du fond.)

SCÈNE II.

ARVED, CATHERINE.

ARVED, se réveillant brusquement.

Qui va là?... qui vive?... Soldats, à vos armes!... Hein!... où suis-je?... C'est toi, Catherine?... Pardon...

CATHERINE.

Que je suis fâchée de vous avoir éveillé?

ARVED.

Il n'y a pas de mal. Je me croyais surpris par les Autrichiens ou par les Russes. Combien donc ai-je dormi?

CATHERINE.

Près de trois heures.

ARVED, se levant.

C'est une nuit entière; mais on repose si bien dans le château de ses pères!

Air de Partie et Revanche.

Oui, pour nous autres militaires,
Dont chaque jour menace le destin,
Il n'est que des plaisirs précaires;
Mais aujourd'hui, mon bonheur est certain,
Et je crois même au lendemain.
Dans un bon lit la nuit s'achève,
Sans qu'un houra trouble notre sommeil.
Pour des dangers, on n'en a plus qu'en rêve,
Et le bonheur nous attend au réveil.

CATHERINE.

Au moins, étiez-vous bien ?

ARVED.

Tu me demandes cela, à moi qui depuis longtemps n'avais pas d'autre chambre à coucher que le bivouac? Je me trouve ici dans un palais.

CATHERINE.

Dame! c'est la plus belle chambre du château? c'est celle qu'occupait M. de Barentin; et pendant qu'ils sont à la chasse, je l'ai déménagé pour vous y installer.

ARVED.

J'en suis fâché.

CATHERINE.

Et moi, j'en suis ravie. Qui donc sera bien logé, si ce n'est le fils de la maison? C'est aux étrangers à lui faire place.

ARVED.

Tu aurais pu attendre, vu qu'il part demain.

CATHERINE.

Dieu soit loué! il part, et vous voilà! on a bien raison de dire qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Aussi, j'étais venue pour vous dire... que... Attendez donc... Pourquoi étais-je venue? Ah!... d'abord, pour vous voir,... car je ne peux pas m'en lasser,... et puis pour vous donner cette lettre qu'on vient d'apporter... C'est charmant; depuis que nous avons ici un officier supérieur, les estafettes et les courriers se succèdent à chaque instant; le château a l'air d'un quartier général, sans compter qu'il faut donner à boire à tous ces gaillards-là, et que pendant qu'ils boivent je les fais causer de vous et de vos campagnes.

ARVED pendant ce temps a ouvert la lettre.

Ah! ce sont les renseignements que j'avais demandés sur M. de Barentin. (Lisant.)

« Mon général,

« Nous connaissons parfaitement le jeune compatriote dont vous « nous parlez. On le nommait autrefois Duhamel ; mais il est très- « vrai qu'il avait près de Rouen, à Barentin, une fabrique assez « considérable, d'où il aura pris probablement son nouveau nom. » (S'interrompant.) C'est la mode maintenant! et si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal. (Continuant la lecture de la lettre.) « C'est un « excellent garçon. Son père, qui jouissait de l'estime générale, « était un des premiers confiseurs de Rouen. »

CATHERINE.

Il serait possible! lui qui nous donnait toujours à entendre qu'il était un grand seigneur déguisé à cause des événements politiques.

ARVED, lisant.

« M. Duhamel le père laissa en mourant vingt-cinq à trente mille « livres de rentes, qu'il avait mis quarante ans à amasser, et que « son fils a mangées en quelques années, d'une manière origi- « nale. Né avec une complexion assez délicate, les médecins de « Rouen ne lui avaient donné que cinq ou six ans à vivre. Alors, « et pour ne rien laisser après lui, il s'était imposé, pour système « financier, de dépenser cent mille francs par an. Mais à mesure « que sa fortune s'en allait, sa santé revenait; de sorte, qu'au « bout de six ans, il s'est trouvé guéri et ruiné; et il n'a conservé « de sa maladie que son goût pour la dépense, qui probablement « ne le quittera jamais.

« Forcé de partir ensuite dans les gardes d'honneur, il s'y est « fort bien conduit, et était très-aimé du régiment, auquel il don- « nait tous les jours à dîner. En un mot, mon général, c'est ce que « les pères de famille appellent un mauvais sujet, et ce que nous « autres militaires appelons un bon enfant. Tels sont, mon gé- « néral, les renseignements que nous avons l'honneur de vous « faire passer à son avantage, etc. » (Il ferme la lettre.)

Ils sont jolis! Un mauvais sujet, un dissipateur, qui cherche à refaire ses affaires par un bon mariage, et qui mangerait la fortune de sa femme, comme il a déjà mangé la sienne. Du reste, cela ne me regarde pas; c'est à mon oncle d'en juger : tu lui remettras cette lettre.

CATHERINE.

Et avec plaisir; monsieur, qui ne voulait jamais me croire quand je lui répétais... Mais, puisqu'il s'en va, je n'en dirai pas davan-

tage ; je suis trop heureuse aujourd'hui pour en vouloir à personne. Adieu, monsieur le général ; adieu, mon fils Arved.

ARVED.

Adieu, ma bonne nourrice. (Catherine sort par la droite.)

SCÈNE III.

ARVED, seul, se rejetant sur le canapé.

Ah, les braves gens ! quel bonheur de me trouver parmi eux ! de m'y fixer, de m'y établir ! Mais jusqu'à présent cela commence mal.

Air de Lantara.

Bien loin que l'hymen les engage,
Mes deux cousines, je le voi,
Malgré l'amitié du jeune âge,
Pour m'épouser ne pensent guère à moi ;
Personne, hélas ! ne veut de moi.
Je ne sais pas quels destins sont les nôtres,
Et si jamais le bonheur me viendra ;
En attendant, rendons heureux les autres,
Peut-être un jour quelqu'un me le rendra.

Eh mais !... une porte s'ouvre... une porte que je ne connaissais pas... Qui peut venir ainsi dans ma chambre ? (Reconnaissant Malvina.) Qu'ai-je vu ? Malvina !

SCÈNE IV.

MALVINA, ARVED.

MALVINA est entrée par la porte secrète du cabinet à gauche : elle va d'abord vers le fond, puis, se retournant, elle voit Arved sur le canapé, et courant à lui, elle lui dit :

Ah ! vous êtes là !

ARVED.

Oui, ma cousine.

MALVINA, effrayée.

Dieu ! c'est Arved !

ARVED.

Est-ce que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici ?

MALVINA, troublée.

Oh ! mon Dieu, si ;... je vous cherchais,... je voulais vous parler.

ARVED.

En effet, il est un secret que ce matin vous aviez promis de m'apprendre.

MALVINA, tremblante.

Moi!... Ah! vous avez raison; à qui pourrais-je me confier, si ce n'est à vous, dont le cœur généreux...! Ah, mon cousin! je suis bien malheureuse! je me suis défiée de mon père et de sa bonté! je me suis privée de son appui, de ses conseils, de son amitié; je n'ai plus d'amis. Ah! je me suis trompée! vous voilà : il m'en reste un, qui me protégera, qui prendra ma défense.

ARVED.

Oui, ma cousine, oui, ma sœur; je le jure. Mais quel malheur, quel chagrin a pu vous atteindre?

MALVINA.

Oh! je m'en vais tout vous dire. J'avais été passer l'autre hiver à Paris, chez une de mes tantes, et, dans les bals, dans les soirées où elle me conduisait, plusieurs adorateurs empressés m'offraient ces hommages qui reviennent de droit à une riche héritière, et qui me touchaient fort peu. Un jeune homme, un seul, que je rencontrais partout, et dont les regards suivaient constamment les miens, ne m'avait jamais adressé la parole; je ne connaissais de lui que son nom, car il s'était fait présenter chez ma tante, lorsqu'une lettre que je reçois de mon père m'apprend qu'ici, à Nantes, ce même jeune homme lui a rendu, quelques semaines auparavant, un très-grand service : qu'il a exposé ses jours pour lui, et qu'il a reçu une blessure en le défendant. Touchée de sa générosité, je lui en témoignai ma reconnaissance, en m'étonnant de sa discrétion à ce sujet et de sa réserve habituelle. « Ah! « me répondit-il, vous êtes riche, je ne le suis pas; et parmi tant « d'hommages adressés à votre fortune, auriez-vous pu distinguer « ceux qui ne s'adressaient qu'à vous seule? » Et depuis ce moment, il reprit ses manières tristes et silencieuses, et se tint toujours éloigné de moi. Depuis ce moment aussi, je l'avouerai, je pensai à lui, et je m'en occupai malgré moi.

ARVED.

Eh bien?

MALVINA.

Eh bien! ce fut alors que je quittai Paris. Les armées ennemies avaient envahi nos frontières; et mon père, tremblant pour sa

fille, et ne voyant de salut pour moi qu'en pays étranger, me fit passer en Angleterre, dans la famille d'un de ses correspondants. Tous nos amis nous firent les plus tendres adieux, des offres de services, des protestations de dévouement; un seul ne dit rien, mais les larmes qui roulaient dans ses yeux attestaient assez sa douleur ; et, en arrivant à Londres, la première personne que je rencontrai ce fut lui.

ARVED.

Il vous avait suivie?

MALVINA.

Oui, vraiment; il avait quitté pour moi sa patrie, il s'exilait pour partager mon exil, et, sur cette terre étrangère, nous voyant tous les jours rapprochés et unis par le malheur, comment rester insensible à la tendresse qu'il me témoignait? Oui, je n'écoutai que cet enthousiasme, cette exaltation de la jeunesse. Je crus l'aimer,... oui, je l'aimais; quand, tout à coup, mon père m'écrit que le danger est passé, qu'il n'y a rien à craindre, que je peux revenir, qu'enfin il m'attend pour réaliser ses plus chères espérances, et pour m'unir à vous.

ARVED.

Grand Dieu!

MALVINA.

Vous jugez de notre surprise, de notre désespoir! « Si vous re- « tournez en France, me disait-il, sans être à moi, sans m'appar- « tenir, je vous perds à jamais; qu'ici, avant votre départ, un « prêtre reçoive nos serments! » Et je résistais encore! Mais il voulait s'arracher la vie; il voulait se tuer à mes yeux! Que vous dirai-je?... je cédai à ses prières,... je formai des nœuds que mon père n'a point bénis,... et maintenant je suis à lui,... je suis sa femme.

ARVED.

Vous, mariée! Ah, ma cousine!... Mais ce n'est pas à vous qu'on doit faire des reproches, c'est à lui; et il ne peut les expier maintenant qu'en consacrant sa vie entière à vous rendre heureuse.

MALVINA.

Heureuse! Je le suis, Arved, je le suis... Si on peut l'être quand on craint les regards et les reproches d'un père.

Air de la romance de Benjamin (dans Joseph).

Oui, je serais moins misérable
S'il me punissait de mes torts;
Mais les bontés dont il m'accable
Redoublent encor mes remords.
Craignant les caresses d'un père,
Je les évite, et souvent j'ai rougi
D'usurper l'amour de celui
Dont je mérite la colère.

ARVED.

Pourquoi alors ne pas lui avouer...? Le choix que vous avez fait serait-il donc...?

MALVINA.

Digne de lui, à tous les égards... De la naissance, un nom honorable... Son seul tort, je vous l'ai dit, c'est d'être sans fortune.

ARVED.

Ah! n'est-ce que cela? ce n'en est pas un à mes yeux, et je brûle de lui offrir mon amitié; parlez, où est-il?

MALVINA.

Taisez-vous, le voici.

ARVED, apercevant Barentin.

Ciel! Barentin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; BARENTIN entrant par la gauche.

BARENTIN.

Mille pardons de déranger un tête-à-tête... Je suis vraiment désolé...

ARVED.

C'est moi, monsieur, qui ai des excuses à vous faire de ce qu'on s'est permis de vous déranger, et de me donner un appartement qui était le vôtre. (Bas, à Malvina.) Adieu, cousine, adieu, je vous laisse; plus tard, nous nous reverrons. Ah, Malvina!... (Il s'éloigne en jetant un regard sur Malvina, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

BARENTIN, MALVINA.

BARENTIN.

A qui en a-t-il donc, monsieur le général? Je ne révoque point en doute son mérite; mais je sais qu'entre autres talents il a celui de me déplaire souverainement.

MALVINA.

Que dites-vous?

BARENTIN.

Vous étiez autrefois de mon avis, vous en avez changé; je ne sais pas pourquoi, mais je me défie de ce cousin.

MALVINA.

Lui, le plus généreux des hommes!

BARENTIN.

Précisément; je me défie, chère amie, de l'affection soudaine que vous avez pour lui.

MALVINA, troublée.

Moi! qui peut vous faire croire...?

BARENTIN.

Pardon; quand on aime bien, quand on aime réellement, la jalousie est si naturelle... Mais enfin, puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule, parlons un peu raison. (S'asseyant dans le fauteuil, pendant que Malvina reste debout à côté de lui.) Je suis rompu; cette partie de chasse était si fatigante et si ennuyeuse; et puis ces petits soins, ces attentions continuelles auxquels je me suis astreint pour tout le monde... Jusqu'à cette petite Marie, votre cousine, à laquelle il faut, de temps en temps, faire la cour, pour détourner les soupçons... Tout cela, chère amie, est terrible, surtout pour un homme marié, et je n'y tiens plus.

MALVINA.

Autrefois, cela vous coûtait si peu!

BARENTIN, qui est toujours dans le fauteuil.

Vous l'exigiez, cela me suffisait, mais cela me coûtait beaucoup; car, avant tout, la franchise; et c'est pour cela que la position n'est pas tenable, et offre même des inconvénients auxquels vous ne pensez pas. (Il se lève.) Ainsi, aujourd'hui même, il faut tout déclarer à votre père.

MALVINA.

Moi! un pareil aveu!... Plutôt mourir.

BARENTIN.

Ce sont des idées; on ne meurt pas... on ne meurt jamais... pour des affaires de famille; cela finit toujours par s'arranger, tandis qu'en gardant le silence... demain je pars, et alors que faire? quel parti prendrez-vous?

MALVINA.

Celui de vous suivre, monsieur; c'est mon devoir maintenant. Je quitterai, avec vous, la maison parternelle, ma patrie, s'il le faut.

BARENTIN.

Une fuite! c'est très-bien, c'est très-agréable, et je vous en remercie; mais à quoi cela nous mènera-t-il? En pays étranger, comme ailleurs, on est bien près du ridicule quand on n'a rien, et nous en sommes là.

MALVINA.

Eh, monsieur! qu'importe?

BARENTIN.

Il importe beaucoup. Il ne s'agit pas ici de romanesque, il s'agit de ménage; et en ménage, chère amie, il faut du positif.

MALVINA.

Ce n'est pas là, monsieur, ce que vous disiez autrefois, quand vous méprisiez les richesses, quand vous vouliez vous ensevelir avec moi dans un désert.

BARENTIN.

Autrefois, certainement j'avais raison de le dire, et je le dirais encore, car je le pense toujours. Quand on s'aime bien, on peut s'aimer partout, dans un désert comme ailleurs. Mais s'il y a moyen de s'adorer ailleurs, chez soi, par exemple, dans un bon hôtel, avec cinquante mille francs de rentes, où est le mal? Soyez persuadée, chère amie, que cet amour-là est aussi réel, aussi durable qu'un autre; peut-être davantage.

Air : Ces postillons.

Je ne conçois, je n'entends l'existence,
Qu'en la parant des roses du plaisir.
Mais dans les maux, les travaux, la souffrance,
  Passer ses jours! plutôt mourir.
Je n'y tiens pas, je suis prêt à partir.
La vie en soi n'est qu'un ennui, ma chère;

Et si de vivre on veut se consoler,
Il faut alors vivre millionnaire,
Ou ne pas s'en mêler.

Et songez bien que ce que j'en dis, c'est pour vous, pour votre bonheur avant tout.

MALVINA.

Eh bien! s'il en est ainsi, je vous avouerai que je viens de confier notre secret à mon cousin Arved.

BARENTIN.

A lui! et sans m'en prévenir!

MALVINA.

Lui seul peut nous servir, nous défendre auprès de mon père.

BARENTIN.

Et je vous déclare, moi, que je ne veux rien lui devoir, que nous n'avons pas besoin de ses services. J'ajouterai même que vos tête-à-tête avec lui me déplaisent au dernier point, et que vous me ferez le plaisir de ne plus lui parler, si c'est possible.

MALVINA.

Lui, mon plus proche parent! le seul ami qui me reste! le seul qui prenne notre défense, et dont le généreux dévouement...!

BARENTIN.

Raison de plus. (A part.) Avec une imagination comme la sienne. (Haut.) Enfin, je l'entends ainsi, je le veux.

MALVINA.

Encore! Ah, monsieur! vous qui, autrefois... soumis à mes moindres volontés...

BARENTIN.

Autrefois, chère amie, autrefois, et maintenant, c'est toujours la même chose; dans un ménage bien uni, il n'y a jamais qu'une volonté : que ce soit la vôtre ou la mienne, peu importe. (Passant à la gauche de Malvina.) Eh mais, Dieu me pardonne! je crois que vous pleurez?

MALVINA.

Moi, monsieur!... Non... je n'en ai pas le droit.

BARENTIN, à part.

Allons, encore des brouilles, des raccommodements; c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde. (Haut.) Je conviens que j'ai peut-être eu tort; Malvina, chère amie, pardonne-moi, je t'en supplie, (la baisant sur le front) et que tout soit oublié.

M. DUBREUIL, en dedans.

Il doit être chez lui...

MALVINA, s'éloignant.

On vient. Dieu! c'est mon père! (Barentin entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUBREUIL, entrant par la droite.

DUBREUIL, tenant à la main une lettre ouverte qu'il referme, à Malvina.

Ah! te voilà ici?

MALVINA.

Oui, mon père; j'étais venue pour savoir... pour m'informer...

M. DUBREUIL.

C'est bien, mon enfant, c'est très-bien; il faut que des maîtres de maison veillent à ce que rien ne manque à leurs hôtes; c'est pour cela que je venais, et, en même temps, pour causer avec Arved d'une lettre qu'il vient de m'envoyer par Catherine. Je l'attendrai ici. Que je ne te retienne pas; va au salon, où nous attendons ce soir un grand monde; car nous avons un bal pour célébrer le retour de mon neveu : et ce bal-là, je l'espère, ne sera que le prélude de celui de tes noces. (Pendant qu'il va s'asseoir près de la table à droite, Barentin sort doucement du cabinet à gauche.)

BARENTIN, bas, à Malvina.

Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre; parlez-lui, c'est le moment. (Il sort par la porte à gauche.)

MALVINA, timidement.

Mon père, j'aurais voulu vous dire... vous demander... Mais je ne sais... je n'ose...

M. DUBREUIL, assis.

C'est donc un secret?

MALVINA, tremblant.

Oui, mon père.

M. DUBREUIL, se levant et prenant la main à Malvina.

Voyons, mon enfant; voyons ce que c'est. Eh bien, te voilà toute tremblante; c'est donc bien terrible?

Air de Colalto.

Tous tes chagrins, tous tes secrets
Sont les miens; va, crois-moi, ma chère,
Le malheur n'atteindra jamais

L'enfant qui cherche abri dans les bras de son père.
Ta confiance est, hélas! mon seul bien,
Et d'un vieillard exauçant la prière,
Ce que tu fais pour le bonheur d'un père,
Le ciel le fera pour le tien.

Allons, dis toujours... Eh bien! qui est-ce qui vient là? Marie... et M. de Barentin...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, entrant par la droite; BARENTIN, rentrant par la gauche.

M. DUBREUIL, à Marie.

Qu'est-ce que tu viens faire ici?

MARIE, tristement.

Je venais vous avertir...

M. DUBREUIL.

Eh mais! tu as les yeux rouges.

MARIE, les essuyant vivement.

Moi, mon oncle, au contraire... Je venais vous avertir que voilà du monde qui arrive au salon.

BARENTIN.

C'est pour cela aussi que je venais...

MARIE.

Et puis votre commis, qui attend vos ordres pour partir.

M. DUBREUIL.

C'est vrai; mais plus tard, car cette petite fille vient nous déranger au moment le plus intéressant, quand j'allais apprendre un secret que ma fille a déjà assez de peine à m'avouer.

MARIE.

Si ce n'est que cela, mon oncle, je crois que je connais ce secret.

MALVINA et BARENTIN.

O ciel!

MARIE.

Et je puis lui éviter la peine de vous le dire. (A Malvina.) Aussi bien, cousine, c'est te rendre service.

MALVINA.

Je me meurs!

M. DUBREUIL, à Marie.

Eh bien donc! parle vite.

MARIE.

Eh bien, mon oncle ! c'est que Malvina, qui ce matin vous avait résisté, qui s'était opposée à vos volontés, ne sait comment faire pour vous avouer qu'elle aime mon cousin Arved.

MALVINA.

Que dis-tu ?

BARENTIN, à part.

Qu'entends-je !

M. DUBREUIL, embrassant Malvina.

Mon enfant ! ma chère enfant ! c'est là ce secret que tu craignais de m'avouer, ce secret qui me comble de joie.

MALVINA, à Barentin.

Non, monsieur ; (à Dubreuil) non, mon père, ne la croyez pas ; elle s'abuse elle-même.

MARIE, tristement.

Oh ! je le sais, je l'ai vu, j'en ai la preuve.

M. DUBREUIL, avec joie.

C'est cela ; nous la tenons ! nous en avons des preuves ! (A Marie.) Tu en as, n'est-il pas vrai ?

MARIE.

Oui. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, elle est entrée au salon, et, sans s'apercevoir seulement que j'y étais, elle a regardé le portrait d'Arved avec une expression... et en portant la main là !... Si ce ne sont pas des preuves...

MALVINA.

De mon amitié pour lui.

M. DUBREUIL.

A d'autres. (A Barentin.) Nous n'en croyons pas un mot, n'est-il pas vrai ? (A Malvina.) Et maintenant tu auras beau dire et beau faire...

(Se retournant, et voyant Arved qui entre.)

SCÈNE IX.

MARIE, M. DUBREUIL ; ARVED, en uniforme élégant, entrant par la droite ; MALVINA, BARENTIN.

M. DUBREUIL.

Viens, mon garçon, viens, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre... (A Barentin.) Vous, en attendant, daignez, mon cher ami, me remplacer un instant au salon.

BARENTIN.

Si toutefois cela est possible; je l'essayerai, monsieur. (Bas, à Malvina.) Il faut parler, ou je vais croire que cette petite fille a dit vrai.

(Il sort.)

M. DUBREUIL, à Arved.

Je voulais donc te dire...

MARIE.

Mon oncle, et votre premier commis?...

M. DUBREUIL.

C'est vrai;... car il faut la renvoyer aussi.

(Il se met à la table, et écrit. Malvina suit des yeux Barentin, qui est sorti par la porte à gauche.)

MARIE, à part.

Allons, tout est fini; qu'ils soient heureux! et pourvu que je n'en sois pas témoin... (A Arved.) Mon cousin, moi, qui ne vous ai jamais rien demandé, j'attends de vous une grâce; daignez parler pour moi à mon oncle.

(Pendant le reste de cette scène, Malvina, debout et appuyée sur le dos du canapé, paraît plongée dans le plus profond chagrin.)

ARVED.

Comment? et elle aussi!

MARIE.

Je venais tout à l'heure le prier de me laisser quitter ce château, de me laisser aller à Paris, dans une pension, pour un an seulement.

ARVED.

Comment, Marie, tu veux t'éloigner? tu veux partir quand j'arrive?

MARIE.

Oui, mon cousin, je le veux; et comme mon oncle ne le voudra peut-être pas, je vous supplie de l'y déterminer.

ARVED.

Ah! j'étais loin de m'attendre... Moi, qui espérais au contraire... Mais tu le veux, je lui en parlerai; et plus tard, nous verrons.

MARIE.

Non, mon cousin; tout de suite.

M. DUBREUIL.

Marie...

MARIE.

Oui, mon oncle ; (à Arved) tout de suite ; et je vais revenir dans l'instant pour savoir sa réponse.

(Elle s'approche de M. Dubreuil.)

SCÈNE X.

M. DUBREUIL, assis près de la porte à droite et lisant la lettre qu'il tenait en entrant ; ARVED, MALVINA.

MALVINA, s'approchant d'Arved, et à voix basse.

Tout est perdu : il croit que je vous aime et veut nous marier ; c'est fait de moi.

ARVED.

Du courage ; je viens à votre secours.

MALVINA, de même.

Il faut tout déclarer.

ARVED.

Oui, mais je le vois si heureux, que je ne sais comment le préparer à une nouvelle qui peut lui donner le coup de la mort.

(M. Dubreuil reconduit Marie jusqu'à la porte; Marie sort, et M. Dubreuil vient auprès d'Arved.)

M. DUBREUIL, d'un air riant.

Eh bien, mon cher ami, je n'ai pas voulu te troubler dans ta conférence avec Marie ; car il paraît que vous avez aussi des secrets ensemble.

ARVED.

Oui... oui, mon oncle.

M. DUBREUIL, de même.

Qui, peut-être, ont rapport à cette lettre que tu m'as envoyée par Catherine, que je relisais là avec attention. Eh mais ! tu parais inquiet, embarrassé?

ARVED.

Je le suis en effet ; car Malvina et moi sommes chargés tous les deux d'implorer votre bonté, votre clémence en faveur d'une personne qui fut bien coupable sans doute...

MALVINA.

Oh oui ! plus coupable que je ne peux le dire.

M. DUBREUIL, passant entre eux deux.

Eh mais, mes enfants ! qu'est-ce que c'est donc? voilà que vous

m'effrayez... Et ce que Marie te disait tout à l'heure... est-ce que ce serait d'elle qu'il s'agirait?

ARVED, hésitant.

Mais... peut-être bien. (Malvina fait un mouvement de surprise; Arved lui fait signe de se contenir, et, parlant à M. Dubréuil.) Vous me parliez ce matin de ma cousine Marie, et des soins que l'année dernière, que cette année encore, M. de Barentin avait l'air de lui rendre?

M. DUBREUIL.

C'est vrai.

ARVED.

Eh bien! que diriez-vous si... si elle l'aimait?

M. DUBREUIL.

Ce que je dirais? Je dirais : Tant pis pour elle, parce qu'elle ne l'épousera pas, parce que jamais je ne consentirai à ce mariage.

ARVED.

Et si, prévoyant vos refus, et n'osant braver votre colère,... si, en un mot, sa jeunesse, son inexpérience...

M. DUBREUIL.

Que dis-tu?

ARVED.

Si elle s'était engagée à lui par des nœuds solennels...

M. DUBREUIL.

Ce n'est pas possible; vous vous abusez.

ARVED.

Non, mon oncle, c'est la vérité; ils sont unis, mariés secrètement.

M. DUBREUIL, furieux.

Un mariage secret!

MALVINA, suppliant.

Mon père!

M. DUBREUIL.

Non; tu essayerais en vain de la défendre : nos lois ne reconnaissent pas de pareils mariages; il est nul, il sera rompu : j'en ai le droit.

ARVED.

Je le sais; mais vous ne voudrez pas en user, pour son honneur, pour celui de votre famille; car enfin, mon oncle, elle est à lui, elle lui appartient, elle est sa femme.

M. DUBREUIL.

Il est donc vrai?

ARVED.

Et vous ne voudriez pas réduire au désespoir une personne que vous aimez, que nous aimons tous;... quand, d'un seul mot, vous pouvez la rendre heureuse.

M. DUBREUIL.

Heureuse! Mais c'est ce qui te trompe, elle ne le sera jamais.

MALVINA.

Que dites-vous?

M. DUBREUIL.

Quand cette passion qui l'aveugle, quand ses premières illusions seront dissipées, et ce ne sera pas long, elle pleurera elle-même sur son imprudence, et se repentira du choix qu'elle a fait.

MALVINA.

Et pourquoi donc? A la fortune près, que pourrait-on y blâmer? N'est-il pas d'une honnête naissance, d'une famille distinguée?

M. DUBREUIL.

Oui, le fils d'un confiseur.

MALVINA.

O ciel! ce n'est pas possible!

M. DUBREUIL, montrant la lettre qu'il tient.

J'ai là ses titres et ses parchemins.

ARVED.

Eh! qu'importe? le fils d'un honnête négociant n'en vaut-il pas un autre? Et après tout, mon oncle, qui sommes-nous? N'est-ce pas aussi dans le commerce que notre famille s'est enrichie?

M. DUBREUIL.

Oui; mais moi j'en suis fier, je m'en vante.

Air du vaudeville de Partie carrée.

De père en fils, quand on a l'avantage
Et l'honneur d'être commerçant,
On ne va pas d'un noble personnage
Prendre le nom et le déguisement!
Oui, quelque état que le sort nous désigne,
On en est fier alors qu'on l'ennoblit;
Mais je me dis qu'on n'en est jamais digne
Sitôt qu'on en rougit.

Et ces grands malheurs, ces persécutions dont il se vantait... Lui, persécuté! et par qui? Par ses créanciers.

MALVINA.

Grands dieux!

M. DUBREUIL.

Un prodigue ! un dissipateur ! un mauvais sujet !

ARVED, voulant l'arrêter.

Mon oncle, je vous en supplie...

MALVINA.

Mon père !

M. DUBREUIL, à Malvina.

Oui, ma chère enfant, c'est comme je te le dis, j'en ai les preuves ! Et voilà pourtant comme, avec de grandes phrases et une feinte passion, une jeune personne se laisse séduire. O jeunesse imprudente ! quand vos parents, quand un père lui-même, malgré toutes les recherches, toutes les précautions, tous les soins de la tendresse la plus vive, peut encore se tromper sur le choix d'un gendre, vous, n'écoutant que les rêves de votre imagination, vous jouez ainsi au hasard votre bonheur et l'espoir de votre vie entière.

ARVED, cherchant toujours à l'arrêter.

Mon oncle ! et quels que soient ses torts, me refuserez-vous la première grâce que je vous demande ?

M. DUBREUIL.

Tu le veux, mon fils ? puis-je rien refuser à toi, à ma fille, à vous qui êtes mes enfants ; vous, qui devez faire ma joie et ma consolation ?

ARVED.

Grand Dieu !

M. DUBREUIL.

Parle, mon ami, guide-moi, dis-moi ce qu'il faut faire : je suivrai tes conseils.

ARVED.

Eh bien ! à votre place, j'écrirais d'abord à M. de Barentin.

M. DUBREUIL.

Lui écrire ! (Se mettant à la table à droite.) M'y voici : dicte toi-même ; j'écris.

ARVED, dictant.

« Monsieur, vous avez de grands torts envers moi : je vous les pardonne. »

M. DUBREUIL.

Lui pardonner !

MALVINA, suppliant.

Mon père !

M. DUBREUIL.

Allons, tu le veux aussi ; le mot est écrit.

ARVED, dictant.

« Je vous les pardonne, si vous rendez heureuse celle à qui « votre sort est uni. »

M. DUBREUIL.

Après?

ARVED.

Voilà tout. (Regardant Malvina.) N'est-il pas vrai?

M. DUBREUIL.

Et je signe : « Votre oncle. »

ARVED, l'arrêtant.

Non ; je ne signerais pas ce mot-là.

M. DUBREUIL.

Et pourquoi?

ARVED.

Ah ! c'est que... Silence ! c'est Marie.

MALVINA, à part.

C'est fait de moi.

ARVED, à M. Dubreuil, qui s'avance vers Marie, et qu'il s'efforce d'arrêter.

Ne lui parlez pas encore ; que devant elle il ne soit question de rien, je vous en conjure.

M. DUBREUIL.

Pour quelles raisons?

ARVED.

Vous le saurez : venez, passons dans votre cabinet.

(Il va à Marie ; Malvina passe auprès de son père.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; MARIE, entrant par la gauche.

MARIE, timidement

Eh bien, mon cousin ! consent-il?

ARVED, à demi-voix.

Oui ; mais silence.

M. DUBREUIL, regardant Marie avec colère.

Et elle ose se présenter devant moi !

MARIE.

Qu'y a-t-il donc? quel regard sévère !

M. DUBREUIL.

Oui, mademoiselle !

ARVED, lui faisant signe de se modérer.

Mon oncle !

M. DUBREUIL.

Je me tairai, je l'ai promis, et je vais t'attendre ; tu viens, n'est-il pas vrai ?

(Il sort en regardant toujours Marie.)

ARVED.

Oui, mon oncle, je vous suis. (Malvina suit des yeux son père, qui s'éloigne ; quand il a disparu, elle va se jeter aux genoux d'Arved, dont elle baise les mains. Arved, voulant la retenir.) Ma cousine, y pensez-vous ? je n'ai rien fait encore ; mais bientôt, je l'espère... (La relevant et l'embrassant.) Du courage ! du courage, et attendez-nous !

(Il sort par la même porte que M. Dubreuil. Malvina reste auprès de la porte, et le suit des yeux.)

SCÈNE XII.

MALVINA, MARIE.

MARIE.

Que se passe-t-il donc ?

MALVINA, toujours auprès de la porte.

Bientôt tu le sauras.

MARIE.

Et dites-moi, ma cousine, pourquoi, en s'en allant, mon oncle avait-il l'air si en colère contre moi ? Est-ce que tout à l'heure... ? Mais vous ne m'écoutez pas.

MALVINA, regardant vers la gauche.

Si vraiment.

MARIE.

Il a donc été bien fâché quand mon cousin lui a dit que je voulais partir ?

MALVINA, allant à elle.

Comment ? tu nous quittes ? tu t'éloignes ?

MARIE.

Vous le savez bien, puisque vous étiez là.

MALVINA.

Oui, c'est vrai... j'étais là... Mais pour quelle raison, surtout dans un pareil moment ?

MARIE.

Oui, au moment où vous allez épouser Arved.

MALVINA, à part.

O ciel!

MARIE.

Au moment de votre bonheur, ce n'est pas bien à moi, je le sais; vous qui m'avez toujours traitée comme une sœur... Mais voyez-vous, ma cousine, il le faut; je ne pourrais pas rester ici, j'en mourrais.

MALVINA.

Que dis-tu? Et toi aussi, tu souffres! tu es malheureuse!

MARIE.

Ah! plus que je ne puis vous le dire; mais j'aurai de la force, du courage. Cela se passera... pourvu que je m'en aille et que je ne voie pas ce mariage.

MALVINA.

Qu'ai-je entendu? Ce trouble, ces larmes!... Arved... Tu l'aimerais!

MARIE.

Moi! qui vous l'a dit?

MALVINA.

Oui, tu l'aimes, et j'en suis sûre. (A part.) O mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve là? Il ne me manquait plus que ce dernier tourment. (Haut.) Aime-le, Marie, aime-le; c'est le meilleur, le plus généreux des hommes : un pareil amour ne te condamne ni aux regrets ni aux remords. (S'arrêtant avec effroi, et lui faisant signe de la main.) Tais-toi.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? pourquoi tremblez-vous?

MALVINA.

C'est mon père! je l'entends. Va-t'en, va-t'en. (Marie, effrayée, s'enfuit.) Que je sois seule au moins à subir mon arrêt.

SCÈNE XIII.

M. DUBREUIL, MALVINA. (M. Dubreuil est pâle et défait; il s'approche lentement de Malvina, qui, sans prononcer une seule parole, joint les mains, et tombe à ses genoux.)

M. DUBREUIL, froidement, parlant avec effort.

Je sais tout; et si je n'avais écouté que ma juste colère... Mais

Arved, mais mon fils,... car lui seul est maintenant mon fils,... il a prié pour toi; et lui, qui n'est pas coupable, il a, comme toi, embrassé mes genoux; enfin il m'a menacé, si je ne te pardonnaïs pas, de m'abandonner aussi, et je n'ai pas voulu renoncer à un fils que j'aime, pour un enfant ingrat que je n'aime pl...

MALVINA.

Mon père!

M. DUBREUIL, la relevant.

Ah! malgré moi, je t'aime encore; et je n'ai plus que la force de te plaindre. Quel sort tu t'es préparé, ma fille!

MALVINA.

Je le supporterai sans me plaindre, sans murmurer, et mon courage peut-être me rendra votre estime; mais lui, du moins... lui pardonnerez-vous aussi?

M. DUBREUIL.

Je voulais le bannir, le chasser de ces lieux, mais Arved a encore prié pour lui: et quant à la fortune, quant à l'avancement de ce... de ton mari, ce n'est pas moi, c'est lui qui s'en charge.

MALVINA.

Arved! O mon appui! ô mon dieu tutélaire!

M. DUBREUIL.

Oui, voilà celui que tu as repoussé, que tu as dédaigné. Malheureuse enfant! je t'avais donné le meilleur des amis et des époux, le modèle de toutes les vertus!

MALVINA.

Ah! ne m'accablez pas, car, dussé-je en mourir de honte, vous connaitrez toute l'étendue de mes maux. (A voix basse.) Je l'aime, mon père, je l'aime de toutes les forces de mon âme!

M. DUBREUIL.

Tu l'aimes! Ah! le ciel est juste! il te punit de ta désobéissance par le malheur de ta vie.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; CATHERINE ET MARIE, entrant par la gauche.

MARIE.

Ah, mon Dieu, mon oncle! qu'est-ce que cela signifie? et quel est ce bruit qui se répand dans tout le château?

CATHERINE.

On dit que mademoiselle Malvina est mariée?

MARIE.

Et que ce n'est point à mon cousin Arved ?

CATHERINE.

Où donc alors est ce nouvel époux ? et quel est-il ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; ARVED, entrant par la droite.

ARVED.

M. de Barentin.

CATHERINE.

Grand Dieu !

MARIE.

M. de Barentin ?

ARVED.

Lui-même, que des considérations particulières avaient forcé jusqu'ici à cacher ce mariage, (bas, à M. Dubreuil) et qui, malgré le pardon que je lui ai promis en votre nom, n'ose encore se présenter devant vous.

MARIE, à Malvina, à demi-voix.

Oh ! ma cousine, que je suis fâchée maintenant de partir ?

MALVINA, de même.

Sois tranquille, tu ne partiras pas.

M. DUBREUIL, à Malvina.

Je veux croire, comme me l'a assuré mon neveu, que M. de Barentin ne t'a épousée que par amour, et sans penser à ma fortune ?

MALVINA.

Ah ! je vous l'atteste.

M. DUBREUIL.

C'est à sa conduite à me le prouver, et à mériter ce qu'un jour peut-être je ferai pour ma fille.

ARVED, passant entre M. Dubreuil et Malvina.

Il a déjà commencé à se rendre digne de vous. Il a accepté la sous-lieutenance que je lui ai proposée. Nous marcherons ensemble désormais dans la même carrière, nous la parcourrons avec honneur ; et, quant aux torts de sa jeunesse, c'est sur le champ de bataille qu'il saura les réparer.

MALVINA.

Ah, mon cousin ! je ne sais comment vous remercier, et je

n'ai plus qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, en m'occupant aussi de votre bonheur. Les vœux de votre père et du mien étaient de resserrer encore tous nos liens de famille; que cet espoir que j'ai déçu soit par vous réalisé, et que ma cousine Marie, que vous aimiez dès l'enfance... (M. Dubreuil va s'asseoir auprès de la table.)

ARVED.

Ah! ce fut le rêve de mes jeunes années! ce fut toujours mon unique pensée! mon oncle vous le dira.

MARIE.

O ciel!

ARVED.

Mais je ne suis pas heureux, ma cousine, dans mes projets ni dans mes amours. Marie veut s'éloigner; elle veut quitter ces lieux au moment où j'arrive.

MALVINA.

Vous croyez? Et moi j'ai idée que si vous la priez de rester...

ARVED, passant près de Marie.

Serait-il vrai! Marie, ma cousine, toi que j'ai toujours regardée comme la compagne de ma vie, veux-tu combler mes plus chères espérances? (Malvina s'éloigne.)

MARIE, hors d'elle-même, et regardant Catherine.

Moi!

ARVED.

Oui, veux-tu accepter et mon cœur et ma main?

MARIE, à part.

Ah! j'en mourrai de joie!

ARVED, à Malvina.

Vous voyez, elle hésite.

MARIE, vivement.

Non, mon cousin, non, j'accepte.

ARVED.

Il serait possible! Toi, du moins, tu ne m'as donc pas repoussé? tu veux bien de mon amour? Ah! j'emploierai ma vie entière à t'en remercier, à prévenir tous tes vœux, à embellir ces jours que tu veux bien me consacrer.

CATHERINE, à demi-voix.

Et moi je ne puis souffrir son erreur; je veux qu'il sache à quel point il est aimé.

MARIE, de même.

Tais-toi donc, je le lui dirai bien moi-même.

(On entend au dehors un prélude de contredanse.)

M. DUBREUIL, se levant; Malvina passe à sa droite.

Entendez-vous? c'est ce bal, c'est tout ce monde que j'avais invité pour un autre motif. Allons leur présenter les nouveaux mariés, et tous mes enfants; (il passe entre Arved et Marie, qu'il presse dans ses bras, et tend la main à Malvina, qui est à sa droite. A Arved) car tu es toujours mon fils, n'est-il pas vrai?

ARVED, le serrant dans ses bras.

Oui, toujours.

M. DUBREUIL, essuyant une larme.

Ah! c'est égal, ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus. Venez tous. (Ils vont pour sortir.)

MALVINA, seule, à gauche, la main appuyée sur le dos du canapé, et regardant Arved, qui s'éloigne.

Ah! je l'aimerai toute ma vie! (La contredanse reprend plus fort.)

LOUISE,

OU

LA RÉPARATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 novembre 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET BAYARD.

PERSONNAGES.

MADAME BARNECK, veuve d'un riche négociant.
LOUISE, sa nièce.
M. DE MALZEN, jeune baron.
SALSBACH, avocat.
FRITZ, domestique de madame Barneck.
SIDLER, ami de Malzen.
PLUSIEURS JEUNES GENS de Malzen.
DAMES INVITÉES A LA NOCE.

La scène se passe dans le grand-duché de Bade.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de la maison de madame Barneck. Porte au fond, portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame Barneck.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BARNECK, SALSBACH.

MADAME BARNECK.

Est-il possible? monsieur Salsbach parmi nous! je vous croyais à Saint-Pétersbourg.

SALSBACH.

Après deux ans d'absence j'arrive aujourd'hui, ma chère madame Barneck, et viens passer quelques jours avec vous. Je me suis arrêté d'abord à Carlsruhe, pour rendre compte de ma mission à S. A. le grand-duc : il était absent, je ne l'ai pas attendu, et ma seconde visite est pour mes anciens amis, mes excellents clients; car c'est votre mari, feu M. Barneck, qui m'a lancé dans la carrière. Votre fortune n'en a pas souffert; car si j'ai souvent plaidé pour vous...

MADAME BARNECK.

Nous avons toujours gagné.

SALSBACH.

Je le crois bien ; avec vous, c'est facile : vous avez de l'argent et de l'obstination ; c'est tout ce qu'il faut dans un procès.

MADAME BARNECK.

Moi, de l'obstination !

SALSBACH.

Ou, si vous aimez mieux, du caractère ;... un caractère noble, généreux et têtu, qui fait que quand vous avez une idée là... vous aimeriez mieux ruiner vous et les vôtres que d'y renoncer un instant. Du reste, la meilleure femme du monde, qui mettez à obliger les gens la même ténacité qu'à leur nuire, et dont la bourse est toujours ouverte à l'amitié. J'en sais quelque chose, et les malheureux du pays encore plus que moi.

MADAME BARNECK.

Monsieur Salsbach...

SALSBACH.

J'espère, du reste, que vos affaires, votre famille, tout cela va bien ?

MADAME BARNECK.

A merveille ! et vous ? votre négociation ?

SALSBACH.

Un plein succès. Nos voisins allaient obtenir à notre détriment un traité de commerce fort désavantageux pour nos mines de Badenville et nos vignobles du Rhin ; on ne savait comment l'empêcher.

Air du Piége.

Il nous fallait, pour réussir
Dans ces affaires délicates,
Des gens qui pussent parvenir,
Esprits fins, adroits diplomates ;
Hommes de génie, à peu près ;
Mais dans notre diplomatie,
Les hommes ne manquent jamais :
Il ne manque que du génie.

Alors notre excellent prince a pensé à moi. Il s'est dit : Puisqu'il ne s'agit que d'embrouiller l'affaire, j'ai là le premier avocat de Carlsruhe, M. Salsbach, que je vais leur adjoindre. Et il a eu raison, tout a réussi au gré de ses désirs ; aussi j'espère bien que le grand-duc saura reconnaître mes services. Et avant de quitter

Carlsruhe je lui laisse une demande. Je sollicite, vous savez, ce qui a toujours été l'objet de mes désirs, de mon ambition, des lettres de noblesse.

MADAME BARNECK.

Des lettres de noblesse!

SALSBACH.

Pourquoi pas? Vous qui vous êtes enrichie dans le commerce, qui avez des millions, qui êtes la première bourgeoise de la ville, vous n'aimez pas les grands seigneurs ni la noblesse; tous les industriels en disent autant, et demandent des cordons; mais moi, c'est différent, le titre de *conseiller* ou de *baron* fait bien pour les clients, cela les fait payer double, et rien que ce mot *de, de Salsbach* mis au bas d'une consultation, savez-vous ce que cela fera?

MADAME BARNECK.

Cela allongera vos plaidoyers, et voilà tout.

SALSBACH.

Allons; nous voilà déjà en querelle.

MADAME BARNECK.

Certainement, je ne trouve rien de plus ridicule que les gens qui achètent la noblesse.

SALSBACH.

Ne disputons pas là-dessus, surtout un jour d'arrivée, et daignez plutôt me présenter à votre aimable nièce, à votre fille d'adoption, la petite Louise, qui, depuis trois ans, doit être bien embellie.

MADAME BARNECK.

Grâce au ciel!

SALSBACH.

Je me rappelle les soins que vous preniez de son éducation; vous ne la quittiez pas d'un instant, et vu que c'est votre seule parente, celle-là peut se vanter d'avoir un jour une belle fortune.

Air : On dit que je suis sans malice.

Que son sort est digne d'envie!
Être à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant :
De nos jours on n'en veut pas tant.
L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse ;
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

Aussi quand elle se mariera...

MADAME BARNECK, lui prenant la main d'un ton solennel.

Elle se marie aujourd'hui, mon cher monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là ?

MADAME BARNECK, de même.

Dans une heure.

SALSBACH.

Et vous ne me le disiez pas ! et j'arrive exprès pour cela ! J'espère, par exemple, que vous avez jeté les yeux sur ce qu'il y a de mieux, que son époux est jeune, aimable et bien fait.

MADAME BARNECK.

Je ne sais, on le dit.

SALSBACH.

Comment ! vous qui aimiez tant votre nièce, qui deviez être si difficile sur le choix de son mari, vous ne le connaissez pas !

MADAME BARNECK.

Je l'ai vu une fois ; mais j'aurais peine à me le rappeler.

SALSBACH.

Cependant quand il venait faire sa cour à votre nièce...

MADAME BARNECK, s'animant.

Lui, venir ici ! lui, mettre les pieds chez moi ! Si cela lui était arrivé, s'il avait osé... !

SALSBACH.

Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME BARNECK.

Ah ! mon cher monsieur Salsbach, pourquoi étiez-vous absent ? c'est dans une pareille affaire que vos conseils et votre expérience m'auraient été bien utiles.

SALSBACH.

Parlez, de grâce.

MADAME BARNECK.

Chut ! Un de nos gens ; pas un mot devant lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; FRITZ.

FRITZ.

Pardon, madame, si j'entre comme cela.

SALSBACH.

Eh ! c'est Fritz, votre garde-chasse.

FRITZ.

Salut, monsieur Salsbach ; vous vous portez bien tout de même.

SALSBACH.

Ah ! tu me reconnais.

FRITZ.

Parbleu ! c'est vous qui avez fait mon mariage ; et mieux que cela, c'est vous qui avez fait mon divorce. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Ce bon monsieur Salsbach !

SALSBACH.

Tu me parais engraissé.

FRITZ.

Dame ! le calme et la tranquillité, c'est-à-dire, pour le moment, je viens d'avoir une révolution, vu que le futur, pour qui j'avais une commission de madame, m'a reçu la cravache à la main.

SALSBACH.

Hein !

MADAME BARNECK.

Est-ce qu'il t'a frappé ?

FRITZ.

Je ne crois pas, mais c'en était bien près. Il gesticulait en marchant dans la cour de Malzen.

SALSBACH.

De Malzen ! Comment ! ce serait ce jeune baron de Malzen, dont le père, ancien ministre du prince, se croit le premier gentilhomme de l'Allemagne ?

MADAME BARNECK.

Lui-même.

FRITZ.

J'allais donc le prévenir, de la part de madame, que la cérémonie était pour quatre heures, et qu'il eût à se trouver ici, au château d'Ober-Farhen, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, comme le jugement l'y condamne.

SALSBACH.

Le jugement !

FRITZ.

Ah, dame ! il avait l'air vexé.

MADAME BARNECK.

Vraiment ?

FRITZ.

Ça faisait plaisir à voir ; il se mordait les lèvres en disant : « Je le sais, j'ai reçu l'assignation ; mais ta maitresse est bien pres-

sée. — Oh ! que je lui ai dit d'un petit air en dessous, elle ne s'en soucie pas plus que Votre Seigneurie ; mais quand il y a jugement, faut obéir à la loi. »

MADAME BARNECK.

Très-bien.

SALSBACH.

Si j'y comprends un mot...

FRITZ.

Ça l'a piqué : il s'est avancé, je crois, pour me payer ma commission ; et comme madame m'avait défendu de rien recevoir, j'y ai tourné le dos, au galop.

MADAME BARNECK.

Et tu as bien fait ; va, mon garçon, je suis contente. Va voir si tout est disposé dans la chapelle ; et fais dresser la table pour le souper.

FRITZ.

Oui, madame, et je souperai aussi.

(Fritz sort par le fond ; Salsbach le reconduit, et en descendant le théâtre il se trouve à la droite de madame Barneck.)

SCÈNE III.

SALSBACH, MADAME BARNECK.

SALSBACH.

L'ai-je bien entendu ! un mariage par arrêt de la cour ?

MADAME BARNECK.

Eh bien, oui ! c'est la vérité ; vous savez que quand je plaide une fois, j'y mets du caractère, et j'aurais dépensé un million en assignations, plutôt que de ne pas obtenir la réparation qu'il devait à notre famille.

SALSBACH.

J'entends. Ces jeunes nobles se croient tout permis, et le baron de Malzén aura tenté de séduire Louise.

MADAME BARNECK.

La séduire !

Air : Un jeune page aimait Adèle.

Que dites-vous ? Dans mon expérience
N'a-t-elle pas un modèle, un soutien ?
Oui de son cœur, où règne l'innocence,
Je vous réponds, monsieur, comme du mien.

Aussi, malgré tout l'amour qu'elle inspire,
Le plus hardi n'eût osé s'avancer;
Car, pour tenter de la séduire,
C'était par moi qu'il fallait commencer.

La pauvre enfant, grâce au ciel, n'a rien à se reprocher, et elle me disait hier encore, en caressant le petit Alfred, son fils...

SALSBACH.

O ciel! vous seriez grand'tante!

MADAME BARNECK.

D'un enfant beau comme le jour.

SALSBACH.

Miséricorde! voilà du nouveau.

MADAME BARNECK.

Un enfant dont je raffole, je ne peux pas vivre sans lui; c'est moi, monsieur, qui suis sa marraine.

SALSBACH.

J'y suis. Vous si bonne, si indulgente! vous avez pardonné à votre nièce.

MADAME BARNECK.

Lui pardonner! Et quoi donc! Est-ce sa faute si le baptême est venu avant les fiançailles? est-ce sa faute si un rapt, un enlèvement?... Ne parlons pas de cela; car je me mettrais en colère; et depuis trois ans, je ne fais pas autre chose. Je serais morte de chagrin, sans le désir d'obtenir justice, et de désoler ces grands seigneurs, ces barons que je ne puis souffrir. Il n'y avait que cela qui me soutenait. Je me suis d'abord adressée à l'ancien ministre, au vieux Malzen.

SALSBACH.

C'était bien; c'était la marche à suivre.

MADAME BARNECK.

Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me répondre, en l'absence de son fils, qui voyageait alors en Italie, que si réellement le jeune homme s'était oublié avec une petite bourgeoise, il ne se refuserait pas à payer des dommages et la pension d'usage.

SALSBACH, avec colère.

Une pension! des dommages-intérêts, pour réparer...!

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, monsieur, ce qui est irréparable. Je répondis que les Barneck, enrichis par le travail et le commerce, valaient un peu mieux que les Malzen, barons ruinés par l'orgueil et la paresse.

SALSBACH.

A la bonne heure.

MADAME BARNECK.

Que c'était moi qui croyais me mésallier en faisant un pareil mariage; mais que je voulais qu'il eût lieu pour rendre l'honneur à ma nièce, un rang à son fils, car je veux que mon filleul soit baron. Ce cher enfant, il le sera.

SALSBACH.

Vous qui ne les aimez pas?

MADAME BARNECK.

Ah! dans ma famille, c'est différent.

SALSBACH.

Et M. de Malzen...

MADAME BARNECK.

Se permit de m'envoyer promener.

SALSBACH.

L'insolent!

MADAME BARNECK.

Moi, je menaçai d'un procès.

SALSBACH.

Il fallait commencer par là. Un procès! et je n'y étais pas! Comme je l'aurais mené! J'y aurais mangé sa fortune et la vôtre.

MADAME BARNECK, lui prenant la main.

Ah, mon ami!

SALSBACH.

Voilà comme je suis! C'est dans ces cas-là qu'on se retrouve.

MADAME BARNECK.

En votre absence, je fis marcher les huissiers; on plaida, et, en moins d'un an, je gagnai en deux instances.

SALSBACH.

Bravo! je n'aurais pas mieux fait.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Le bon droit enfin l'emporta.

MADAME BARNECK.

Mais par une chance fatale,
Le vieux baron nous échappa;
Il était mort dans l'intervalle.
J'ai toujours, je le connaissais,
Des soupçons sur sa fin précoce;
Et je crois qu'il est mort exprès
Pour ne point paraître à la noce.

SALSBACH.

Mais son fils?

MADAME BARNECK.

Son fils, revenu depuis peu de ses voyages, doit se présenter aujourd'hui pour exécuter la sentence.

SALSBACH.

Il paraît que ce n'est pas de trop bonne grâce.

MADAME BARNECK.

Oh! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'il a fait pour nous échapper, jusqu'à nous menacer de se brûler la cervelle.

SALSBACH.

Vraiment!

MADAME BARNECK.

Toutes les chicanes possibles! Mais il n'y a pas moyen pour lui de se soustraire ni à l'arrêt ni à la noce; car, grâce au ciel, il y est contraint, et par corps.

SALSBACH.

C'est bien.

MADAME BARNECK.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le procès a été jugé à huis clos, et que, dans l'intérêt même de ma nièce, je n'ai pas laissé ébruiter l'affaire. Une seule chose me contrarie, c'est l'indifférence de Louise. Elle ne sent pas comme nous le plaisir de la vengeance. Vous ne croiriez pas que ce matin elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage; et voyez où nous en serions si le refus venait d'elle. Heureusement que vous voici, et je compte sur vous pour la décider à être baronne.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Mais j'entends déjà les voitures; sans doute nos jeunes gens. Bravo! courons à ma toilette.

SALSBACH.

Comment? du monde?

MADAME BARNECK.

Eh oui! Vous ne savez pas! M. de Malzen avait demandé, pour se sauver une humiliation, que le mariage se fît sans bruit, sans témoins.

Air de ma Tante Aurore.

Mais je ne lui fais pas de grâce :
Il craint l'éclat, et sans façons,
Moi j'ai fait inviter en masse
Tous les nobles des environs.
Quel dépit quand on va lui faire
Des compliments à l'étourdir !
Et puis au bal quelle colère !
Avec lui je prétends l'ouvrir.

SALSBACH.

Vous danserez !

MADAME BARNECK.

Ah, quel plaisir !
A quinze ans je crois revenir.
La vengeance fait rajeunir.
Ah, quel plaisir !

(Elle rentre dans son appartement.)

SALSBACH.

Elle en perdra la tête, c'est sûr. Quant à sa nièce, je vais...

SCÈNE IV.

SALSBACH, SIDLER, PLUSIEURS JEUNES GENS EN TOILETTE.

CHOEUR.

Air : Au lever de la mariée.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix ;
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

SALSBACH.

Ma chère cliente avait raison, ce sont tous les gentilshommes des environs.

SIDLER.

Monsieur, nous avons l'honneur... (Bas, aux autres.) Figure respectable, air gauche. S'il y a un père, c'est lui. (Haut.) Nous nous rendons à l'aimable invitation de notre ami Malzen, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas encore arrivé.

SALSBACH, froidement.

Non, messieurs. Vous êtes plus pressés que lui.

SIDLER.

Il est vrai que nous sommes venus si vite ; et il fait une chaleur... (Bas, aux jeunes gens.) Il me semble qu'il pourrait nous offrir des rafraîchissements, ou du moins un siége. (Haut, à Salsbach.) Monsieur est un parent de la mariée ?

SALSBACH, froidement.

Non, monsieur ; un ami.

SIDLER.

Chargé peut-être de nous faire les honneurs ?

SALSBACH.

Je ne suis chargé de rien.

SIDLER.

Je m'en doutais. Il est impossible alors de remplir avec plus d'exactitude et de fidélité les fonctions que vous vous êtes réservées.

SALSBACH.

Air des Amazones.

Le fat ! j'étouffe de colère.

SIDLER, en riant, à ses amis.

Que dites-vous du compliment ?

SALSBACH.

Mais attendons, j'aurai bientôt, j'espère,
Comme eux, droit d'être impertinent.
Depuis longtemps ils l'ont par leur naissance ;
Mais qu'un jour je l'aie obtenu,
Plus qu'eux encor j'aurai de l'insolence,
Pour réparer du moins le temps perdu.

(Salsbach passe à gauche, Sidler et les jeunes gens à droite.)

SIDLER, qui pendant ce temps s'est rapproché de la porte du fond.

Mes amis, mes amis, j'aperçois le marié ; il entre dans la cour.

TOUS.

Est-il bien beau ?

SIDLER.

Non, vraiment : en bottes, en éperons, costume de cheval ; singulier habit de noce ! Mais il paraît qu'ici (regardant Salsbach en riant) tout est original.

SALSBACH, à part.

Encore, morbleu ! Allons trouver Louise, et faire prévenir la tante de l'arrivée de son estimable neveu.

(Il entre dans l'appartement de madame Barneck.)

SIDLER.

Allons, messieurs, le compliment d'usage au marié.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MALZEN, entrant; SIDLER ET LES AUTRES, l'entourant.

REPRISE DU CHOEUR.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

MALZEN.

Que vois-je! comment, vous êtes ici! qui vous y amène?

SIDLER.

Et lui aussi! c'est aimable. Il paraît que c'est le jour aux réceptions gracieuses. Ingrat! nous venons assister à ton bonheur.

MALZEN, à part.

Que le diable les emporte! (Haut.) Je suis bien reconnaissant; mais, de grâce, qui a daigné vous prévenir?

SIDLER, lui présentant une lettre.

Toi-même; vois plutôt, la circulaire de rigueur.

MALZEN, prenant la lettre.

Hein! plaît-il! (La parcourant des yeux.) « Le baron de Malzen « vous prie de lui faire l'honneur, *et cœtera*. » Allons, encore un tour de cette vieille folle. Décidément, c'est une guerre à mort.

SIDLER.

Est-ce que ce n'est pas toi qui nous as invités?

MALZEN.

Je m'en serais bien gardé; non pas que je ne sois charmé... Mais dans la position où je me trouve...

SIDLER.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose; tu n'es pas très-bien avec la famille?

MALZEN.

On ne peut pas plus mal.

SIDLER.

Je comprends. La jeune personne... une passion...

MALZEN.

Du tout, elle ne peut pas me souffrir.

SIDLER.

Bah ! alors c'est donc toi...

MALZEN.

Moi ! je la déteste.

SIDLER.

J'y suis. C'est tout à fait un mariage de convenance.

MALZEN.

Il n'y en a aucune.

SIDLER.

Et tu l'épouses ?

MALZEN.

Peut-être.

SIDLER.

Ah çà ! mais à moins d'y être condamné...

MALZEN.

Précisément, je le suis.

TOUS.

Que dis-tu ?

SIDLER.

Oh ! pour le coup, je m'y perds ; explique-toi.

MALZEN.

C'est bien l'aventure la plus maussade et la plus comique en même temps ; car si elle était arrivée à l'un de vous, j'en rirais de bon cœur, parce qu'au fond le malheur ne me rend pas injuste. Au fait, le commencement était assez agréable : une jeune fille, jolie et fraîche comme les amours, seize ans au plus, simple comme au village, du moins je le croyais ; car maintenant je suis sûr que j'avais affaire à la coquette la plus adroite ! C'était dans un bal. Eh mais ! Sidler, tu y étais aussi, il y a trois ans ?

SIDLER.

Chez le grand bailli ! Parbleu, je m'en souviens ; je faillis étouffer quand le feu prit à la salle ; tout le monde courait.

MALZEN.

C'est cela. Tremblant pour les jours de ma jolie danseuse, je l'enlevai dans mes bras, et la portai au bout du jardin, dans un pavillon isolé, où, vu la distance, il était impossible que le feu arrivât. Mais je n'avais pas prévu un autre danger : la petite s'était évanouie pendant le trajet ; j'étais fort embarrassé pour avoir du secours ; je n'osais la quitter. (Souriant.) Et puis, entre nous, j'ai le malheur de ne pas croire aux évanouissements ? Bref, je ne

sais, mais je n'appelai personne... Et... enfin, c'est trois mois après, lorsque j'étais au fond de l'Italie, que j'apprends qu'on me suscite le procès le plus ridicule.

SIDLER.

C'est drôle, cette histoire-là ; tu aurais dû nous l'écrire.

MALZEN.

Oui, autant la mettre dans la gazette ; et puis cela a été si vite. Se trouver tout de suite époux et père, par arrêt de la cour, et avec dépens.

Air de l'Artiste.

D'un fils on me menace,
J'ignorais qu'il fût né ;
Et, père contumace,
Me voilà condamné.
J'arrive par prudence,
Et sans retard aucun,
De peur que mon absence
Ne m'en coûte encore un.

SIDLER.

C'est donc une famille qui a du crédit, une famille noble ?

MALZEN.

Eh non ! de la bonne bourgeoisie, et voilà tout.

SIDLER.

Il fallait en appeler.

MALZEN.

Nous n'y avons pas manqué ; et nous avons encore perdu.

SIDLER.

C'est une horreur ! Mais cela ne me surprend pas, la justice à présent est si bourgeoise ! elle est pour tout le monde. Mais elle a beau faire, nous sommes au-dessus d'elle, et à ta place...

MALZEN.

Qu'est-ce que tu ferais ?

SIDLER.

Je m'en irais, je me moquerais de l'arrêt.

(Les jeunes gens remontent la scène, Malzen et Sidler seuls se trouvent sur le devant.)

MALZEN.

Et si je ne l'exécute pas, je suis privé de mon grade, déshonoré, je ne puis plus servir, ma carrière est perdue.

SIDLER.

Il fallait alors t'adresser au prince, dont ton père a été ministre ; il t'aime, et si tu lui présentais requête...

MALZEN.

C'est ce que j'ai fait inutilement. Hier encore je lui en ai adressé une nouvelle. La réponse n'arrive pas, l'heure s'avance, et pour la mémoire de mon père, pour ma propre dignité, il ne me reste plus qu'un moyen, que j'aurais dû peut-être tenter plus tôt. Chut! (Regardant par la porte à gauche.) Quelqu'un paraît au bout de cette galerie.

SIDLER.

Est-ce la mariée?

MALZEN.

Eh non! c'est la tante.

SIDLER.

Dieu! quelle toilette!

MALZEN.

Et quel port majestueux! un vrai portrait de famille. Décidément, il n'est pas permis d'avoir une tante comme ça. Laissez-moi, j'ai à lui parler.

SIDLER.

Veux-tu que nous restions là pour te soutenir?

MALZEN.

Du tout.

SIDLER.

Mais tu ne seras pas en force.

MALZEN.

Air du Siége de Corinthe.

Laissez-moi seul avec ma tante.

SIDLER.

Vous laisser ainsi tous les deux!
Avec femme si séduisante,
Le tête-à-tête est dangereux.
Si dans tes bras en pamoison soudaine,
Comme sa nièce, elle allait se trouver!
Crains sa faiblesse.

MALZEN.

Ah! crains plutôt la mienne.
Je ne pourrais à coup sûr l'enlever.

Ensemble.

MALZEN.

Oui, morbleu! je brave la tante,
Laissez-nous ici tous les deux;
L'entretien qui vous épouvante
N'a rien pour moi de dangereux.

SIDLER et LE CHOEUR.

Allons, puisqu'il brave la tante,
Laissons-les ici tous les deux;
Mais pour lui cela m'épouvante
Le tête-à-tête est dangereux.

(Sidler et les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

MALZEN; MADAME BARNECK, en grande parure.

MADAME BARNECK.

Monsieur, on me prévient à l'instant...

MALZEN.

Madame, vous voyez un ennemi que le sort des armes n'a pas favorisé, et qui se rend à l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire signifier.

MADAME BARNECK.

C'est un peu tard, monsieur le baron; mais quand on y met autant de grâce et de bonne volonté. (A part.) Il étouffe. Oh! que cela fait du bien!

MALZEN.

J'aurais pourtant quelques reproches à vous faire.

Air du Premier prix.

Pourquoi ces gens, cet étalage?
Nous étions convenus...

MADAME BARNECK.

Pardon,
Vous savez qu'en un mariage...

MALZEN.

Ah! ne lui donnez pas ce nom.
C'est un combat, c'est une guerre.

MADAME BARNECK.

Rendez alors grâce à mes soins;
Car dans un combat, d'ordinaire,
Vous savez qu'il faut des témoins.

Tout est prêt, monsieur, et si vous voulez me suivre...

MALZEN.

Permettez, madame; je désirerais avant tout un moment d'entretien.

MADAME BARNECK.

Comme ce n'est pas moi qui suis la fiancée, je vais faire appeler ma nièce, (appuyant) madame la baronne de Malzen.

MALZEN.

La baronne! (Froidement.) Non, madame, la présence de mademoiselle votre nièce est inutile; c'est avec vous seule que je veux causer un instant, si vous consentez à m'entendre.

MADAME BARNECK.

Oui, monsieur; avec calme, et sans vous interrompre : dût-il m'en coûter, je vous le promets.

(Ils s'asseyent.)

MALZEN, après un court silence.

Ce qui s'est passé, madame, a pu vous donner de moi une opinion assez défavorable; mais j'ose croire que lorsque vous me connaîtrez, vous me jugerez mieux. J'ai eu des torts, j'en conviens, et je ne les ai que trop expiés. C'est votre obstination qui a causé la mort de mon père.

MADAME BARNECK.

Quoi! monsieur...

MALZEN.

Oui, madame, voilà ce que je ne pardonnerai jamais. Jugez alors si je puis entrer dans votre famille, et si ce mariage n'est pas impossible.

MADAME BARNECK.

Impossible, monsieur! Si c'est pour cela...

MALZEN.

Ah, madame! vous m'avez promis de ne pas m'interrompre : oui, un mariage impossible; car il ferait mon malheur, celui de votre nièce, et vous ne voudriez pas la punir aussi, en la forçant à épouser quelqu'un qu'elle n'aime point, et qui n'aura jamais d'amour pour elle.

MADAME BARNECK.

S'il y avait eu d'autres moyens...

MALZEN.

Il en est un, madame; je vous dois un aveu, et je le ferai, quelque pénible qu'il puisse être pour moi. Vous me croyez riche, vous vous trompez; je ne le suis pas. Mon père ne m'a rien laissé que son nom et ses titres. Tout ce que je puis donc faire pour réparer mes torts, c'est de reconnaître mon fils, de lui donner ce nom, ces titres désormais mon seul bien. Et pour que vous soyez

sûre que personne au monde ne pourra les lui disputer, je promets dès aujourd'hui de ne jamais me marier, de renoncer à toute alliance, et je suis prêt à en donner toutes les garanties que vous désirerez.

Air du Baiser au porteur.

Ma parole n'est pas trompeuse,
Je vous le jure sur l'honneur !
Que votre nièce soit heureuse;
Pour moi, je renonce au bonheur.
Ainsi, madame, et sans vaine chicane,
Mon crime peut être effacé,
Et l'avenir auquel je me condamne
Expiera les torts du passé.

Voilà, madame, la satisfaction que je vous offre.

MADAME BARNECK, se levant.

Et moi, monsieur, je la refuse...

MALZEN, se levant.

Madame !

MADAME BARNECK.

Mais, monsieur, la famille Barneck est riche, très-riche. Ce n'est ni la fortune, ni le titre d'un baron qui peut la satisfaire dans son honneur; il lui faut mieux que cela.

MALZEN.

Oui, le baron lui-même.

MADAME BARNECK.

Un bon mariage, bien public, bien solennel.

MALZEN.

Un mariage ! toujours ce maudit mariage !

MADAME BARNECK.

Et il se fera aujourd'hui, dans une heure.

MALZEN.

Mais je vous répète que je n'aime point votre nièce.

MADAME BARNECK.

Quand on se marie à l'amiable, cela peut être nécessaire; mais dans les mariages par arrêt de la cour, on peut s'en passer.

MALZEN.

Eh bien, madame ! apprenez donc la vérité : je l'abhorre ! je la déteste !

MADAME BARNECK.

Nous en avons autant à vous offrir; mais quand la loi est là, il faut bien s'y soumettre.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

L'arrêt vous condamne à épouser, et vous épouserez.

MALZEN, hors de lui-même.

Plutôt vous épouser vous-même.

MADAME BARNECK.

Eh mais ! s'il y avait jugement, il le faudrait bien.

MALZEN.

Je ne sais où j'en suis, et je serais capable de tout. Eh bien, madame ! puisque votre absurde tyrannie m'y contraint, il faudra bien devenir votre neveu ; mais je vous préviens qu'aujourd'hui même, aussitôt le mariage célébré, je forme ma demande en séparation.

MADAME BARNECK.

La nôtre est déjà prête. La loi permet en pareil cas de se séparer au bout de vingt-quatre heures, et nous comptons bien profiter du bénéfice de la loi.

MALZEN.

Moi aussi.

Air : Non, non, vous ne partirez pas.

Ah ! j'y consens, je suis tout prêt.

MADAME BARNECK.

C'est combler mon plus cher souhait.

MALZEN.

D'avance mon cœur s'y soumet.

MADAME BARNECK.

C'est un bonheur.

MALZEN.

C'est un bienfait.

MADAME BARNECK, vivement.

Alors plus de querelle.

MALZEN, de même.

Car enfin, grâce au sort,
La rencontre est nouvelle,
Nous voilà donc d'accord.

TOUS DEUX, avec ironie.

Toujours d'accord, toujours d'accord.
(A part, avec colère.)
Quel caractère ! Ah ! c'est trop fort.
Je lui jure une guerre à mort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SIDLER ET SES COMPAGNONS, arrivant.
(Suite de l'air.)

Ensemble.

SIDLER et LES AMIS.

Qu'avez-vous? quel est ce transport?
Et pourquoi donc crier si fort?
La méthode est vraiment nouvelle,
Mais pourquoi crier si fort
Si vous êtes d'accord?

MADAME BARNECK et MALZEN, criant.

De grâce, calmez ce transport.
Grâce au ciel, nous voilà d'accord.
(A part.)
Ah! de cette injure nouvelle
Je veux me venger encor :
Tous deux être d'accord!
Non, non, c'est une guerre à mort!

SIDLER.

A merveille! voici que vous vous entendez.

MALZEN.

Joliment!

SIDLER.

Est-ce qu'elle tient toujours à ses idées matrimoniales?

MALZEN.

Plus que jamais.

SIDLER.

Allons, mon cher, il faut se résigner. Je sors du salon, où la mariée vient d'arriver; vrai, elle n'est pas mal, et, si tu n'y étais pas obligé, je t'en ferais mon compliment.

MALZEN.

Je n'y tiens pas.

SIDLER.

Mais console-toi; nous sommes là, nous ne sommes pas tes amis pour rien.

MALZEN.

Vous en êtes bien les maîtres. Le ciel m'est témoin que je ne vous empêche pas de m'enlever ma femme.

MADAME BARNECK.

Quelle indignité !

MALZEN.

Mais je ne vous le conseille pas; car madame vous ferait un procès en dommage et intérêts.

SIDLER, riant.

Pas possible.

MALZEN.

Et comme aujourd'hui même nous sommes séparés, elle peut vous faire condamner dès demain à épouser en secondes noces.

MADAME BARNECK, prête à s'emporter.

Monsieur ! (Se retenant.) Mais, vous avez beau faire, vous ne me mettrez pas en colère. Je suis trop heureuse, car vous nous épouserez; oui, vous nous épouserez.

SIDLER.

Voilà bien la femme la plus entêtée...

MALZEN, à part.

Dieu, si ce n'était pas ma tante, si c'était seulement mon oncle, comme je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre. Qui vient là ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; FRITZ.

FRITZ.

Madame, c'est un courrier à la livrée du prince, qui arrive en toute hâte de la part du grand-duc.

MALZEN, à Silder.

Quel espoir !

MADAME BARNECK, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

FRITZ.

Il apporte deux lettres de son Altesse; l'une est pour M. Salsbach, qui doit être ici.

MADAME BARNECK.

C'est bien. Je me doute de ce que c'est, je la lui remettrai.

FRITZ.

L'autre est adressée à M. le baron de Malzen.

MALZEN.

Donne vite. Eh bien ! est-ce que tu n'oses avancer ?

FRITZ.

C'est que je vous vois la même cravache que ce matin.

MALZEN, prenant vivement la lettre.

Eh ! donne donc. Dieu soit loué ! c'est la lettre que j'attendais ; et je triomphe enfin.

MADAME BARNECK.

Que dit-il ?

MALZEN, vivement et avec joie.

Oui, madame, j'avais écrit au prince, et lui rappelant les services de mon père et les miens, je l'avais supplié de refuser son consentement à ce mariage.

MADAME BARNECK.

Vous auriez osé?...

MALZEN.

Vous m'aviez fait condamner, je me suis pourvu en grâce.

MADAME BARNECK.

Si un souverain osait commettre une pareille injustice...

MALZEN, qui tout en parlant a décacheté la lettre, vient de jeter les yeux dessus, et fait un mouvement de douleur.

O ciel !

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

MALZEN, lisant d'une voix émue.

« Mon cher Malzen,

« Il y a un pouvoir au-dessus du mien : c'est celui des lois. Elles « ont prononcé ; je dois me taire, et donner le premier à mes sujets « l'exemple du respect qu'on doit à la justice.

« Votre affectionné maître. »

(Froissant la lettre avec dépit.)

Quelle indignité !

SIDLER.

Quel absolutisme !

MADAME BARNECK.

Ah ! le bon prince ! le grand prince ! le magnanime souverain ! Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds ; mais, aujourd'hui, nous devons avant tout songer au mariage : car l'heure est près de sonner. (A Malzen.) Rassurez-vous, monsieur le baron, on vous laissera un instant pour votre toilette, car je conçois que ce costume...

MALZEN.

Ce costume, madame, je le trouve fort bon ; et je n'en changerai rien, absolument rien.

MADAME BARNECK.

A la bonne heure. (A part.) Encore un affront qu'il veut nous faire; mais c'est égal, on enrage en frac aussi bien qu'en grand uniforme, et voilà ma vengeance qui arrive, voilà la mariée.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; GENS DE LA NOCE; SALSBACH, donnant la main à LOUISE, qui est habillée en mariée. Toute la noce sort de l'appartement de madame Barneck.

CHOEUR.

Air : Enfin il revoit ce séjour (de Malvina).

Enfin voici l'heureux moment
Qui tous deux les engage;
Pour son mari quel sort charmant!
Qu'il doit être content !

SALSBACH, bas, à Louise.

Eh mais ! pourquoi donc cet effroi?
Un peu plus de courage.

(Il passe à la droite de madame Barneck.)

MADAME BARNECK, à Louise.

Allons, mon enfant, calme-toi,
N'es-tu pas près de moi?
Enfin, voici l'heureux moment, etc.

CHOEUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

SALSBACH, bas, à madame Barneck.

Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidée; mais enfin, grâce à mon éloquence...

MADAME BARNECK.

C'est bien. (A Louise.) Ne t'avise pas de pleurer; tu le rendrais trop heureux.

SIDLER, de l'autre côté du théâtre, bas, à Malzen.

Quand je te disais qu'elle n'était pas mal, surtout ainsi, les yeux baissés...

MALZEN, la regardant avec dépit.

Laissez-moi donc tranquille! un petit air hypocrite.

MADAME BARNECK.

Partons, l'on nous attend dans la chapelle. (Bas, à Salsbach.) Ayez soin, aussitôt après le mariage, de dresser l'acte de la séparation : c'est vous que j'en charge.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Et puis, j'oubliais, une lettre qui vient d'arriver pour vous, de la part du grand-duc.

SALSBACH.

Il serait possible ! une place de conseiller, mes lettres de noblesse !

TOUS.

Partons, partons.

SIDLER, à Salsbach.

Monsieur l'ami de la famille ne vient pas ?

SALSBACH, tenant la lettre.

Non ; je reste.

MALZEN.

Je conçois, quand on n'y est pas condamné...

MADAME BARNECK.

Allons, madame la baronne.

CHŒUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

(Malzen engage Sidler à donner la main à Louise. Dépit de madame Barneck en voyant sa nièce conduite par Sidler ; Malzen offre la main à madame Barneck. Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

SALSBACH, seul.

Il me tardait qu'ils s'éloignassent ; car, devant tout ce monde, je n'aurais pas pu être heureux à mon aise. Le cœur me bat en pensant que j'ai là dans ma main mes lettres de noblesse. Qui seraient bien étonnés, s'ils le savaient ? Ce sont ces jeunes freluquets de ce matin, ce baron de Malzen, et surtout mon père, le maître d'école, s'il revenait au monde. Le cachet est rompu. C'est sans doute de la chancellerie ? Non, de la main même du prince. Des lettres closes, quel honneur ! Lisons.

« Monsieur,

« Le baron de Malzen a imploré ma protection contre la famille « Barneck, dont vous êtes l'ami et le conseil. J'ai dû respecter la « justice, en refusant mon intervention ;... je vois d'ailleurs avec « plaisir, dans mes États, les alliances des familles riches et des

« familles nobles. J'entends donc que ce mariage, devenu néces- « saire, ait lieu aujourd'hui même. » (S'interrompant.) C'est aussi notre intention, et Son Altesse sera satisfaite, car dans ce moment, sans doute, bon gré, mal gré, les époux sont bénis. (Continuant.) « Mais je sais que dans ce cas-là la loi autorise quelquefois une « séparation, à laquelle Malzen est décidé à avoir recours. » (S'interrompant.) Il n'est pas le seul, sa femme aussi. (Continuant.) « Il y a eu déjà trop de scandale dans cette affaire; cette sépara- « tion en serait un nouveau, que je veux empêcher; et, pour cela, « je compte sur vous. » Sur moi! (Continuant.) « Je suis tellement « persuadé que votre intervention et vos soins conciliateurs amè- « neront cet heureux résultat, que j'ai différé jusque-là de vous « accorder ce que vous sollicitez. » Ah! mon Dieu! (Continuant.) « Mais, au premier enfant qui naîtra du mariage contracté aujour- « d'hui, je vous promets cette grâce, que vous méritez, du reste, à « tant de titres, etc., etc., etc. » Qu'est-ce que je viens de lire! et de quelle mission le prince s'avise-t-il de me charger!

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Y pense-t-il? quelle folie!
Moi qui dois l'exemple au palais,
Il veut que je les concilie,
Et que j'accommode un procès.
Cet usage n'est pas des nôtres;
Mais il l'exige :... par égard,
Arrangeons-le... quitte, plus tard,
A se rattraper sur les autres.

D'ailleurs, mes lettres de noblesse en dépendent. Mais comment désarmer la tante, la plus obstinée des femmes, et rapprocher des jeunes gens qui s'abhorrent, qui se détestent? Un enfant! Eh mais! il y en a un. (Relisant la lettre.) « Qui naîtra du mariage contracté « aujourd'hui. » C'est clair : celui qui a précédé ne compte pas. Eh mais! je les entends. C'est toute la noce qui vient.

SCÈNE XI.

SALSBACH, LOUISE, MADAME BARNECK, MALZEN, SIDLER, FRITZ, PAYSANS, GARDES-CHASSE, GENS DE LA NOCE.

(En rentrant, Malzen donne la main à Louise; mais aussitôt madame Barneck les sépare, et se met entre eux.)

FINALE.

Air : Fragment du premier finale de la Fiancée.

CHOEUR.

Ils sont unis. Ah ! quelle ivresse !
Quel doux moment, quel jour heureux !
Qu'à les fêter chacun s'empresse;
Pour leur bonheur formons des vœux.

MADAME BARNECK, radieuse, et bas, à Salsbach.

Je triomphe.

MALZEN, avec embarras.

A l'arrêt j'ai souscrit, madame,
Et votre nièce est donc ma femme.

SALSBACH, le regardant.

Pauvre garçon !

MALZEN.

Mais du bienfait
Dont vous avez flatté mon âme
J'ose espérer l'heureux effet.
Pour nous séparer l'acte est prêt.

MADAME BARNECK, vivement.

Moi-même aussi je le réclame.

SALSBACH, à part.

Ah, diable !

(Haut.)

Comme ils y vont ! Mais un moment.

MADAME BARNECK.

On peut signer.

MALZEN.

Dès ce soir.

MADAME BARNECK.

A l'instant.

SALSBACH, passant entre Malzen et madame Barneck.

Non pas, non pas, la loi est formelle; elle ordonne qu'avant la séparation les époux restent au moins vingt-quatre heures ensemble, et sous le même toit.

MALZEN.

C'est trop fort.

MADAME BARNECK.

Non, jamais.

SALSBACH.

Aimez-vous mieux que le mariage soit bon et inattaquable?

MALZEN et MADAME BARNECK.

Ce serait encore pire.

Ensemble.

MALZEN, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais la douleur
D'habiter près de celle
Qui cause mon malheur!

LE CHOEUR.

L'aventure est nouvelle.
Un autre, plein d'ardeur,
Dans cette loi cruelle
Trouverait le bonheur.

MADAME BARNECK, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais la douleur
De le voir près de celle
Dont il fit le malheur!

SALSBACH, à part.

L'aventure est nouvelle.
J'espère au fond du cœur
Que cette loi formelle
Sauvera mon honneur.

MALZEN, avec effort.

Jusqu'à demain, puisqu'il nous faut attendre,
Soumettons-nous.

SALSBACH, souriant.

C'est le plus court parti.

MALZEN.

Mais la justice, en m'ordonnant ainsi
Malgré moi de rester ici,
A rien de plus ne peut prétendre.

MADAME BARNECK, montrant l'apartement à gauche.

Dans notre appartement, ma nièce, il faut nous rendre.

MALZEN, montrant celui qui est à droite.

Je pense que le mien est de ce côté-là?

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, dans l'aile du nord.

SALSBACH.[1]

Le plus froid, c'est cela.

L'un ici, l'autre là!

Ensemble.

SALSBACH, à part.

Quel doux accord, quel bon ménage!
Comment, hélas! les réunir?
Ah! c'en est fait, je perds courage,
Et, comme lui, je vais dormir.

MADAME BARNECK.

Par cet affront, par cet outrage,
Il croit peut-être nous punir;
Mais au fond du cœur il enrage,
Et cela double mon plaisir.

MALZEN, à part.

Allons, allons, prenons courage,
Mon supplice est près de finir;
Et de cet indigne esclavage
Je saurai bientôt m'affranchir.

LE CHOEUR.

Ah, quel affront! ah, quel outrage!
Nous qui comptions nous réjouir,
Nous inviter au mariage
Pour nous envoyer tous dormir.

(Madame Barneck emmène Louise dans son appartement. Malzen, Sidler et les jeunes gens sortent du côté opposé. Le reste de la noce sort par le fond.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Louise. Au fond, une alcôve. Deux portes latérales: celle de droite conduit à l'appartement de la tante; celle de la gauche est la porte d'entrée. Au fond, deux croisées avec balcon extérieur. Auprès de la porte à droite, et sur le devant, une table de toilette. Deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, en négligé du matin, assise auprès de la toilette, et la tête appuyée sur sa main; SALSBACH, entrouvrant la porte.

SALSBACH.

Peut-on entrer chez la mariée? (Louise ne l'entend pas; il entre, et, venant auprès d'elle, il répète encore:) Peut-on entrer chez la mariée?

LOUISE, se levant.

Ah ! c'est vous, monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Pardon de me présenter ainsi. Vous n'avez paru ni au déjeuner ni au dîner ; et j'étais impatient de savoir des nouvelles de *madame la baronne*, car vous voilà baronne maintenant : et la chère tante a beau dire, c'est un titre assez agréable.

LOUISE.

Que l'on ne me donnera plus dès ce soir, je l'espère.

SALSBACH.

Pourquoi donc? c'est indélébile, impérissable ; quand on a été baronne, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

LOUISE.

Peu m'importe, je n'y tiens pas ; pourvu que la séparation soit prononcée aujourd'hui même.

SALSBACH, à part.

Nous y voilà.

Air d'une Heure de mariage.

A se rapprocher tous les deux
Comment pourrai-je les contraindre ?

LOUISE, l'observant.

Mais vous paraissez soucieux.
Avons-nous quelque obstacle à craindre ?

SALSBACH.

(A part.)

Non, non, madame ; aucun encor !
(Haut.)
Vous êtes, sans qu'on vous y force,
Tous deux parfaitement d'accord.
C'est ce qu'il faut pour un divorce.

Vous ne l'avez pas vu depuis hier soir?

LOUISE.

Non, sans doute.

SALSBACH, à part.

Ni moi non plus. (Haut.) Je viens de le rencontrer tout à l'heure ; il paraît qu'il voudrait vous parler.

LOUISE, effrayée.

A moi !

SALSBACH.

Oui; il m'a chargé de vous demander un moment d'entretien. (A part.) Il se pendrait plutôt que d'y songer.

LOUISE.

Que me dites-vous là? Ah, mon Dieu! cette idée me rend toute tremblante.

SALSBACH.

Eh bien! eh bien! pourquoi donc? Est-ce que je ne suis pas là? Certainement, je ne vous conseillerai jamais d'aimer votre mari, le ciel m'en préserve! mais cela n'empêche pas de l'écouter; si ce n'est pas pour vous, c'est peut-être pour d'autres, pour le monde, pour l'honneur de la famille.

LOUISE, avec calme et résolution.

Monsieur Salsbach, je n'ai pas votre expérience; je connais peu ce monde dont vous me parlez, et qui m'a punie autrefois de la faute d'un autre. On m'a dit que pour le satisfaire il fallait un mariage, une réparation; et quoique j'eusse de la peine à comprendre qu'il fût au pouvoir de quelqu'un que je n'estime pas de me rendre l'honneur, quand c'était lui qui s'était déshonoré, j'ai obéi, j'ai consenti à ce mariage, à condition qu'il serait rompu sur-le-champ; et maintenant, c'est moi qui crois de ma dignité, de mon honneur, de réclamer cette séparation. Ma tante m'a fait demander pour ce sujet. Monsieur Salsbach, souffrez que je passe chez elle.

(Elle salue, et sort.)

SCÈNE II.

SALSBACH, seul.

Et elle aussi, qui s'avise maintenant de montrer du caractère! Elle, autrefois si bonne, si douce, si patiente! Comme le mariage change une jeune personne! Le mari à gauche, la femme à droite; joli début pour mes lettres de noblesse! Ces gens-là, cependant, étaient faits l'un pour l'autre: même fierté, même obstination; et je suis sûr qu'ils s'aimeraient beaucoup, s'ils ne se détestaient pas! Voyons, voyons; peut-être qu'en embrouillant l'affaire... ça m'a réussi quelquefois, et... Chut! voici le mari; est-ce qu'il aurait changé d'idée?

SCÈNE III.

SALSBACH; MALZEN, introduit par Fritz.

MALZEN.

C'est vous que je cherchais, monsieur.

SALSBACH, d'un air riant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon cher monsieur? Quelque chose de pressé, à ce qu'il paraît; car pour venir jusque dans la chambre de la mariée...

MALZEN.

Ah! c'est... pardon!.. si je l'avais su...

SALSBACH, souriant.

Pourquoi donc? Vous avez bien le droit d'y entrer.

MALZEN.

Je n'y resterai pas longtemps; les vingt-quatre heures sont expirées, nous n'avons plus qu'à signer l'acte de séparation. Ainsi, terminons, je vous prie; j'ai fait seller mon cheval, et je veux partir avant la nuit.

SALSBACH, à part.

Quand je disais qu'il y avait sympathie..... (Regardant à sa montre. Haut.) Permettez, monsieur, permettez, il s'en faut encore de trois quarts d'heure.

MALZEN, impatienté.

Ah, monsieur!

SALSBACH.

Non pas que nous tenions... Mais il faut au moins le temps de dresser l'acte, de le rédiger.

MALZEN, montrant un papier.

C'est inutile, le voici.

SALSBACH.

Déjà! très-bien, monsieur. (Il sonne.)

MALZEN.

Que faites-vous? Vous ne lisez pas?

SALSBACH.

Mon devoir est de le soumettre d'abord à la tante de madame la baronne. (A Fritz, qui paraît.) Portez cela à votre maîtresse. (Fritz reçoit le papier, et entre chez madame Barneck.) Et maintenant que tout est fini, jeune homme, je ne vois pas pourquoi vous refusez l'entrevue que madame de Malzen vous a fait demander.

MALZEN.

Madame de Malzen?

SALSBACH.

Oui, avant de partir, votre femme veut vous parler; on vous l'a dit?

MALZEN.

Du tout.

SALSBACH.

Eh bien! je vous l'apprends. (A part.) Qu'est-ce que je risque? ça ne peut pas aller plus mal.

MALZEN.

Me parler! Et de quoi?

SALSBACH.

Mais de vos intérêts communs.

MALZEN, vivement.

Nous n'en aurons jamais.

SALSBACH.

De votre fils peut-être; car vous n'avez pas oublié, monsieur, que vous avez un enfant. (Avec sensibilité.) Un enfant! savez-vous bien, jeune homme, tout ce que ce mot renferme de sacré, de touchant, quels devoirs il impose?

MALZEN.

Je vous dispense...

SALSBACH.

Et quel bonheur il promettrait à votre vieillesse, surtout si vous en aviez plusieurs, beaucoup même? Le ciel protége les familles nombreuses.

MALZEN, avec impatience.

Il suffit. J'ai pourvu au sort de mon fils, autant qu'il était en moi : ainsi cette entrevue est inutile.

SALSBACH, vivement.

Pardonnez-moi, elle est indispensable.

MALZEN.

Monsieur...

SALSBACH.

Et vous êtes trop galant homme...

MALZEN, avec colère.

Eh, morbleu!

SALSBACH.

Justement, voici madame la baronne.

MALZEN, s'arrêtant.

Dieu!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LOUISE.

LOUISE, apercevant le baron.

Que vois-je !

SALSBACH, à part.

C'est le ciel qui l'envoie.

MALZEN, à part.

Je suis pris ! c'était arrangé entre eux.

LOUISE, bas, à Salsbach, d'un ton de reproche.

Ah, monsieur Salsbach !

SALSBACH, bas.

Ce n'est pas ma faute, madame la baronne ; j'ai voulu le renvoyer, mais il a tant insisté... Vous aurez plus tôt fait de l'écouter.

LOUISE, de même.

Eh, mon Dieu ! et savez-vous ce qu'il me veut ?

SALSBACH, de même.

Non, madame la baronne. (A part.) Il serait bien embarrassé lui-même... (Allant à Malzen, qui est de l'autre côté.) Je n'ai pas besoin, monsieur, de vous engager à la modération, au calme. (Bas, à Louise.) Du courage, madame ! (A Malzen.) Je vous laisse. (A part, et s'essuyant le front.) Dieu ! se donner tant de mal, et pour les enfants des autres ! Ils finiront peut-être par s'entendre.

(Il se retire à pas de loup, et entre chez madame Barneck.)

SCÈNE V.

LOUISE, MALZEN.

MALZEN, à part.

Voilà bien la plus sotte aventure... ! Que peut-elle me vouloir ?

LOUISE, à part.

Qu'a-t-il à me dire ?

MALZEN, à part.

N'importe, il faut l'entendre.

LOUISE, à part.

Puisqu'on le veut, écoutons-le.

(Moment de silence.)

MALZEN.

Elle a bien de la peine à se décider.

LOUISE.

Comme il se consulte !

MALZEN, à part.

Allons, il faut être généreux, et venir à son secours. (Haut.) Eh bien, madame ! vous avez désiré me parler?

LOUISE, étonnée.

Comment, monsieur ! il me semble que c'est vous.

MALZEN.

Moi ! je n'y pensais pas.

LOUISE, blessée.

Ah, monsieur ! ce dernier trait manquait à tous les autres.

MALZEN.

Que voulez-vous dire?

LOUISE, se contraignant.

Rien, monsieur ; j'y suis habituée, je ne vous fais aucun reproche. Tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ans, tout ce que j'ai souffert par vous ne me donnait aucun droit à votre affection, je le sais ; mais peut-être m'en donnait-il à vos égards.

MALZEN.

Madame...

LOUISE.

Air : Pour le chercher je cours en Allemagne.

Je sais pour moi votre haine profonde,
Mais un seul point me rassurait ;
J'ai toujours vu jusqu'ici dans le monde
Que de respects chacun nous entourait.
Ce n'est pas moi plus que toute autre.
Mais, des égards... je croyais, entre nous,
Qu'une femme, fût-ce la vôtre,
Devait en attendre de vous.

MALZEN, embarrassé.

Je vous assure, madame, que je n'ai jamais eu l'intention de rendre notre position plus pénible ; elle l'est déjà bien assez. J'ai cru... on m'avait dit... on m'a trompé, je le vois... et si quelque chose dans mes paroles a pu vous offenser, il faut me le pardonner. (D'une voix émue.) Je suis si malheureux !

LOUISE, baissant les yeux.

Du moins, vous ne l'êtes pas par moi. (Malzen la regarde, et baisse les yeux à son tour.) Si l'on m'avait écoutée, croyez, monsieur, que ce procès n'aurait jamais eu lieu ! Le bruit et l'éclat ne vont pas à une femme, même quand elle a raison ! ce qu'elle peut y ga-

gner ne vaut pas ce qu'elle y perd ! Mais je n'étais pas la maîtresse; tout ce que j'ai pu faire, c'est que votre sort ne fût pas enchaîné pour longtemps ; et, grâce à moi, vous allez être libre.

MALZEN, interdit.

Madame, je dois à mon tour me justifier sur des procédés...

LOUISE.

C'est inutile : puissiez-vous les oublier, monsieur, comme moi-même je les oublié !

MALZEN, confondu, à part, avec dépit.

Eh bien ! j'aimerais mieux la tante et ses emportements que cet air de résignation qui vous met encore plus dans votre tort. (Haut.) Permettez-moi seulement, madame, de vous expliquer...

LOUISE, avec émotion.

Oh ! non, non, point d'explication, je vous en conjure ; je vous prie seulement d'avoir pitié de moi, de vouloir bien abréger cette entrevue ; et, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous ayez quelque chose à me demander...

MALZEN.

Oui, oui, madame ; avant de m'éloigner me sera-t-il permis de voir mon fils ?

LOUISE.

Je vais donner des ordres, vous le verrez.

MALZEN, troublé.

Un mot encore : je ne sais comment vous exprimer... Je vois que je suis plus coupable que je ne pensais ;... et j'ai regret maintenant d'avoir envoyé à madame votre tante, avant de vous l'avoir soumis, cet acte qui doit fixer...

LOUISE.

J'étais près d'elle quand on l'a apporté. Je l'ai lu, monsieur.

MALZEN, vivement.

Vous l'avez lu ? Je vous demande pardon d'avance pour quelques expressions... Je l'ai fait dans un premier moment, et vous avez dû être choquée...

LOUISE.

Non ; mais j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru peu convenables, et que je me suis permis de changer.

MALZEN.

Air : Je n'ai point vu ce bosquet de lauriers.

Sans les connaître à l'instant j'y souscris :

Quoi qu'on ait fait, je l'approuve d'avance.
(A part.)
Car avec elle, et plus j'y réfléchis,
Je suis honteux de mon impertinence.
(Haut.)
Oui, j'en conviens, injuste en mes dédains,
Depuis qu'un fatal mariage
A dû réunir nos destins,
J'eus tous les torts...

LOUISE, avec douceur.

Et moi tous les chagrins,
Et je préfère mon partage.

MALZEN.

Ah, madame ! s'il dépendait de moi...

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, monsieur ; j'aperçois votre ami, qui sans doute vous rapporte cet écrit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; SIDLER, entrant par la gauche.

SIDLER, sans voir Louise.

Victoire ! mon cher baron ! voici l'acte bienfaisant...

MALZEN, bas, et lui serrant la main.

Veux-tu te taire !

SIDLER, voyant Louise.

Oh ! mille pardons, madame. Je veux dire que... voici l'acte douloureux qu'on a cru nécessaire...

LOUISE.

Je vous laisse.

(Elle fait un pas pour sortir.)

SIDLER, l'arrêtant.

Pourquoi donc ? Puisque vous voilà réunis, nous pouvons toujours signer.

MALZEN, regardant l'acte.

Oui ; mais je dois d'abord effacer quelques mots. Que vois-je ? C'est de votre main, madame ?...

LOUISE, avec embarras.

Oui, monsieur.

MALZEN, qui a commencé à lire l'acte.

O ciel ! quoique séparés, vous voulez que la communauté de biens continue ?

SIDLER.

Est-il possible ?

LOUISE, lui faisant signe de continuer.

Lisez, monsieur ; vous verrez que vous ne me devez aucun remerciment : je n'ai rien fait pour vous.

MALZEN, continuant.

« Cette donation, que ma tante approuvera, j'espère, je la fais, « non pour un homme que je n'aime (hésitant) ni n'estime, mais « pour mon fils seul ! Je ne veux pas que celui dont il porte le nom « se trouve dans une position indigne de son rang et de sa nais- « sance. Je ne veux pas que mon fils puisse me reprocher un jour « d'avoir permis que son père connût la gêne et le malheur. »

SIDLER.

Par exemple, voilà une générosité...

MALZEN.

Dites un affront ; non, je n'accepte point, je n'accepterai jamais. Et quelques torts que j'aie eus, madame, je ne mérite pas cet excès d'humiliation, et je vous demande en grâce de m'écouter.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME BARNECK, donnant la main à SALSBACH.

MADAME BARNECK, qui a entendu les derniers mots.

Il n'est plus temps, monsieur ; l'heure a sonné.

MALZEN.

Comment !

MADAME BARNECK.

Dieu merci, ma nièce est libre, et vous pouvez vous éloigner.

MALZEN.

Pas encore, madame.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire ? monsieur ! Quand tout est convenu, arrêté ; quand la séparation est prononcée... ?

MALZEN, vivement.

Elle ne l'est pas encore, madame ; votre nièce n'a pas signé.

MADAME BARNECK, prenant l'acte.

Ce sera fait dans l'instant, monsieur. Allons, Louise. (Elle lui donne la plume.)

SIDLER.

Permettez...

SALSBACH.

Un moment.

MALZEN, à Louise.

Madame, je vous en conjure, au nom du ciel, ne signez pas avant de m'avoir entendu; je puis me justifier, et... (Louise signe.)

SALSBACH.

Elle a signé.

MALZEN, accablé.

Ah!

MADAME BARNECK, présentant la plume à Malzen.

A votre tour, monsieur.

MALZEN prend la plume, garde le silence un instant; puis, la jetant avec vivacité, il s'écrie :

Non, madame!

MADAME BARNECK.

Comment?

MALZEN.

Je ne signerai pas.

SIDLER.

Qu'est-ce que tu dis donc?

SALSBACH, à part.

Très-bien.

MALZEN.

Non, je ne signerai pas un acte qui me déshonore. Il suffit de lire la clause que votre nièce a ajoutée.

MADAME BARNECK.

Je ne la connais pas, monsieur, et je l'approuve d'avance; la baronne de Malzen ne peut rien vouloir que de juste, d'honorable. Ainsi, terminons ce débat, et signez sur-le-champ.

MALZEN, hors de lui.

Non, vous dis-je; mille fois non!

MADAME BARNECK.

On vous y forcera, monsieur.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

Air du vaudeville de Turenne.

Les tribunaux décideront l'affaire.

MALZEN.

Vous le voulez? Eh bien, soit! j'y consens.

MADAME BARNECK.

Nous plaiderons.

SALSBACH.

C'est là ce qu'il faut faire.

TOUS.

Nous plaiderons!

SALSBACH, à part.

Quel bonheur je ressens!

(Haut.) (A part.)

Un bon procès! En voilà pour longtemps.

SIDLER.

C'est son mari!

MADAME BARNECK.

Non pas!

SALSBACH.

La cause est neuve!

Avant qu'un arrêt solennel
Ait décidé ce qu'il est; grâce au ciel,
Elle aura le temps d'être veuve.

LOUISE, tremblante.

Ma tante, je vous en supplie...

MADAME BARNECK, en colère.

C'est qu'on n'a jamais vu un pareil caractère; il a fallu un jugement pour le marier, il en faut un pour le séparer, il en faudrait peut-être... Nous l'obtiendrons, monsieur, nous l'obtiendrons; et dès demain, je présenterai requête. (A Salsbach.) Monsieur Salsbach!

SALSBACH, passant auprès de madame Barneck.

Je suis prêt, madame; mais il y aurait peut-être moyen d'arranger à l'amiable...

MADAME BARNECK.

Du tout, je veux plaider; et en attendant, j'espère, monsieur, que vous allez vous retirer. Il est nuit, votre cheval est sellé depuis longtemps.

MALZEN.

Il attendra; car je ne partirai pas sans avoir parlé à ma femme.

MADAME BARNECK.

A votre femme!

SALSBACH.

Votre femme, provisoirement, c'est vrai, mais on verra.

MALZEN.

Tant que durera le procès, vous ne pouvez pas empêcher que je ne sois son mari; et j'ai bien le droit...

MADAME BARNECK.

Vous n'en avez aucun.

MALZEN.

Je lui parlerai.

MADAME BARNECK.

Malgré moi?

MALZEN.

Malgré tout le monde. (Avec force.) Je suis ici chez elle, chez moi, dans la chambre de ma femme; et nul pouvoir ne m'en fera sortir. (Il s'assied sur une chaise à gauche.)

MADAME BARNECK, s'approchant de Louise, qui a l'air de se trouver mal.

Qu'as-tu donc, Louise?

Air : Sortez, sortez (de la Fiancée).

O ciel! la pauvre enfant! la force l'abandonne.

MALZEN, courant à elle.

Malheureux que je suis!

MADAME BARNECK.

Sortez, je vous l'ordonne!
Monsieur, voulez-vous dans ces lieux
La voir expirer à vos yeux!

Ensemble.

MADAME BARNECK.

Sortez, ou bien j'appellerai.
Il sortira, je l'ai juré.

SALSBACH, à Malzen.

Sortez, mon cher, je vous suivrai;
Faites les choses de bon gré.

SIDLER.

Sortons, mon cher, et de bon gré;
C'est moi qui vous consolerai.

MALZEN.

Puisqu'il le faut, j'obéirai;
Mais dans ces lieux je reviendrai.

(Salsbach et Sidler emmènent Malzen. Tous les trois sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, MADAME BARNECK.

MADAME BARNECK.

Je reviendrai! Qu'il en ait l'audace!

LOUISE.

Comment, ma tante! est-ce que vous croyez...?

MADAME BARNECK.

Pure bravade ! Mais n'importe, je vais donner des ordres pour que l'on veille toute la nuit.

LOUISE, tombant dans un fauteuil.

Ah, ma tante ! quelle scène !

MADAME BARNECK.

Pauvre petite ! J'espère que je me suis bien montrée. C'est d'autant mieux à moi, que je ne savais pas trop de quoi il était question, ni le motif de sa résistance.

LOUISE.

Je vous l'expliquerai ; mais je dois convenir que c'est d'un honnête homme.

MADAME BARNECK.

Hum ! ce n'est pas cela, et j'ai bien une autre idée.

LOUISE.

Quoi donc, ma tante ?

MADAME BARNECK.

Une idée qui m'est venue comme un coup de foudre, et qui rendrait notre vengeance complète. As-tu remarqué son trouble, son agitation ? S'il s'avisait de t'aimer réellement ?

LOUISE, troublée.

Lui !

MADAME BARNECK.

Je donnerais tout au monde pour que ce fût vrai ; quel bonheur de le désoler !

LOUISE.

Je n'y tiens pas.

MADAME BARNECK.

Et tu as tort. Dieu ! si c'était de moi qu'il fût amoureux ! Adieu, mon enfant, adieu ; ne t'inquiète pas, ne te tourmente pas, je me charge du procès, de la séparation ; toi, songe seulement qu'il est parti désolé, désespéré. Ah ! qu'il est doux de se venger, et quelle bonne nuit je vais passer ! (Elle embrasse Louise, et rentre chez elle.)

SCÈNE IX.

LOUISE, seule.

En vérité, ma tante a des idées que je ne conçois pas. (Elle s'assied.) Et ce qu'elle disait tout à l'heure... cette émotion... C'est

singulier, je l'avais remarquée aussi ; mais s'il était vrai !... ce serait une raison de plus pour hâter cette séparation. Oui, mon indifférence pour lui est dans ce moment la seule vengeance qui me soit possible. (On frappe doucement à la porte à gauche.) On a frappé à ma porte. (Elle se lève.) Qui peut venir au milieu de la nuit ? (On frappe un peu plus fort.) Impossible de ne pas répondre. (D'une voix émue.) Qui est là ?

SALSBACH, en dehors.

Moi, madame la baronne.

LOUISE.

C'est la voix de Salsbach ! que veut-il ?

SALSBACH, à voix basse.

Si vous n'êtes pas couchée, j'ai un mot à vous dire, c'est très-pressé.

LOUISE, allant ouvrir.

Ah, mon Dieu ! il va réveiller ma tante. Mais taisez-vous donc, monsieur Salsbach, vous faites un tapage... (Elle lui ouvre.)

SCÈNE X.

SALSBACH, LOUISE.

SALSBACH, entrant.

Pardon, je craignais que vous ne fussiez endormie.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc ?

SALSBACH, regardant dans l'appartement.

Madame Barneck est rentrée dans son appartement ; tant mieux !

LOUISE.

Mais pourquoi donc ces précautions ? qu'avez-vous à me dire ?

SALSBACH.

Une chose fort délicate. Monsieur de Malzen...

LOUISE.

Eh bien ?

SALSBACH.

Vous saurez que je l'avais emmené et reconduit jusqu'à la grande porte, qui s'est refermée sur lui.

LOUISE.

Grâce au ciel, le voilà donc sorti !

SALSBACH.

Pas encore.

LOUISE.

Que dites-vous ?

SALSBACH.

Je viens de le retrouver dans le parc, dont probablement il avait franchi les murs, au risque de se casser le cou. Il voulait rester ; j'ai répondu, il a répliqué. Je suis avocat ; mais il est amoureux : il crie encore plus fort que moi, et comme on pouvait nous entendre, j'ai transigé. Il consentait à s'éloigner, à condition que je me chargerais pour vous d'une lettre qu'il allait écrire.

LOUISE.

J'aurais refusé.

SALSBACH.

Vous aimez donc mieux qu'il passe la nuit dans le parc, sous vos fenêtres ? car il y est dans ce moment ?

LOUISE.

Monsieur de Malzen !

SALSBACH.

Exposé aux coups des gardes-chasse, qui, la nuit, peuvent le prendre pour un malfaiteur, et tirer sur lui.

LOUISE.

O ciel ! il valait mieux prendre la lettre.

SALSBACH.

C'est ce que j'ai fait.

Air de Marianne.

C'était un parti des plus sages.
Je l'ai vu tracer au crayon
Ce petit mot de quatre pages
Que je vous apporte.

LOUISE, le prenant.

C'est bon.

SALSBACH, la suivant des yeux.

On la reçoit !
C'est fort adroit ;
Par ce moyen
Mes affaires vont bien.

(Louise, sans lire la lettre, la déchire et jette les morceaux à terre.)

Ciel ! sans la lire,
On la déchire !
O sort fatal !
Mes affaires vont mal !

LOUISE.

Qu'avez-vous ? quel effroi vous presse ?

SALSBACH.

(A part.)

Moi? rien. Hélas! dans ce billet,
Il m'a semblé qu'on déchirait
Mes lettres de noblesse.

(Haut.) Quoi, madame! voilà le cas que vous en faites?

LOUISE.

Oui, monsieur.

SALSBACH.

Mais cependant, madame...

LOUISE, sèchement.

Pas un mot de plus. Et maintenant qu'il s'éloigne à l'instant!

SALSBACH.

Je m'en vais lui dire de s'en aller. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il passe à la gauche; Louise va auprès de la toilette; elle fait un mouvement, il s'arrête.) Vous dites...

LOUISE.

Monsieur!

SALSBACH.

J'ai cru que vous me parliez. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Un silence.) Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

LOUISE.

Non.

SALSBACH.

Bonsoir, bonsoir, madame la baronne.

LOUISE.

Bonsoir, monsieur Salsbach.

SALSBACH, à mi-voix.

Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, seule; elle va fermer la porte, et pousse le verrou.

Fermons cette porte. Je suis toute tremblante. (Elle s'assied.) En vérité, tant d'audace commence à me faire peur. Et ce monsieur de Malzen! mais qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qui lui prend maintenant? Un caprice, l'esprit de contradiction. Grâce au ciel, tout est fini, et nous en voilà débarrassées. (Elle se lève.) Il faut tâcher surtout que ma tante ne se doute point de cette dernière extravagance.

(Regardant à terre.) Et les morceaux de cette lettre que l'on pourrait trouver! (Elle les ramasse, et les regarde.) Quatre pages! monsieur Salsbach a dit vrai, les voilà. Comment m'a-t-il écrit quatre pages?... qu'est-ce qu'il a pu me dire? à moi! (Elle lit.) « Louise... » C'est sans façon! Comment! m'appeler Louise tout] uniment! (Lisant avec émotion.) « Louise, vous devez me haïr, et je ne puis « vous dire à quel point je me déteste moi-même! Avoir méconnu « tant de charmes, tant de vertus! Ma vie entière suffira-t-elle pour « expier mes injustices? » (S'interrompant.) Oh, non! sans doute. (Lisant.) « J'ai vu notre enfant. Avec quelle émotion, quel bonheur, « j'ai retrouvé dans ses jeunes traits ceux d'un coupable! » (Avec un air de satisfaction.) C'est vrai, il lui ressemble. (Elle lit.) « Les « miens finiront, j'espère, par vous paraître moins odieux, en « regardant souvent votre fils. Je ne puis exprimer ce que j'éprouve « depuis une heure; j'ai mille choses à vous dire, il faut absolu- « ment que je vous parle. Je sais qu'il y va de ma vie, mais je « brave tout; et dussé-je périr sous vos yeux... » (On entend un coup de fusil dans le jardin.) Qu'entends-je! Ah, le malheureux! il aura été aperçu! (Elle court à la fenêtre à gauche, l'ouvre précipitamment pour voir ce qui se passe, et aperçoit Malzen sur le balcon.)

SCÈNE XII.

LOUISE, MALZEN.

LOUISE, reculant et jetant un cri.

Aïe!

MALZEN, à voix basse, et la main étendue vers elle.

Ne criez pas, ou je suis perdu.

LOUISE, tremblante.

Que vois-je!

MALZEN, de même.

J'étais poursuivi par un garde qui a crié *qui vive?*

LOUISE.

O ciel!

MALZEN.

Ne craignez rien, je me suis bien gardé de répondre. Aussi, me prenant pour un voleur, il m'a ajusté; mais, caché par un massif, j'ai eû le temps de m'élancer au treillage de ce balcon.

LOUISE, s'appuyant sur un meuble.

Je me soutiens à peine.

MALZEN.

Calmez-vous.

LOUISE, le regardant.

Ah, mon Dieu!

MALZEN, à la fenêtre, à droite, et prêtant l'oreille en dehors.

Chut, je vous en prie. On ouvre une fenêtre.

LOUISE, écoutant.

C'est celle de ma tante.

MALZEN, écoutant.

Elle s'inquiète, elle s'informe de ce bruit. On lui répond que c'était une fausse alerte. Très-bien. Elle recommande la plus grande surveillance. La fenêtre se referme.

LOUISE.

Je respire.

MALZEN, s'éloignant de la fenêtre.

Tout est tranquille maintenant. (Se tournant vers Louise.) Ah, madame! que d'excuses je vous dois! Combien je me repens de la frayeur que je vous ai causée!

LOUISE, troublée.

En effet, cette manière d'arriver est si extraordinaire... Mais maintenant, monsieur, qu'allez-vous devenir? J'espère que vous allez repartir sur-le-champ.

MALZEN.

Et par où, madame?

LOUISE.

Mais par le même chemin.

MALZEN.

Impossible; les gardes-chasse sont là.

Air : Pour le chercher je cours en Allemagne.

Songez qu'on me poursuit encore :
Je ne pourrai, malgré l'obscurité,
Leur échapper; aussi j'implore
Les droits sacrés de l'hospitalité.

LOUISE.

Comment! monsieur...

MALZEN, l'imitant.

Faut-il donc qu'on réclame
De tels bienfaits? je croyais, entre nous,
Qu'un malheureux, fût-ce un époux, madame,
Devait les attendre de vous.

LOUISE, vivement.

Je ne dis pas non, monsieur, mais vous ne pouvez pas rester là ; il faut vous éloigner à l'instant, je l'exige.

MALZEN, allant à la porte à droite.

Peut-être que cette porte...

LOUISE, l'arrêtant.

C'est la chambre de ma tante.

MALZEN.

Ah, diable ! (Montrant la porte à gauche.) Celle-ci ?...

LOUISE.

Oui, elle donne sur l'escalier ; et... (Elle se dispose à l'ouvrir, et s'arrête en écoutant.) J'entends marcher.

FRITZ, en dehors et à voix basse.

Madame la baronne.

LOUISE, bas.

C'est Fritz.

FRITZ, de même.

Ne vous effrayez pas de ce bruit, ce n'est rien. Mais pour qu'personne ne puisse entrer dans la maison, madame votre tante m'a dit de veiller dans ce collidor. Ainsi, dormez tranquille, j'suis là.

LOUISE.

O mon Dieu ! et quel moyen... ?

MALZEN.

Il n'y en a qu'un, et au risque de ma vie... (Courant à la fenêtre à gauche.) Cette fenêtre...

LOUISE, l'arrêtant.

O ciel ! non, monsieur, je vous en prie. (Se reprenant.) Il ne manquerait plus que cela, grand Dieu ! quelqu'un que l'on verrait s'échapper de chez moi. (Elle descend sur le devant du théâtre, à droite.)

MALZEN, allant auprès d'elle, et souriant.

Il n'y aurait que le mari qui pourrait s'en fâcher, et nous sommes sûrs de lui.

LOUISE.

Monsieur...

MALZEN.

Mais vous le voulez, madame, je vous obéis. Je reste.

LOUISE, à part.

Allons, c'est moi maintenant qui l'empêche de s'en aller. (Elle va s'asseoir auprès de la toilette.)

MALZEN, regardant autour de lui.

Me voici donc dans votre chambre ! dans cette chambre qui

devait être la nôtre, et dont je m'étais exilé moi-même. J'y suis près de vous, mais par grâce, comme un banni, un fugitif, à qui l'on accorde quelques instants d'hospitalité; et demain...

LOUISE.

Ah! demain est loin encore.

MALZEN, faisant quelques pas, et s'approchant de Louise.

Moi, je ne me plaindrais pas : le temps ne s'écoulera que trop rapidement.

LOUISE, effrayée.

Monsieur, monsieur, je vous en supplie...

MALZEN, retournant à sa place.

C'est juste; pardon, madame. C'est bien le moins, puisque vous m'accordez un asile, que je ne sois pas incommode. Soyez tranquille, je ne vous gênerai pas, je me tiendrai là, sur une chaise. Vous permettez, madame?

LOUISE.

Mais il le faut bien, monsieur.

MALZEN.

Que vous êtes bonne! (Il s'assoit. Moment de silence.) Je vous en prie, madame, que je ne vous empêche pas de reposer. Je sens bien que, dans notre situation, c'est difficile : on dit que les plaideurs ne dorment pas; mais nous pouvons, du moins, parler de notre procès : car maintenant c'est vous qui voulez plaider, c'est vous qui m'y forcez, et je vous préviens, madame, que je me défendrai avec acharnement, que je vous ferai toutes les chicanes possibles. Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LOUISE, le regardant.

En vérité, monsieur, vous m'étonnez beaucoup. Il me semble que nous avons tout à fait changé de rôle, et ce matin encore...

MALZEN, se levant, et allant auprès de Louise.

Ne me parlez pas de ce matin, d'hier, de ces deux années. J'étais un insensé, un fou...

LOUISE.

Et maintenant vous vous croyez plus sage?

MALZEN.

Non : mais plus juste; car j'ai appris à vous apprécier. Il est des préjugés que je ne prétends pas défendre, mais que je devais respecter : car c'étaient ceux de ma famille.

Air de l'Angelus.

Mon père, dans cette union,

Voyait une honte certaine,
Une tache pour notre nom.

LOUISE.

J'entends, et vous avez sans peine
Contre nous partagé sa haine.

MALZEN.

Oui, mon père était tout pour moi;
Et dans mon âme prévenue,
J'ai fait comme lui; mais je croi
Qu'il eût bientôt fait comme moi,
Si jamais il vous avait vue.

Mais ne vous connaissant point, décidé à vous repousser, la perte de ce procès l'a conduit au tombeau.

LOUISE.

Ciel! (Elle se lève.)

MALZEN.

Jugez alors des sentiments qui m'animaient pendant ce mariage; jugez si ma haine était légitime. En vous accablant de mes odieux procédés, il me semblait que je vengeais mon père. Un mot de vous a changé toutes mes résolutions, m'a fait connaître l'étendue de mes torts, et je n'ai plus qu'un seul désir, celui de les réparer, d'obtenir mon pardon, et de vous rendre au bonheur.

LOUISE, avec émotion.

Au bonheur! Et qui vous dit, monsieur, qu'il soit encore possible?

MALZEN, étonné.

Comment?

LOUISE.

Qui vous dit que cet hymen que vous voulez m'imposer ne soit pas un supplice éternel pour moi?

MALZEN.

Qu'entends-je!

LOUISE.

Savez-vous, lorsqu'un sort fatal m'a fait vous rencontrer, si ma famille n'avait pas déjà disposé de moi, si moi-même je n'avais pas fait un choix dans lequel j'eusse placé les espérances de toute ma vie? Quel droit aviez-vous de changer ma destinée? Et pour tant de maux, tant d'offenses, quelle réparation? que m'offrez-vous? La main d'un homme que je ne connais pas, qui m'a vouée au mépris, et que peut-être je devrais haïr.

MALZEN.

O ciel! vous en aimeriez un autre! il serait vrai!

LOUISE, froidement.

De quel droit voulez-vous connaître mes sentiments ?

MALZEN.

Ce n'est pas un mari qui vous interroge, dès ce moment je ne le suis plus ; mais parlez, de grâce.

LOUISE, avec calme.

Je n'ai, monsieur, nulle réponse à vous faire.

MALZEN.

Ah! votre silence en est une. (Froidement.) Écoutez, Louise; je vous ai outragée, et pendant trois ans je vous ai rendue bien malheureuse ; mais ce jour seul vient de vous venger. Oui, soyez satisfaite, et jouissez à votre tour de votre triomphe, et de mon tourment. (Avec force.) Je vous aime!

LOUISE.

Que dites-vous?

MALZEN.

De toutes les forces de mon âme. Depuis que je vous ai vue apparaître à mes yeux comme un ange de bonté, depuis surtout que j'ai embrassé mon fils, je ne puis vous dire quelle révolution s'est opérée en mon cœur. Je ne puis vivre sans vous, et c'est dans ce moment que je vous perds à jamais, que vous m'abandonnez, que vous en aimez un autre!

LOUISE.

Qui vous l'a dit?

MALZEN.

Vous-même, votre silence.

LOUISE.

Pourquoi l'interpréter ainsi ?

MALZEN, avec joie.

O ciel! vous n'aimez personne? vous le jurez?

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela non plus.

MALZEN.

Et qui donc serait digne de tant de bonheur? Ah! s'il est dû à celui qui vous aime le mieux, qui plus que moi pourrait y aspirer? Je vous dois mon sang, ma vie entière, en expiation de mes fautes. Elle se passera à vous adorer, à implorer ma grâce. Et peut-être un jour, convaincue de mon amour, vous consentirez à me pardonner.

LOUISE, troublée.

Air de Téniers.

Non, non, monsieur, gardez-vous de le croire;
N'essayez pas de m'attendrir :
Quand de vos torts je perdrais la mémoire,
Ma tante est là, que rien ne peut fléchir.
Elle a promis une haine constante,
Elle a juré sur l'honneur et sa foi
De ne jamais pardonner, et ma tante
Tient ses serments bien mieux que moi.

MALZEN, vivement.

Dieux ! qu'entends-je !

LOUISE.

Je n'ai rien dit.

MALZEN, avec chaleur.

Au nom de mon amour, au nom de mon fils, rends-moi un bien qui fut le mien. Oui, Louise, je réclame mes droits. Tu es à moi, tu m'appartiens. (Il tombe à ses genoux.)

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous. (Plus tendrement.) Eh bien ! tais-toi, tais-toi, j'entends du bruit.

MALZEN.

Ah ! je suis trop heureux !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BARNECK.

LOUISE, à part, et toute troublée.

C'est ma tante. (Malzen est à genoux devant elle; elle se met devant lui, et le cache avec sa robe.) Quoi ! c'est vous, de si bon matin?

MADAME BARNECK.

Il est jour depuis longtemps, et puis je t'annonce une visite : monsieur le président, dont la terre est voisine de la nôtre; je l'avais fait prévenir hier soir, et il vient d'arriver.

LOUISE.

Se déranger à une pareille heure !

MADAME BARNECK.

C'est pour lui un plaisir. Il a le fusil sur le dos, et rend la justice en allant à la chasse. Viens, on t'attend.

LOUISE.

Et pourquoi ?

MADAME BARNECK.

Pure formalité. Il faut seulement renouveler entre ses mains la déclaration d'hier.

MALZEN, la retenant par sa robe.

Vous n'irez pas. (Louise le regarde et lui sourit avec tendresse.)

MADAME BARNECK.

Et devant témoins, que j'ai choisis, et qui nous attendent, M. Sidler et M. de Salsbach, attester que, depuis ta demande en séparation, tu n'as pas vu ton mari, ce qui est bien aisé à dire.

LOUISE, dans le dernier trouble.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Que tu ne lui as pas parlé.

LOUISE, de même.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Qu'en un mot, il n'y a eu entre vous aucun rapprochement. (Elle s'avance pour emmener Louise, et aperçoit Malzen, à genoux, qui, pendant les mots précédents, a pris la main de Louise, qu'il presse contre ses lèvres.) Ah! qu'ai-je vu! quelle horreur!

LOUISE, voulant la faire taire.

Ma tante, au nom du ciel...

MADAME BARNECK.

Et les témoins qui arrivent!... (S'élançant vers la porte au moment où entrent Sidler et Salsbach.) Messieurs, messieurs, on n'entre pas. Je vous défends de regarder.

SCÈNE XIV.

SIDLER, SALSBACH, MADAME BARNECK, LOUISE, MALZEN, PLUSIEURS JEUNES GENS.

Air de Léonide.

Ensemble.

TOUS.

Ah! grands dieux!
Dans ces lieux.
Quelle vue
Imprévue!
Quoi! tous deux
En ces lieux!
En croirai-je mes yeux?

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux
Pour tous deux !
Quelle joie imprévue !
Jour heureux
Pour tous deux !
Il comble enfin nos vœux.

MADAME BARNECK.

De rage et de dépit je tremble.

SALSBACH.

Est-ce donc pour se séparer
Qu'ici nous les trouvons ensemble ?

MADAME BARNECK.

J'en puis à peine respirer.

SALSBACH.

Enfermés dans cette demeure
Depuis hier soir...

MADAME BARNECK.

C'est trop fort;
Et madame trouvait encor
Que je venais de trop bonne heure.

TOUS.

Ah ! grands dieux ! etc.

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux, etc.

SALSBACH.

Ah çà ! mais que diable voulez-vous que nous attestions ?

MADAME BARNECK, hors d'elle-même.

Vous attesterez, vous attesterez, messieurs, que je suis furieuse, que je bannis monsieur de ma présence, et que je ne le recevrai jamais chez moi. (Malzen passe auprès de madame Barneck.)

LOUISE.

O ciel !

MADAME BARNECK.

Et que vous, ma nièce, vous qui me devez tout, vous avez juré de ne jamais me quitter.

LOUISE, baissant les yeux.

Il est vrai.

MALZEN.

Croyez, madame, que mon plus cher désir serait de voir confirmé par vous le pardon que j'ai obtenu de Louise ; mais, dans ce moment, je n'essayerai point de vous fléchir, je me soumettrai respectueusement à vos ordres.

MADAME BARNECK, d'un air menaçant.

Je l'espère bien, ou sinon...

MALZEN.

Et puisque vous me bannissez, résigné à mon sort... (A Louise, d'un air peiné, et la prenant par la main.) Allons, chère amie, faites vos adieux à votre tante, et partons.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire?

MALZEN.

Que je l'emmène chez moi.

MADAME BARNECK.

L'emmener! elle pourrait y consentir!

SALSBACH, froidement, et prenant une prise de tabac.

Qu'elle le veuille ou non, c'est la loi, la femme doit suivre son mari.

MADAME BARNECK, effrayée.

Ah, mon Dieu!

MALZEN.

Quant à mon fils, toutes les fois que vous désirerez le voir...

MADAME BARNECK.

Et cet enfant aussi! mon filleul! vous l'emmenez!

SALSBACH, de même.

Vous ne pouvez pas l'empêcher : c'est le père. *Pater is est quem justæ nuptiæ...*

MADAME BARNECK.

Eh, laissez-moi!

MALZEN, à Sidler.

Toi, mon ami, tu nous suivras; et puisque monsieur de Salsbach, comme ami de la maison, veut bien accepter un logement chez moi...

MADAME BARNECK.

Et vous aussi! tout le monde m'abandonne! Je vais donc rester seule dans cet immense château!

SALSBACH.

A qui la faute?

LOUISE, joignant les mains.

Ma bonne tante!

MALZEN, qui a passé à la droite de madame Barneck.

Madame!

SALSBACH.

Ma respectable amie.

MADAME BARNECK, entre eux deux.

Laissez-moi, laissez-moi. Perdre en un jour une colère à laquelle depuis si longtemps je suis habituée! Non, non, je tiens à mes serments, je ne le recevrai point ici; et puisqu'il enlève ma nièce, mon petit filleul, puisqu'il enlève tout le monde, eh bien! qu'il m'enlève aussi!

SALSBACH.

Vivat! la paix est signée. Ils sont réunis, et moi baron; du moins j'y compte. (Bas, à Malzen.) Ah çà! jeune homme, j'espère que nous allons réparer le temps perdu : ce petit bonhomme attend une sœur. (Louise passe auprès de Malzen.)

CHOEUR.

Air du ballet de la Somnambule.

De nos plaideurs désormais
Célébrons l'accord propice;
L'amour mieux que la justice
Sait arranger un procès.

MALZEN.

Ah! quelle ivresse!
La guerre cesse.
Un seul jour change mon cœur.
A quoi donc tient le bonheur!

SALSBACH.

A quoi donc tient la noblesse!

CHOEUR.

De nos plaideurs désormais, etc.

LA SECONDE ANNÉE,

OU

A QUI LA FAUTE?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 janvier 1830.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

DENNEVILLE, banquier.
CAROLINE, sa femme.
EDMOND, comte de SAINT-ELME, ami de Denneville.
GERVAULT, caissier de Denneville.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

Le théâtre représente un appartement richement décoré. Le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline; l'autre, celle du cabinet; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau, chargée de papiers; auprès de la porte à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENNEVILLE, en habit du matin, devant son bureau, puis GERVAULT, qui entre un instant après.

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé, je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir. Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs! Les uns prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault, qui entre un carnet à la main.) Ah, c'est toi, Gervault. Voilà notre courrier, j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, tenant des liasses d'effets.

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas. Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt. Les agents de change sont-ils venus ce matin?

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent, ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir, je suis pressé. Dis-leur que je vendrai aujourd'hui. Il nous faut une baisse pour après-demain. Edmond est-il venu?

GERVAULT.

M. le comte de Saint-Elme, ce jeune homme si élégant? il n'a pas encore paru. Mais madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah! ma femme!

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjeuner sans vous.

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

Air de Partie et Revanche.

A m'attendre elle est obstinée,

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi?
J'ai dit cent fois que dans la matinée
Je voulais demeurer chez moi.
Oui, le matin, dans son ménage,
Être seul est parfois très-bon;
Et c'est, depuis mon mariage,
Le seul instant où je me crois garçon.

(Il se lève.)

Mais j'avais écrit à Edmond. Pourquoi ne vient-il pas?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer.

DENNEVILLE.

C'est vrai; quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la Bourse?

DENNEVILLE.

Non, tu iras, toi, n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis? Garçon de caisse sous mon père, tu as toute ma confiance. Ton mérite seul t'a fait monter en grade, et quand tu es là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc?

GERVAULT.

Ah, mon cher patron! mon cher patron! cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune...

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler. Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux; mais rien ne vaut l'œil du maître, et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment!...

GERVAULT.

Ah, dame, monsieur! je ne connais ni les compliments ni la flatterie; je ne connais que mes livres; je suis exact et sévère comme mes chiffres, et tout ce que je dis est vrai, comme deux et deux font quatre.

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons! qu'est-ce que tu dis?

GERVAULT.

Beaucoup de choses, beaucoup trop. Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans... Il y a plus que cela.

GERVAULT.

Non, monsieur, car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est, ma foi vrai, je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que, pour ce qui était des

chiffres, je ne me trompais jamais. Nous voici donc à la fin de la seconde année : une femme charmante, que vous avez épousée par inclination ; car vous l'adoriez, on vous la refusait, et vous vouliez l'enlever ; ce que j'appelais alors une folie, parce que je n'aime pas les soustractions de ce genre-là. Enfin votre amour était au plus haut degré. Cela s'est maintenu pendant le premier semestre ; cela a un peu baissé pendant le second. N'importe, la fin de l'année était bonne, c'était un cours très-raisonnable ; cours moyen auquel, il fallait se tenir pour être heureux. Mais la seconde année, ce n'était plus ça : les bals, les soirées, les spectacles...

DENNEVILLE.

Pouvais-je refuser à ma femme les plaisirs de son âge ?

GERVAULT.

Laissez donc ! c'était autant pour vous que pour elle ; car vous la laissiez sortir avec sa tante, tandis que vous alliez de votre côté ; et maintes fois, depuis, j'ai cru voir...

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERVAULT.

Air des Frères de Lait.

Pardon, monsieur, de l'excès de mon zèle.
Ce que j'en dis était pour votre bien ;
Quoi qu'ait pu voir un serviteur fidèle,
Il pense en lui, mais ne dit jamais rien,
De ce qu'il pense il ne dit jamais rien.
Je suis muet quand ça vous intéresse,
Et vous pouvez en croire mon honneur,
Votre or n'est pas mieux gardé dans ma caisse
Que vos secrets ne le sont dans mon cœur.

DENNEVILLE.

Je te crois, mon cher Gervault, et j'ai en toi une confiance aveugle. Mais rassure-toi, tu te trompes.

(Il va à son bureau.)

GERVAULT.

Je le désire, monsieur. En attendant, voici cette parure en diamants que vous m'aviez dit d'acheter chez Franchet, rue Vivienne.

(Il lui montre un écrin.)

DENNEVILLE.

C'est bien.

(Il prend l'écrin.)

GERVAULT.

Elle coûte dix mille francs, monsieur, dix mille francs, écus.

DENNEVILLE.

Ce n'est rien.

GERVAULT.

Ce n'est rien à recevoir, mais quand il faut payer, ça fait bien de l'argent.

DENNEVILLE.

Je réparerai cela avec quelques économies. (Il serre l'écrin dans le tiroir de son bureau.) J'ai deux chevaux anglais, que je veux vendre. (Venant auprès de Gervault.) Surtout, du silence.

GERVAULT.

Vous pouvez être tranquille. Mais voilà ce qui me désole, monsieur; quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes, quand elles ne sont point tenues ostensiblement, et à parties doubles, cela va toujours mal.

DENNEVILLE.

Quelle idée!

GERVAULT.

Tenez, monsieur, voilà quarante ans que j'ai épousé madame Gervault. Elle n'était pas aimable tous les jours, vous le savez, mais c'est égal, je lui ai toujours été fidèle, sinon pour elle, du moins pour moi. Quand monsieur trompe madame, madame trompe monsieur. L'un va de son côté, l'autre va du sien. Il n'y a plus unité d'intérêts, ni de dépense; il n'y a plus d'accord, plus d'ordre et de bonheur. A qui la faute? A celui des deux qui a commencé; car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois, on ne peut plus se retrouver.

DENNEVILLE.

Tu as peut-être raison.

GERVAULT, avec chaleur.

Oui, sans doute; et si vous voulez m'en croire...

(Edmond entre en ce moment.)

SCÈNE II.

EDMOND, DENNEVILLE, GERVAULT.

DENNEVILLE, apercevant Edmond.

Eh! le voilà, ce cher ami!

GERVAULT.

C'est fini, tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience !

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute ; je rentre à l'instant, et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier ! (A Gervault.) Mon cher Gervault !

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

N'oubliez pas le courrier, cela presse :
Dans un instant il faut qu'il soit parti.

(Il va auprès de la cheminée avec Edmond ; ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, monsieur, j'entends, et je vous laisse
Avec votre meilleur ami,
L'ami du cœur, l'unique favori.
(A part.)
Dès qu'il est là, je dois quitter la place :
Car mes sermons ne sont plus écoutés.
(Prenant une liasse d'effets.)
Et ma morale est mise dans la classe
Des effets protestés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure ? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler avant de voir ma femme ; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà ! trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche ; parce que nous autres garçons... Quand je dis *garçons*, c'est tout comme, je le suis par caractère... Eh bien, mon ami ! cette beauté si sévère, cette vertu invincible s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Il y avait des rivaux : lord *Albemarle*, et le comte de *Scherédof*. Ces Russes, maintenant, on les trouve partout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu ? l'esprit de conquête !

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne, pour qui elle désirerait des lettres de recommandation. Je lui en ai proposé, à condition qu'elle viendrait aujourd'hui me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et elle viendra ?

DENNEVILLE, à demi-voix.

C'est convenu, à trois heures ; et moi qui connais les usages et la politesse...

Air d'Aristippe.

Fidèle à l'amour qui m'invite,
J'irai, solliciteur discret,
J'irai lui rendre sa visite,
Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi ! vraiment après le ballet.

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque déesse
Des mortels écoute la voix.
L'heure a sonné, la divinité cesse,
L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, tirant de la poche de son gilet une lettre, qu'il y remet aussitôt.

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre : ce souper avec une jolie femme, je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami ; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'économie, si, comme je te l'ai écrit, tu as toujours envie du Prince de Galles, mon cheval anglais, qui m'est inutile, et dont je veux me défaire, je te donne la préférence.

EDMOND.

Volontiers, je te remercie.

DENNEVILLE, vivement.

Nous en parlerons plus tard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; il faudrait, pour bien faire, que tantôt, à trois heures, je fusse seul ici, et pour cela je n'espère qu'en toi.

EDMOND.

Et comment?

DENNEVILLE.

Si, tout à l'heure, négligemment, et sans faire semblant de rien, tu me proposais, à moi et à ma femme, une promenade au bois, au milieu de la journée, nous accepterions.

EDMOND.

La belle avance!

DENNEVILLE.

Attends donc. Au moment de partir, il me surviendrait une affaire imprévue, un banquier en a toujours à volonté. Me voilà obligé de rester, ce qui est très contrariant; mais les chevaux sont mis, je ne veux pas empêcher ma femme de sortir, et c'est toi qui l'accompagneras dans ma calèche.

EDMOND.

Mais, mon ami...

DENNEVILLE.

A moins que tu n'aimes mieux monter le Prince de Galles, et escorter ma femme en écuyer cavalcadour.

EDMOND.

Mais permets donc...

Air : De sommeiller encor, ma chère.

La bienséance, la morale...

DENNEVILLE.

C'est pour elle ce que j'en fais.
Par ce moyen pas de scandale,
Rien ne trahira mes projets.
Par l'intention la plus pure
Je suis guidé, sois-le par l'amitié.
Je te rendrai ça, je le jure,
Dès que tu seras marié.

EDMOND.

Si tu le veux absolument...

DENNEVILLE.

Je veux plus encore; j'attends de toi un bien autre service. Ne

vas-tu pas ce soir au bal chez madame de Merteuil, la tante de ma femme?

EDMOND.

J'y suis invité.

DENNEVILLE.

Tu sais que, de cette année, je suis brouillé avec elle.

EDMOND.

C'est ce qui m'étonne : une femme si aimable, et d'un si grand mérite !

DENNEVILLE.

C'est vrai. Des principes sûrs, excellents, une très-bonne maison pour une jeune femme. Mais il fallait y aller deux fois par semaine, c'était gênant; tandis que, me brouillant avec elle, je n'empêche pas ma femme de voir sa tante, sa seconde mère; je suis trop juste pour cela. J'exige même qu'elle s'y rende exactement tous les lundis et vendredis, jours d'opéra; et au lieu de deux soirées d'ennui, j'y gagne deux soirées de liberté.

EDMOND.

C'est assez bien calculé.

DENNEVILLE.

N'est-il pas vrai? Par exemple, je vais toujours le soir la chercher; mais aujourd'hui, ce sera bien gênant, tu comprends?

EDMOND.

Parfaitement.

DENNEVILLE.

Et si tu voulais lui servir de chevalier, la ramener...

EDMOND.

Permets donc : tu disposes ainsi de moi; j'avais peut-être des projets.

DENNEVILLE.

C'est un service d'ami, c'est le moyen que ma femme ne se doute de rien; car cette pauvre Caroline, je serais désolé de lui causer la moindre peine, de troubler son repos! Et si je savais que cette aventure dût jamais venir à sa connaissance, j'aimerais mieux y renoncer.

EDMOND, vivement.

Y pensés-tu?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout! (Souriant.) Ce serait dommage, cependant, parce que cette petite Zilia est si piquante, si

jolie, moins que ma femme, j'en conviens; mais c'est un caprice, une idée.

EDMOND.

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure; et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme : au contraire.

Air de Turenne.

C'est un trésor qu'un mari peu fidèle;
La femme y gagne cent pour cent:
De soins, d'égards, on redouble pour elle;
Car, à la fois volage et repentant,
On lui revient plus tendre et plus galant.
On la chérit au fond de l'âme,
En raison des torts que l'on a;
Et c'est peut-être pour cela
Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

EDMOND.

Si, vraiment; mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche, je te servirai, dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses, car tu es étonnant dans tes amours : tu ne tiens pas à t'amuser; il te faut trois cents ans de noblesse, et voilà tout.

EDMOND.

Quelle idée! Tu n'as que cela à me répéter; hier encore, devant ta femme.

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai, c'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse; toi, des titres et des armoiries. Je prends mes maîtresses dans les chœurs de l'Opéra, et toi, dans l'*Almanach royal*; chacun son goût. Je ne te blâme pas, moi, je blâme ta discrétion; je ne te cache rien, je te dis tout; et toi, tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je m'y connais; et pendant longtemps je t'ai vu

triste, malheureux; tu ne prenais plus plaisir à rien, tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent; enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

C'est vrai, j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'*Almanach royal?*

EDMOND, hésitant.

Oui, oui, mon ami; une femme charmante, jeune, aimable, vertueuse, d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est là le diable. Cependant cela va mieux; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui, les circonstances sont venues à mon aide. Je crois qu'on me voit d'un œil plus favorable; on commence à se plaire avec moi. Hier, enfin, hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix.

EDMOND.

Non, non, je n'aurais pas osé; mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté?

EDMOND.

Oui, vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo! c'est très-bien, il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure, profite de tes avantages. (On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme. Autrefois, quand j'étais garçon, j'avais fait des études sur les sonnettes des dames; j'aurais distingué, à la seule audition, le sentiment qui animait les personnes : c'est une musique comme une autre.

Air du vaudeville du Premier prix.

Presto, presto, quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux;

Dolce, dolce, quand elle appelle
Pour que l'on porte un billet doux ;
Forte, c'est lorsque la sagesse
Se fâche et ne peut pardonner.
Piano, c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente ; il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

SCÈNE IV.

EDMOND, DENNEVILLE ; CAROLINE, sortant de son appartement.

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien, mademoiselle ! cherchez-le, il ne peut pas être perdu. Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher, et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh bien ! mon Dieu, qu'est-ce donc ?

CAROLINE.

Ah ! c'est vous, mon ami ! (Apercevant Edmond, qu'elle salue froidement.) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé ?

CAROLINE.

Rien, rien, je vous jure : une maladresse de ma femme de chambre.

DENNEVILLE.

Mais encore ?

CAROLINE.

Un mouchoir qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble, et qui ce matin ne se retrouve plus.

DENNEVILLE.

(Edmond passe à la gauche de Caroline.)

C'était donc bien précieux ?

CAROLINE.

Nullement, un mouchoir brodé, garni en valenciennes. Mais cela m'inquiète, cela me fâche ; je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre, voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui; faites-moi des compliments. Hier soir, j'étais fâchée contre vous; j'étais d'un dépit, d'une humeur! Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment?

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE, étonné.

Mon attention!

CAROLINE.

Oui, cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille!

CAROLINE.

Ne vous en défendez pas; vous vous êtes rappelé que c'était demain mon jour de naissance.

DENNEVILLE, à part.

Ah, mon Dieu!

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé. Ce souvenir efface tout, et c'est moi qui suis seule coupable.

DENNEVILLE.

Certainement, chère amie, je pense toujours à vous; et aujourd'hui surtout c'était bien mon intention d'y penser tantôt, dans la journée; mais ce n'est pas moi qui ce matin...

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, madame, qui me suis permis cette surprise.

Air : Vaudeville du Piége.

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance.
Le même jour vous vit naître.

DENNEVILLE, souriant.

Charmant.

EDMOND.

Du même éclat votre jeunesse brille ;
Et j'ai voulu qu'en vous éveillant
Vous puissiez vous croire en famille.

DENNEVILLE.

Ah! le joli petit magridal! Ma foi, de mon temps, j'en ai entendu au Vaudeville qui ne valaient pas celui-là ; c'est très-bien. (A Caroline.) Mais cela ne m'étonne pas. Edmond est la galanterie même : il est rempli de petits soins, de prévenances ; il faut être né comme cela : moi, je ne pourrais pas.

CAROLINE.

Autrefois, cependant...

DENNEVILLE.

Il est certain que, quand je vous faisais la cour... Mais entre mari et femme ce n'est plus cela ; c'est mieux encore, n'est-il pas vrai? Voyons, chère amie, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? avez-vous quelque idée?

CAROLINE.

J'attends les vôtres ; et si vous avez des projets...

DENNEVILLE.

Aucun. (Faisant un signe à Edmond.) Voici le moment.

EDMOND.

La journée est superbe, et si ce matin nous allions tous les trois au bois de Boulogne?

DENNEVILLE.

C'est une bonne idée ; cela délasse des travaux du matin ; qu'en pensez-vous?

CAROLINE.

J'aimerais autant rester à Paris.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc? Nous reviendrons dîner, vous irez ce soir au bal.

CAROLINE.

Comment! est-ce que vous ne m'accompagnerez pas?

DENNEVILLE.

Je le voudrais, ma chère amie ; mais aux termes où j'en suis avec votre tante, cela paraîtrait fort singulier ; et puis j'ai ce soir un rendez-vous d'affaire ; tu sais, Edmond, cette affaire dont je t'ai parlé.

EDMOND, gravement.

Oui, madame; une affaire commerciale qu'il ne faut pas négliger, à cause de la concurrence.

CAROLINE.

Comme vous voudrez, vous êtes le maître.

DENNEVILLE.

Cela vous fâche?

CAROLINE.

Nullement, j'y suis habituée. Autrefois j'étais assez bonne pour m'en affliger, et quand monsieur refusait de m'accompagner, je restais seule ici à pleurer.

DENNEVILLE.

Quel enfantillage!

CAROLINE.

C'est ce que je me suis dit. J'ai eu un peu de peine à prendre mon parti; mais on prétend que les larmes et les chagrins enlaidissent. Je le croirais assez : c'est si affreux d'avoir les yeux rouges!

Air : J'en guette un petit de mon âge.

De mon miroir les conseils salutaires
Furent par moi trop longtemps méconnus;
Je les écoute, et changeant de manières,
Je me résigne, et je ne pleure plus!...
Pour être heureux, tout doit en mariage
Se partager :... et quand monsieur gaiement
Va s'amuser, hélas! j'en fais autant!
Afin de faire bon ménage.

EDMOND.

Le sourire vous va si bien; et si vous saviez comme la gaieté vous embellit, combien vous êtes séduisante dans un bal!

DENNEVILLE.

C'est ce que tout le monde dit.

CAROLINE.

Il paraît que monsieur ne voit pas par lui-même.

EDMOND.

Heureusement que d'autres ont des yeux pour lui. Et moi qui n'ai point d'affaires commerciales, moi qui compte bien aller à ce bal, si j'osais réclamer la première contredanse...

CAROLINE, montrant Denneville.

Si monsieur le permet.

DENNEVILLE.

Certainement; je l'autorise même à danser la *galope*.

CAROLINE.

C'est bien heureux. J'en entends parler de tous les côtés, et je ne l'ai pas encore dansée de l'hiver.

EDMOND.

Il serait possible!

CAROLINE.

Oui, vraiment. Les bals finissent par là; et nous nous en allons toujours à onze heures; monsieur a envie de dormir.

DENNEVILLE.

C'est naturel; moi, je n'aime pas la danse, surtout celle-là.

EDMOND.

Ah! n'en dis pas de mal; c'est bien autrement amusant que vos insipides *pastourelles*, vos éternels *étés*. La *galope*, une danse si vive, si animée! une danse vraiment nationale.

DENNEVILLE.

Oui, je conçois, ces passes continuelles, ces dames que l'on prend, que l'on quitte, c'est amusant pour vous autres jeunes gens; mais pour les gens respectables qui ne dansent plus, pour les mamans et les maris, c'est différent. (A Caroline.) Aussi, je n'autorise qu'avec lui.

CAROLINE.

Et pourquoi pas avec d'autrés?

DENNEVILLE.

Pourquoi? parce que cela ne peut se danser qu'entre amis intimes, et qu'il faut être sûr des personnes. (Il va s'asseoir près de la table.)

EDMOND, vivement.

Il a raison, il faut être sûr de son danseur. Y a-t-il rien de plus déplorable qu'un cavalier inhabile qui brouille toutes les figures, et qui fait manquer l'effet général.

CAROLINE.

S'il en est ainsi, monsieur, c'est moi qui craindrais de ne pas être digne de vous; car je né suis encore qu'une écolière.

EDMOND.

Pour les dames, rien de plus facile, il n'y a qu'à se laisser conduire; et je suis certain qu'avec une seule leçon...

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

EDMOND.

Du tout: c'est l'usage. Quand on doit danser le soir, on répète

le matin. (A Denneville, qui est assis auprès de la table.) N'est-il pas vrai?

DENNEVILLE.

Certainement; et dès qu'Edmond veut bien prendre cette peine-là, que diable! chère amie, profites-en : car il n'a pas de temps à perdre.

CAROLINE.

Quoi! vous voulez...?

EDMOND, vivement.

Eh oui! sans doute. Je suppose d'abord que vous savez les premiers éléments?

CAROLINE.

Moi, je ne sais rien.

EDMOND, au fond à gauche, avec Caroline.

C'est charmant. Vous tenez toujours en avant le pied opposé à celui du danseur, et dès qu'il change vous changez aussi.

CAROLINE.

Vous croyez?

EDMOND.

C'est de rigueur.

DENNEVILLE, à la table et tenant un journal.

Eh oui! puisqu'il le dit.

CAROLINE.

Je me le rappellerai, monsieur.

EDMOND.

Maintenant, la taille plus inclinée, plus cambrée, et ne craignez rien. C'est à votre cavalier à vous aider, à vous soutenir; c'est son devoir. (A demi-voix.) Et il est si doux!

CAROLINE.

Monsieur...

EDMOND, lui présentant la main.

Votre main dans la mienne.

CAROLINE.

Je verrai bien sans cela.

EDMOND.

C'est impossible.

DENNEVILLE, toujours à la table, et sans tourner la tête.

Fais donc ce qu'on te dit!

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la, la, la, la. Ici nous changeons de main. Tra, la, la, la, la.

(Arrivant jusqu'à la chaise de Denneville.) Prends donc garde, tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis ça essouffle de chanter en dansant.

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela? je ferai l'orchestre; que je serve au moins à quelque chose. (Il prend un violon qui est dans une boite sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent quelques mesures de la galope.)

EDMOND, à Caroline, tout en dansant.

Très-bien, madame, à merveille; des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis; c'est très-gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très-amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai? (A Denneville.) Va toujours, mon ami, ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

Air de la Galope.

Dieux! mon rendez-vous!
L'heure s'avance,
Et par prudence,
D'un moment si doux
Écartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi t'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,
Je pense.
Puisqu'au bois
Tous trois
On nous attend.

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.
(A Caroline.)
Il a raison,
Laissons là la leçon;

Notre toilette à faire;
Mais à ce soir :
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

Ensemble.

CAROLINE.

A ce soir donc
Ma seconde leçon;
J'y prends goût, et j'espère
Que dès ce soir
Je puis peut-être avoir
Sa grâce et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,*
Je m'éloigne : adieu donc,
Ma gentille écolière;
Mais à ce soir :
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

DENNEVILLE.

A ce soir donc
La seconde leçon.
Ta gentille écolière,
J'en ai l'espoir,
Pourra bien, dès ce soir,
Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DENNEVILLE, seul.

A merveille! ma femme ne se doute de rien. Ils partiront sans moi. Zilia viendra à trois heures, et puis ce soir, pendant le bal... C'est charmant! grâce à ce cher Edmond, me voilà libre pour toute la journée. Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable! et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son titre de comte, il dédaigne des financiers tels que nous. (Il s'assied sur le devant du théâtre.) Lui, le meilleur enfant du monde, qui est mon camarade, qui ne peut vivre sans moi! qui fait danser ma femme. Il est vrai que je faisais l'orchestre; et c'est fati-

gant, quand on n'en a pas l'habitude. (Tirant son mouchoir de poche.) J'ai chaud. (Regardant le mouchoir avec lequel il vient de s'essuyer.) Ah, mon Dieu! quel luxe! un mouchoir brodé, garni en dentelles! (Riant.) J'y suis, c'est celui que ma femme avait perdu dans sa chambre à coucher. Ce matin, en me levant, je l'aurai pris par mégarde, et la pauvre femme de chambre, qu'on a grondée pour moi! Ne laissons pas soupçonner l'innocence, (déployant le mouchoir) et n'allons pas à propos de rien, comme un autre Othello... Eh mais! à propos d'Othello, qu'est-ce que j'aperçois là (il se lève) dans le coin de son mouchoir? (Il défait le nœud, et prend un billet, qu'il ouvre.) Un papier plié. O ciel! l'écriture d'Edmond! (Il lit.) « Grâce, « madame, grâce pour un malheureux qui se meurt d'amour et « de désespoir! » — A qui diable s'adresse-t-il ainsi? « N'aurez- « vous pas pitié de mes tourments, Caroline? » — Caroline! C'est à ma femme!... Et j'étais sa dupe! j'étais joué, trahi par lui! Voilà cette amitié dont je m'honorais! Elle vous coûtera cher, monsieur le comte! et dès ce matin, ma vie ou la vôtre... (S'arrêtant.) Que dis-je? et qu'allais-je faire? Un éclat, qui va perdre ma femme! C'est publier ma honte, c'est l'attester moi-même, c'est me déshonorer aux yeux de tout Paris! Ces bons Parisiens sont toujours si enchantés des accidents qui arrivent aux gens de finance! il semble que cela les console. Ne leur donnons point ce plaisir-là. (Il se rassied.) Il vaut mieux, sans explication, cesser de le voir, le bannir de chez moi. Mais s'il aime, s'il est aimé, ils se retrouveront toujours; les obstacles ne feront qu'augmenter leur mutuelle passion. Non, non, je me trompe. Caroline ne l'aime pas encore : ce billet même me le prouve. Il se plaint de ses rigueurs, de sa cruauté! Oui, mais c'est toujours ainsi que cela commence; et ce qu'il racontait ce matin... (il se lève) ces regards plus doux, plus tendres... Et cette lettre qu'hier au soir elle a reçue;... car enfin elle l'a reçue... Il est vrai que c'était dans un mouvement d'humeur contre moi; je me le rappelle maintenant : je venais d'exciter son dépit, sa jalousie! Mais enfin ce matin elle ne m'en a point parlé; elle a gardé le silence sur cette déclaration, et si elle ne l'aime pas, elle en est peut-être bien près. (Après avoir rêvé un instant.) A qui la faute? Comment donc en suis-je arrivé là? car enfin j'aime ma femme! c'est ma première et ma seule passion. Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte; et cependant je me conduis comme si je ne

l'aimais pas ; je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir. Gervault avait raison ce matin ; je négligeais mes affaires, je me faisais du tort dans l'estime publique. Allons, il faut tout rompre. Agissons en homme, en honnête homme. Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortune, de ma femme ; et ma femme ne s'occupera plus que de moi. Que diable ! autrefois elle m'aimait. J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux ! Oui, mais c'est qu'alors j'étais tendre, passionné, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis ; je faisais en un mot ce que fait Edmond, je lui faisais la cour ; ce qui est difficile après deux ans de mariage. N'importe ! il n'y a que ce moyen de la ramener, et puisqu'un rival se présente, sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux, luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances, et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari.

Air : Je n'ai point vu ces bosquets, etc.

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable ;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers
Et ses conquêtes et sa gloire ;
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers :
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela, ce diable d'Edmond pense à tout ; moi, je ne pensais à rien. Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien. Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier ; c'était adroit. Ah ! elle aime la musique nouvelle ! eh bien, je lui donnerai des romances ; je lui en dédierai, j'en ferai, s'il le faut. Autrefois j'en composais pour elle, et je peux bien encore... Justement, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage ; cela tombe bien. Elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus ; c'est égal, c'est une occasion... (Cherchant des vers.)

O jour heureux ! jour dont la souvenance...

(S'interrompant.) Et ma toilette, à laquelle je ne pense pas ! Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée, les modes les plus nouvelles ; tandis que nous autres, maris, nous nous négligeons. C'est un tort ; et puisque tous les jours on nous

attaqué, il faut être tous les jours sous les armes. (Il appelle.) Holà ! quelqu'un ! Félix ! (Cherchant toujours.)

O jour heureux ! jour dont la souvenance...

(Appelant plus fort.) Eh bien ! viendra-t-on quand j'appelle ?

SCÈNE VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la porte à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a ? Morbleu ! voilà une heure que j'attends Félix, mon valet de chambre ; où est-il ?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout à l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti ! quand je veux m'habiller. Et où allait-il ?

GERVAULT.

Je l'ignore. Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette, lui, un homme marié !

GERVAULT.

Que voulez-vous, monsieur ?... le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine, et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, monsieur. (Il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville.) Voici votre habit.

DENNEVILLE passe l'habit en répétant plusieurs fois :

O jour heureux ! jour dont la souvenance...

(Il se regarde à la psyché.) Ah, quel habit ! Une coupe qui a plus de six mois ! quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile ! vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui il s'agit de plaire à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible !

DENNEVILLE.

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation, c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers ! Je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Que le diable les emporte ! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux ! jour dont la souvenance...

(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)

D'un doux émoi...

Dieu ! quel ennui !

D'un doux émoi fait palpiter mon cœur..

Oui, mon cœur ! joliment. (Cherchant.)

Jour dont la souvenance....

(A Gervault.) Voyons, donne-moi une rime en *ance*.

GERVAULT.

Échéance.

DENNEVILLE.

Allons donc ! Ah ! m'y voici.

Toi dont l'amour... dont la tendre constance...

GERVAULT.

A merveille.

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance...

La coquette ! qui ce matin encore... C'est égal...

Dont la tendre constance...
Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits ; mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvements agités.

Je ne sais pas comment font les autres poëtes ; mais je puis

dire que pour ce qui est des vers, vous les faites d'une furieuse maniere.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme, laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose, car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, à la table; CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement, et, en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête, et je ne me suis pas pressée; car pour monsieur mon mari, sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivant à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables. Voilà comme on nous juge; et cependant je suis prêt avant... (cherchant l'expression) avant l'autre.

CAROLINE, qui pendant ce temps s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie. Tant mieux pour moi, et puis pour monsieur Edmond, qui est un élégant; car, pour mon mari, cela lui est bien égal. (Denneville fait un geste d'impatience, Caroline se retourne.) Eh! c'est lui, le voilà. (A haute voix.) Monsieur... (S'arrêtant.) Eh bien! il ne m'entend pas; comme il a l'air occupé! (Le voyant déclamer.) Ah, mon Dieu! est-ce qu'il compose? est-ce qu'il fait des vers? Lui! un banquier! Je voudrais bien les voir; et si je pouvais sans bruit, par-dessus son épaule... (Elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'œil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient.

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (Lisant.) « A ma femme. »

DENNEVILLE, se levant, et serrant son papier.

Quoi, madame! vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non, vraiment; car j'étais là avec vous.

CAROLINE.

Comment, monsieur! il serait vrai? c'étaient des vers pour moi?

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu? Quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune, puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute; mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous. Sans cela ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers?

DENNEVILLE.

Non vraiment. Presque tous les jours, après la Bourse... J'en aurais des voulumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas!

DENNEVILLE.

Vous ne les connaitrez jamais; j'ai trop d'amour-propre pour cela. Vous comprenez . des épitres à sa femme, des poésies conjugales; tant de gens trouveraient cela si romantique, je veux dire si ridicule!

CAROLINE.

Pas moi, du moins; et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure; dès que je l'aurai terminée, car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises.

CAROLINE.

Si vraiment; c'en est une déjà de voir que vous pensez à moi.

DENNEVILLE, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui; c'est malheureusement un tort que j'ai.

CAROLINE.

Comment, monsieur! un tort?

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux. Vous êtes pour moi si indifférente!

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste; car si je suis ainsi, c'est pour vous plaire, pour être comme vous, pour ne point vous tourmenter de mes empressements; j'ai fait plus, je vous l'avouerai, j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire; j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment, monsieur!

DENNEVILLE.

C'est au point, te le dirai-je? que ces jours passés, je m'étais presque laissé entraîner; une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté, que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout, et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris.

CAROLINE, émue.

Monsieur Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié. Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et M. Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, à part.

Je ne suis pas obligé de le servir. (Haut.) Lui! il les aime toutes, pas longtemps, par exemple; mais jeune, aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi, il ne pourrait pas y suffire. J'en faisais autant quand j'étais garçon.

CAROLINE.

Quoi, monsieur!

DENNEVILLE.

Nous étions camarades, partageant les mêmes folies; et je me rappelle, entre autres, que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles, des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne.

DENNEVILLE.

Abominable! et j'en rougis encore quand j'y pense; mais c'était

une grande économie de temps; on n'avait pas besoin de chercher ses phrases; et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois : « Grâce, grâce, madame ! » ou mademoiselle, selon la circonstance. « Grâce pour un malheureux qui se meurt « d'amour et de désespoir ! »

CAROLINE, à part.

O ciel !

DENNEVILLE.

« N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, Hortense ? ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athénaïs, selon la dénomination. « Ame « de ma vie... »

CAROLINE.

Assez, monsieur, assez; c'est une horreur, et je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant. (Voyant Edmond, qui entre.) C'est Edmond ! A merveille, les voilà brouillés; et je lui permets maintenant de faire l'aimable !

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND, à Caroline.

Me voilà à vos ordres, et le temps nous seconde : un soleil superbe. Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Longchamps pour nous servir d'escorte; une cavalcade magnifique.

CAROLINE.

Je vous remercie, monsieur, de cet excès d'attention; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas.

EDMOND.

Que dites-vous ?

DENNEVILLE.

Comment ! chère amie ?

CAROLINE.

Je resterai chez moi.

EDMOND, bas, à Denneville.

Y comprends-tu rien ?

DENNEVILLE.

Un caprice. (A part.) Il faut bien que les amants en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi ! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette !

CAROLINE, froidement.

Elle ne sera pas perdue. (Regardant Denneville d'un air aimable.) Elle sera pour mon mari.

DENNEVILLE, à part.

Quel air gracieux ! c'est le contre-coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement c'est un bonheur que tout le monde lui enviera. Mais cette brillante société, ces jeunes gens qui nous attendent...

CAROLINE.

Envoyez-leur une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire ?

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre, et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille ! il a son congé !

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (Bas, à Denneville.) Et qu'a donc ta femme ? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie ?

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air. Je vois que cela te fâche.

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout.

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela ?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons, et qui, une fois éclaircies, tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Sois tranquille, j'aurai bientôt r'arrangé tout cela ; à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve ; car je ne les quitte plus, et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication.

(Il passe à la gauche du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE, CAROLINE.

GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville, d'un air embarrassé.

Monsieur, quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas.

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit; mais la personne... (à demi-voix) C'est une dame... (haut) prétend que vous comptez sur sa visite, et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu! c'est Zilia! Si ma femme savait!

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (Haut.) Eh bien, mon ami, les affaires avant tout; va voir ce que c'est, je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout.

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner? Vas-tu faire des façons avec moi? Si nous devions aller au Bois, à la bonne heure; mais puisque madame veut rester, cela se trouve à merveille.

DENNEVILLE.

Non, vraiment, je ne puis, je ne veux pas...

EDMOND, près de lui, à voix basse.

Mais prends donc garde, te voilà tout déconcerté.

DENNEVILLE, à part.

Que faire?

CAROLINE.

Eh, mon Dieu! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon.

(Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas, non pas, ce ne serait point convenable. Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître...

(Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien, alors! allez-y!

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui, oui, je crois que j'aurai plus tôt fait de la renvoyer. Ce ne sera pas long. Quelle leçon! pour un instant d'oubli! S'exposer...

EDMOND.

Mais va donc, mon ami, va donc.

DENNEVILLE.

J'y cours, pour revenir plus vite.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne, les moments sont précieux! (Haut, à Caroline.) Daignez, madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut. Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplait, qui vous est odieux; mais je tiens à votre estime, à votre amitié : je tiens à me justifier...

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, madame; votre accueil me l'a prouvé. Qu'ai-je fait? quel est mon crime?

CAROLINE.

Vous me le demandez? Je n'ai pas voulu hier soir, devant mon mari, devant tout le monde, vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace...

EDMOND.

Madame...

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots. Vous êtes fort aimable; mais c'est à mes yeux un mérite perdu, et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes! Qui a pu vous dire?...

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très-bien, des amis intimes.

EDMOND.

Votre mari peut-être?

CAROLINE.

Je ne nomme personne, mais quand il serait vrai?... C'est en lui, monsieur, que j'ai toute confiance; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement, il y a tant de gens très-forts sur les conseils, et qui seraient peut-être bien embarrassés pour les mettre en pratique.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire?

EDMOND.

Rien, madame. Mais il me semble qu'entre amis on devrait avoir plus d'indulgence; il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres.

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été?

EDMOND.

Je ne dis pas cela.

CAROLINE.

Et moi, je le sais, car mon mari m'a tout confié, tout avoué.

EDMOND.

O ciel!

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir, depuis ce moment-là, je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini! plus d'espoir! (Haut.) Quoi, madame! il vous a tout raconté?

CAROLINE.

Oui, monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous? son souper d'aujourd'hui?

CAROLINE.

Un souper! un rendez-vous!

EDMOND, vivement.

Dieu! vous ne saviez pas...?

CAROLINE.

Non, monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point, je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change; vous achèverez cette confidence, ou je penserai, monsieur, que vous avez voulu perdre Denneville, le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer...?

CAROLINE.

Je crois tout, et ne vous revois de ma vie si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

Oh! mon Dieu! que faire?

CAROLINE.

Écoutez, monsieur Edmond, j'aimais mon mari, je l'aime plus que tout au monde; mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie, si vous pouvez m'en donner la preuve évidente...

EDMOND.

Vous ne me bannirez plus de votre présence, vous me permettrez de vous revoir?

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve...

EDMOND.

Elle est entre mes mains, je l'ai là; mais c'est si mal à moi!

CAROLINE.

Cette preuve!

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir, à ce bal, moi seul serai votre cavalier?

CAROLINE.

Cela dépend de vous.

EDMOND.

Ah! je suis trop heureux! Mais vous me jurez que le plus grand secret...?

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre, monsieur! cette lettre!

EDMOND, la lui donnant.

La voici, madame, la voici; elle m'était adressée, et vous saurez d'abord...

CAROLINE.

C'est bon! c'est bon! je verrai bien. (Lisant d'une voix émue.)

« Mon cher Edmond... » C'est daté de ce matin. « Si tu veux mon « cheval anglais pour quatre mille francs, il est à toi; car j'ai au- « jourd'hui besoin d'argent. J'ai à payer des diamants destinés à « une jolie femme, qui veut bien ce soir me donner à souper... » Ah! je me sens mourir!

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui.

CAROLINE.

Silence! (Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, EDMOND; DENNEVILLE, entrant vivement, et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée, non sans peine; et tout est rompu, je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions, levant les yeux sur Denneville.

Eh bien, monsieur! cette importante visite?...

DENNEVILLE.

L'était moins que je ne croyais; c'était un correspondant, un étranger, que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà!

DENNEVILLE fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon de songer à mes plaisirs; mais vos moments sont si précieux que je me reprocherais de vous les faire perdre.

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli, mais c'est fade; et vous savez que je ne tiens pas aux compliments.

DENNEVILLE.

Aussi n'en est-ce pas un. (Bas, à Edmond.) Qu'a-t-elle donc?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (A part.) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure, pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue?

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Moi? rien. (A Edmond, d'un air aimable.) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

EDMOND.

Impossible, madame, j'avais une invitation.

DENNEVILLE.

Tant mieux, il va s'en aller plus tôt. (Passant entre Edmond et Caroline.) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger?

CAROLINE.

C'est trop tôt, je n'ai pas faim.

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment!... (Se reprenant, et avec douceur.) Comme vous voudrez, nous attendrons.

CAROLINE.

C'est inutile, je ne me mettrai pas à table. Mais que cela ne vous empêche pas... Je vais rentrer dans mon appartement jusqu'à l'heure du bal.

DENNEVILLE.

Y pensez-vous? déjà?

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (Regardant Edmond.) Car je veux être très-belle.

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal?

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser? Ma tante m'y attend, et vous m'avez ordonné d'y aller.

DENNEVILLE.

Ordonné? Je croyais vous avoir priée...

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire; une prière de mari, c'est un ordre.

DENNEVILLE.

Et si je vous... priais, maintenant, de n'y plus aller?

CAROLINE.

Il serait trop tard ; ma toilette est prête, ma parure est commandée.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! quelle patience !...

CAROLINE.

Et à ce sujet, monsieur Edmond, il faut que je vous consulte. Que me conseillez-vous ? de mon collier en opales, ou en saphirs ? c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, madame ?

CAROLINE.

Sans doute, cela vous regarde ! puisque c'est vous qui devez me donner la main.

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (Haut, avec chaleur.) Et moi, madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc ?

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas vous contraindre, et vous êtes la maitresse; mais si je vous y accompagnais... (Regardant Edmond.) Edmond a tressailli.

CAROLINE.

Vous, monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante, qui êtes brouillé avec elle ?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie.

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin, cela paraîtrait fort singulier. D'ailleurs, vous avez sans doute pour votre soirée d'autres occupations, plus agréables, qui vous retiendront.

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord. (Haut, à Caroline.) De quelles occupations voulez-vous parler ?

CAROLINE.

Que sais-je ? de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée ! Soupçonnerait-elle ?

CAROLINE.

Je vous laisse, monsieur. (Passant entre Denneville et Edmond. A Edmond.) A tantôt, monsieur Edmond.

EDMOND.

Air : Travaillons, mesdemoiselles.

Adieu donc, adieu, madame,
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, d'un air gracieux.

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, les suivant des yeux.

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence...
Plus de doute! il a tout dit.

Ensemble.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc : qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon cœur s'enflamme;
Mais n'allons pas m'oublier :
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort; Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique, il lui a parlé de Zilia; mais comme tout est rompu, que je ne la reverrai plus, qu'il n'existe aucune preuve... Dieu! et ma lettre de ce matin! S'il l'a montrée, c'est fait de moi! Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit madame Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants, qu'il met, et va pour sortir.

Adieu, mon ami.

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien! tu t'en vas!

EDMOND.

Oui. Tu sais que je dîne en ville, et je n'ai que le temps de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah! tu passes chez toi? Eh bien! envoie-moi de l'argent, les cinq mille francs de mon cheval.

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc? cinq mille francs! Tu me l'as vendu quatre.

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq.

EDMOND.

Tu es dans l'erreur!

DENNEVILLE.

Je t'assure que non!

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main, quatre mille francs en toutes lettres; et je puis te prouver... (Il va pour fouiller dans sa poche, et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tout cas, voyons, relisons.

EDMOND, troublé.

Non, non, c'est inutile; puisque tu tiens aux cinq mille francs...

DENNEVILLE.

Du tout; si je l'ai écrit, c'est autre chose, et je ne reviens pas sur ma parole; ce qui est écrit est écrit. Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet?

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin là, dans ton gilet; et comme tu n'en as pas changé...

EDMOND.

Tu crois? C'est possible, je ne sais.

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus, il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais, du reste, à quoi bon? Je te répète que je m'en rapporte à toi; et dès que tu dis cinq mille francs, ça suffit, et je vais te les envoyer. (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non, apporte-les toi-même ici, ce soir, en venant prendre ma femme, parce que j'ai à te parler.

EDMOND, revenant.

Et sur quoi?

DENNEVILLE.

Tu le sauras; toi qui es l'ami de la maison, il faut bien que tu saches tout.

EDMOND.

Ah, mon Dieu! de quel air me dis-tu cela? et qu'as-tu donc?

DENNEVILLE.

Moi! rien. A ce soir, mon bon ami.

EDMOND.

A ce soir!

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

DENNEVILLE, seul.

J'ai manqué me trahir, et j'allais tout gâter. Il sera toujours temps d'en venir là, si je ne réussis pas. Jusqu'ici la guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés; mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens! c'est là ce qui doit lui porter malheur, et ce qui me donne bon espoir. Ma cause est si juste!

Air de la Sentinelle.

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme.
Veillez sur moi, sexe enchanteur!
O vous à qui mes vœux se recommandent;
Soyez mon dieu, mon protecteur;
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et que vos maris vous le rendent.

SCÈNE XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT; UN DOMESTIQUE apporte un cadélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.

DENNEVILLE.

C'est toi, Gervault; que me veux-tu?

GERVAULT.

Le diner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps, je ne dinerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela?

GERVAULT.

On dit que les poëtes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois, mais maintenant!... Hé bien! où est ma femme?

GERVAULT.

Dans son appartement, avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre! comme c'est agréable!

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir; et elle a répondu juste comme vous. Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie!

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes!

GERVAULT.

Pas celles-là.

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier, et sans doute elle était bien gaie.

GERVAULT.

Pas trop! Il me semblait au contraire que son air jurait avec sa

toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel !

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture ; c'étaient vos vers sans doute ?

DENNEVILLE.

Oui ! (A part.) C'est ma lettre de ce matin. Cette maudite lettre, dont je ne sais comment paralyser l'effet.

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde, contre ses femmes de chambre, contre sa robe de gaze, contre un collier d'opales qui n'allait pas, et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai ! Attends, attends. (Il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, qu'il donne à Gervault.) Tiens, porte-lui cet écrin.

GERVAULT.

Les diamants de ce matin ! C'était pour elle ?

DENNEVILLE.

Eh oui, sans doute ! une surprise.

GERVAULT.

Ah, monsieur, monsieur ! mille fois pardon de ce que je vous a dit tantôt ! Je croyais que ces diamants-là devaient s'en aller... en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERVAULT.

Si j'avais su... C'est très-bien, très-bien, monsieur ! Donnez toujours des diamants à madame ; ça vous fait honneur, ça lui fait plaisir, et ça ne sort pas de la maison.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DENNEVILLE, seul.

Que dira-t-elle en les recevant ? Allons, voici le moment ; si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi, je peux par mes soins et par ma tendresse lui faire oublier mes torts, peut-être lui prouver mon innocence. Si elle m'aime encore, je la persuaderai

sans peine, elle m'y aidera : l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même; mais si elle ne m'aime plus, si je ne puis lui faire sacrifier ce bal, si elle veut y aller avec Edmond, alors, et malgré moi, il faudra bien... C'est elle; ah! qu'elle est jolie ainsi!

SCÈNE XVI.

DENNEVILLE; CAROLINE, en toilette de bal et ses diamants à la main.

CAROLINE, entrant vivement.

Comment, monsieur! dois-je en croire Gervault? et cet écrin qu'il m'a apporté vient-il réellement...?

DENNEVILLE, d'un air de reproche.

De ma part? Une simple galanterie, une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible?

CAROLINE, embarrassée.

Non, vraiment! mais dans la circonstance où nous sommes...

DENNEVILLE.

Circonstance très-favorable : n'allez-vous pas au bal ce soir?

CAROLINE.

Oui, monsieur, et je ne sais comment vous remercier...

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, hésitant.

Moi?

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

CAROLINE, à part, et tout en regardant les diamants.

Au fait, il est possible qu'il ait eu des remords, qu'il se soit repenti. Il faut de l'indulgence, et si ce n'était le souper de ce soir...

DENNEVILLE.

Hé bien, madame?

CAROLINE.

Puisque vous l'exigez...

(Elle se place devant la psyché.)

DENNEVILLE.

Dans mon intérêt.

CAROLINE.

Comment cela?

DENNEVILLE.

A ce bal, où vous allez sans moi...

Air : Pour le trouver j'arrive en Allemagne (d'Yelva).

En vous voyant arriver sous les armes,
J'entends déjà les compliments galants ;
La plupart seront pour vos charmes,
Quelques-uns pour vos diamants.
Astre brillant, vous allez apparaître!
Et chaque fois que, plein d'un doux émoi,
On s'écriera : *Qu'elle est belle!* peut-être,
Sans le vouloir, vous penserez à moi.
Quand on dira : *Qu'elle est belle!* peut-être,
Sans le vouloir, vous penserez à moi.

(Pendant le couplet, Caroline a placé ses diamants, mis le collier, attaché les boucles d'oreille.)

Je n'ai pas besoin de cela! (Soupirant.) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier.

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE, se regardant devant la glace.

Rien. Comment me trouvez-vous?

DENNEVILLE.

Ah! vous n'êtes que trop jolie!

CAROLINE.

Trop? pourquoi?

DENNEVILLE.

Parce qu'à ce bal, comme je vous le disais tout à l'heure, vous allez être entourée par tous les fats et élégants de Paris.

CAROLINE, s'asseyant.

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise.

(Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien. Je les vois se pencher vers vous.

(Il se penche vers Caroline.)

CAROLINE.

A peu près comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai! Et nous pouvons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, s'appuyant négligemment sur sa chaise.

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus jolie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai ?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il règne dans votre toilette, dans cette légère parure, un bon goût, une grâce que l'on sent, que l'on devine, et que par bonheur on ne peut rendre; car son plus grand charme est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela ?

DENNEVILLE.

Je n'en doute point.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

Air : Monseigneur l'a défendu (de Mme P. Duchambge).

PREMIER COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,
Que, quand vous le voulez bien,
Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien
Près d'une femme jolie.

CAROLINE.

Prenez garde, c'est fort mal;
Vous! de la galanterie!

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

Deuxième Couplet.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais;
Oui, l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'écoutais;
J'en étais presque attendrie.

DENNEVILLE.

Prenez garde, c'est fort mal;
Vous! de la coquetterie!

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger d'y aller, pour une femme!

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le danger de n'y pas aller!

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas, quand on a des motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, monsieur! vous, des motifs! vous osez en convenir!

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les connaissiez...

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah! vous vous garderiez bien de me les apprendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement, et si vous y tenez, ce que je ne crois pas, je puis tout vous avouer.

CAROLINE.

Si j'y tiens! Ah, parlez, monsieur! parlez, mais n'espérez pas me tromper. Il me faut une entière franchise, et peut-être alors je verrai. Eh bien, monsieur?

DENNEVILLE.

Écoutez! je crois entendre une voiture, on vient vous chercher.

CAROLINE.

Ah, mon Dieu!

DENNEVILLE.

Non, non, la voiture passe.

CAROLINE.

Heureusement.

DENNEVILLE.

Savez-vous que votre chevalier vous fait attendre? C'est fort mal, il fait le mari.

CAROLINE.

C'est possible.

DENNEVILLE.

Il me semble alors que je puis faire l'amant.

CAROLINE.

Vous, monsieur! c'est un rôle que vous avez oublié.

DENNEVILLE.

Que voulez-vous! ce ne sont point de ces rôles qu'on puisse jouer seul. Il faut être secondé, il faut quelqu'un qui puisse vous

entendre, et je n'ai point ce bonheur! Dans ce moment, par exemple, plein des plus doux souvenirs, je crois vous voir, il y a deux ans, à pareil jour, parée comme aujourd'hui, aussi brillante, aussi jolie, ah! mille fois plus encore! car alors vous m'aimiez, vous juriez de m'aimer sans cesse.

CAROLINE.

O ciel!

DENNEVILLE.

Que sont devenus vos serments, vous qui ne vous rappelez même plus le jour où ils furent prononcés?

CAROLINE.

Quoi! c'est l'anniversaire de notre mariage!

DENNEVILLE.

Oui, Caroline; oui, c'est aujourd'hui le 5 février, et seul j'y avais pensé; c'était pour le célébrer, qu'en secret, et sans en parler à personne, je vous avais préparé cette surprise, ces diamants.

CAROLINE.

Il se pourrait!

DENNEVILLE.

J'espérais mieux encore; j'avais fait un projet, un rêve; je voulais, en mémoire de ce jour, souper ici en tête-à-tête avec vous.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

DENNEVILLE.

Le bonheur n'a pas besoin de témoins, et je me faisais une si douce idée d'une soirée passée auprès d'une femme charmante, auprès de la mienne... Mais elle va au bal, elle a d'autres projets, et tous mes efforts n'ont pu l'y faire renoncer.

CAROLINE.

O mon ami, mon ami! que j'étais coupable! Je m'en punirai, tu sauras tout.

DENNEVILLE.

Quoi donc?

CAROLINE.

Je ne veux plus rien avoir de caché pour toi, cela rend trop malheureuse. Apprends donc qu'on m'entourait d'hommages, qu'on me faisait la cour.

DENNEVILLE.

Je ne veux rien savoir.

CAROLINE.

Ah! ce n'est pas pour toi, c'est pour moi-même! Ton ami Edmond, tout le premier, il m'aimait, ce n'est pas ma faute.

DENNEVILLE, secouant la tête.

C'est peut-être la mienne?

CAROLINE.

C'est possible, c'est toi qui le voulais. Quoique insensible à leurs hommages, j'en étais flattée, et peut-être qu'un jour...

DENNEVILLE.

O ciel!

CAROLINE.

On ne sait pas ce qui peut arriver. La preuve, c'est qu'hier il a osé me faire une déclaration écrite.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Oui, une vraie déclaration. Je ne sais ce que j'en ai fait, je l'ai perdue; sans cela je te la montrerais. Et vois jusqu'où la colère peut nous mener: moi, qui jusqu'à présent l'avais dédaigné, maltraité, j'étais si fâchée contre toi, que je ne sais vraiment...

DENNEVILLE, à part.

Dieu! il était temps.

CAROLINE.

Et le plus indigne, c'est que je t'accusais à tort.

Air de Téniers.

Moi t'accuser! est-ce possible?
Pardonne-moi, je souffrais tant!
Car je songeais à cette lettre horrible,
Qui ne m'a pas quittée un seul instant.
Je l'emportais à ce bal qui s'apprête.
Comme un tourment, elle est là sur mon sein.
(La lui donnant.)
Tiens. Tu le vois, sous les habits de fête,
Il est souvent bien du chagrin.

DENNEVILLE, la prenant.

Ma lettre à Edmond.

CAROLINE.

Oui, voilà ce qui m'avait abusée. Ces diamants, ce tête-à-tête avec une jolie femme... je ne pouvais pas penser à moi, et je te soupçonnais, quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme! (Avec chaleur.) Non, Caroline, non : tu sauras tout : c'est moi...

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux; pardonnons-nous mutuellement. Je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Je reste ici près de toi. Je viens te demander à souper. Me refuseras-tu? aussi bien, je meurs de faim, car, par caprice, je n'ai point dîné.

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul; et maintenant elle me pèse, elle me fatigue, il me tarde de m'en délivrer. Sonne ma femme de chambre. (Denneville va pour tirer le cordon de la sonnette. Caroline l'arrête.) Ah! j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée, mais je m'en passerai bien. (Elle va près de la glace.) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe?

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers. (S'arrêtant.) Non, non, on vient.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAULT, puis EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici monsieur Edmond, qui demande si madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

Air : Ah, le beau bal (de la Fiancée)!

Ah, le beau bal! ah, la belle soirée!
On nous attend, et de ce bal joyeux
J'entends déjà les sons harmonieux.

Eh mais! que vois-je? à peine êtes-vous préparée?
Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir;
Chaque instant de retard nous dérobe un plaisir.

Ensemble.

EDMOND.

Ah, le beau bal! ah, la belle soirée!
Hâtons-nous de partir.

DENNEVILLE et CAROLINE.

Ah, quel moment! quelle belle soirée!
Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, monsieur, mais je suis revenue du bal, ou plutôt je n'y vais pas.

EDMOND, à part.

O ciel! (Haut.) Je comprends : votre mari a exigé...

CAROLINE.

Non, c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui, nous passons la soirée en famille. Mon cher Gervault, voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non, dans la chambre de ma femme, près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami, parce que c'est trop bourgeois; mais j'ai avant tout des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi!

DENNEVILLE.

Oui, tu avais raison tantôt, c'est bien quatre mille francs que je t'avais vendu mon cheval.

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant la lettre.

Vois plutôt, c'était, parbleu, écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout.

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant comme on peut se tromper ! mais dans ce monde (regardant Caroline) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends, et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir. Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (A part, montrant Edmond.) Les amants s'en vont, (montrant Denneville et sa femme) le bonheur reste; voilà la morale des ménages. Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond, qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

EDMOND, soupirant.

Bonsoir. (Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault, qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre à gauche. La toile tombe.)

UNE FAUTE,

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 17 août 1830.

PERSONNAGES.

ERNEST DE VILLEVALLIER.
LÉONIE, sa femme.
MADAME DARMENTIÈRES, tante de Léonie.
BALTHASAR, ancien domestique.
GRINCHEUX, maître menuisier.
JOSÉPHINE, sa femme, couturière.
PARENTS ET AMIS D'ERNEST.

La scène se passe dans un château aux environs de Bordeaux.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvert par le fond, et donnant sur les jardins. Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à gauche de l'acteur, une table; à droite un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, assise à droite, et tenant à la main son ouvrage, dont elle ne s'occupe pas; GRINCHEUX, à gauche, devant la table, et écrivant.

GRINCHEUX, relisant son mémoire.

« Mémoire des ouvrages faits par moi Grincheux, maître me-« nuisier, dans le château de M. le comte de Villevallier. » Le plus beau château des environs de Bordeaux! Un immense manoir féodal, qui, de tous les côtés, tombait de noblesse, et qu'il a fallu remettre à neuf. (S'interrompant et appelant.) Joséphine!... ma femme!... madame Grincheux!...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que tu fais là?

JOSÉPHINE.

Moi?... Je travaille à la robe de madame.

GRINCHEUX.

Ce n'est pas vrai... Tu étais encore à rêvasser,... et je n'aime pas

ça... Est-ce que tu vas faire comme madame la comtesse, qui, depuis six mois, est toujours triste, souffrante et malade ?... Elle, du moins, c'est une grande dame, qui a une belle maison, une belle fortune, un bon mari!... Elle peut être triste, elle a le temps... Mais une couturière comme toi, qui tourne à la mélancolie, c'est bête, vois-tu; parce que pendant ce temps-là l'ouvrage ne va pas.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours à gronder.

GRINCHEUX, se levant et allant à elle.

C'est qu'en vérité je ne te reconnais pas. Voilà quatre ans que nous sommes mariés; et autrefois tu étais vive, joyeuse, toujours de bonne humeur; et quand j'étais à ma menuiserie, et toi à ta couture...

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Tu chantais toujours, Dieu sait comme!
Des r'frains qu'étaient bien amusants...
Et puis, pour embrasser ton homme,
Tu t'interrompais d'temps en temps.
Ça nous faisait fair' bon ménage,
Chansons par-ci, baisers par-là!
J'travaillais deux fois davantage,
Et les pratiqu's payaient tout ça.

Et puis autrefois... le dimanche, tu te faisais belle pour moi;... nous sortions ensemble... Mais à présent, les jours de fête... Hier, par exemple, où as-tu dîné et passé la soirée?

JOSÉPHINE.

Chez madame Gravier, ma tante.

GRINCHEUX.

C'est singulier qu'elle ne m'ait pas invité!... Aussi, toute la journée, j'ai promené paternellement nos deux garçons dans les allées de Tourny, et au château Trompette... De sorte qu'en revenant, il a fallu les porter sur chaque bras;... et le soir, pour me refaire, j'ai eu une dispute.

JOSÉPHINE.

Vous êtes si gentil!

GRINCHEUX.

Je ne suis pas mal... D'ailleurs, en m'épousant, tu me connaissais.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Je ne t'ai point trompé, ma chère:
J'étais comm' ça quand tu m'as pris.

Pas beau, mais d'un bon caractère,
Et la beauté n'a pas grand prix :
Ses avantag's sont trop rapides;
Mais la laideur, mais les bons sentiments,
Ce sont des qualités solides
Qui rest' et qui durent longtemps.

Ainsi, ce n'est pas moi qui suis changé, c'est toi.

JOSÉPHINE.

Par exemple!

GRINCHEUX.

Oui... oui... depuis quelques mois à peu près.

JOSÉPHINE.

Si on peut dire des choses pareilles! Apprenez, monsieur Grincheux...

GRINCHEUX.

Il n'y a pas besoin de se fâcher ni de rougir comme tu le fais... Tais-toi : car voilà le vieux Balthasar, mon cousin, l'intendant du château, qui de sa nature est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, assise; BALTHASAR, GRINCHEUX.

BALTHASAR, entrant par le fond.

Si ce n'est pas un meurtre, une indignité!... partout des papiers *perse!* des peintures nouvelles, des dorures, des colifichets! Ce n'est plus notre ancien château... je ne m'y reconnais plus.

GRINCHEUX.

Je crois bien, cousin; nous en avons fait un boudoir de la Chaussée d'Antin de Paris. Ce n'est pas un mal.

BALTHASAR.

Si vraiment!... Mon pauvre maître, après un an d'exil, se fait sans doute une fête de revoir le château de ses pères; et en y rentrant, il se croira encore dans un pays étranger. Quant à moi, qui suis né ici, qui y ai passé ma jeunesse...

Air de Lantara.

Ce vieux château devait me plaire!
J'ai, par le temps, vu ses murs se noircir :
Chaque colonne, chaque pierre
Me rappelaient un chagrin, un plaisir;
A chaque pas c'était un souvenir.

Il d'vait rester tel que moi, ce me semble;
Car c'est cruel, et mon cœur en gémit,
Pour deux amis qui vieillissaient ensemble,
De voir qu'un d'eux seulement rajeúnit.

Enfin n'y pensons plus... Quand mon maitre reviendra... s'il revient jamais!... (A Grincheux, qui s'est approché de lui, et qui lui présente un papier.) Qu'est-ce que c'est?

GRINCHEUX.

Mon mémoire, que vous examinerez, et que j'ai fait en conscience; car c'est vous, cousin, qui m'avez fait avoir la pratique du château.

BALTHASAR, regardant le papier.

As-tu bien mis là tout ce que tu as fait?

GRINCHEUX.

Oh oui!... pour le moins.

BALTHASAR, lisant.

Que de frais inutiles! que de folles dépenses!... Enfin, ça ne me regarde pas... monsieur l'a fait pour plaire à madame.

JOSÉPHINE.

C'est bien naturel!... une jeune femme si bonne, si gracieuse, et surtout si jolie!... On la reconnaitrait pour Espagnole, celle-là, rien qu'à ses beaux yeux noirs.

BALTHASAR.

Oui, la fille d'un ancien ambassadeur, dont à Paris il s'est avisé d'être amoureux;... sa première inclination!... Il en perdait la tête,... moi aussi... Et il a bien fallu la lui donner pour femme... Au lieu d'en choisir une... tout uniment en France... Mon Dieu! elles ne sont pas pires là qu'ailleurs.

JOSÉPHINE.

C'est aimable.

BALTHASAR.

Est-ce que j'ai besoin d'être aimable, madame Grincheux?... Est-ce que c'est mon habitude?

JOSÉPHINE.

Non, certainement... Mais si madame vous entendait...

BALTHASAR.

Qu'importe!... J'ai ici mon franc-parler... Le comte de Villevallier, mon maitre, que j'ai vu naitre, que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras, m'a dit: « Balthasar, tant que je vivrai, tu resteras chez moi. » Et j'ai dit: « J'y compte... » Parce que mon

maître... Vous ne savez pas ce que c'est que mon maître?... C'est l'honneur même,... c'est un cœur d'or,... c'est le plus brave jeune homme;... et si le ciel était juste, celui-là méritait d'épouser un ange.

JOSÉPHINE.

Il me semble qu'il n'est pas si mal tombé!... Qu'est-ce que vous avez à reprocher à madame?

BALTHASAR.

Moi!... est-ce que je lui reproche rien?

JOSÉPHINE.

Dame!... vous avez un air...

GRINCHEUX.

C'est vrai, cousin... vous avez un air...

JOSÉPHINE, se levant et venant auprès de Balthasar.

Est-ce qu'elle n'est pas honorée et chérie dans le pays? Est-ce qu'elle ne fait pas du bien à tout le monde?... Est-ce qu'elle ne se conduit pas d'une manière exemplaire?

BALTHASAR.

C'est possible... Je ne dis pas non.

JOSÉPHINE.

Et cependant, depuis un an que son mari l'a laissée seule ici, dans ce château, avec sa tante pour unique compagnie, ça n'est pas amusant.

BALTHASAR.

Oh! sans doute; le devoir n'est jamais amusant... Et puis c'est une chose si longue qu'un an de constance!

JOSÉPHINE.

Mais oui... Et il ne faut pas croire qu'en fait de constance tous les hommes en aient déjà tant... Vous, tout le premier; car autrefois vous adoriez madame.

GRINCHEUX.

Vous vous seriez mis au feu pour elle! témoin l'incendie du château, où vous vous êtes fait une blessure à la jambe, en voulant la sauver.

JOSÉPHINE.

Et maintenant vous êtes toujours de mauvaise humeur quand on parle d'elle. Il semble que vous lui en vouliez.

BALTHASAR.

Moi!... Qui vous a dit cela? Est-ce que je l'accuse? Est-ce à elle que j'en veux?

JOSÉPHINE.

Et à qui donc ?

BALTHASAR.

A sa tante,... à madame Darmentières,

JOSÉPHINE.

A ma marraine ! qui, au fond, est une si bonne femme !

BALTHASAR.

Une véritable Espagnole, qui, avec ses idées castillanes, voit partout des don Rodrigue et des héros de roman... Donnez donc un pareil mentor à une femme de dix-sept ans, légère et sans expérience !

JOSÉPHINE.

C'est justement ce qui prouve pour madame la comtesse,... elle n'en a que plus de mérite à se conduire comme elle fait... Mais à nous autres femmes, on ne nous rend jamais justice.

(Elle va se rasseoir.)

BALTHASAR.

Ah ! souvent, si on vous la rendait...

JOSÉPHINE.

Fi ! ce que vous dites là n'est pas galant... Mais, en général, monsieur Balthasar ne se pique pas d'être poli.

BALTHASAR.

Ce n'est pas d'hier, du moins, que vous pouvez me faire ce reproche ;... car je vous ai saluée deux fois sans que vous ayez daigné m'apercevoir.

GRINCHEUX.

Et où donc ?

BALTHASAR.

Au château de Raba,... où vous vous promeniez en compagnie.

GRINCHEUX.

Tu as été hier te promener avec ta tante... en sortant de dîner.

JOSÉPHINE, baissant les yeux.

Oui, mon ami.

BALTHASAR, d'un air de doute et s'approchant de Joséphine.

Ah, cousine ! ah ! c'était votre tante qui vous donnait hier le bras !

JOSÉPHINE, d'un air suppliant.

Monsieur Balthasar...

BALTHASAR, à demi-voix, et avec humeur.

Soyez tranquille !... est-ce que je vois jamais ce qui ne me regarde pas ?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que c'est donc?

BALTHASAR.

Rien du tout... (Lui donnant une poignée de main.) Ce pauvre Grincheux!... J'examinerai ton mémoire,... car voici la tante de madame.

GRINCHEUX, étonné.

Ah çà!... il y a donc quelque chose?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES, entrant par le fond, à droite.

Que l'on porte les fleurs et les bouquets dans ma chambre; et surtout le plus grand secret... Balthasar, Joséphine, ma chère filleule, vous voilà... J'ai des ordres à vous donner. Et vous, Grincheux, puisque vous êtes venu passer ici quelques jours auprès de votre femme, vous ne nous serez pas non plus inutile.

JOSÉPHINE et GRINCHEUX.

Qu'est-ce donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de ma nièce, ma chère Léonie;... et comme elle, qui est toujours malade, se trouve aujourd'hui un peu mieux,... il faut en profiter.

JOSÉPHINE.

Je veux être la première à offrir mon bouquet à madame.

MADAME DARMENTIÈRES, la retenant.

Non pas;... garde-t'en bien,... ce n'est pas le moment... Je veux quelque chose d'imprévu... d'inattendu, qui nous frappe tous de surprise et d'admiration.

BALTHASAR, à part.

C'est ça,... du romanesque,... des coups de théâtre!

MADAME DARMENTIÈRES.

J'ai invité une nombreuse société. Nous aurons ce soir un grand souper, un bal, un feu d'artifice... Moi, j'aime le monde, le bruit;... c'est là mon bonheur, surtout quand il s'agit de fêter ma nièce.

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Partout son chiffre et sa devise
En transparent dans le jardin;
Et pour compléter sa surprise,

Alors nous paraîtrons soudain,
Des fleurs, des bouquets à la main!...
C'est moi qui dois marcher en tête.
Le coup d'œil sera ravissant;
Et cela m'amusera tant!...

BALTHASAR, à part.

C'est pour ell' que sera la fête.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais il me manque, pour le dénoûment, quelque chose de foudroyant,... de ces coups extraordinaires qui vous renversent... Qu'est-ce que nous pourrions donc faire?

JOSÉPHINE.

Je m'en rapporte à vous, ma marraine.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, Balthasar, qu'est-ce que vous en dites?

BALTHASAR, passant auprès de madame Darmentières.

Moi, je dirais tout uniment à madame la comtesse : « Ma « chère nièce, c'est aujourd'hui que tu es née pour l'orgueil de « tes parents et le bonheur de ton époux... Songe à lui, à tes « devoirs, et embrasse-moi... Voilà mon bouquet. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! que c'est bourgeois!

JOSÉPHINE.

Comme c'est fête de famille!

BALTHASAR.

C'est possible... j'ajouterais... « Si je ne te fête pas autrement, « c'est qu'en l'absence de ton mari, il ne me paraît pas convena- « ble de donner des bals, des réjouissances, des feux d'artifice. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!...

BALTHASAR.

Vous me demandez mon avis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est impertinent,... et vous pouvez le garder.

BALTHASAR.

C'est dit... Il ira avec beaucoup d'autres qu'on ne me demandait pas, et qu'on eût bien fait de suivre.

(Grincheux passe auprès de sa femme.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Je n'ai besoin ni de votre approbation ni de votre censure. Je fais ce qui me convient, et ce qui conviendrait à monsieur le

comte de Villevallier, mon neveu, s'il était ici... Pourquoi n'y est-il pas? Pourquoi, depuis un an, nous laisse-t-il seules en ce château?

BALTHASAR.

Si mon maître le fait, c'est qu'il a ses raisons.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous les connaissez donc?

BALTHASAR.

Non : mais elles ne peuvent être que justes et convenables.

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

Voilà pourquoi je pense au fond de l'âme
Que votre nièc' peut bien, ainsi que vous,
Aveuglément, et sans craindre de blâme,
Se conformer aux ordr's de son époux.
Sans qu'ma raison ou mon cœur réfléchisse,
Tout c'qu'il commande, à l'instant je le fais,
Car je suis sûr, pour peu que j'obéisse,
D'rendre un service, ou d'répandr' des bienfaits.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il suffit... Avez-vous été ce matin à la ville? Avez-vous fait les commissions de ma nièce?

BALTHASAR.

Oui, madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y avait-il des lettres pour nous?

BALTHASAR.

Plusieurs : ainsi que les journaux... Pardon, je les ai là.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous ne me les avez pas données!... Où avez-vous la tête? à quoi pensez-vous? (Elle prend les lettres, en ouvre une.) Dieu! l'écriture de mon neveu!

BALTHASAR.

C'est de lui, madame?... Madame, se porte-t-il bien?

MADAME DARMENTIÈRES, lisant.

Certainement.

BALTHASAR.

Il ne lui est rien arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES, de même.

Du tout.

BALTHASAR.

Dieu soit loué!... Ah! que vous êtes bonne!... Et après, madame, après?... qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DARMENTIÈRES.

Que ce soir il peut être ici.

BALTHASAR.

Vous ne me trompez pas?

MADAME DARMENTIÈRES, vivement.

Voilà l'idée que je cherchais... Au milieu de la fête... l'arrivée d'un mari!... Surprise, coup de théâtre!... Il ne s'agit que de bien ménager cela, et je m'en charge... Pourvu que personne ne prévienne ma nièce.

BALTHASAR.

Mon maitre, mon cher maitre!... Je veux être le premier à le recevoir... J'irai au-devant de lui... Daignez me dire par où il doit arriver.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est inutile; je veux le plus grand secret... D'ailleurs, on aura besoin de vous ici, pour le service de la table, celui de l'office et l'inspection de l'argenterie.

BALTHASAR.

Ah, madame! grâce pour aujourd'hui.

MADAME DARMENTIÈRES.

Pourquoi donc?

BALTHASAR.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Vous savez bien que d'ordinaire
Devant l'ouvrag' je ne recule pas;
Et j'ai gardé, quoique sexagénaire,
Du cœur, de la tête et des bras.
Mais prêt à r'voir mon maître, j'vous l'atteste,
Par le bonheur je me sens oppresser;
Il m'ôt' la force, et je veux qu'il m'en reste,
Ne fût-ce que pour l'embrasser.

MADAME DARMENTIÈRES, le regardant avec pitié.

Ces vieux domestiques sont si ridicules!

BALTHASAR.

Ce n'est pas une raison pour les tuer... (Entre ses dents.) S'il fallait tuer tout ce qui est ridicule...

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar !

GRINCHEUX, allant à Balthasar.

Cousin...

BALTHASAR.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? (Il passe à la gauche de Grincheux.)

MADAME DARMENTIÈRES.

C'en est trop... Sortez d'ici à l'instant.

BALTHASAR.

Sortir ! Je suis au service de monsieur le comte ;... c'est lui qui est mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, en son absence, ma nièce a tout pouvoir ; et quand je lui raconterai votre insolence, c'est elle qui vous chassera.

BALTHASAR.

Peut-être.

MADAME DARMENTIÈRES.

Voilà qui est trop fort... Et nous verrons qui, de moi ou d'un insolent valet...

JOSÉPHINE et GRINCHEUX.

Prenez donc garde, monsieur Balthasar... Mon cousin.

BALTHASAR.

Ça m'est égal ; nous verrons.

GRINCHEUX.

Paix ! c'est madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LÉONIE, entrant par le fond.

LÉONIE.

Eh, mon Dieu ! d'où vient ce bruit ?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est ce vieil intendant !... ce valet ! qui a osé me manquer de respect.

LÉONIE.

Comment, Balthasar ! vous vous seriez permis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, ma nièce ;... et il s'est oublié à un tel point, que j'exige qu'aujourd'hui on le renvoie, sur-le-champ.

LÉONIE.

Serait-il vrai, Balthasar?

BALTHASAR.

Oui, madame la comtesse, j'ai eu tort, je ne dis pas non.

LÉONIE, avec émotion et sans sévérité.

C'est mal, très-mal... Et, sinon par égard pour moi, qui suis souffrante, au moins pour mon mari, pour M. le comte votre maître... vous deviez, Balthasar, respecter ma tante.

MADAME DARMENTIÈRES.

Lui parler ainsi, et avec cette modération !... Qu'il soit renvoyé, je le veux.

LÉONIE.

Je le devrais, sans doute.

BALTHASAR.

Me voici prêt à régler mes comptes.

MADAME DARMENTIÈRES, poussant Léonie.

Allons donc!

LÉONIE.

Soit... Tantôt... je vous parlerai,... à vous seul.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

LÉONIE.

De grâce, ma tante... il n'est pas nécessaire devant Joséphine, devant tout le monde, de faire une scène... (A Balthasar.) Plus tard, dans une heure, vous viendrez.

BALTHASAR.

Oui, madame. (Pendant que Léonie remonte vers le fond, Balthasar regarde madame Darmentières d'un air content; puis il dit bas à Grincheux:) Je vous l'avais bien dit,... elle ne me renverra pas,... je suis tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, assise; MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES.

En vérité, il n'y a que dans ce pays où l'on soit exposé à de telles insolences... Si à Madrid, où vous êtes née et moi aussi, cela fût arrivé...

Air du Ménage de garçon.

En prison, ou bien aux galères,
On l'eût envoyé tout d'abord;
Car il suffit, dans ces affaires,
D'avoir un bon corrégidor.

GRINCHEUX.

C'n'en est pas là chez nous encor.
Dans notre pays, qu'est barbare,
Il faut, pour qu'un homme ait des torts,
Trouver des raisons : c'est plus rare
A trouver qu'des corrégidors.
Il faut des raisons... c'est plus rare
A trouver qu'des corrégidors.

(Il passe auprès de sa femme.)

LÉONIE.

Il suffit... Je vous promets, ma tante, que vous aurez satisfaction... Mais comment cela est-il arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES.

A propos de rien... au sujet de ces lettres qu'il m'apportait, et que je n'ai pas encore achevé de lire. En voici pour vous. (Elle remet des lettres à Léonie, et achève de parcourir celles qui lui restent. Léonie va s'asseoir auprès de la table à gauche.) Celle-ci est de mon libraire, à qui j'ai demandé des romans nouveaux... Il y a longtemps que je n'ai eu d'émotions fortes... (Prenant une autre lettre.) Celle-là... « A madame Joséphine Grincheux, au château de Villevallier. » Ce n'est pas pour moi.

JOSÉPHINE, se levant.

Ah, mon Dieu! Balthasar se sera trompé.

GRINCHEUX, prenant la lettre.

Sans doute.

JOSÉPHINE, la lui reprenant.

Ce n'est pas pour toi.

(Madame Darmentières lit ses lettres tout bas, auprès de la table, à droite, ainsi que Léonie, qui est assise à gauche; Joséphine et Grincheux occupent le milieu de la scène sur le devant.)

GRINCHEUX, à voix basse, à sa femme.

C'est égal : je peux bien en prendre connaissance.

JOSÉPHINE, troublée, et reconnaissant l'écriture, à voix basse aussi.

Du tout,... ce n'est pas nécessaire;... non pas certainement que j'y tienne en aucune façon...

GRINCHEUX.

Eh bien, moi, madame Grincheux! j'y tiens beaucoup... Tout à l'heure je ne sais ce que vous avez dit à mon cousin Balthasar;... mais il avait avec moi un air de compassion qui m'a déplu... (S'animant par degrés.) Je n'aime pas qu'on me plaigne.

JOSÉPHINE, de même.

Si vous en croyez Balthasar, il brouillerait tous les ménages.

GRINCHEUX.

Mais c'est égal; je veux savoir pourquoi on vous l'adresse ici, au château.

JOSÉPHINE.

Parce qu'on sait que j'y travaille, que j'y suis en journée.

GRINCHEUX.

Voyons.

JOSÉPHINE.

Vous ne la verrez pas.

LÉONIE, avec impatience, et interrompant sa lecture.

Qu'est-ce donc?... Encore des disputes!... en vérité, je suis bien malheureuse;... même ici, dans mon intérieur, dans ce château où je vis presque seule, je ne puis avoir un instant de repos ni de tranquillité.

GRINCHEUX, remontant la scène, et allant auprès de Léonie.

Pardon, madame la comtesse, c'est la faute de ma femme.

JOSÉPHINE.

C'est la sienne.

GRINCHEUX.

Elle ne veut pas me montrer cette lettre.

JOSÉPHINE.

Pourquoi veut-il connaître mes secrets?

GRINCHEUX.

Pourquoi en a-t-elle avec moi? Dès que dans un ménage il y a communauté, les secrets en sont; et si elle refuse, c'est qu'elle est coupable.

LÉONIE, vivement et avec agitation.

Coupable! que dites-vous?... qui vous donne le droit de l'accuser?

GRINCHEUX.

C'est elle-même... Moi, je ne demande pas mieux que de faire bon ménage, et d'être bon mari; c'est dans ma nature... S'il n'y a rien de mal dans cette lettre, qu'elle vous la montre. (Prenant Joséphine par le bras, et la faisant passer auprès de Léonie.) Je m'en

rapporte à vous, madame la comtesse, qui êtes la sagesse et la vertu même, et d'après ce que vous me direz, je serai tranquille.

MADAME DARMENTIÈRES, à Joséphine.

Voilà, ma filleule, qui me paraît raisonnable.

JOSÉPHINE.

Je ne dis pas non, ma marraine... Mais aller importuner madame la comtesse de nos affaires particulières !

GRINCHEUX.

Dès qu'elle y consent... Eh bien, madame Grincheux! vous hésitez?... Elle hésite...

JOSÉPHINE.

Non, non, certainement. (Elle remet la lettre à Léonie.) La voici.

LÉONIE, au moment où elle reçoit la lettre, lui prend la main.

Joséphine, vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Non, madame.

LÉONIE la regarde, puis regarde la lettre qu'elle tient, et, sans la décacheter, dit à Grincheux, en se levant et passant auprès de lui :

C'est bien... Tout à l'heure,... à mon aise,... je la lirai,... et nous en parlerons,... je vous le promets.

GRINCHEUX.

Ça suffit, madame, ça suffit.

Air des Comédiens.

Tout c'que j'demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir.

MADAME DARMENTIÈRES.

(Bas.)

Viens, laissons-les... Je veux en confidence
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.
(Passant auprès Léonie.)
Et vous, songez à Balthasar... Qu'il sorte!...
Quand de ses gens on veut être obéi,
Au moindre mot on les met à la porte.

GRINCHEUX.

C'est l'seul moyen d'en être bien servi.

Ensemble.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah, quel plaisir! mon cœur jouit d'avance
De la surprise où je m'en vais la voir ;
(A Grincheux.)
Viens, laissons-les... Je veux en confidence

Vous expliquer mes ordres pour ce soir.

GRINCHEUX.

Tout c'que j'demande est d'avoir confiance :
Rendez-la moi, c'est là tout mon espoir ;
Aussi, madam' j'vous remerci' d'avance,
Et je viendrai tout à l'heur' vous revoir.

LÉONIE, regardant Joséphine.

Eh mais! je crois qu'elle tremble d'avance;
Qu'a-t-elle donc? je crains de le savoir.
S'il en est temps encor, de l'indulgence;
Tâchons au moins de la rendre au devoir.

JOSÉPHINE.

Ah! malgré moi, mon cœur tremble d'avance!
Par cet écrit que va-t-elle savoir!
Dans sa bonté mettons ma confiance,
Car désormais c'est là tout mon espoir.

(Madame Darmentières et Grincheux sortent.)

SCÈNE VI.

LÉONIE, JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Eh bien, Joséphine! dois-je ouvrir cette lettre? Vous ne me répondez pas... Vous m'effrayez;... et en vérité... je suis aussi émue, aussi tremblante que vous... Cette lettre,... vous savez donc de qui elle est?

JOSÉPHINE.

Je m'en doute, du moins.

LÉONIE.

Et faut-il que je la lise?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oui, madame, oui,... ne fût-ce que pour ma punition.

LÉONIE, regardant la signature.

Signé *Théophile*... Quel est ce Théophile?

JOSÉPHINE.

Un jeune homme qui a à peine dix-huit ans,... qui a étudié,.. qui aurait pu être clerc dans quelque bonne étude de Bordeaux... Mais il a mieux aimé être simple commis chez M. Durand, son oncle, qui est marchand de nouveautés.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Parce que M. Durand demeure à côté de chez nous.

LÉONIE.

Je comprends... Il vous aime?

JOSÉPHINE.

Je le crois... Voilà dix-huit mois qu'il me fait la cour;... mais je n'ai jamais voulu l'écouter... Oh! ça, je vous le jure.

LÉONIE.

Bien vrai?

JOSÉPHINE.

Lisez, madame;... vous verrez qu'il doit se plaindre,... car il se plaint toujours; et ça me fait assez de peine.

LÉONIE, lisant avec émotion.

Ainsi vous croyez n'avoir rien à vous reprocher?

JOSÉPHINE.

Rien... Ce n'est pas ma faute,... il m'aime tant! il est si gentil! tandis que M. Grincheux est si défiant, si grondeur, si jaloux!

LÉONIE.

A-t-il toujours été ainsi?

JOSÉPHINE.

Non, madame, je ne crois pas... Dans les commencements de notre mariage, il était assez bien, j'en conviens; mais il y a longtemps que cela a cessé.

LÉONIE.

Et depuis quand?

JOSÉPHINE.

Je l'ignore.

LÉONIE.

Et moi, je crois le savoir... Joséphine, n'est-ce pas depuis dix-huit mois à peu près?

JOSÉPHINE.

Comment cela?

LÉONIE.

Oui, c'est depuis qu'un autre vous a paru aimable que votre mari a cessé de l'être à vos yeux.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

S'il vous maltraite et s'il vous parle en maître,
S'il est grondeur, n'est-ce pas, entre nous,
Depuis qu'il a sujet de l'être?
Qui l'a rendu défiant et jaloux?

Et lorsque vous pensez à d'autres,
S'il vous épie au logis, au dehors,
S'il est coupable, enfin, s'il a des torts,
Ces torts ne sont-ils pas les vôtres?

JOSÉPHINE.

Ah, madame!

LÉONIE.

Et si vous saviez, mon enfant, quel avenir vous vous préparez? Encore un pas, et il n'y a plus pour vous ni bonheur, ni repos. (Mouvement de Joséphine.) Je ne vous parle point de vos regrets, de vos reproches continuels,... de votre intérieur à jamais troublé,... de la désunion, de la défiance dans votre ménage... Mais vingt fois par jour l'effroi dans le cœur, la honte sur le front, vous tremblerez d'être trahie... Vous vivrez dans la crainte de vos voisins, dans la dépendance d'un domestique, qui, s'il a cru lire dans votre cœur, aura acquis le droit de vous faire rougir;... et si, fatiguée d'une journée si pénible, vous espérez la nuit trouver le repos, vous le chercherez en vain :... vous ne dormirez point... non; le souvenir de votre faute vous poursuivra jusque dans votre sommeil, et vous craindrez, même en dormant, de trahir votre secret.

JOSÉPHINE.

Ah, mon Dieu!... vous me faites peur.

LÉONIE.

Oui,... oui,... croyez-moi, il en est temps encore; éloignez de votre cœur et de vos sens des idées dont on triomphe toujours quand on le veut bien :... on peut vivre loin de celui qu'on aime;... on souffre peut-être; mais on n'est pas vraiment malheureuse.

JOSÉPHINE, pleurant.

Il me semble cependant que je le suis.

LÉONIE, avec agitation.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas le remords.

JOSÉPHINE, effrayée.

Que dites-vous?

LÉONIE, se reprenant.

Que, dans ce moment même, où vous pleurez, où vous le regrettez, vous trouvez dans votre propre estime, dans la mienne, dans le sentiment de vos devoirs, un adoucissement à vos maux et des consolations... On n'en a plus dès qu'on s'est oublié un instant... Joséphine, il y a longtemps que je vous vois ici... Vous

êtes la filleule de ma tante ; et comme telle, je dois vous porter intérêt... Que mes avis, que mes conseils vous préservent d'un tel malheur... Vous avez un mari qui est un honnête homme, qui vous aime ;... vous avez été heureuse avec lui, vous le serez encore dès que vous le voudrez... Me le promettez-vous... ? Et à cette condition, je déchire cette lettre,... (elle déchire la lettre) et je lui dirai que vous êtes, ce que je désire que vous soyez... et ce que vous êtes en effet, n'est-il pas vrai ? une honnête femme.

JOSÉPHINE.

Oui, madame, oui, je vous le jure... (Pleurant.) J'aurai bien de la peine ; mais c'est égal,... je suivrai vos conseils. (En hésitant.) Que disait-il dans cette lettre ?

LÉONIÈ.

Il demandait à vous voir,... et vous indiquait un rendez-vous.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon !

LÉONIE.

Il faut le refuser et l'éviter, s'il s'offrait à vos yeux.

JOSÉPHINE.

Oui, madame... Il m'est plus aisé de ne pas le voir, que de le voir malheureux.

LÉONIE.

C'est bien... Ayez confiance en moi,... dites-moi tout,... et je ne vous abandonnerai pas.

JOSÉPHINE.

Air du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Quand j'pens' qu'en ce moment, hélas !
Il est déjà p'l-être à m'attendre !
Mais c'est égal, je n'irai pas ;
A vos avis je veux me rendre.
(Pleurant.)
Pendant longtemps j'en pleurerai,
J'ai bien du chagrin.

LÉONIE.

Je le pense.

JOSÉPHINE.

Mais c'est à vous que je l'devrai,
Comptez sur ma reconnaissance.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LÉONIE, seule.

Pauvre enfant ! que je m'estimerai heureuse si je puis la sauver ! (Elle s'assied à gauche, reste plongée dans ses réflexions et le coude appuyé sur la table ; ses regards tombent sur les lettres qu'elle y a laissées.) Achevons... (Elle en ouvre une.) Du comte de Lémos, de mon père... (Elle porte la lettre à ses lèvres. Lisant.) « Mon enfant chéri, ma fille, voilà bien « longtemps que je ne vous ai écrit ; mais si enfin je puis le faire, « si j'existe encore, je le dois au plus noble, au plus généreux des « hommes, à celui que je vous ai donné pour mari. Vous avez su « ma disgrâce et mon rappel en Espagne : mais ce que vous « ignorez, c'est que, quelque temps après mon retour, arrêté « comme ancien membre des Cortès, j'ai été dépouillé de mes « biens et condamné à une peine infamante...... » (S'interrompant.) Grand Dieu !... (Continuant.) « L'arrêt était porté ; et avant que « vous puissiez l'apprendre, mon gendre accourt à Madrid... Il « voit l'ambassadeur, nos ministres, tout est inutile. Alors, à « force d'or, d'adresse et de courage, il parvient à me faire éva- « der, et me conduit sur une terre étrangère, où il a partagé « mon exil, et tous mes maux, jusqu'au jour de la justice, qui « est enfin arrivé... On me rappelle, on me rend mes biens ;... mais « à mon âge, à soixante-dix ans, je ne puis jamais espérer « m'acquitter envers Ernest... C'est vous, mon enfant, que je « charge de ce soin,... c'est vous seule qui pouvez payer mes det- « tes... Songez que si jamais vous lui causiez le moindre chagrin, « j'en mourrais, ma fille. » (Elle retombe la tête appuyée dans les mains.) O mon Dieu !

SCÈNE VIII.

BALTHASAR, LÉONIE, assise.

LÉONIE.

Qui vient là me déranger ?... C'est Balthasar.

BALTHASAR.

Me voici, madame la comtesse ;... je me rends à vos ordres.

LÉONIE.

A merveille ! (Avec embarras.) Eh bien !... eh bien, Balthasar !

voulez-vous donc me forcer à user de rigueur envers vous ?... Vous savez cependant tout ce que jusqu'ici je vous ai montré de bontés et de ménagement.

BALTHASAR, froidement.

Je le sais... Mais puisque madame votre tante veut absolument que vous me chassiez...

LÉONIE, doucement.

Ai-je dit cela ? y ai-je consenti ?... Non pas que vous ne l'ayez mérité, peut-être.

BARTHASAR, avec colère.

Moi !...

LÉONIE, vivement, et avec crainte.

Ma tante du moins le croit... mais moi je n'ai point oublié que mon mari,... qu'Ernest vous chérissait,... que vous l'avez élevé... Et si je fais preuve encore aujourd'hui d'une trop longue indulgence,... c'est par égard pour lui.

BALTHASAR.

Je l'en remercie, madame,... c'est cela de plus que je devrai à mon maître.

LÉONIE.

Et à moi, Balthasar, ne croyez-vous rien me devoir ?

BALTHASAR.

Si, madame;... et pendant longtemps j'en ai été bien reconnaissant.

LÉONIE.

Et pourquoi, depuis quelque temps, avez-vous changé ? Pourquoi n'avez-vous plus pour ma tante et pour moi les égards que nous avons droit d'attendre ?

BALTHASAR.

Si c'est ainsi, c'est malgré moi,... c'est sans le vouloir... Il est possible que je me sois trompé,... que j'aie tort... Je le voudrais,... et au prix de tout mon sang...

LÉONIE, se levant, et reprenant confiance.

Je ne vous comprends pas, Balthasar... Voyons, expliquez-vous sans crainte. Qu'y a-t-il ?

BALTHASAR.

Il y a, madame, que je chéris mon maître par-dessus tout;... que son père et lui nous ont comblés de bienfaits;... que moi et les miens nous sommes habitués à lui et à ce château, comme si nous en dépendions;... nous sommes presque de sa famille :... et nous

dévouer pour lui n'est pas même un mérite, ni un devoir,... c'est notre vie, notre existence.

LÉONIE.

Je le sais... Eh bien ?

BALTHASAR.

Eh bien !.... Quand il est parti, quelques jours après son mariage, il m'a dit : « Balthasar,... une affaire malheureuse, dont je ne puis parler à ma femme, car cela lui ferait trop de peine, m'oblige à m'éloigner... Je ne sais combien de temps je serai absent, ni même s'il me sera possible de vous donner exactement de mes nouvelles ;... mais je te laisse ici, je suis tranquille... Tu veilleras sur elle,... c'est ce que j'ai de plus cher... »

LÉONIE, avec émotion.

Il a dit cela !

BALTHASAR.

Oui ; et moi je lui ai répondu : « Mon maître, partez... Comptez sur votre vieux serviteur, je réponds de tout. »

LÉONIE.

Et tu as tenu parole ;... car lorsque le feu prit à l'aile droite du château...

BALTHASAR.

Ah ! ce n'est pas de cela que je voulais parler ;... ce n'est pas ainsi que j'aurais dû veiller...

LÉONIE.

Que voulez-vous dire ?

BALTHASAR.

Que souvent il y avait de certaines personnes, certaines sociétés... Votre tante le trouvait bon, il n'y avait rien à dire... Non pas qu'on veuille faire mal...

LÉONIE.

Eh bien ?

BALTHASAR.

Mais la jeunesse... l'étourderie... On se laisse entraîner plus loin qu'on ne croit... Et s'il n'avait dépendu que de moi, on aurait congédié tout ce monde.

LÉONIE.

Des parents, des amis de mon mari,... pas d'autres ;... et je ne sais, Balthasar, ce que vous voulez dire... Achevez,... car je n'ai jamais entendu que personne m'ait blâmée,... que personne ait cru apercevoir...

BALTHASAR.

Non, personne, grâce au ciel!... Mais moi,... moi seul, qui toujours sur pied, et le jour et la nuit,... ai cru voir...! Oui, je suis bien vieux,... mes yeux sont bien faibles,... (la regardant en face) mais, par malheur, ils ne me trompent pas,... et j'ai vu...

LÉONIE.

Qui donc? C'est trop souffrir... Parlez, je le veux, je l'exige...

BALTHASAR, avec un accent terrible.

Vous me le demandez!... à moi?

LÉONIE, effrayée.

Non, non,... (se remettant sur-le-champ) car voici ma tante... Sans cela, Balthasar, je saurais ce que signifie un discours aussi étrange... et auquel je ne puis rien comprendre.

BALTHASAR.

Fasse le ciel que vous disiez vrai?

SCÈNE IX.

BALTHASAR, MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment! cet homme est encore ici?... Je croyais, ma nièce, que vous n'aviez à lui parler que pour le congédier.

LÉONIE.

Sans doute; mais, d'après l'entretien que nous venons d'avoir... Il promet à l'avenir plus de respect... plus de déférence pour vous... (Regardant Balthasar.) N'est-ce pas? (Signe d'approbation de Balthasar.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est trop tard... Et si maintenant j'exige son renvoi,... ce n'est plus dans mon intérêt, mais dans le vôtre.

LÉONIE.

Comment cela?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il s'est vanté de rester ici malgré vous.

LÉONIE.

Est-il possible?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est à moi qu'il l'a dit... Il prétend que vous ne pouvez pas,... que vous n'osez pas le mettre dehors... Et, en conscience, si vous hésitez encore, je vais croire qu'il a raison.

LÉONIE, avec embarras.

Ma tante... (Passant entre madame Darmentières et Balthasar.) Puisque vous m'y forcez,... Balthasar,... vous sentez vous-même que vous ne pouvez plus rester ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien heureux !

BALTHASAR, étonné.

Comment ! vous me renvoyez ?

LÉONIE.

C'est vous qui l'avez voulu.

BALTHASAR, avec douleur.

Ce n'est pas possible,... vous n'y pensez pas.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle audace !

BALTHASAR.

Je dis seulement que cela fera trop de peine à mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il ose encore hésiter.

LÉONIE, avec émotion.

Il suffit... Sortez.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et à l'instant même,... car je savais bien, moi,... que je l'emporterais.

BALTHASAR.

Oui, je sortirai,... puisque mon seul appui, mon seul protecteur, n'y est plus,... mais il reviendra peut-être,... et alors, s'il demande pourquoi on a chassé son fidèle serviteur,... s'il le demande...

MADAME DARMENTIÈRES.

Air : Téméraire (de la Chambre à coucher).

Téméraire,
Sortez !
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous !
Redoutez mon courroux.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
Et l'on verra... Mais, taisons-nous.

Ensemble.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,

C'est à vous,
C'est à vous,
De craindre son courroux.

(Il sort.)

LÉONIE.

Que faire ?
Calmez,
Calmez
Votre colère.
Sortez, éloignez-vous !
Redoutez son courroux.

MADAME DARMENTIÈRES.

Téméraire,
Sortez !
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous !
Redoutez mon courroux.

LÉONIE, s'asseyant sur le fauteuil, à droite.

Ah ! je me soutiens à peine.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bon ;... c'est ainsi qu'il faut agir... Eh bien ! te voilà tout émue, pour avoir montré un peu de caractère !...

LÉONIE.

Moi !... non, ma tante... Ce n'est rien,... cela se passera...

SCÈNE X.

LÉONIE, assise ; MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX.

GRINCHEUX, entrant mystérieusement par la gauche, et parlant à madame Darmentières.

Madame !

MADAME DARMENTIÈRES.

Qu'est-ce donc, Grincheux ?

GRINCHEUX, à demi-voix.

Un homme à cheval vient d'arriver,... un inconnu, qui est ici à côté, et qui demande à vous parler, d'abord à vous.

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu ! si c'était...

GRINCHEUX.

Justement... je crois que c'est cela.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

Comment la renvoyer ? Ma chère nièce...

LÉONIE, regardant madame Darmentières et Grincheux.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? Pourquoi cette figure contrainte? (Elle se lève.) Il me semble qu'on ne m'aborde plus maintenant qu'avec un air de mystère.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est qu'il y en a aussi... (A part.) Livrons-lui la moitié de mon secret pour garder l'autre. (Haut.) Vois-tu, ma chère amie, nous avons besoin que tu nous laisses... et que tu ne te doutes de rien.

LÉONIE.

Et pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Parce que nous te ménageons une surprise,... une fête.

LÉONIE.

Une fête!... à moi?... en ce moment!... (A part.) Elle arrive bien.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh oui! c'est ton jour de naissance... Je te l'apprends,... ce qui ne t'empêchera pas d'être surprise.

LÉONIE, affectant de sourire.

Non, sans doute... Merci, ma bonne tante,... merci...

(Elle va pour sortir.)

GRINCHEUX, s'approchant de Léonie.

Eh bien, madame la comtesse! cette lettre de ma femme?...

LÉONIE.

Ah! j'oubliais de t'en parler. Ne crains rien;... c'est une dame de mes amies qui lui écrivait pour une robe nouvelle.

GRINCHEUX.

Vraiment!... j'en étais sûr... Et dès que madame m'en répond...

LÉONIE.

Certainement.

MADAME DARMENTIÈRES.

Allons donc, ma nièce, allons donc.

LÉONIE.

M'y voilà, ma tante.

Air : O plaisir, ô vengeance! (Finale du deuxième acte de Fra Diavolo).

Ensemble.

LÉONIE, à part.

Quel tourment! une fête
Quand je tremble d'effroi!

(Haut.)
Oui, oui, je serai prête,
On peut compter sur moi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête;
Allons, promets-le moi :
Ou sinon, cette fête
Commencera sans toi.

GRINCHEUX, à part.

Ah ! pour moi quelle fête !
Ma femme est dign' de moi,
Et je puis sur ma tête
Répondre de sa foi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Du secret, et surtout un soin particulier
Dans la mise.

LÉONIE.

Pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je veux de l'élégance :
J'ai du monde et beaucoup que j'ai dû convier,
Pour célébrer le jour de ta naissance.

LÉONIE.

Loin de fêter ce jour, puisse-t-on l'oublier !

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête, etc.

LÉONIE.

Quel tourment ! une fête, etc.

GRINCHEUX.

Ah ! pour moi quelle fête ! etc.
(Léonie entre dans la chambre à droite.)

MADAME DARMENTIÈRES, qui a suivi Léonie jusqu'à la porte.

Elle est rentrée chez elle. (A Grincheux.) Dis à ce monsieur de paraître.

GRINCHEUX.

Oh ! il n'est pas loin... (Il va à la porte à gauche.) Entrez,... entrez...

SCÈNE XI.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest, qui entre.

C'est lui !... c'est mon neveu !

ERNEST.

Ma chère tante !

MADAME DARMENTIÈRES.

Ne faites pas de bruit... Grincheux, laissez-nous, et veillez à ce que personne ne puisse nous surprendre.

(Grincheux sort.)

ERNEST, regardant autour de lui d'un air étonné.

Et pourquoi donc tous ces mystères; ne suis-je pas chez moi? Il m'a fallu d'abord faire antichambre dans mon salon, pendant un quart d'heure;... et maintenant je ne peux pas vous aimer tout haut, ni vous dire que je suis enchanté de vous voir?

MADAME DARMENTIÈRES.

Si vraiment.

ERNEST.

Et ma chère Léonie,... ma femme, où est-elle?

MADAME DARMENTIÈRES.

Silence!... C'est pour elle surtout qu'il faut vous taire;... elle ne se doute de rien,... et nous lui ménageons une surprise.

ERNEST.

Vraiment,... je reconnais là, ma chère tante, votre tournure d'esprit romanesque... Les événements ordinaires et habituels vous désespèrent;... et vous aimez mieux, je crois, une catastrophe à effet, qu'un bonheur tranquille et bourgeois... Je ne suis pas comme vous;... et je tiens à embrasser ma femme, sans façons, et le plus tôt possible.

MADAME DARMENTIÈRES.

Attendez seulement quelques instants.

ERNEST.

Je préférerais que ce fût tout de suite... Car enfin, c'est du temps perdu... Et il y a si longtemps que je ne l'ai vue... L'avoir quittée après un mois de mariage!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est terrible.

ERNEST.

Et je l'aime tant!... je n'ai jamais aimé qu'elle;... c'est ma seule inclination; et quand on trouve sa sœur, son amie, sa maîtresse, tout réuni dans sa femme...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est heureux,... et c'est rare.

ERNEST.

Eh bien! vous qui aimez l'extraordinaire, en voilà;... vous devez être enchantée... Eh mais!... où est donc Balthasar? com-

ment ne l'ai-je pas encore vu? (Avec crainte.) Il existe encore, n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement.

ERNEST.

Il est si vieux que quand je le quitte, j'ai toujours peur de ne plus le retrouver.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est absent... on vous dira pourquoi.

ERNEST.

Absent?... Tant pis; car dans ce moment même...

Air du vaudeville du Premier prix.

Vous le dirai-je en confidence?
Quelque chose me manque ici,
C'est la figure et la présence
De ce vieil et fidèle ami.
Oui, depuis que je suis au monde,
Et qu'en ce château je le voi,
Quand je ne l'entends pas qui gronde,
Je ne crois pas être chez moi.

Mais parlez-moi de Léonie, de ma femme. Elle doit être bien jolie,... n'est-ce pas?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais oui;... c'est ce que chacun dit.

ERNEST.

Heureusement, ma chère tante, que vous étiez là, et qu'en duègne sévère vous défendiez le trésor que je vous avais confié.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comme je me serais défendue moi-même.

ERNEST.

Je n'en doute point.

MADAME DARMENTIÈRES.

D'abord, et pour l'étourdir sur votre absence, je lui ai conseillé de se distraire, de voir le monde.

ERNEST.

Vous avez bien fait... Que le bonheur, que le plaisir puissent toujours l'environner!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Les sociétés de Bordeaux ont été très-brillantes cet hiver, et Léonie y a eu un succès étonnant! Vive, légère, étourdie, elle

était charmante... Tout le monde l'adorait;... ce qui me faisait un plaisir... Mais cela n'a pas duré;... sa tristesse l'a reprise;... elle n'a plus voulu voir personne,... elle ne pensait qu'à vous, ne s'occupait que de vous... Et depuis six mois elle est réellement malheureuse, et surtout très-souffrante.

ERNEST.

Que dites-vous?... elle est souffrante! Alors, c'est décidé, je n'accepte point.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quoi donc?

ERNEST.

Tout entier au plaisir de vous voir, je ne vous ai pas parlé des honneurs qui, chemin faisant, me sont arrivés : on me propose un poste important,... une ambassade.

MADAME DARMENTIÈRES.

Je suis enchantée, ravie, transportée.

ERNEST.

Ce n'est pas la peine; car je refuserai... Ma femme!... ma pauvre femme est souffrante, et je la quitterais! Songez donc que c'est ma vie, mon bonheur,... que je mourrais si je la perdais... Non, non, plus rien qui m'éloigne d'elle. Je vivrai ici désormais en bon propriétaire et en mari... Il me semble, autant qu'il m'en souvient, que c'est un état fort agréable... Aussi, ma tante, c'est fini : le quart d'heure est expiré,... je ne peux plus attendre.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire,... apprenez donc que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de votre femme.

ERNEST.

Attendèz donc,... c'est, ma foi, vrai!... et le jour de mon arrivée! est-ce heureux!

MADAME DARMENTIÈRES.

Je le crois bien... J'ai invité tout ce qu'il y a de mieux dans le département... Entendez-vous?... Voici déjà les voitures qui entrent dans la cour.

Air : A soixante ans.

Ils vont offrir à Léonie
Leurs compliments et leurs vœux empressés.
Pour mon bouquet, sûre d'être obéie,
Moi, je dirai : Mon neveu, paraissez.

Quels cris de joie à l'instant sont poussés!
On vous entoure... ils sont tous en délire,
Et votre femme en vos bras.

ERNEST.

Ah! bravo!

MADAME DARMENTIÈRES.

Coup de théâtre, étonnement, tableau!.

ERNEST, riant.

La toile tombe.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et chacun se retire.

ERNEST.

Ce moment-là doit être le plus beau.

MADAME DARMENTIÈRES.

La toile tombe, et chacun se retire.

ERNEST.

Pour un époux c'est l'instant le plus beau.

SCÈNE XII.

GRINCHEUX, MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST.

GRINCHEUX.

Madame, madame, voilà déjà une vingtaine de personnes d'arrivées... Qu'est-ce qu'il faut faire?

MADAME DARMENTIÈRES.

Laissez-les venir... Vous, mon cher neveu, entrez dans ce petit salon; vous paraitrez quand je vous le dirai.

ERNEST.

C'est convenu.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest.

Du silence. (A Grincheux.) De la discrétion... Ah! que je suis heureuse!

ERNEST, en s'en allant.

Je le crois bien... Voilà une surprie qui la fera mourir de joie.

(Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX,

CHOEUR DE PARENTS ET AMIS.

CHOEUR.

Fragment du Finale du premier acte de Fra Diavolo.

Sa fête, sa fête,
Est la nôtre à tous.

La fête, la fête
Qu'ici l'on souhaite
En est une aussi pour nous.

LÉONIE, entrant, aux personnes qui l'entourent.

Merci, mes bons amis.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est moi qui les ai réunis.

LÉONIE.

Ah! c'est trop de bonté.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

De surprise et d'ivresse
Que son cœur est ému!
Ah! ce prix était dû
A la sagesse,
A la vertu.

Ensemble.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse.
Il faut, pour comble de malheur,
Sourire à leurs chants d'allégresse
Lorsque le deuil est dans mon cœur.

MADAME DARMENTIÈRES, JOSÉPHINE, GRINCHEUX.

Près de vous l'amitié s'empresse.
Croyez aux vœux de notre cœur;
Pour nous quel moment d'allégresse!
Quel jour de fête et de bonheur!

GRINCHEUX, s'avançant et offrant un bouquet.

Recevez ce bouquet, gag' d'amour et de zèle...

JOSÉPHINE, s'avançant aussi, et offrant le sien.

Recevez ce bouquet, c'est l'hommage de celle
Qui, vous prenant toujours pour guide et pour modèle...

LÉONIE, lui prenant la main.

C'est assez, mes amis.

Ensemble.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse, etc.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Près de vous l'amitié s'empresse, etc.

(Ils offrent tous des bouquets à Léonie.)

MADAME DARMENTIÈRES, passant au milieu du théâtre.

Maintenant, que chacun m'écoute.

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, sans doute,
Je dois offrir mon bouquet;... c'est l'instant.
(Bas, à Grincheux.)
Dis-lui qu'il peut sortir, c'est l'instant de paraitre.

(Grincheux entre dans le cabinet, et madame Darmentières s'approche de Léonie.)

LÉONIE.

Quoi ! vous aussi, ma tante, un bouquet? Ah ! donnez !

GRINCHEUX et LE CHOEUR, à part.

Venez, venez.

LÉONIE, à madame Darmentières.

Eh bien, où donc est-il?

TOUS.

Venez.

MADAME DARMENTIÈRES conduit Léonie vers le groupe à gauche, qui s'entr'ouvre, et laisse voir Ernest.

Il est ici,
Et le voici.

(Léonie l'aperçoit, pousse un cri, recule, et va tomber évanouie entre les bras de sa tante et des dames, qui lui prodiguent leurs secours. Ernest est à genoux.)

Ensemble.

ERNEST.

Eh quoi! c'est moi, quoi! c'est ma vue
Qui la prive, hélas! de ses sens!
(A madame Darmentières, avec colère.)
Votre imprudence l'a perdue,
Et c'est à vous que je m'en prends.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma surprise l'a trop émue.
Oui,... c'est ma faute, je le sens;
Mon imprudence l'a perdue.
Tâchons de lui rendre ses sens.

GRINCHEUX, JOSÉPHINE et LE CHOEUR.

Quoi! c'est son époux, et sa vue
Vient de la priver de ses sens!
Souvent une joie imprévue
Peut causer de tels accidents.

(On emporte Léonie sans connaissance. Ernest, Joséphine, Grincheux la suivent, et sortent en désordre.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon, ou boudoir, attenant à la chambre à coucher de Léonie. Deux portes latérales : la porte à droite de l'acteur est la porte d'entrée ; l'autre, celle de l'appartement de Léonie. Sur le devant du théâtre, à gauche, un canapé et deux fauteuils ; à droite, une petite table, sur laquelle se trouve une écritoire avec plumes, papier, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, debout près de la porte à gauche.

Je n'ose entrer dans la chambre de madame :... elle était hier soir si malade,... et il est si grand matin... Pourtant, je crois avoir entendu sonner... Allons, du courage. (Elle frappe doucement.) La porte s'ouvre.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien, monsieur, quelles nouvelles ?

ERNEST.

Ce ne sera rien, je l'espère, mon enfant... Cet évanouissement nous avait d'abord effrayés.... Il a duré si longtemps !... et elle n'en est sortie qu'avec une fièvre terrible, qui, pendant quelques instants même, a été accompagnée de délire... Mais heureusement elle est mieux ;... elle est tout à fait calme.... Son état ne demande que du repos et des ménagements.

JOSÉPHINE.

Quel bonheur !

ERNEST.

Pourvu que ma tante ne s'avise pas encore de nous préparer quelque surprise !

JOSÉPHINE.

La pauvre femme est désolée.

ERNEST.

Je le crois bien ;... cela lui a fait mal aussi... Mais c'est égal, cela ne la corrigera pas : il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

JOSÉPHINE.

Elle a cru bien faire.

ERNEST.

Tu as raison! et c'est moi qui suis le plus coupable, puisque j'ai eu la faiblesse de me prêter à ses idées... Enfin dis-lui que ma femme a déjà demandé à la voir, et que si elle veut se résigner à ne produire aucun effet, à agir et à parler, en un mot, comme une personne naturelle, elle peut venir après le déjeuner passer ici la matinée.

JOSÉPHINE.

Près du lit de madame?

ERNEST.

Non... Léonie se lèvera; elle l'a demandé, et le docteur y consent... Le soleil est superbe, et l'air lui fera du bien.

JOSÉPHINE, apercevant Léonie, qui sort de sa chambre.

Ah! la voici!

(Elle court à elle, la soutient, et la conduit au canapé, sur lequel elle la fait asseoir. Ernest est à gauche, Joséphine à sa droite.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LÉONIE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien, madame, comment vous trouvez-vous?

LÉONIE.

Bien faible encore,... la tête surtout... Cela se passera.

ERNEST.

J'espère bien que ce soir il n'y paraîtra plus.

LÉONIE.

Je le crois aussi... Pourquoi alors le docteur est-il revenu? Il sort de ma chambre, et demande à vous parler... Est-ce qu'il me croit plus mal?

ERNEST.

Non certainement... Mais hier, tout effrayé, et sans motif, de l'état où je vous voyais, je l'avais prié de venir de grand matin avec quelques-uns de ses confrères, l'élite de la faculté de Bordeaux.

LÉONIE.

Comment?

ERNEST.

Oui, mon amie; vous étiez menacée d'une consultation!..

Quatre médecins!... Vous en serez quitte pour la peur, et ces messieurs pour un déjeuner que je vais leur offrir.

LÉONIE.

Air du Piége.

Vous allez donc en faire les honneurs?

ERNEST.

Non, de ce soin je vais charger ma tante.

JOSÉPHINE.

Tenir tête à quatre docteurs!

ERNEST, qui est passé derrière le canapé, et s'appuie sur le dossier, en regardant Léonie.

Oui, certe, elle en sera contente.
Tous les effets tragiques et soudains
Lui plaisent fort; c'est sa folie,
C'est son bonheur;.. et quatre médecins
C'est presque de la tragédie.

(Il fait un pas pour sortir, puis, revenant auprès de Léonie.)

Adieu, amie... Soyez tranquille!... Je reviens dans l'instant... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LÉONIE.

JOSÉPHINE, regardant sortir Ernest.

Il est gentil, monsieur le comte!... Et pour moi, madame, je serais presque de l'avis de Balthasar.

LÉONIE, effrayée.

Balthasar! O ciel! Est-ce qu'il est ici?

JOSÉPHINE.

Eh, mon Dieu!... qu'avez vous? quel trouble! quelle agitation!... madame, calmez-vous.

LÉONIE, revenant à elle.

Je suis calme; qu'est-ce que tu disais?

JOSÉPHINE.

Qu'il est impossible de ne pas adorer monsieur le comte... Il est si bon, si attentif;... ne s'occupant jamais que de vous... Si vous aviez vu hier quels soins il vous prodiguait!...

LÉONIE.

Vraiment?

JOSÉPHINE.

Il ne s'en est rapporté à personne qu'à lui-même. Personne n'est entré dans votre chambre que lui.

LÉONIE.

En effet,... ce matin quand j'ai sonné... il était là, le premier.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien, il ne s'était pas couché... Il a veillé toute la nuit.

LÉONIE.

Pour moi ?...

JOSÉPHINE.

Et il paraît que vous avez été bien mal.

LÉONIE.

Que me dis-tu ?

JOSÉPHINE.

Un ou deux accès de fièvre chaude,... rien que cela;... et parfois un délire effrayant.

LÉONIE.

Et dans ce moment-là, qui était près de moi ?

JOSÉPHINE.

Lui, madame, lui seul.

LÉONIE, à part, avec crainte.

O mon Dieu !

JOSÉPHINE.

Voilà un mari qu'il est aisé d'aimer;... et je conçois que madame n'y ait pas eu de peine... Mais moi...

LÉONIE.

Que dites-vous ?

JOSÉPHINE.

Depuis que vous m'avez parlé, madame, depuis hier, j'y fais mon possible;... et Dieu me fera la grâce d'en venir à bout... Mais je suis bien malheureuse.

LÉONIE.

Et pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Théophile est encore ici,... au château;... il y est venu sous prétexte d'apporter des étoffes, et de régler les derniers mémoires... Je l'évite tant que je peux; mais il me suit partout : si bien que Grincheux l'a remarqué, et que cela lui redonne des idées; car ces maris, cela voit tout.

LÉONIE, avec impatience.

Après... Dépêchons-nous, je vous prie.

JOSÉPHINE.

Quand je dis que cela voit tout;... il n'a pas vu une lettre qu'on avait glissée, en passant, dans la poche de mon tablier, et dans cette lettre...

LÉONIE.

Eh bien?

JOSÉPHINE.

Il demande une réponse dans le creux du tilleul;... et dit que si je continue à l'éviter, à ne plus lui parler, il fera un coup de désespoir...

LÉONIE.

Il se tuera?

JOSÉPHINE.

Pire encore,... il se mariera... Il épousera quelqu'un qu'on lui propose.

LÉONIE.

Eh bien, Joséphine! loin de l'en détourner,... il faut l'y engager.

JOSÉPHINE.

Je ne pourrai jamais.

LÉONIE.

Est-ce que vous ne l'aimez pas pour son bonheur?

JOSÉPHINE.

Si, madame... Mais il ne pensera plus à moi, il me détestera.

LÉONIE.

Au contraire, il vous en estimera davantage : et désormais il lui serait impossible de vous oublier.

JOSÉPHINE, vivement.

Ah! j'écrirai, madame, j'écrirai, je vous le promets; et sur-le-champ... Voici monsieur le comte qui vient.

(Léonie s'assied sur le canapé.)

SCÈNE V.

ERNEST, JOSÉPHINE, LÉONIE, assise.

ERNEST, entrant.

Nos docteurs sont à table, et je suis tranquille sur eux. (A Joséphine.) Ils ont seulement prescrit quelques gouttes d'une potion qu'il faudra porter dans sa chambre.

JOSÉPHINE.

Oui, monsieur.

ERNEST.

Car ils prétendent que le danger est passé, mais que, dans l'état de faiblesse où elle est, la moindre émotion pourrait rappeler la fièvre, et ce délire qui m'avait si fort effrayé.

JOSÉPHINE.

Quoi!... la moindre émotion?

ERNEST.

Il ne faut désormais que du calme et du repos.

(Joséphine sort.)

LÉONIE, avec inquiétude.

Qu'est-ce?

ERNEST, allant à elle, et s'asseyant à sa droite sur le canapé.

Rien... Nous n'avons plus besoin de la faculté, et j'en suis enchanté... J'étais jaloux même de leurs soins; c'est moi que cela regarde;... c'est à moi seul de veiller sur ce que j'ai de plus cher.

LÉONIE.

Ah! combien vos bontés me confondent!

ERNEST.

Y penses-tu? n'est-ce pas mon devoir et mon bonheur?... Cette nuit même, malgré l'inquiétude que j'éprouvais, si tu savais combien j'étais heureux de veiller près de toi,...: de sentir ta main dans la mienne,... de m'enivrer de ta vue!... de contempler ces traits si doux encore, quoique altérés par la souffrance;... et plusieurs fois,... oui, je m'en souviens,... tu as parlé.

LÉONIE.

O ciel!

ERNEST.

Des phrases,... des mots entrecoupés;... je n'ai pu rien distinguer.

LÉONIE, respirant avec joie.

Ah!

ERNEST.

Mais j'ai entendu mon nom qui errait sur tes lèvres... Ernest... Ernest... Tu m'appelais;... et j'étais près de toi... comme dans ce moment...

LÉONIE.

Ah! pourquoi m'as-tu jamais quittée!

ERNEST.

Il le fallait... N'est-ce pas ton père qui, autrefois, dans ces temps de trouble, a recueilli ma famille?... N'est-ce pas lui qui

m'a élevé?... qui t'a donnée à moi?... Aussi, j'avais juré de tout immoler à son bonheur et au tien... Mais si tu savais combien étaient longues les heures de l'absence!... Vingt fois, si un devoir sacré, si le salut de mon père ne m'eût retenu, je serais parti; je serais arrivé à l'improviste;... je t'aurais dit : « Ma femme, me « voilà! je ne puis vivre sans toi. »

Air de : Les Maris ont tort.

A mon bonheur je n'ose croire;
Le ciel m'a permis d'obtenir
Quelques honneurs et quelque gloire
Qu'avec mon nom j'ai pu t'offrir.
Il m'a donné de la richesse
Pour embellir tous tes instants,
Et, mieux encor, de la jeunesse
Afin de t'aimer plus longtemps.

Mais voyons, mon amie, rendez-moi un peu compte de tout ce qui est arrivé en mon absence... Comment ta vie s'est-elle passée?... as-tu été contente de nos amis, de nos gens,... des embellissements qu'on a faits en ce château?... Balthasar n'est pas ici?...

LÉONIE, troublée.

Balthasar!...

ERNEST.

J'ignore pourquoi,... car c'est à lui que j'avais donné mes ordres;... et ordinairement il est là pour me rendre compte.

LÉONIE, dont le trouble augmente.

Lui!... vous rendre compte!...

ERNEST, lui prenant la main.

Eh mais! qu'as-tu donc?

LÉONIE.

Rien.

ERNEST.

Si,... tu as plus d'agitation.

LÉONIE.

Non... vraiment.

ERNEST, continuant toujours, et lui tenant la main.

On m'a dit qu'il était parti depuis hier;... le moment est bien choisi... Mais il ne peut être qu'à la ferme,... et je l'ai envoyé chercher...

LÉONIE, avec agitation.

Il va venir?...

ERNEST.

Ce matin, probablement... Eh mais !... ta main est brûlante ;... est-ce que la fièvre reprend ?...

LÉONIE, avec égarement, et retirant sa main brusquement.

Non, non... Je suis bien...

ERNEST, se levant.

Eh, mon Dieu !.... cela m'inquiète. (Il appelle.) Joséphine !... (Courant à la fenêtre.) Les voitures ne sont plus dans la cour... nos docteurs sont repartis... ah ! ce qu'ils ont ordonné... si on l'avait apporté...

(Il entre dans la chambre de Léonie.)

LÉONIE, seule.

Que je souffre !... mon Dieu ! que je souffre !... Ma tête est en feu ! Où suis-je ?... (Écoutant.) J'entends marcher ;... on vient,... on vient...

ERNEST, entrant.

Ils n'ont rien apporté ;... n'importe... (Apercevant Léonie, qui se lève et marche.) Ah ! quelle agitation !... quel trouble effrayant ! Léonie !...

LÉONIE, avec égarement.

Taisez-vous !... N'entendez-vous pas ?... Il monte... Le voilà...

ERNEST.

Et qui donc ?

LÉONIE.

Balthasar !... devant moi ! oh ! que j'ai peur ! J'ai beau baisser mon front,... il me voit toujours,... n'est-ce pas ? (Se jetant dans les bras d'Ernest.) Qui que vous soyez, par grâce,... par pitié,... cachez-moi ;... qu'il ne puisse pas m'apercevoir ;... il dirait :... « La voilà !... « elle est coupable ! »

ERNEST.

Léonie !... quelle idée !... quel mensonge !

LÉONIE.

Non,... non,... l'on ne ment point avec des cheveux blancs... Il a dit vrai.

ERNEST.

Quel délire vous égare !... songez à vous-même,... songez à votre père.

LÉONIE.

Mon père !... mon père !... ah ! viens, emmène-moi... Éloignons-nous !... C'est ce jeune homme,... ce parent d'Ernest.

ERNEST.

Un parent à moi !... eh ! qui donc ?

LÉONIE.

Ne le vois-tu pas ?... il vient d'entrer dans le salon ;... il part dans huit jours pour l'armée... et ma tante a voulu qu'il restât ce temps-là au château... Moi, je ne voulais pas ;... je ne devais pas le souffrir, car il m'a dit qu'il m'aimait... Moi, je n'aime qu'Ernest... Il pleure,... il se désespère... Pour le consoler j'ai laissé tomber mon bouquet, qu'il vient de ramasser... Tiens, vois-tu ?... il l'a porté à ses lèvres, et l'a caché dans son sein... (Avec un soupir.) Heureusement il part demain... Qui vient-là ?... entrer ainsi chez moi... la nuit... par ce balcon !... C'est lui... Ah ! que ma légèreté fut coupable, si elle a pu lui inspirer une pareille audace !... Sortez !... laissez-moi,... laissez-moi !... vous me faites horreur !

ERNEST.

O rage !

LÉONIE.

Je n'aime qu'Ernest... Ernest, viens me défendre... je suis digne de toi... Viens... (Avec désespoir.) Non !... va-t'en... (Tombant à genoux.) O mon Dieu !... ô mon père... pardonnez-moi !

ERNEST.

Tais-toi, malheureuse !... tais-toi !

LÉONIE.

Oui,... oui... il faut se taire... Minuit sonne ;... c'est la veille de Noël... Il est descendu par le balcon, le long des treillages... J'entends un coup de fusil !... on l'aura aperçu dans l'ombre !... C'est Balthasar !... Balthasar,... dont je ne puis éviter le regard... Trembler à sa vue !... rougir devant un valet !... Si je lui demandais grâce... Non,... non,... il ne le voudra pas... Que faut-il faire ?... j'ai voulu me tuer.

ERNEST.

Que dis-tu ?

LÉONIE.

Je n'ai pas osé... j'ai eu peur... Mais si Ernest revient, j'oserai... Et déjà je sens là... Mon Dieu ! m'auriez-vous exaucée ? je me sens mourir.

(Elle tombe sur le canapé, fermant les yeux peu à peu.)

Air : O vierge sainte, en qui j'ai foi (de Fra Diavolo).

O toi, dont j'ai trahi la foi,
Ernest,... Ernest,... pardonne-moi ;
Ernest,... Ernest,... pardonne-moi.

(Sa tête tombe sur ses épaules ; le sommeil la saisit. Ernest s'est assis près de la table à droite, la tête dans les mains, et plongé dans ses réflexions.)

SCÈNE VI.

ERNEST; LÉONIE, endormie; MADAME DARMENTIÈRES, entrant avec JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE, dans le fond.

Que le silence
Guide nos pas;
De la prudence,
Et parlons bas.

MADAME DARMENTIÈRES.

(A Ernest.)

Elle dort... Qu'avez-vous? Ah! votre air m'épouvante.

ERNEST.

Moi!... je n'ai rien, ma chère tante.

Ensemble.

ERNEST.

A qui m'offense
Malheur, hélas!
Que la vengeance
Arme mon bras!

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE.

Faisons silence;
Oui, parlons bas;
Que la prudence
Guide nos pas.

ERNEST, à Joséphine, lui montrant Léonie.

Joséphine, restez près d'elle, ne la quittez pas. (Joséphine se rapproche de Léonie, qui est toujours sur le canapé. Ernest emmène madame Darmentières à droite.) Dites-moi, ma chère tante...

MADAME DARMENTIÈRES.

Tout ce que vous voudrez.. Mais auparavant daignez jeter les yeux sur cette liste.

ERNEST.

Qu'est-ce encore?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je fais part de votre arrivée à nos parents, à nos amis, à ceux qui, en votre absence, ne nous ont point abandonnées... C'est bien le moins.

ERNEST.

Il venait donc ici, en mon absence, beaucoup de monde?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, oui,... la proximité de la ville;... on venait dîner,... et l'on repartait le soir.

ERNEST.

Jamais on ne restait?... Vous auriez pu cependant, de temps en temps, retenir pour quelques jours...

MADAME DARMENTIÈRES.

Cela m'est arrivé une fois,... bien malgré ma nièce, qui s'y opposait,... qui ne le voulait pas;... et je suis enchantée que vous soyez de mon avis,... car, en effet, quand ce sont des personnes de ma famille...

ERNEST.

Ah! c'était de nos parents!

MADAME DARMENTIÈRES.

Édouard de Miremont.

ERNEST.

Édouard!...

MADAME DARMENTIÈRES.

Celui que vous avez fait entrer à Saint-Cyr, et fait nommer sous-lieutenant. (Ernest s'est mis à la table sans rien dire.) Eh bien! que faites-vous donc?

ERNEST, froidement.

Je ne le vois pas sur votre liste,... et je lui écris... pour l'inviter.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y pensez-vous?

ERNEST.

Oui,... j'ai à lui parler.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous ne savez donc pas que le pauvre garçon n'est plus.

ERNEST.

Que dites-vous?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il y a six mois, à peu près,... quelques jours après nous avoir quittées... Il est arrivé à l'armée, et le premier boulet a été pour lui.

ERNEST.

Il est mort!

MADAME DARMENTIÈRES.

Ce qui ne m'étonne pas,... avec une tête comme la sienne.

ERNEST.

Mort!... (A part, laissant tomber sa plume.) Et maintenant, sur qui

me venger?... (Regardant Léonie.) Sur qui?... sur la fille de mon bienfaiteur!... de mon second père!...

JOSÉPHINE.

Monsieur!... madame revient à elle!... elle s'éveille.

LÉONIE.

Ah! que j'ai souffert!... Quel rêve affreux! (Regardant autour d'elle.) Ma tante,... Joséphine,... où donc est-il?

MADAME DARMENTIÈRES.

Toujours avec toi,... il ne t'a point quittée... (A Ernest.) Mon neveu...

LÉONIE.

De grâce, approchez-vous. (Ernest s'avance en silence. Elle lui prend la main, qu'elle porte à ses lèvres.) Je souffre moins... Je me sens mieux quand vous êtes là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; GRINCHEUX.

GRINCHEUX.

Monsieur le comte... (Apercevant Joséphine, à part.) Ah! heureusement, voilà ma femme;... je ne savais où elle était. (Haut.) Monsieur le comte, il y a là quelqu'un que vous avez fait venir, et qui demande à vous parler.

ERNEST.

Et qui donc?

GRINCHEUX.

Mon cousin Balthasar.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, LÉONIE.

Balthasar!

(Léonie, hors d'elle-même, se lève par un mouvement convulsif.)

ERNEST, la retenant par la main.

Que faites-vous?... (A part.) Elle ne pourrait encore supporter sa vue. (Haut, à Grincheux.) Qu'il attende! plus tard, nous le verrons.

GRINCHEUX, sortant.

Oui, monsieur le comte.

(Léonie fait un geste de joie, et retombe sur le canapé.)

ERNEST, la regardant.

Elle renaît... Malheureuse enfant!

Air d'Aristippe.

La voilà pâle, et les yeux vers la terre,
Et de honte près de mourir!
Non;... j'ai promis jadis à son vieux père,
Quand aux autels il vint de nous unir,
De la défendre et de la secourir :
Malgré ses torts, dont tous mes sens s'émeuvent,
Je l'ai juré, je m'en souviens;
Et les serments qu'elle a trahis ne peuvent
M'exempter de tenir les miens.

(S'approchant d'elle avec bonté.) Calmez-vous;... le repos vous est, avant tout, nécessaire...

MADAME DARMENTIÈRES, qui s'est assise près de la table, à droite.

Sans doute, le repos et la distraction... (A Léonie.) Et, si tu le veux, nous allons passer la matinée auprès de toi, à travailler... en causant; n'est-ce pas, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Oui, madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, mon neveu, qui venez de voyager,... j'espère bien que nos matinées et nos soirées vont être bien employées... Je compte sur vous pour les aventures intéressantes. (A Léonie.) Toi, tout ce qu'on te demande est de rester tranquille et de nous écouter.

ERNEST.

Oui,... écoutez.

LÉONIE.

Si c'est vous qui parlez, monsieur, ce me sera bien facile.

JOSÉPHINE.

Ah, quel bonheur! étoutons bien.

GRINCHEUX, rentrant.

Monsieur, il dit qu'il ne veut que vous voir.

ERNEST.

Qui donc?

GRINCHEUX.

Balthasar.

ERNEST.

Impossible... (Après un instant de réflexion.) Si fait... qu'il entre.

GRINCHEUX.

Ce pauvre homme en a tant d'envie, qu'il n'y tient plus... Il est là.

LÉONIE.

La force m'abandonne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; BALTHASAR, entrant les yeux baissés.

BALTHASAR. Il s'approche d'Ernest, et lui baise la main.

Ah! mon maître!

ERNEST.

Tout à l'heure, je vous parlerai.

BALTHASAR.

Ah, monsieur!

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien... Et qu'il se taise.

GRINCHEUX.

Comment donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, Grincheux.

GRINCHEUX.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?

JOSÉPHINE, qui est passée auprès de lui.

Parce que monsieur va vous dire quelque chose de bien intéressant.

GRINCHEUX.

C'est différent.

MADAME DARMENTIÈRES.

Écoutons.

(Léonie est sur le canapé; Ernest sur un fauteuil à côté d'elle, à droite. Madame Darmentières est assise auprès d'Ernest; Joséphine est sur une chaise auprès de Léonie, à gauche de Grincheux, et Balthasar debout, à la droite de madame Darmentières.)

ERNEST, après quelques instants de silence.

Vous saurez que, l'année dernière, je m'étais rendu à Madrid pour tâcher de délivrer le comte de Lémos, mon beau-père, qui était détenu dans les anciennes prisons de l'inquisition... Je ne vous parlerai point ici de toutes mes démarches... de mes tentatives pour le sauver; ce sont toujours des geôliers trompés ou gagnés à prix d'argent... C'est ce qu'on voit partout.

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, mais c'est égal; c'est toujours bien intéressant, surtout quand le prisonnier réussit à s'évader.

ERNEST.

C'est aussi ce qui nous est arrivé... Nous avions même eu le bonheur, grâce à un déguisement, de gagner la frontière; mais nous n'étions pas encore en sûreté, car on prétendait, à tort ou à raison, qu'il y avait des ordres de livrer M. de Lémos partout où on le retrouverait, et injonction de le reconduire en Espagne. Il fallut donc se cacher encore, et, toujours déguisés, traverser le midi de la France, pour aller nous embarquer à la Rochelle... Dans ce trajet, je passai bien près de Bordeaux, et par conséquent bien près d'ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et quand donc?

ERNEST.

Mais il y a à peu près six mois.

JOSÉPHINE.

Voyez-vous cela!

ERNEST.

Être si près de sa femme, et ne pas la voir me semblait bien cruel,... surtout après six mois d'absence. D'un autre côté, ma présence aurait fait événement, et aurait peut-être aidé à découvrir mon beau-père. N'osant pas alors me présenter chez moi en plein jour, j'écrivis un mot à Léonie, qui seule de la maison était prévenue,... et j'arrivai la veille de Noël... à minuit.

LÉONIE, étonnée, et tremblante.

Que dites-vous?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire... et de me laisser parler.

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE.

Sans doute.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma nièce, n'interrompez pas. (A Ernest.) Eh bien, mon neveu?

ERNEST.

Eh bien! je franchis les murs du parc.

BALTHASAR.

Qu'entends-je!

LÉONIE, pâle et tremblante depuis le commencement du récit.

O mon Dieu!

ERNEST.

Et je croyais pouvoir m'en aller de même, sans danger, grâce à la faveur de la nuit, lorsque quelqu'un de la maison, me

voyant descendre le long du treillage, me prit sans doute pour un voleur,... et s'avisa de tirer sur moi un coup de fusil.

LÉONIE, poussant un cri, et cachant sa tête dans ses mains.

Ah!... (Étendant les bras du côté d'Ernest, et presque à genoux.) Monsieur!... Monsieur!...

ERNEST.

Taisez-vous,... je le veux.

BALTHASAR, de l'autre côté.

C'est fait de moi.

GRINCHEUX.

Qu'as-tu donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle aventure? Mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire,... c'est que maintenant je me rappelle parfaitement... C'était au mois de décembre,... la veille de Noël.

ERNEST.

Précisément.

MADAME DARMENTIÈRES.

A telles enseignes, que c'est le lendemain que notre cousin Édouard est parti... (Mouvement de colère d'Ernest.) Une nuit très-sombre,... très-pluvieuse;... et il y avait plus d'une heure que ma nièce m'avait dit bonsoir, et était montée dans son appartement au-dessous du mien, lorsque j'entends tout doucement, tout doucement,... le long du treillage, comme quelqu'un qui montait...

ERNEST, l'interrompant.

C'était moi.

BALTHASAR, confondu.

Ah!... c'était vous!

MADAME DARMENTIÈRES.

Et ce que je ne pouvais comprendre, c'est qu'il me semblait, de temps en temps, entendre la voix d'un homme.

ERNEST, avec colère.

D'un homme!... (Se reprenant.) C'était moi.

BALTHASAR.

Il serait possible!... Et moi!... j'en tremble encore,... moi qui ai tiré sur vous!

ERNEST.

Que dis-tu?

BALTHASAR, venant auprès d'Ernest.

Oui, ce coup de fusil que vous avez entendu,... il venait de moi;...

je vous avais ajusté, de bien loin, il est vrai,... et par bonheur, ma main tremblait... Sans cela... Dans son propre château, et sous les coups de son serviteur,... mon maître, mon pauvre maître...

ERNEST.

Allons, tais-toi. Eh! ne vas-tu pas te désoler? Après tout, ce n'est qu'une erreur.

(Joséphine passe à la droite du théâtre, auprès de Grincheux.)

BALTHASAR.

Oui,... si ce n'était que cela;... si je n'avais pas d'autre crime à me reprocher... Mais il en est un que je ne me pardonnerai jamais... (S'avançant près de Léonie, et se mettant à genoux devant elle.) Madame la comtesse, ma noble et digne maîtresse, je suis un malheureux, un misérable... J'ai osé vous soupçonner... Depuis six mois je vous outrage, je vous accuse!... Trahir un pareil maître,... c'eût été trop mal... Ce n'était pas possible!... Et cependant j'ai pu avoir une pareille pensée!...

LÉONIE, le relevant.

Balthasar!

BALTHASAR.

Vous avez été trop bonne mille fois, car c'est aujourd'hui seulement que vous m'avez puni,... que vous m'avez renvoyé.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien, Balthasar, c'est bien.... Dès que vous reconnaissez vos torts.... Nous oublions tout... Cela dépend maintenant de votre maître, il prononcera.

BALTHASAR.

Monsieur le comte, m'accordez-vous ma grâce?

ERNEST, froidement.

Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; mais je ne pardonnerai jamais un soupçon ou un outrage envers ma femme. Plus tard, je verrai ce que je peux faire pour vous... Mais puisque votre maîtresse vous a renvoyé,... sortez.

BALTHASAR.

Ah! c'est bien cruel! (A Ernest.) Mais je l'ai mérité, mon maître, je l'ai mérité. (S'avançant près de Léonie.) Madame, je fus bien coupable;... mais vous qui fûtes sans reproche,... daignez parler pour moi.

ERNEST, à madame Darmentières.

Ma tante... tout à l'heure... (Madame Darmentières sort. A José-

phine et à Grincheux.) Mes amis, laissez-moi. (Ils sortent. A Balthasar, qui veut encore lui parler d'un air suppliant.) Sortez.

(Balthasar sort.)

SCÈNE IX.

ERNEST, LÉONIE.

(Ernest, debout au fond, reste enseveli dans ses réflexions. Léonie se retourne vers lui; elle voudrait et n'ose lui parler. Enfin, ne pouvant retenir ses sanglots, elle tombe à genoux, et prie, mais en tournant le dos à Ernest.)

ERNEST, s'approchant.

Eh bien, Léonie! que faites-vous?

LÉONIE.

Hélas, monsieur! je n'ose vous regarder, ni vous parler... Oh! mon Dieu!.... si vous saviez ce qui se passe dans mon âme...

ERNEST.

Levez-vous, et écoutez-moi.

(Léonie se lève, s'approche d'Ernest lentement, et la tête baissée.)

LÉONIE.

Ah, monsieur!...

ERNEST, froidement.

Ne me remerciez pas. J'ai songé à votre père, que cette nouvelle aurait fait mourir de chagrin, et j'ai fait ce que j'ai dû, pour lui et pour moi... J'ai voulu que celle qui portait mon nom fût respectée et honorée... J'y ai réussi;... vous avez retrouvé l'estime de tous.

LÉONIE.

Excepté la vôtre, monsieur... Je ne vous dirai point que votre éloignement, que l'absence de vos conseils, que tout enfin n'a que trop secondé la légèreté et l'imprudence qui, malgré moi, m'ont perdue... Rien de tout cela, je le sais, ne peut atténuer ma faute, et le ciel ou bien mes remords qui vous l'ont révélée disent assez qu'elle est sans excuse... Et si vous êtes trop généreux pour m'en punir, et pour vous en venger, c'est à moi de me charger de ce soin;... et je vous promets que ma mort...

ERNEST.

Que dites-vous?

LÉONIE.

C'est ma seule ressource, mon seul espoir.

ERNEST.

Croyez-vous donc qu'on répare une faute en en commettant une nouvelle? Il faut vivre pour expier ses torts. Mais cela demande un long courage; et je conçois qu'il est plus facile de mourir.

LÉONIE.

Ah, monsieur, je vous obéirai.

ERNEST.

Vous vivrez,... mais loin de moi... Je veux que cette séparation se fasse sans bruit, sans éclat... Fiez-vous à moi du soin de sauver les apparences... Et quant à vous, madame, puisque vous avez promis de m'obéir, vous saurez tout à l'heure ce que je veux faire de vous, ce que j'attends de vous... Je reviens...

LÉONIE.

Un mot;... car tout me dit que je vous vois pour la dernière fois... un mot encore.

ERNEST.

Je vous écoute. Que me voulez-vous?

LÉONIE.

Je me soumettrai à tout ce que votre justice ordonnera, quelque rigoureuse qu'elle soit... Mais ne m'ôtez pas tout espoir;... et un jour, monsieur, un jour du moins, quand mes traits flétris par la souffrance et les années, quand mes joues sillonnées par les larmes vous diront que j'ai assez pleuré ma faute, alors... oh! ce sera dans bien longtemps!... alors puis-je espérer...? (Ernest, pour cacher son émotion, veut s'éloigner.) Ah! ne me quittez pas! Encore un instant,... encore un, je vous prie;... une grâce... (Ernest, qui était près de la porte au moment de sortir, s'arrête) non pour moi... Balthasar doit-il être puni? Et dois-je ajouter à mes torts celui de vous priver d'un ami et d'un serviteur fidèle?

ERNEST.

Il reviendra... Je lui dirai... Attendez-moi ici.

LÉONIE.

Oui, monsieur.

(Ernest sort.)

SCÈNE X.

LÉONIE, puis GRINCHEUX et JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Il me fuit,... il me quitte... O mon Dieu! quel sort m'attendait!... quel avenir m'était promis!... et que de bonheur détruit pour une seule faute!... (Vivement.) On vient... (S'essuyant les yeux.) Pour lui, pour son honneur, cachons mes larmes. (Affectant un air riant.) Ah! c'est Joséphine et son mari!

GRINCHEUX, tenant Joséphine sous le bras.

Oui, ma femme; je suis le plus heureux des hommes, et t'aime plus que jamais.

JOSÉPHINE.

Et pourquoi?

GRINCHEUX.

Pourquoi?... Je n'ai pas besoin de te le dire... Mais tout le monde le saura, à commencer par madame la comtesse, parce que c'est devant elle que j'ai pu te soupçonner.

LÉONIE.

Que dites-vous?

GRINCHEUX.

Oui, madame... Malgré ce que vous m'avez dit, j'avais des inquiétudes,... parce qu'il y a un petit blond, un commis marchand, qui suit ma femme partout... Moi alors je la suivais aussi; de sorte que tous les trois nous ne nous quittions pas... Il rôdait depuis ce matin dans le parc, à l'entour du gros tilleul... Trois fois il a été regarder dans le creux de l'arbre... Et moi, caché dans le feuillage, j'étais là à l'affût, lorsque j'ai vu arriver madame Grincheux, qui mystérieusement a jeté une lettre, et s'est enfuie... Or, cette lettre, quoiqu'elle ne fût pas à mon adresse...

(Il fait signe de briser le cachet.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

GRINCHEUX.

Air : Va, d'une science inutile.

J'ai lu... d'joie encor j'en suis ivre,
Qu'ell' lui disait, pour premier point,
D' cesser d'l'aimer et d' la poursuivre,
Attendu qu'll' ne l'aimait point...

Attendu qu'c'est moi seul qu'elle aime ;
Et de sa part est-ce gentil
De l'dire à d'autr's, quand à moi-même
J'crois que jamais ell' ne l'a dit !

JOSÉPHINE, bas, à Léonie.

Ah ! madame !... que ne vous dois-je pas !

GRINCHEUX.

J'ai remis le billet, qu'un instant après on est venu reprendre. Et si vous aviez vu son désespoir... Il s'arrachait les cheveux.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon !

GRINCHEUX.

C'est ce que je me suis dit : il m'a fait de la peine et en même temps du plaisir, parce que cela prouve que ma femme...

JOSÉPHINE.

N'est peut-être pas plus sage qu'une autre. (Regardant Léonie.) Mais elle a eu de bons avis, de sages conseils... et tout le monde n'a pas le même bonheur...

GRINCHEUX.

C'est égal, tu peux faire maintenant tout ce que tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire ; et je te promets d'être le meilleur des maris,... de ne te rien refuser,... de t'obéir en tout...

JOSÉPHINE, passant auprès de lui et lui prenant la main avec émotion, tout en regardant Léonie.

C'est bien, Grincheux, c'est bien ; je te promets d'être une bonne femme et de faire bon ménage... (Le faisant passer auprès de Léonie.) Remercie madame la comtesse, et partons.

GRINCHEUX.

La remercier... Et pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Remercie-la toujours.

GRINCHEUX.

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Grand dieu ! quel bonheur est le mien !

JOSÉPHINE.

Ah ! puisse le ciel le lui rendre !

LÉONIE.

Ah ! je crois qu'il vient de l'entendre.
Je fus son guide et son soutien ;
Je l'ai sauvée... Ah ! ce mot me fait bien.
Trop coupable, mon Dieu ! je n'ose

Réclamer contre ton arrêt;
Mais, comme Ernest me le disait,
(Voyant Grincheux aux genoux de Joséphine et lui baisant la main.)
Puisse le bien dont je suis cause
Expier le mal que j'ai fait!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DARMENTIÈRES; BALTHASAR, qui se tient derrière elle.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! ma nièce, ma chère nièce, quel bonheur! Tu ne sais pas... Il est nommé à une ambassade... Tous les appartements se remplissent de personnes qui viennent le féliciter... Tiens, les entends-tu?... On a tant d'amis quand on est heureux!

JOSÉPHINE.

Et dans ce moment, madame, vous êtes si heureuse, n'est-ce pas?

LÉONIE.

Oui, mes enfants, oui, mes amis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST.

ERNEST, à la cantonade.

Je vous remercie, mes amis, des compliments que vous m'adressez, et auxquels je suis bien sensible.

BALTHASAR, à Léonie.

Vous avez voulu, madame, que ce fût un jour de bonheur pour tout le monde; car, grâce à vous, mon maître me pardonne.

LÉONIE.

Ah! je l'en remercie.

BALTHASAR.

Et moi, je n'ose vous dire ce que j'éprouve; mais je vous chéris maintenant autant que mon maître; je vous admire, je vous honore, je voudrais pouvoir vous servir à genoux.

JOSÉPHINE.

Il a bien raison.

GRINCHEUX.

Oui, sans doute.

LÉONIE.

Assez, assez, mes amis. (A part.) Je dois donc usurper leur estime à tous !

ERNEST, qui, après avoir remercié tout le monde, était venu sur le devant du théâtre avec madame Darmentières.

Vous sentez bien, ma chère tante, que, ma nouvelle dignité m'imposant quelques devoirs, il faut d'abord se rendre à Paris.

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement, il le faut. Nous irons avec vous ; nous vous accompagnerons, n'est-ce pas, ma nièce ?

ERNEST.

Dans ce moment, ce serait difficile, car un courrier que je reçois m'oblige à partir aujourd'hui ; mais auparavant j'ai quelques arrangements à prendre avec ma femme. Vous permettez...

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment donc !

ERNEST, allant à Léonie, et l'emmenant au bord du théâtre, pendant que madame Darmentières, Balthasar, Joséphine et Grincheux restent au fond.

Cette ambassade qu'on me proposait, et que ce matin je voulais refuser, pour ne pas vous quitter, je viens de l'accepter ; mais comme, avant de quitter son pays, il faut mettre ordre à ses affaires, (lui donnant un papier.) voici un acte que je remets entre vos mains, et qui contient mes volontés expresses.

LÉONIE.

Je les suivrai, monsieur.

ERNEST.

Il vous assure, dès ce moment, la moitié de ma fortune, et la totalité après moi. (Léonie, faisant le geste de déchirer le papier.) Vous n'êtes pas maîtresse de refuser ; vous m'avez juré d'obéir, et cette fois, du moins, tenez vos serments.

LÉONIE, baissant la tête avec honte, et serrant le papier.

Ah, monsieur!

ERNEST, se tournant vers madame Darmentières, qu'il embrasse.

Je pars, adieu. (A part, et regardant Balthasar.) Et ce pauvre Balthasar, que cette fois je ne retrouverai plus. (Haut.) Et toi aussi, mon vieux et fidèle ami, embrassons-nous.

BALTHASAR.

Ah, mon maître !

ERNEST, s'efforçant de sourire.

Je pleure, et je ne sais pourquoi.

BALTHASAR.

Moi, je le sais bien : c'est de joie et de bonheur.

ERNEST.

Allons, allons, partons à l'instant.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Et votre femme, à qui vous ne dites pas adieu.

ERNEST, s'arrêtant.

C'est vrai. (S'avançant près de Léonie, et lui prenant la main.) Adieu, mon amie, adieu.

(Il va pour la quitter.)

LÉONIE, le regardant d'un air suppliant.

Monsieur, on nous regarde.

ERNEST.

Ah ! vous avez raison.

(Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DARMENTIÈRES.

J'espère bien que dans sept ou huit jours nous nous reverrons.

ERNEST.

Oui, ma chère tante, dans quelques jours.

LÉONIE, bas.

Serait-il vrai ?

ERNEST, de même.

Jamais.

BALTHASAR, GRINCHEUX et JOSÉPHINE.

Adieu, monseigneur. Adieu, monsieur le comte.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie avec orgueil.

Ah ! qu'elle est heureuse !

LÉONIE, seule à droite du théâtre.

Malheureuse ! pour toujours.

(Ernest s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa femme. Léonie cache sa tête dans ses mains, et fond en larmes. Tout le monde reconduit Ernest.)

LA FAMILLE RIQUEBOURG,

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 janvier 1831.

PERSONNAGES.

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Riquebourg.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, auprès de la table; RIQUEBOURG, debout, donnant des billets de banque à un domestique.

RIQUEBOURG.

Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (A Lapierre.) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier : ce sont les premiers fonds pour son voyage.

(Lapierre sort.)

ÉLISE.

Il part donc toujours? un jeune marié!

RIQUEBOURG.

Oui, ma'm'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes; et de là à La Havane : roule, cocher. Eh! eh! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois?

ÉLISE.

Non, vraiment.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que tu fais là ?

ÉLISE.

J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG.

D'l'italien ? quelle bêtise ! du français, je ne dis pas ; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps je m'en passe. (*Élise quitte la table, et vient auprès de son oncle.*) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune ; au contraire.

Air du vaudeville de l'Intérieur d'une Étude.

On dit qu'autrefois d'la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse :
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau :
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE.

Une fortune si extraordinaire ! Et dire qu'autrefois vous n'aviez rien !

RIQUEBOURG.

C'était là le bon temps ! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du Midi : il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE.

Oh ! vous avez toujours été mauvaise tête.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes : et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement ; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte ; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit, par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon, et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

Air du vaudeville de Turenne.

Avec quelqu's millions dans mes poches ;
Et je m'suis dit, les voyant s'amasser :
J'les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproches ;
Tâchons d'même d'les dépenser.

ÉLISE.

Qui mieux que vous sut jamais les placer ?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE.

Et toute votre famille que vous avez prise avec vous !

RIQUEBOURG.

Par malheur, il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps ; Je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois ; et tout le monde me disait : « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans : n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne ; ah, dame ! celle-là, je me dis sur-le-champ : « Voilà ! c'est là le numéro qu'il me faut ; je n'en veux pas d'autre. » Mais, par malheur, c'était une comtesse ! une famille qui n'en finissait plus ; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE.

C'était désolant.

RIQUEBOURG.

Je crois bien ; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent ; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution ! à la première ;... et ça me rendit courage. Je me dis : Les millions en avant. (Souriant.) Ils ne furent point repoussés par la famille ; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble ; et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse ; et, regardant avec orgueil mon or et mes billets de banque, je me dis : « Il y a donc du mérite là dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris. »

ÉLISE.

C'est bien vrai.

RIQUEBOURG.

N'est-ce pas? que de vertus! que d'esprit! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'ai d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde! Car enfin, c'est moi qui parle : je les mets où je veux, je suis chez moi d'ailleurs; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu!...

ÉLISE.

Mon oncle!

RIQUEBOURG.

N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là! Et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE.

Il y en a cependant qui sont si bien, et si aimables!

RIQUEBOURG.

Tu en connais?

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'est possible : tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce côté-là.

ÉLISE.

Que dites-vous?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; LAPIERRE, sortant de l'appartement de madame Riquebourg.

LAPIERRE.

Madame fait dire à mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE.

Et moi, qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que ça fait ! reste encore.

ÉLISE.

Je le voudrais ; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation ; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi : j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute !

RIQUEBOURG.

Voilà comme je t'aimais ! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE.

Oui ; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée ? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait ; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre : et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc tranquille ; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari !

Air : De sommeiller encor, ma chère.

A quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras ?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n'manqu'ras pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs ;... et ça, mon enfant,
C'n'est pas un cont', c'est de l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (Élise va s'as-

seoir devant la table.) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE.

Comment, monsieur?

RIQUEBOURG.

Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (Sur un signe d'Élise, Lapierre hésite.) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas?

(Lapierre sort.)

ÉLISE, qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.

Y pensez-vous, mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG.

Bah! Est-ce que je crois à tout cela?

ÉLISE.

Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG.

Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus;... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

Air du Baiser au Porteur.

Tu vois donc bien qu'c'est une duperie,
Pendant qu'j'y suis, je veux vivre avant tout.
(Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l'jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu'jamais l'autre ait pu m'enivrer.

(On entend sonner au dehors.)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE.

J'y vais.

(Elle va pour entrer dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG, à Elise, qui est sur le seuil de la porte.

Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effrayerait.

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG.

Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (A Lapierre.) Verse tout plein, attendu que la vie passe (l'avalant) comme un petit verre.

LAPIERRE.

C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG.

De la philosophie au rhum! voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela?

(Lui montrant son verre.)

LAPIERRE, passant sa langue sur ses lèvres.

Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG.

Et bien, imbécile! prends en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, honteux.

Ah, notre maître!

RIQUEBOURG.

Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (Lapierre prend un verre, et l'emplit.) A ta santé.

LAPIERRE.

A la vôtre. (A part.) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE VICOMTE D'HÉREMBERG, puis GEORGE.

LE VICOMTE, parlant au fond.

Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, achevant son verre.

Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG.

Ma maîtresse!

LE VICOMTE.

Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, furieux.

Vous annoncer!

GEORGE, entrant,

Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, à part, avec étonnement.

Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, présentant son oncle au vicomte.

Monsieur Riquebourg. (A son oncle.) Monsieur le vicomte d'Héremberg.

RIQUEBOURG.

Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE.

Il s'est trouvé la saison dernière, avec ma tante et ma cousine, aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE.

Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE.

Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG.

Dès que cela plaît à ma femme. (A George.) Dis-moi, George, où diable as-tu fait cette connaissance-là?

GEORGE.

C'est un ancien ami, un camarade d'études : nous étions ensemble à l'École polytechnique.

RIQUEBOURG.

Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe; il ne faut pas avoir de préjugés, (il passe entre George et le vicomte) et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, à part, riant.

Le petit verre est admirable.

GEORGE, bas, à Riquebourg.

Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, bas, à George.

Tu crois? c'est possible; car ce monsieur a un air... (Haut, à Lapierre.) Ote-moi tout ça. (Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au vicomte.) Pardon, monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec

mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison ; c'est notre enfant.

GEORGE.

Mon cher oncle !

RIQUEBOURG.

C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis : « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas ? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec ?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

A la bonne heure : aussi, quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde ; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE.

Vraiment !

RIQUEBOURG.

Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, *s'efforçant de rire.*

Non, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas !

LE VICOMTE.

Monsieur a raison, et hier à l'Opéra tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade ; qu'est-ce que cela veut dire ? et qu'est-ce qui te tourmente ?

GEORGE.

J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG.

Voilà le mal ; il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (*A George.*) Veux-tu des chevaux, des jockeys ? Si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête : je suis là.

GEORGE.

La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, secouant la tête.

Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur ; est-ce que par hasard de ce côté-là ?... Hein? dame, mon garçon ! c'est cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

Air des Frères de Lait.

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras ; on n'en convient jamais.
Je sais c'que c'est que les foli's d'jeunesse ;
Tout comme un autre autrefois j'm'en donnais :
J'n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m'persuad'rai que j'les ai fait's moi-même,
Et qu'mon bon temps est revenu.

GEORGE.

Ah, mon oncle !

RIQUEBOURG.

Enfin ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur.

(Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.)

SCÈNE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge ?

GEORGE.

Oui, certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE.

Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE.

Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison ! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher, et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE.

Vraiment !

GEORGE.

Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

Air du Piége.

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE.

Elle l'aime donc ?

GEORGE.

Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE.

Et tu crois qu'elle est heureuse ?

GEORGE.

Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est parfois brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme, il a tant d'amour pour elle ! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage ! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE.

A qui le dis-tu ? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue la tête m'en a tourné.

GEORGE.

Il serait possible !

LE VICOMTE.

Eh bien ! qu'est-ce qui te prend ! Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante ? Tu aurais du mal ; car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon temps, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, lui prenant la main.

Ce cher Léon !

LE VICOMTE, riant.

Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord, elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nulle crainte n'empoisonne, et qui, désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie ; en un mot, je veux me marier.

GEORGE.

Toi, mon ami ? je t'en fais compliment, et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE.

Eh mais ! tu la connais.

GEORGE.

Moi ?

LE VICOMTE.

Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout à fait étrangère aux manières du monde, où, s'il le faut dire, elle était même un objet ridicule ; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense, et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve, et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une

tenue parfaite, et sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient opéré cette métamorphose, et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE.

Il serait vrai !

LE VICOMTE.

Oui, cela, et l'exemple, l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE.

Comment ! ce serait Élise, ma cousine ?

LE VICOMTE.

Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE.

Et tu songerais à l'épouser ! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance ?

LE VICOMTE.

Et pourquoi pas ?

GEORGE.

Ah ! c'est mille fois trop d'honneur pour nous ! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négociants de Paris, a été autrefois à Marseille simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE.

Je ne le savais pas, et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens : partir de si bas, pour arriver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

Air : Au temps heureux de la chevalerie.

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part ;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but, moi je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage ;
Mais il était né prince et général...
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat, et revient maréchal ?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal ?

GEORGE.

Quoi! cela ne te fait pas changer de sentiment?

LE VICOMTE.

Plaisantes-tu? Ne sommes-nous pas camarades? n'avons-nous pas étudié ensemble?

GEORGE.

Mais ta famille?...

LE VICOMTE.

Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera? qui commandera demain? toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs : et maintenant il n'y a que deux classes dans la société, ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas; c'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE.

Ah, mon ami! que de reconnaissance!

LE VICOMTE.

J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'absorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GEORGE, soupirant.

Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible, il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE.

Et pourquoi donc?

GEORGE.

Ah! si tu savais, si je pouvais t'avouer! Tais-toi! (Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.) Voilà ma famille; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE.

Mille pardons, monsieur le vicomte, de vous avoir fait attendre, je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE.

En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE.

Moi, je vous dois des remerciements, c'est nous traiter en amis.

Air : Amis, voici la riante semaine.

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Serait-il vrai ?... que c'est aimable à vous !

RIQUEBOURG, avec embarras.

Vous ét's bien bon...

(A part, montrant sa femme.)

En vérité, j'l'admire;
Car, pour mon compte elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l'plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d'les penser.

HORTENSE, apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.

Bonjour, George, nous vous avons attendu hier à dîner, vous n'êtes pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE.

Ah, ma tante !

RIQUEBOURG, à George.

Quand je te disais ; tu lui as fait de la peine, et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal, en tête-à-tête.

GEORGE.

Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu monsieur, debout dans la rue, qui

regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec monsieur (montrant le vicomte) soupirer à l'Opéra.

GEORGE.

Ne le croyez pas.

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Et quand ce serait, où est le mal? Vous me croyez donc bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien, (montrant le vicomte) cela regarde monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame; c'est moi qui dois être votre confidente, c'est le privilége des tantes; elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE.

Ah! madame.

RIQUEBOURG.

Voilà parler; et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme, ce n'est pas ma faute...

HORTENSE.

Monsieur...

RIQUEBOURG.

Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.

Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE.

Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG.

Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE.

Pourquoi le gêner? il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE.

Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE.

C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG.

Non pas à moi.

Air de Calpigi.

Dès que j'arrive, il faut qu'j'y dorme;
J'n'y vais qu'pour vous et pour la forme;
(A Hortense.)
Mais j'veux m'amuser aujourd'hui,

Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;
Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n'sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE.

Soit, comme vous voudrez, monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE.

J'irai moi-même, si vous le voulez.

LE VICOMTE.

J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, bas, au vicomte.

Et ta demande.

LE VICOMTE, de même.

Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, de même.

Allons donc.

LE VICOMTE, à Hortense.

N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG.

Comment?

LE VICOMTE.

Ainsi qu'à vous, monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG.

Une demande, à moi?

LE VICOMTE.

Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (lui donnant la lettre) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (A George.) Partons, mon ami.

Air du siége de Corinthe.

Ce jour doit m'être favorable.
Pour moi tout semble réuni;
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh! du spectacle, ici, je vous délivre;
N'ayez pas peur, car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE et GEORGE, en sortant.

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni,
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, regardant la lettre.

Qu'est-ce que cela veut dire?

RIQUEBOURG, la lui donnant.

C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, avec joie.

O ciel! qui se serait douté?... c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, avec humeur.

Eh bien, par exemple!...

HORTENSE, étonnée.

Eh quoi! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable?

RIQUEBOURG.

Du tout.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise; parce qu'enfin un homme en vaut un autre : il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté : et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE.

Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG.

Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille; c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront : et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE.

Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG.

Pardon, je ne voulais pas te le dire; mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit : « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique : lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres. Je regarde; c'était George, que je croyais renfermé à l'École; c'était mon neveu, qui criait : *En avant! marche!*... Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! Et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE.

Si, mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG.

Cependant,... cependant... Il n'y a pas d'objection qui tienne; ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que depuis longtemps j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE.

Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG.

Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon appui; c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu

es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas; il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Je t'en donnerai des preuves. Par exemple : restant à Paris, pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage, tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maitresse; mais cela ma fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE.

Vous croyez?...

RIQUEBOURG.

Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là, il ne dit rien; mais il agit, et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison; et, quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été: car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts... Et pour toi est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres; il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, troublée.

Moi!

RIQUEBOURG.

Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, de même.

Je l'essayerai du moins.

RIQUEBOURG.

Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte, que tu protéges.

HORTENSE.

Vous pourriez croire...?

RIQUEBOURG.

Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité, c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE.

Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; GEORGE, qui entre tout rêveur et reste au fond.

RIQUEBOURG.

Tiens, le voilà! toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (L'appelant.) George!...

GEORGE, sortant de sa rêverie.

Ah, mon oncle!

RIQUEBOURG.

Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, vivement.

Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, souriant.

Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE.

Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG.

Oui, mon garçon.

GEORGE.

Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG.

Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle.

(Il rentre dans ses bureaux.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, étonné, et regardant sortir son oncle.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE.

Ce qu'il a, George? Il veut vous marier.

GEORGE.

Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE.

Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, avec amertume.

Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot : c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse, je n'en veux pas. Point d'amour, point de mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE.

Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE.

Moi!... Je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, vivement.

Et pourquoi?

GEORGE.

Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie, que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE.

Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE.

De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? qui s'intéresse à moi?

HORTENSE.

Et nous, monsieur, nous, vos amis et vos parents?

GEORGE.

Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE.

Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut-être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE.

Eh bien, oui! votre confiance attire la mienne, vous seule connaitrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE.

Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE.

Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE.

Les tourments que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même : où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE.

Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande. Où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire; et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, avec émotion.

Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE.

Oui, madame, bien loin d'ici.

HORTENSE.

Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

Air : Le choix que fait tout le village.

Ah! si jamais je le croyais, madame,
Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible... Ainsi rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE.

Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir ou de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute! Mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE.

Parlez.

HORTENSE.

Votre oncle voulait vous faire épouser Élise.

GEORGE.

Élise! ma cousine? C'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Héremberg, mon ami.

HORTENSE.

Air de Téniers.

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE.

Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE.

Me priver de sa présence, de mon bonheur! Et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE.

Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien !

GEORGE.

Y renoncer, jamais!

HORTENSE.

Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule.

Air : O mon ange! veille sur moi.

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(Elle s'assied près de la table.)
Présent, je le redoute; absent je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant, je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains, et plongée dans ses réflexions.)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.

Allons donc! qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, l'entendant.

Mon mari.

RIQUEBOURG, se parlant à lui-même.

Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE.

Qu'y a-t-il?

RIQUEBOURG.

C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant,

qu'il va quitter. Que diable ! il faut être à ce qu'on fait ; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau ! Aussi maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien ! tu as vu George : à quand la noce ? Est-il décidé ?

HORTENSE, troublée.

Pas encore tout à fait ;... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, gaiement.

A la bonne heure, pourvu que ça vienne ; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE.

Comment ?

RIQUEBOURG.

Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui à son âge ne fait rien.

HORTENSE, à part.

O Ciel !

RIQUEBOURG.

Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future ; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, à part.

C'est fait de moi ! (Haut.) Et vous croyez qu'il acceptera ?

RIQUEBOURG.

J'en suis sûr ; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants ; en mon absence au moins tu ne seras plus seule ; ça te dissipera, ça t'égayera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE.

J'en conviens, et je crois que je le serais moins si vous aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, étonné.

Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour ?

HORTENSE.

Eh bien, oui ! Permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville, que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG.

Quelle diable d'idée ! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête ! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE.

Que m'importe? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG.

Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir; cette maison est si grande, quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, avec tendresse.

Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG.

Avec toi! Certainement que j'irais, si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE.

Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG.

Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, il disent que ça te tuera.

HORTENSE.

N'importe; laissez-moi partir.

RIQUEBOURG.

Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE.

Il le faut.

RIQUEBOURG.

Et pourquoi?

HORTENSE.

N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG.

Si vraiment.

HORTENSE.

Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi, et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG.

Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaitrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE.

Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG.

Eh bien ! je n'accorde rien ; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, *dans le plus grand trouble.*

O mon Dieu ! il n'est donc pas d'autre moyen ; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG.

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi ; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de notre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde ; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG.

Comment !

HORTENSE.

Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé de vous appartenir ; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance ; et grâce au ciel, je suis digne de vous, je n'ai aucun reproche à me faire ; mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur ; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être ! mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG.

Que viens-je d'entendre ! il est quelqu'un que vous aimeriez ?

HORTENSE, *baissant les yeux.*

Non, mais je le crains peut-être ! (*Vivement.*) Il ne le sait pas il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG.

Ce quelqu'un, quel est-il ?

HORTENSE.

Que vous importe ?

RIQUEBOURG.

Et pourquoi l'aimez-vous ?

HORTENSE.

Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, *hors de lui.*

Et moi, j'en suis sûr ; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas

le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE.

L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG.

C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!... contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE.

Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG.

Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... C'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? Nommez-le-moi; je suis sûr que je le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE.

LAPIERRE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Héremberg.

HORTENSE.

Le vicomte! Ah, mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG.

Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE.

Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (A Lapierre.) Priez-le de m'attendre au salon! où tout à l'heure j'irai le rejoindre... Dites-lui que des occupations... que ma toilette...

LAPIERRE.

Oui, madame.

(Il sort.)

RIQUEBOURG.

Voilà bien des façons, pour un vicomte! (A part.) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr, maintenant.

HORTENSE.

Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG.

Rien... Je n'ai rien... Laissez-moi... Rentrez. (Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg, lui montrant celle de son appartement, à droite.) Là, dans votre appartement.

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, modérant sa colère.

Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE.

Ah! vous m'effrayez; j'obéis, monsieur, j'obéis.

(Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, seul.

Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... Je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut, je lui demanderai pourquoi il aime ma femme; pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons.

(Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.)

SCÈNE XIII.

RIQUEBOURG, GEORGE.

RIQUEBOURG.

Ah, George! te voilà!

GEORGE.

Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE.

Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je vais me venger.

GEORGE.

Et de qui? Au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG.

Je le voudrais ; mais je ne le puis, je ne l'ose ; et pourtant, morbleu ! à qui demander conseil ? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami ?

GEORGE.

Des chagrins ! Et qui peut les causer ?

RIQUEBOURG.

Celle que j'aime le plus au monde, ma femme ! Tu sais si j'en suis épris ! Eh bien ! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale ; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait, je n'osais l'aimer ; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse ; que dans le monde elle rougissait de moi.

GEORGE.

Qu'osez-vous dire ?

RIQUEBOURG.

Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée ? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée ? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE.

Ah ! quelle idée !

RIQUEBOURG.

Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE.

Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie ? Pouvez-vous douter de son affection ?

RIQUEBOURG.

Eh bien, oui ! aujourd'hui j'en doute ; et maintenant, j'y pense, comment en serait-il autrement ? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents ? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi ?

GEORGE.

Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même voudrait vous tromper ?

RIQUEBOURG.

Me tromper ! Non ; ce n'est pas cela que je veux dire ; au con-

traire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (A demi-voix.) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, avec colère, et hors de lui.

Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG.

Eh bien! tu vois, toi qui tout à l'heure me recommandais la modération.

GEORGE.

C'est que ce n'est pas à vous; c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, le retenant.

George, mon ami!

GEORGE.

Laissez-moi, je suis furieux.

RIQUEBOURG.

Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE.

Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG.

Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Héremberg.

GEORGE.

Lui!

RIQUEBOURG.

Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE.

Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues, je le crois du moins; et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner...?

RIQUEBOURG.

Écoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement! Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé

ces sentiments dans son cœur et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Est-ce que tu saurais...?

GEORGE.

Non, non.

RIQUEBOURG.

Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien, malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE.

De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG.

Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi; il faut que tu lui parles.

GEORGE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire. Si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend; enfin, mon garçon, je me fie à toi, arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu!

(Il rentre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

GEORGE, seul.

Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur, une idée qui de tous les hommes me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être! Non, non, ce n'est pas possible! je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

Air d'Aristippe.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc? ... en quoi suis-je coupable?

Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense, qui sort de son appartement.)

C'est elle !

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE.

Je meurs d'inquiétude... Mon mari... Il faut que je le voie... O ciel ! c'est George ! (Tombant sur un fauteuil près de la table.) Mon Dieu ! que devenir !

GEORGE, courant à elle.

Ma tante, qu'avez-vous ?

HORTENSE.

Rien, monsieur ; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE.

Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois ?

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Rassurez-vous, je ne souffre pas ; je venais d'avoir avec votre oncle une explication où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE.

Je ne pense pas.

HORTENSE, étonnée.

Et qui vous l'a dit ?

GEORGE.

Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE.

A vous... O mon Dieu ! (Se reprenant, et cherchant à cacher son trouble.) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE.

Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde

entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE.

Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE.

Et mille fois plus encore.

HORTENSE.

Et d'où le savez-vous?

GEORGE.

Tout le dit, tout me le prouve; et, bien différent de ce que j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE.

Que dites-vous?

GEORGE.

Que je puis mourir maintenant : j'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, effrayée, se levant.

Ah! je me serai trahie!

GEORGE.

Non, votre secret est à vous; il vous appartient, vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'abuser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons; mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE.

Eh bien! prouvez-le-moi.

GEORGE.

Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE.

Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE.

Je l'ai dit; c'est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! partez.

GEORGE, voulant se précipiter vers elle.

Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, l'arrêtant de loin.

Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs ; vous connaissez les vôtres. Quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir, et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE.

J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, à George.

Eh bien ! lui as-tu parlé ? l'as-tu déterminée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi ?

HORTENSE.

Oui, j'y suis décidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG.

Ah ! mon cher George ! que je te remercie ! (Passant entre George et Hortense. A Hortense.) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras ; parle, impose tes conditions ; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien ?

HORTENSE.

Eh bien, vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE.

Silence ! c'est lui.

(En ce moment entre le vicomte donnant la main à Élise.)

HORTENSE, continuant.

Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez, et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Élise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG.

Moi ! y consentir...

HORTENSE.

Manquez-vous déjà à votre parole ?

RIQUEBOURG.

Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas...

(Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.)

HORTENSE.

George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG.

Est-il vrai?

GEORGE.

Oui, mon oncle. (Bas, au vicomte.) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, à George.

Ah! mon ami!

ÉLISE.

Ah, mon cousin!

RIQUEBOURG, à George.

Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole...

GEORGE.

Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, à George.

Qu'ils le soient s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (A Hortense.) Est-ce tout?

HORTENSE.

Non. Élise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG.

Et que ne parle-t-il lui-même?

HORTENSE.

Il n'ose pas, et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, étonné.

Est-ce possible! Et qu'est-ce donc?

HORTENSE.

Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, avec colère.

Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE.

Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher; et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente,

qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE.

Oui, mon oncle; il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG.

Tu oserais partir malgré moi !... (A demi-voix.) Comment, George ! tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée ! et qu'est-ce que je deviendrai? (Regardant Hortense.) A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta tante ne te rendons pas heureux?... Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse; je ne te demande en échange que toi, que ta présence. Reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE.

Ah, mon oncle !

RIQUEBOURG.

Il cède, il est attendri... (Au vicomte, à Élise.) Mes amis, aidez-moi... (A Hortense.) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors !

GEORGE.

N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG.

Que dis-tu?

GEORGE.

Par là, du moins, je puis m'acquitter envers vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE et ÉLISE.

Ciel !

RIQUEBOURG.

Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

Et les dangers de la traversée ! et ceux du climat ! Si tu étais malade, si...

GEORGE, à part, avec joie.

Qu'importe? je suis aimé.

RIQUEBOURG.

Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE.

Mon oncle!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LAPIERRE.

LAPIERRE, à Riquebourg.

Monsieur, M. Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, à Lapierre.

Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE.

En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, à part.

Encore un heureux que je ferai! (A Lapierre.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE.

Vous, monsieur!

GEORGE.

Va vite.

(Lapierre sort.)

RIQUEBOURG.

Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, leur tendant la main à tous.

Adieu, tout ce que j'aime, adieu, tout ce qui m'est cher.

HORTENSE.

George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG.

Parbleu! qui est-ce qui en doute? (Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, à Riquebourg.

Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG.

Ah! l'ingrat...

(Il détourne la tête du côté d'Élise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense.)

GEORGE, à Hortense.

Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE.

Oui.

(Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Élise, auprès de lui, cherchent à le consoler.)

GEORGE, avec joie.

Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets.

(Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main.)

GEORGE, lui baisant la main.

Ah! (Prenant le mouchoir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (Hortense lui abandonne le mouchoir; George le met dans son sein, et, courant vers le fond.) Adieu! pensez à moi, soyez heureux.

(Il sort, Élise et le vicomte sortent après lui.)

RIQUEBOURG, lui tendant les bras.

George! mon ami! (Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève, et s'approche d'elle.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (Avec une colère concentrée.) Celui que vous aimez, quel est-il? (On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, étendant le bras du côté de la voiture.

Il est parti!

(Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.)

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DU TOME TROISIEME.

L'Héritière. . . . . Page 1
Le Diplomate. 37
La Marraine. 89
La Manie des places, ou la Folie du siècle 133
Avant, Pendant et Après 177
Malvina, ou le Mariage d'inclination. 249
Louise ou la Réparation. 309
La seconde année, ou A qui la faute?. 365
Une Faute. 415
La Famille Riquebourg, ou le Mariage mal assorti. 473


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01378 5426

